



The *Great* Canadian
Catholic Hospital History Project

Documenting the legacy and contribution of the
Congregations of Religious Women in Canada,
their mission in health care, and the founding and operation of Catholic hospitals.



Projet de la *Grande* Histoire
des hôpitaux catholiques au Canada

Retracer l'héritage et la contribution des
congrégations de religieuses au Canada,
leur mission en matière de soins de santé ainsi que la fondation et l'exploitation des hôpitaux catholiques.

Un Siècle de miséricorde

par

Paul-Henri Barabé, o.m.i.

Source: Archives of the Institute of
the Sisters of Misericordia

Copyright: Public Domain

Digitized: June 2015

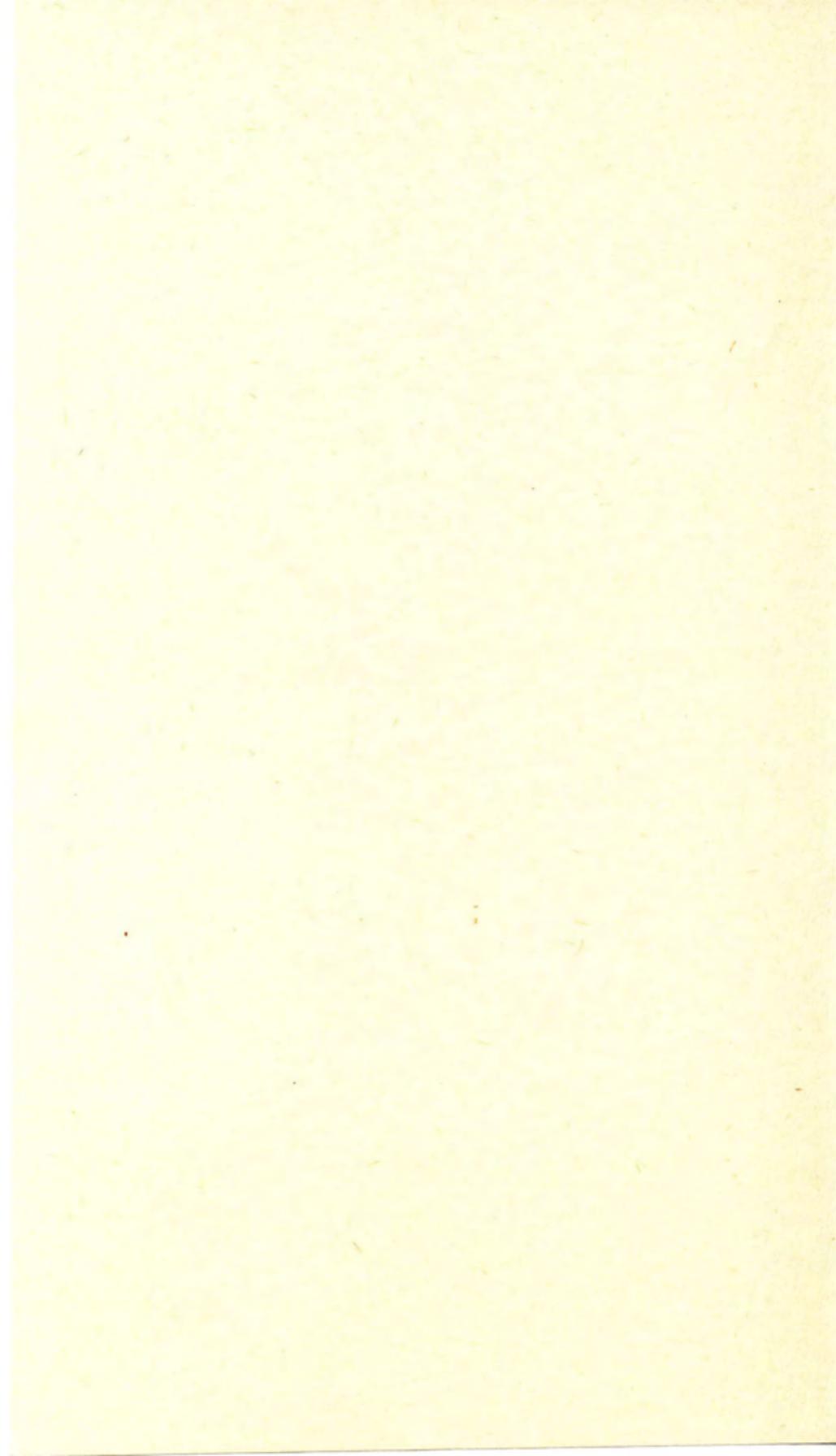
PAUL-HENRI BARABÉ, O.M.



*Un Siècle
de miséricorde*

SCŒURS DE MISÉRICORDE
CARTIERVILLE

ÉDITIONS DE L'UNIVERSITÉ
OTTAWA



UN SIÈCLE DE MISÉRICORDE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

1. Quelques Figures de notre Histoire (1941)
2. Autour de Monseigneur Bourget (1942)
3. Les Secrets de la Messe (1943)
4. Obstacles. Comment les vaincre (1944)
5. Perfection. Méthodes et Modèles (1945)
6. Une Pierre d'Angle, Mère Marie-Zita de Jésus (1946)
7. Marie, notre Mère (1947)

PAUL-HENRI BARABÉ, O.M.I.
*supérieur du Sanctuaire national
de Notre-Dame-du-Cap*

Un Siècle de Miséricorde

LES SŒURS DE MISÉRICORDE
12435, rue Sainte-Croix
MONTRÉAL

ÉDITIONS DE L'UNIVERSITÉ
Avenue Laurier Est
OTTAWA

1 9 4 8

Nihil obstat :

Ottawa, le 28 janvier 1947,

MARCEL BÉLANGER, o.m.i.,

Cap-de-la-Madeleine, le 21 septembre 1948,

NAZAIRE MORISSETTE, o.m.i.

Imprimi potest :

Montréal, le 19 septembre 1948,

STANISLAS-A. LAROCHELLE, o.m.i.,
supérieur provincial.

Imprimatur :

Trois-Rivières, le 27 septembre 1948,

† GEORGES PELLETIER,
évêque des Trois-Rivières.

CHAPITRE PREMIER

Mère de la Nativité la fondatrice

1794-1864

Les saints appartiennent à la foule, à la foule pécheresse. Ce ne sont pas de petites âmes sages et pieuses, à la tête penchée, ce sont des héros à haute figure qui captivent l'homme, mouillent ses yeux, détruisent ses chaînes, arrêtent ses chutes et pour lui s'immolent. Leur âme peut, du dehors, ressembler à une douce veilleuse aux pieds d'une statue; en réalité, elle habite un sommet d'où elle enveloppe du regard la misère humaine. Elle y allume un foyer qui, de ses flammes bondissantes, brûle le microbe de l'égoïsme, bonifie l'atmosphère, réchauffe et attire.

Le Maître a promis le bonheur aux miséricordieux. Bienheureux seront-ils, ils obtiendront miséricorde. Cette sentence, nous le croyons, sortira son plein effet chez monseigneur Ignace Bourget, évêque de Montréal. Le saint pontife se livra à cet espoir: tous les jours, il demanda pardon au ciel et à la terre. Ce cœur qui battait de pitié pour les coupables sollicita la pitié de Dieu. Il aura certainement été exaucé,

lui qui, pour le retour et la conversion des pécheurs, affronta mépris, reproches et travaux ¹.

Il existe une âme, parmi tant d'autres, ses sœurs, en qui le zélé pontife a versé sa propre tendresse pour les brebis égarées: Mère de la Nativité. Tracer le portrait de cette femme, c'est dérouler les étapes de la vie d'une fondatrice et d'un fondateur, en montrant la source et la bienfaisance de leur miséricorde pour de malheureuses victimes.

* * *

Mère de la Nativité a porté le nom de Marie-Rosalie Cadron et aussi celui de madame Jetté.

Née au village de Lavaltrie, près du Saint-Laurent, à trente milles de Montréal, le 7 janvier 1794; mariée à l'âge de dix-sept ans et mère de onze enfants, veuve avant la quarantaine, puis, douze ans plus tard, le 16 janvier 1848, fondatrice d'un institut établi pour la sauvegarde des filles pénitentes, pour le salut des nouveau-nés et pour la direction des hôpitaux, elle mourut le 3 avril 1864, laissant une œuvre solide de discrète charité et un monument impérissable du souvenir de ses vertus.

Au foyer où elle vit le jour, Dieu tenait la première place. Son père, Antoine Cadron, pratiquait la patience. Sa mère, Rosalie Roy, agissait toujours avec énergie et prudence. Ces vertus s'établirent chez elle, enfant: très jeune, elle les déploya par sa compassion pour les pauvres.

¹ *Mère de la Nativité et les Origines des Sœurs de Miséricorde*, Montréal 1898, p. 161.

Épouse, elle possède un mari généreux et chrétien qui la comprend et l'apprécie. Maman, aux petites âmes pures que Dieu lui confie, elle donne Dieu; elle leur apprend l'abandon à la Providence au chant des cantiques, la douceur, la joie et l'amabilité, le secours aux indigents et le pardon des fautes, enfin le chemin de l'église et l'observance de tous les conseils qui tombent chaque dimanche de la bouche du prêtre.

Voici les épreuves. M. Jetté, voyant grandir sa famille, vend ses biens et achète une ferme plus considérable. Après deux ans, catastrophe! Des créanciers lui enlèvent sa propriété: son vendeur lui avait caché des hypothèques. Sa femme le console et obtient le renoncement à une poursuite. Elle se repose sur Dieu. Alors, Dieu fixe la famille à Montréal et il accorde le succès à un travail acharné.

Mil huit cent trente-deux sonne. Le choléra, qui fauche partout, atteint M. Jetté. Tout en larmes, le brave homme recommande à ses enfants de toujours servir le Seigneur et d'affectionner leur mère. La veuve éplorée n'oubliera jamais son deuil. Elle n'en consolera que mieux toutes sortes de souffrances et d'humiliations. Et voilà terminée une partie de sa vie!

* * *

Avec sollicitude, elle finit d'élever ses plus jeunes enfants. De plus, se penchant sur son cœur, elle y tire, comme d'un puits creux et limpide, sa sympathie pour les angoisses de certaines âmes humaines.

Ce qui nous intéresse davantage, ce n'est pas

de savoir qu'elle recueille sa vieille mère paralysée et impotente et la soigne sept années de tout son cœur; que durant trois hivers, oubliant un dur refus d'hospitalité jadis essuyé de la part de sa sœur, elle héberge celle-ci et sa famille; qu'elle visite les malades, ensevelit les morts et se prodigue en qualité d'infirmière aux époques d'épidémie; ce qui nous frappe, c'est que cette femme se fait messagère de vie spirituelle.

Ainsi, en ses courses charitables, elle rencontre un jeune homme, plein de force et de cœur, mais d'indigne conduite. Elle lui parle de Dieu qu'il ignore, lui apprend l'Avé Maria et le décide à en réciter un seul chaque jour. Deux ans plus tard, elle le revoit qui frappe à sa porte, épuisé, et qui demande d'entrer à l'hôpital pour y mourir après une émouvante absolution².

De même, attentive aux moyens de rétablir la concorde dans les familles divisées, elle possède l'art d'étouffer les haines et d'arrêter les malveillances. De cette façon, elle prépare des retours à ce Dieu que de tristes mésententes ont fait délaïsser. Elle ne se dévoue pas moins, malgré son extrême timidité, à rechercher du travail pour de pauvres ouvriers, tout comme elle multiplie les démarches et subit mille injures afin de placer des orphelins en de bons foyers³.

² *Mère de la Nativité et les Origines des Sœurs de Miséricorde*, Montréal 1898, p. 26-28.

³ *Mère de la Nativité et les Origines des Sœurs de Miséricorde*, Montréal 1898, p. 28-29.

À Lavaltrie, madame Jetté avait reçu et gardé longtemps en sa maison un enfant illégitime. À Montréal, une nuit, elle cache une aventurière qui, poursuivie par deux individus avinés, sonne chez elle et la supplie d'ouvrir. Elle la retient en son intimité, la convertit et la met sur la voie d'un mariage heureux. Un jour, rencontrant deux infortunées qui se sont battues jusqu'au sang avec un jeune homme, elle leur parle d'un ton affable. La moins âgée lui déclare: « Je suis bien malheureuse ! » Alors, la bonne dame de lui dire d'aller à l'église Notre-Dame se confesser à tel prêtre habitué à relever les personnes tombées dans le désordre ⁴.

Notre veuve nouait des intelligences avec le Crucifié mort pour les pécheurs.

De ce pas admirable, où va-t-elle ? Elle ne force pas l'avenir ! Le présent tout à coup peut s'éteindre dans l'éternité; alors elle en profite pour s'amasser une richesse inaccessible aux vers et à la rouille.

Même avant d'être évêque, monseigneur Bourget la confesse, la dirige et la charge de trouver un refuge à de pauvres filles, et d'assurer le baptême comme l'éducation à d'innocents petits, menacés dans leur corps et dans leur âme. Constatant le bien accompli par sa dévouée pénitente et voulant en garantir les fruits, le saint pontife, après mûre réflexion, lui enjoint de fonder un institut. « Dieu le veut ! » répond-il à l'humble femme qui, bouleversée, objecte ses cinquante ans, sa pauvreté, son ignorance.

⁴ *Mère de la Nativité et les Origines des Sœurs de Miséricorde*, Montréal 1898, p. 35.

Comme la modestie, tel un onguent, referme toute blessure, madame Jetté se tranquillise et décide d'obtempérer, de s'abandonner.

Elle quitte sa famille et elle établit la communauté des Sœurs de Miséricorde. Une seconde étape se clôt.

* * *

La troisième commence. Il s'agit de creuser et d'asseoir les fondements de l'édifice. De frêles bras en ont la tâche. Dieu confondra les forts: ceux-ci auront beau briser le cœur de madame Jetté, ils en feront jaillir plus de pardons que de larmes.

La courageuse ! Elle s'installe dans une mesure de la rue Saint-Georges, nommée par l'évêque « Hospice Sainte-Pélagie », en l'honneur d'une sainte pénitente ainsi appelée.

Elle y reçoit ses protégées, travaille avec elles et se prive pour leur subsistance. Humiliée des outrages que l'opinion lance sur son œuvre, sa famille veut à tout prix, mais vainement, l'en arracher. On lui reproche de soutenir le vice, rien que cela; ou bien, de se dépenser en pure perte. De toutes parts, on l'accuse: comme d'habitude, c'est encore la médiocrité qui, au nom du plus beau prétexte, dresse une barrière à l'instrument de Dieu. Madame Jetté marche quand même, aidée en son dénûment par les générosités d'un bienfaiteur que nous retrouvons dans toutes les entreprises de monseigneur Bourget, M. Olivier Berthelet.

Sans tarder, l'hospice passe à un logement plus convenable, rue Wolfe. C'est là que quatre colla-

boratrices surviennent et que se forme le noyau d'où sortira l'arbre aujourd'hui séculaire. Nous proposant d'admirer l'immense miséricorde de madame Jetté, tenons ici à ce point unique qui brille comme une perle.

Or, c'est pour pratiquer la vertu de son choix dans un cadre solide, que notre fondatrice embrasse une vie de total renoncement. Aussi, la voir souffrir pour ses filles nous dit tout.

Après un an rue Wolfe, craignant que le discrédit ne frappe sa maison, le propriétaire en chasse les occupantes. Ce n'est qu'une neuvaine presque désespérée à sainte Pélagie qui fait cesser la peur d'un désastre et obtient une nouvelle demeure, pauvre, mais spacieuse, à l'angle des rues Sainte-Catherine et Saint-André.

Là, que de croix ! Aménagement du local, entretien des pièces, travaux de couture, confection de semelles pour plusieurs cordonniers, blanchissage du linge, quêtes pénibles, courses au marché, assauts nombreux de paroles mordantes et de railleries injurieuses, nourriture au pain et à l'eau, tel est le poids qui pèse sur madame Jetté et ses compagnes. Tout cela, au service de ses pénitentes ⁵ !

En 1847, le typhus ravit au jeune hospice son chapelain et menace de lui enlever aussi deux novices que des supplications ardentes ramènent miraculeusement à la santé.

Cette même année, à la joie et aux larmes s'ajoute

⁵ *Mère de la Nativité et les Origines des Sœurs de Miséricorde*, Montréal 1898, p. 76-77.

le bonheur que monseigneur Bourget apporte en annonçant, pour le 16 janvier, l'émission des vœux. Le jour venu, les premières Sœurs de Miséricorde, au nombre de huit, sont admises à la profession. L'évêque fondateur, à la fois troublé et rayonnant par tant de sacrifices et tant de bienfaits, selon un témoin, jeune prêtre qui sera plus tard un intrépide missionnaire oblat, le Père Lacombe, l'évêque dit aux religieuses « tout le courage, le dévouement et l'abnégation dont elles auront besoin, en face des risées du monde ⁶ ».

Madame Jetté prenait nom Mère de la Nativité. Mais, quoique fondatrice, elle entrait dans le rang, car ses instances lui obtenaient de ne pas être élue supérieure. Dans la petite chapelle, l'encens flottait comme un nuage lumineux, les cierges grésillaient au-dessus des voiles penchés; dehors, sur la voûte bleue, le froid figeait la crinière gigantesque des montagnes de pourpre.

Le compatissant monseigneur Bourget réalisait un rêve grâce à la miséricorde héroïque d'une sainte femme qui vécut encore seize ans, fidèle à sa mission obscure de rédemptrice des âmes tombées et d'expiatrice silencieuse de leurs chutes.

* * *

Vie admirable ! Ses sources nous intéressent.

Les événements qui aujourd'hui convulsionnent les muscles du monde, préparent un indescriptible

⁶ *Mère de la Nativité et les Origines des Sœurs de Miséricorde*, Montréal 1898, p. 94.

malaise. Pour le soigner, il faudra des cœurs immensément miséricordieux. Mère de la Nativité peut en former; elle a le secret et elle l'enseigne.

Aimer ! Voilà sa formule !

Aimer Dieu !

Dieu seul hisse le cœur et lui donne de se donner jusqu'au bout pour le bien ⁷. Madame Jetté se cramponne à lui. Aux pieds des autels de Jésus et de Marie, vieille habitude, elle s'attarde. La douleur de sa vie, ce ne sont pas les malveillances des humains, ni les souffrances du corps, c'est l'angoisse de l'âme privée de messe, de visite à Notre-Seigneur et même de communion, aux époques de maladie. La joie de sa journée, joie délicieuse, joie recueillie, joie enflammée, joie prolongée, c'est de recevoir sous l'hostie Dieu.

Par ce réel contact du dedans, Dieu la saisit, la conquiert, la soumet aux grandes œuvres et aux détails de sa volonté, aux consolations et aux crucifiements d'un apostolat nouveau et honni. C'est là qu'il nourrit un attrait irrésistible pour la prière, pour la lecture de la vie du divin Maître et des saints, pour les retraites prêchées annuellement par monseigneur Bourget à sa communauté, pour le zèle tendre en faveur de ce prochain que piétine une société déjà bien coupable.

Aimer le prochain !

Cela se confond avec le zèle, celui qui s'immole

⁷ *Mère de la Nativité et les Origines des Sœurs de Miséricorde*, Montréal 1898, p. 207.

parce qu'il n'attend plus rien ici-bas, celui que l'amour de Dieu allume.

Madame Jetté en brûle. Dans le siècle et dans le cloître, jamais un mot contre une réputation. Elle essuie affronts sur affronts, elle ne s'aigrit ni ne se venge. Si une médisance se lève, elle l'abat; si une erreur saute aux yeux, elle l'excuse; si une raillerie se présente, elle la dérouté. Elle n'a qu'une crainte: celle de blesser en actes ou en paroles. Onctueuse, persuasive, d'humeur gaie, insurpassable de délicatesse, que de confidences navrantes lui viennent des misères et des hontes auxquelles elle ouvre son cœur!

Elle se prive pour ses pénitentes. Plus d'une fois, elle cède son lit et prêche à ses Sœurs de « s'ôter le morceau de la bouche, s'il est nécessaire, pour le leur donner⁸ ». L'hiver, debout très tôt le matin, elle allume les poêles et réchauffe la maisonnée avant le lever; la chaleur ainsi goûtée réjouit les corps et dispose les âmes au service de Dieu. Tout le jour ensuite, l'ange de bonté crée à ses infortunées le climat d'une affection franche et pétrie de respect, patiente et désireuse de convertir.

Son cœur bannit le dédain. Pourquoi? À cause de l'humilité qui en tisse les fibres et qui cherche sa jouissance dans l'abaissement. Éteindre la mèche encore fumante, elle ignore cet acte d'orgueil. « Sans protection, répète-t-elle à ses pénitentes, je serais

⁸ *Mère de la Nativité et les Origines des Sœurs de Miséricorde*, Montréal 1898, p. 207.

devenue la pire des femmes⁹. » Aveu sincère et profond, tellement il suppose le mépris de soi et la pratique de l'oubli comme c'est le cas ici pour notre fondatrice qui, durant toute sa carrière de dévouement, reçoit sur terre par récompense l'obscurité, la haine, l'abandon, l'ingratitude, et peut dire qu'elle se fait humble pour mieux exercer sa miséricorde en cachant ses titres aux égards que son œuvre lui doit et en reportant l'honneur de ses travaux à monseigneur Bourget.

Admettons qu'à l'extérieur elle ne montre pas tout le chic qui se cache en son âme, elle transpire néanmoins l'enivrante et délicieuse charité.

Robuste, de traits réguliers, de tenue énergique, elle a un regard fin, un œil noir, petit et brillant, une façon d'observer et un art de se taire, un charme dans le procédé et la politesse, un allant quand elle raconte ses histoires édifiantes, bref, elle a au dehors ce ton délicat et conquérant, non un produit emprunté, mais le fruit de cette haute éducation qui est l'amour de Dieu et du prochain. Certes, vie admirable !

* * *

Vie féconde aussi !

Mère de la Nativité gagne les cœurs des plus récalcitrantes. Ensuite, elle pénètre leur esprit de sérieux et du regret des fautes, sans abolir la gaieté, la gaieté saine et douce de l'ordre et de la paix. Monseigneur Bourget la place dans les fondements

⁹ *Mère de la Nativité et les Origines des Sœurs de Miséricorde*, Montréal 1898, p. 221.

de son édifice en considération de ses vertus qui lui permettent de tout supporter comme en se jouant, mais aussi à cause de l'influence décisive de son action sur les pénitentes qui avouent ne pouvoir échapper à ses amorces. L'une d'elles écrit: « J'étais protestante; les bons exemples et les prières de cette excellente Mère m'ont convertie¹⁰. » Des centaines ont pu s'exprimer de la sorte. C'est dire un peu le bien accompli.

L'œuvre s'imposait. Nous savons les circonstances de la fondation. N'oublions pas que ces malheureuses auxquelles madame Jetté s'est toute consacrée, sont la plupart du temps des victimes et que, même si elles sont tristement coupables, leur état, odieux à l'orgueil d'une société qui ne les défend pas contre leur faiblesse, peut et doit être secouru de façon que le mal soit réparé, les rechutes empêchées, l'honneur conservé ou rétabli et l'existence refaite.

Ces âmes ont besoin de soutien, de sympathie, de lumière et de force. Où trouver cette richesse? Dans le monde, dans la rue, dans la famille? Non. Il n'y a là que plaisir, froideur et reproche. Où donc trouver le respect et l'amitié quand la honte abîme? En Celui qui pardonne, qui prend les pécheurs sur ses épaules et les abrite dans l'hôtellerie de la miséricorde: en Jésus, l'espérance des fragilités humaines. Madame Jetté écoute son Évangile; de lui,

¹⁰ *Mère de la Nativité et les Origines des Sœurs de Miséricorde*, Montréal 1898, p. 220.

elle reçoit une incorrigible et surnaturelle pitié¹¹. Elle se tourne vers les rebutées de la terre, comme Notre-Seigneur vers Marie-Madeleine. Elle les porte dans son cœur, elle les convie à sa table, elle leur présente un siège d'honneur en sa maison, elle les console, elle les soigne, elle les remet dans la grâce, elle les inonde de paix.

De cette manière, combien en a-t-elle descendu dans la piscine régénératrice ?

Pensons à ce travail continué par l'institut des Sœurs de Miséricorde depuis un siècle. Il y a de quoi réfléchir quand on sait que dans l'espace de soixante-quinze ans, tant au Canada qu'aux États-Unis, soixante mille infortunées ont été recueillies par les filles de Mère de la Nativité, quarante-sept mille enfants et adultes baptisés et deux cent cinquante abjurations préparées¹².

Mais les chiffres importent moins que la qualité de la besogne. Or, dès 1859, n'a-t-on pas vu des pénitentes se lier par vœux au Sauveur et constituer un ordre secondaire sous le nom de Madeleines, pour honorer la miséricorde de Notre-Seigneur, réjouir la compassion de Marie, pleurer leurs égarements et goûter mieux ces paroles qui ont canonisé Marie-Madeleine: « Beaucoup de péchés lui ont été pardonnés, parce qu'elle a beaucoup aimé¹³ ! »

¹¹ *Notice sur la Communauté des Sœurs de Miséricorde*, Montréal 1919, p. 6.

¹² Louis LE JEUNE, O.M.I., *Dictionnaire général du Canada*, Ottawa, t. 2, p. 281.

¹³ *Mère de la Nativité et les Origines des Sœurs de Miséricorde*, Montréal 1898, p. 193.

La miséricorde dont voici le portrait est un don de Dieu.

Elle n'a de cesse que si les âmes sont sauvées, car Dieu est un père. Elle poursuit de ses tendresses l'enfant sortie de la droite route, elle lui envoie des douceurs, elle l'aime malgré ses fautes et ses injures; on lui redit qu'elle ne devrait pas se désoler sur une ingrate qui craint si peu de lui faire de la peine: sans se fatiguer, elle l'aime et elle espère son retour, car Dieu est une mère.

C'est à Dieu que l'on doit Mère de la Nativité, comme c'est à Dieu que chacun de nous doit sa mère !

CHAPITRE II

Monseigneur Ignace Bourget le fondateur

1799-1885

C'est à monseigneur Bourget que Mère de la Nativité doit d'être entrée dans l'histoire. Il convient, ici, non de raconter sa vie, mais de retracer dans ses grandes lignes l'admirable portrait de ce géant apostolique qui, sans se laisser séduire par leurs faiblesses, a aimé les hommes d'un sentiment plein de miséricorde et a suscité parmi eux une admiration qui dure encore aujourd'hui.

Tout Montréal, tout le Canada a aimé monseigneur Bourget, a entouré sa personne de vénération et de confiance. Innombrables sont encore, chez nous, les âmes qui lui vouent un culte. Cela nous dit combien ce qui se rapporte à lui intéresse, et nous nous en réjouissons. Cela ne rend que plus difficile notre tâche de lui rendre, ici, un hommage convenable.

Donnons la parole à deux grands archevêques admirablement placés pour ouvrir la bouche, l'un et l'autre ayant occupé avec éclat le siège de la métropole canadienne.

Écoutons monseigneur Bruchési proclamer du grand pontife: « Il fut l'artisan principal de nos œuvres diocésaines: un Athanase pour l'orthodoxie, un Charles Borromée pour le zèle apostolique, un Vincent de Paul pour la charité ¹. »

À son tour, monseigneur Georges Gauthier affirmera plus tard: « Il suffit à la gloire de monseigneur Bourget que dans l'administration compliquée d'un vaste diocèse et le développement de ses œuvres, l'on ne remue rien sans retrouver ses traces encore chaudes ². »

Les anciens qui ont vécu il y a soixante ans font écho à la voix populaire du temps: ils appellent monseigneur Bourget le « saint évêque ».

D'après ces témoignages importants, il semble que nous pouvons envisager ce chef comme un ouvrier prodigieux qui, par son activité, sa clairvoyance et sa bonté, après avoir confondu son siècle, étonne l'histoire.

* * *

Embrassant du regard l'immensité confiée à ses soins, avec une extrême habileté défendant à Londres l'Église du Canada menacée et obtenant à Rome le démembrement de son diocèse, monseigneur Plessis caresse un rêve de gloire pour le royaume du Sauveur chez nous, de l'Atlantique au Pacifique. Il choisit les évêques des postes créés. Mais il touche

¹ Frédéric LANGEVIN, S.J., *Monseigneur Ignace Bourget, Lettre-préface*, Montréal 1931, p. 9.

² Frédéric LANGEVIN, S.J., *Monseigneur Ignace Bourget, Lettre-préface*, Montréal 1931, p. 7.

à la soixantaine et il lui reste peu d'années. Qu'il chante son adieu ! Du ciel il contempera bientôt, de tous ses gestes magnifiques, l'un des plus obscurs et l'un des plus fructueux.

En juin 1818, un jeune homme de dix-neuf ans, né à Lévis, sort du séminaire de Québec. Doux, réservé, calme, pieux, dévoué à la très Sainte Vierge, l'étudiant jouit d'une solide réputation. Monseigneur Plessis l'a observé³. Il l'envoie, précédé d'éloges, au séminaire de Nicolet pour enseigner, tout en étudiant la théologie. Vu que le séminariste s'y montre réfléchi et tenace, fervent de la vie cachée, patient et modeste, après trois années, avant de l'ordonner prêtre, il le désigne à son auxiliaire de Montréal, monseigneur Lartigue, qui l'accueille avec grand cœur, le garde quinze ans comme secrétaire, un an en qualité de vicaire général, puis comme coadjuteur jusqu'à ce que, par la mort, il lui cède son siège épiscopal, le 19 avril 1840.

Monseigneur Plessis préside donc au départ de la carrière de monseigneur Ignace Bourget. Or, son choix de l'humble professeur comptera dans la réalisation de ses vastes espoirs d'homme d'Église.

Jusque-là, tous ne connaissent, du type appliqué et judicieux, que l'allure tranquille et la fidélité au devoir de chaque instant. Monseigneur Plessis remarqua en lui le travailleur. De son côté, charmé de son commerce exquis et fort en tout de son appui, monseigneur Lartigue admire sa dévorante activité.

³ Frédéric LANGEVIN, S.J., *Monseigneur Ignace Bourget, Lettre-préface*, Montréal 1931, p. 22.

Aussi, le premier évêque de Montréal fait de son secrétaire, l'abbé Ignace Bourget, son confesseur, son chargé d'affaires, son bâtisseur d'évêché et son visiteur d'écoles, son ami et son réconfort dans les persécutions que les pouvoirs lui font subir et dans les épreuves des « troubles de 1837 ». Puis il l'élève au rang d'évêque et de coadjuteur, lui abandonne la visite pastorale, le charge de l'instruction et de la formation des futurs prêtres, et, lorsque l'heure de la mort sonne, il s'en va.

Monseigneur Bourget a quarante et un ans. Sa physionomie et son cœur incarnent la vertu. Mais rien ne cache son sourire de jeunesse et de vie. Tout chez lui révèle l'équilibre et la force de l'homme d'action: d'une part, taille moyenne, démarche souple, geste posé, mouvements délicats; de l'autre, affabilité du caractère, finesse de l'esprit, profondeur du sentiment, exactitude merveilleuse de la volonté.

La ville de Montréal ne possède alors que trente mille habitants, tandis que le diocèse connaît à peine ses propres limites. Des agitations ayant secoué la région et versé du sang, l'atmosphère est lourde. L'industrie et le commerce bientôt s'élancent et des besoins religieux considérables surgissent.

Monseigneur Bourget saisit avec tremblement le timon des affaires; il le tient ferme pendant près de quarante ans. Il fait jaillir du sol écoles, paroisses, institutions, université, diocèses. Il publie d'innombrables lettres pastorales. Il visite les contrées étendues de son domaine, tels l'Ottawa, la Gatineau et les cantons de l'est, Il secourt les pauvres, les prison-

niers, les affligés, les malades. Il lutte contre l'ivrognerie, le luxe, la désertion des terres et la lenteur de la colonisation, contre l'insoumission au pape, la peur des sacrements et le paganisme des chrétiens dans la vie publique. Ainsi, régulier, assidu à l'étude et à la prière, tous les jours, de quatre heures du matin à minuit, jusqu'au soir de sa longue vieillesse, malgré de fréquentes maladies, il se donne, il se multiplie.

« Homme d'action et d'entreprise comme il ne s'en rencontre pas souvent ⁴ », quelles marques donne-t-il à son zèle ? La clairvoyance et la bonté.

Monseigneur Bourget voit partout et loin.

Dès son avènement, il s'entoure de chanoines qui l'appuient, et il confie aux Sulpiciens le grand séminaire pour la formation de son futur clergé. Fort de ce soutien et de cet espoir, il veille sur la foi et les mœurs de ses ouailles d'après un plan défini. Quel plan ? Construire et reconstruire.

C'est sous la lampe du sanctuaire, face au Maître, baigné de clartés divines, qu'il écrit ses mandements où Dieu tient la première place, bâtissant l'édifice, fournissant aux âmes les directions de la vie. C'est d'une voix douce et sonore, d'un accent onctueux et convaincu, d'un geste paternel, d'une finesse séduisante, que souvent il porte la parole à son peuple insatiable. Tout ce qu'il communique ainsi, il le puise aux sources d'une foi vive qui élève son intel-

⁴ Abbé Elie-J. AUCLAIR, *Figures canadiennes*, première série, Montréal 1933, p. 10.

ligence et grandit sa volonté à un sommet où les vues déjouent et déconcertent les calculs de l'homme.

D'ailleurs, à travers d'écrasantes tâches il étudie sans cesse la théologie, l'Écriture sainte, les lois et l'histoire de l'Église. Alors, qu'il s'agisse de Notre-Seigneur ou de la très Sainte Vierge, il enseigne, lumineux et attendri. Et par la doctrine qu'il jette dans le sillon, le saint évêque implante ou ranime des dévotions qui s'étendent même sur tout le pays, celles des Quarante-Heures, de l'Adoration perpétuelle, du chemin de croix, du pèlerinage à Notre-Dame de Bonsecours, de l'Archiconfrérie du Cœur-Immaculé de Marie.

Où donc annonce-t-il Dieu d'une façon plus éclatante que dans les cérémonies pontificales ? Plein de la grandeur de ses fonctions, fidèle aux règles qu'elles comportent, il les remplit avec une majesté remarquable. Certain que la liturgie parle le langage de la foi, il impose celle-là même qui préside aux pompes de Rome, il en rédige de sa main les détails dans un ouvrage qu'il met en vigueur. À partir de cette date, par exemple, nos prêtres, au lieu du rabat français, portent le col romain ⁵.

Rome étant à ses yeux la tête et le cœur de l'Église, huit fois il y va voir le successeur de Pierre, lui offrir ses hommages, satisfaire son culte et chercher des conseils. Le pape, il l'aime d'un cœur filial, il en parle toujours avec âme. Lors de l'invasion des États pontificaux, il soulève l'opinion canadienne: le mou-

⁵ L.-O. DAVID, *M^{gr} Bourget*, Montréal 1912, p. 36.

vement des zouaves est créé, accompagné d'une croisade de prières, de sacrifices et d'aumônes. Deux ans plus tard, en 1870, au concile du Vatican, appelé à signer le document sur l'infaillibilité pontificale, il n'hésite pas; il croit que le pape est infaillible et il s'engage à prêcher ce dogme à son troupeau. Pareils sentiments lui suggèrent un jour de reconstruire sa cathédrale incendiée sur le plan de Saint-Pierre de Rome.

Monseigneur Bourget dispense le pain de la doctrine pour nourrir, aussi pour garantir son peuple contre deux souffles qui passent, l'un d'incrédulité et de dénigrement, l'autre de tolérance illimitée ou de fanatisme aveugle. Le vaillant athlète de la foi combat de telles erreurs nommées gallicanismes, indifférentisme, libéralisme religieux et jansénisme. On connaît, en particulier, son mandement fameux sur les tables tournantes.

Avec non moins de vigilance il fait la guerre au fléchissement des mœurs. Les bals, les divertissements abusifs, l'intempérance sont des désordres qu'il flagelle. Le moyen? La parole sacrée des retraites dans toute église et jusqu'au fond de la forêt où l'industrie attire les populations. Les distances sont énormes, les transports pénibles. Qu'importe! Il poursuit ses ouailles de son zèle, il mène la campagne pour le triomphe du bien en ces milieux exposés au libertinage et même à l'abandon de toute pratique religieuse. S'il suscite la piété par laquelle il conduit beaucoup d'âmes à de hautes vertus, ce n'est pas de trop pour endiguer le torrent du mal à son épo-

que. On reste émerveillé des vues pénétrantes que le laborieux évêque emploie à fortifier la religion autour de lui contre l'ennemi menaçant et à préparer au loin l'admirable floraison des diocèses tributaires du prévoyant monseigneur Bourget.

Ouvrier prodigieux, il ne travaille pas seul. Le nombre, la valeur, la diversité des aides qu'il se donne, voilà un autre sujet d'étonnement.

Pour les retraites et le ministère des paroisses, pour les mouvements d'ordre social et les croisades de tous genres, pour le devoir de la prière et la conduite des diocèses naissants, il s'entoure de belles intelligences, de cœurs dévoués, de bras vigoureux, de types dont les noms brillent dans les fastes de l'apostolat.

Les Frères des Écoles chrétiennes, les Sœurs de la Congrégation de Marguerite Bourgeoys, les Hospitalières de Jeanne Mance, les Sœurs Grises de Mère d'Youville ne suffisent plus à tous les besoins.

Alors, le jeune évêque appelle de France Missionnaires Oblats, Jésuites, Clercs de Saint-Viateur, Religieuses du Sacré-Cœur, Sœurs du Bon-Pasteur d'Angers, Pères, Frères et Sœurs de Sainte-Croix, Frères de la Charité de Saint-Vincent-de-Paul et Carmélites.

Cela ne répond pas encore aux nécessités. L'audacieux pontife fait sortir de notre sol et de notre sang les Sœurs de la Providence, les Sœurs des Saints-Noms de Jésus et de Marie, les Sœurs de Miséricorde, les Sœurs de Sainte-Anne, et, pour une bonne part, les Sœurs du Précieux-Sang.

Appliqué au progrès des collèges de Montréal, de Saint-Hyacinthe, de Sainte-Thérèse et de L'Assomption, il en établit de nouveaux, Joliette, Saint-Laurent, Sainte-Marie de Monnoir. Et comme couronne à ce gigantesque effort, après avoir concouru à la création de l'Université Laval de Québec, il multiplie les démarches pour doter la métropole d'une institution de ce genre afin d'enlever à la jeunesse la tentation de poursuivre ses études chez des étrangers à notre foi.

Préoccupé de la formation des jeunes, il prévoit tout pour que les nombreuses paroisses qu'il organise dans les villes et, en tous sens, au cœur de la colonisation, aient leur clergé, leurs professionnels et leurs éducateurs.

Il ordonne aussi des prêtres et consacre des évêques, auxquels il adjoint religieux et religieuses, pour les champs apostoliques lointains de Saint-Boniface, de Vancouver, de l'Orégon et de Walla-Walla, où se dépensent NN.SS. Provencher et Taché, Modeste Demers, Norbert et Magloire Blanchet. Au fondateur des Oblats, monseigneur de Mazenod, de qui il sollicite des sujets, il écrit ces lignes: « En toute occasion, je partage avec mes voisins les cadeaux que vous me faites... Les diocèses de Québec, de Kingston et de la Rivière Rouge où déjà vos missionnaires courent après les brebis égarées vous offrent la preuve de mon désintéressement.

« Il devient urgent de fonder les missions de Burlington; ou si elle ne peut avoir lieu, de faire un

établissement sur les frontières américaines... J'espère que vous viendrez encore à notre secours en nous envoyant de bons apôtres... N'oubliez pas Bytown [aujourd'hui Ottawa], le Saguenay, le Témiscamingue, l'Abitibi, le Saint-Maurice, tout le diocèse de Montréal qui a 200 lieues de long ⁶.»

Bien que le nombre des ouvriers qui travaillent avec lui soit « cent fois trop petit », en des vues très larges il fait le sacrifice de ceux que Dieu appelle ailleurs. « Je demande seulement, confie-t-il à un Oblat, que vous priiez le maître de la moisson de remplacer par d'autres saints prêtres tous ceux qui me quitteront pour passer chez vous ⁷. » Il venait de permettre à l'abbé Dandurand de devenir le premier Oblat canadien, et de lui donner peut-être un gage de longévité — ce Père mourra plus que centenaire. Les œuvres du saint évêque, en effet, portent la signature de la durée; ainsi elles proclament l'extraordinaire clairvoyance de celui qui les a inspirées.

* * *

Le secret de monseigneur Bourget repose dans la bonté. S'il voit tout avec tant de profondeur, c'est qu'il se domine et se libère du sombre nuage des passions en gardant son cœur paisible. Et si le peuple monte vers lui, c'est que lui descend vers le peuple.

⁶ Lettre de M^{gr} Bourget à M^{gr} de Mazenod, O.M.I., évêque de Marseille, datée du 26 décembre 1841.

⁷ Lettre au R. P. Honorat, O.M.I., datée du 24 décembre 1841.

Il attire beaucoup, jusque dans la tombe. Cela compte pour le succès de ses œuvres.

Sous ses cheveux blancs, sous son front énergique, cette tête paternelle présente des regards doux, un sourire palpitant, une physionomie tendre. Elle s'anime en conversation sans laisser sa réserve, paraît agréable, inclinée à la délicatesse, prompte aux procédés qui étouffent ou atténuent appréhensions et mécontentements. Sa bonne humeur ne change pas, résiste aux ennuis, essuie les injures, captive et conquiert. Homme d'action, il remue et dérange; bon, très bon, il adoucit et replace. Sous la baguette d'une main si bienveillante, on accepte mille sacrifices exigés pour le succès d'entreprises incessantes à longue portée. Les œuvres de monseigneur Bourget, même les plus humainement téméraires, progressent et s'épanouissent.

Lui-même, disent les uns, exerce la pitié au delà des bornes d'une prudence terrestre.

Débordé par les affaires d'un diocèse au berceau, il ne compte pas les visiteurs qui viennent frapper à sa porte pour un conseil, un secours, un soulagement, une conversion.

Telle maman, les yeux baignés de larmes, lui porte son enfant malade et s'en retourne consolée⁸. Telle pauvre femme obtient une bénédiction sur son petit qui est aveugle et constate, en se rendant au réfectoire où Monseigneur lui fait donner une colla-

⁸ L.-O. DAVID, *M^{gr} Bourget*, Montréal 1912, p. 18.

tion, que l'enfant voit⁹. Ces milliers d'immigrants irlandais, qu'un terrible mal frappe à leur descente sur nos rives, sont réconfortés par la figure du pontife qui expose sa vie à les soigner et leur apparaît comme une vision.

Large pour les individus, sa miséricorde s'est montrée magnifique pour la société. Des refuges spacieux abritent encore aujourd'hui une foule continue de misères physiques et morales et impriment un cachet spécial sur l'histoire de cet illustre ouvrier qui leur a fourni des bases solides et une âme bienfaisante.

Au soir de sa vie, en sa solitude du Sault-au-Récollet où il alla clore sa grande journée de peine, le prodigieux travailleur demeura actif : il sema la vertu chez ceux qui ne cessèrent de recourir à lui et il quêta en faveur de son diocèse.

Surtout il pria. Depuis toujours le beau soleil qui éclaire, réchauffe et féconde tant ses œuvres, c'est la prière. Depuis toujours il s'abîme en elle, il se perd au pied du tabernacle. « Priez, priez. Faites prier les petits enfants¹⁰. » On était sûr de lui trouver ces mots sur les lèvres.

Ainsi s'explique peut-être sa puissance.

⁹ Frédéric LANGEVIN, S.J., *Monseigneur Ignace Bourget*, Montréal 1931, p. 106.

¹⁰ Frédéric LANGEVIN, S.J., *Monseigneur Ignace Bourget*, Montréal 1931, p. 151.



MÈRE DE LA NATIVITÉ
fondatrice

CHAPITRE III

Les débuts

1845-1848

Notre coup d'œil sur la carrière du fondateur et de la fondatrice des Sœurs de Miséricorde ne nous a pas paru inutile. Il nous aide à découvrir la main de Dieu dans l'œuvre de la fondation.

Dieu est charité. Lui seul allume l'amour du prochain jusqu'à la miséricorde. Reconnaissons son influence dans cette disposition à la pitié envers les malheureux de ce monde, que nous rencontrons dans le cœur de madame Jean-Marie Jetté et dans l'âme de monseigneur Ignace Bourget.

* * *

En 1840, à la mort de monseigneur Lartigue, monseigneur Bourget devient évêque de Montréal. Le saint ministère l'ayant mis en contact avec le grand besoin où sont de malheureuses filles tombées dans le déshonneur, et sa réputation de pasteur miséricordieux continuant de lui attirer parfois de pauvres infortunées, le nouveau pontife du diocèse, qui confie tous ces cas pénibles à madame Jetté, conçoit l'idée d'une œuvre où filles-mères et enfants rece-

vront les soins nécessaires en même temps qu'un abri contre le désespoir.

Les œuvres de charité supposent la charité dans la mesure où l'ange de la haine empêche les triomphes de l'amour. Il est entendu que le projet du nouvel évêque, mal vu du public qui ne comprend pas une telle miséricorde, devra trouver des appuis. Quelques citoyens donneront leur concours. Monsieur Antoine-Olivier Berthelet sera en tête de la liste.

Héritier d'une somme de trente mille dollars provenant de son père Pierre, grand propriétaire et négociant de la métropole, ancien élève des Sulpiciens du collège de Montréal, époux en premières noces de Marie-Angélique-Amélia Chabouillez, et en secondes noces de Marie-Joseph-Charlotte Guy — fille du notaire Louis Guy, — père d'une fille unique issue de son premier mariage, ce citoyen intelligent, en prévision des progrès considérables du commerce et de la population de sa ville, consacre la majeure partie de son capital à l'achat d'immenses terrains dans la région, et ainsi, en quelques années, il double son avoir. Il dirige, de plus, un commerce florissant avec un sens consommé des affaires. Devenu rapidement très riche, encore jeune il se retire du négoce pour se mieux consacrer à l'administration de sa fortune et au soutien des bonnes œuvres.

« Notre saint évêque, disait-il, se charge de me diriger dans mes aumônes... Je suis son impulsion... Au fond, quand je donne, je ne fais que rendre à Dieu ce que sa Providence m'a fait acquérir... Ce n'est pas un si grand mérite... » Cet homme prend

part aux entreprises si multiples et si importantes de son évêque. En l'espace de quinze ans, il retire « pour les œuvres » de la seule banque d'Épargne le montant de quatre cent mille dollars. À sa mort, il laisse à ces mêmes œuvres, par testament, la somme de trente-sept mille huit cents dollars. Ces œuvres, ce sont les Sœurs Grises, les Sœurs de la Providence, les Oblats, les Jésuites, les Frères de la Charité et surtout les Sœurs de Miséricorde. En 1869, sa sainteté le pape Pie IX le nomme commandeur de l'ordre pontifical, particulièrement en récompense de ses services rendus aux zouaves canadiens par le paiement d'une grosse part des dépenses de leur croisade à Rome pour la défense du souverain pontife, de 1868 à 1870. Monsieur Berthelet meurt en 1892 à 74 ans, laissant une grande réputation surtout à Montréal où il était né et avait vécu toute sa vie¹.

Or, quand l'évêque de Montréal du temps s'ouvre à cet homme de son projet d'une œuvre de protection pour les filles malheureuses, sa démarche réussit. Il peut louer l'appartement supérieur, le grenier, d'une pauvre petite maison du faubourg Saint-Laurent, rue Saint-Simon appelée aujourd'hui la rue Saint-Georges.

* * *

Le premier mai 1845, madame Jetté quitte sa famille pour s'installer dans cette humble demeure.

¹ L'abbé Elie-J. AUCLAIR, *Histoire des Sœurs de Miséricorde de Montréal*, Montréal 1928, p. 22-25.

Aveuglément et sans hésiter, elle obéit à son évêque. Humainement, tout la dissuade: la pauvreté, l'inévitable mépris des gens pour une pareille entreprise, l'opposition spontanée de ses enfants, ce qu'elle appelle son ignorance et son incapacité dans le gouvernement des personnes et le maniement des affaires, enfin un complet changement de vie à l'âge de cinquante ans.

Mais Dieu l'appelle; un saint pontife lui en donne la garantie. Après avoir vécu vingt-deux ans dans les liens du mariage où elle fut mère de onze enfants, après avoir continué pendant douze ans de veuvage l'éducation de sa famille, cette femme quitte tout et recommence une vie nouvelle pour le triomphe de la charité envers de pauvres âmes qu'elle a toujours enveloppées de miséricorde et auxquelles elle va maintenant se dévouer d'une façon exclusive avec une patience inaltérable et une délicatesse consommée. L'héroïque femme cède à l'irrévocable détermination de l'évêque qui convoque à l'évêché ses enfants et, par des paroles à la fois tendres et surnaturelles, leur fait accepter le douloureux sacrifice de la séparation.

La maison de la rue Saint-Simon, petite, basse, enfoncée dans la terre, respire la pauvreté de Bethléem. Monseigneur Bourget lui donne le nom d'Hospice Sainte-Pélagie au moment où il procède à la bénédiction liturgique du misérable refuge. Sainte Pélagie fut une pénitente célèbre. On la charge de veiller sur le personnel de l'œuvre qui ne renferme qu'une seule pénitente à l'heure où madame Jetté

s'y installe pour se dévouer corps et âme au bien spirituel et temporel de ses protégées.

Madame Jetté passe plus d'un an dans la mesure de la rue Saint-Simon dont on ne retrouve aucune trace aujourd'hui. Entrée le premier mai 1845, elle en sort le 26 juillet 1846 pour se transporter rue Wolfe. Durant cette période, les pénitentes se sont succédé près de leur protectrice au nombre de cinq à huit chaque mois. Pour elles, madame Jetté se dépense sans compter, sans se plaindre, sans se départir de sa bonne humeur et de sa tendresse, acceptant par amour pour elles les privations de lit, de nourriture, de tranquillité et de repos. Il faut que ces malheureuses soient l'objet d'une véritable prédilection de la part de leur bienfaitrice pour que celle-ci continue de résister à ses propres enfants qui veulent à tout prix la ramener parmi eux parce qu'ils trouvent qu'en plus de faire pitié elle cause la honte et le déshonneur de la famille, car les gens l'accusent d'encourager le vice en protégeant ce qu'il y a, à leur sens, de plus dégradé. Réellement, c'est l'amour de Dieu et c'est l'attachement à ses chères filles spirituelles qui font que madame Jetté repousse avec fierté toute critique, toute accusation, tout mépris, et, parfois, l'ingratitude de celles-là même pour qui elle a tout quitté.

Pareille tâche dépasse les forces de la fondatrice. Dieu y pourvoit en apportant du secours. Monseigneur Bourget connaît une veuve intelligente, active et dévouée, mortifiée, habile et gaie, douce et charmante, qui fut jadis mêlée à la fondation de l'œuvre

du Bon-Pasteur. Il s'agit de madame Michel Raymond, née à la Rivière-du-Loup, baptisée sous le nom de Sophie Desmarêts, venue jeune à Montréal, mère de sept enfants dont un seul survit, et qui, le 20 juillet 1845, répond à l'invitation de son pieux évêque en devenant la compagne de madame Jetté.

* * *

Au bout d'un an, le 4 mai 1846, tout le personnel se transporte rue Wolfe dans un logement plus spacieux et plus commode, formé de la moitié d'une grande maison avec un rez-de-chaussée et deux étages, où il y a de la place cette fois pour une chapelle en même temps que pour un réfectoire, un dortoir, une salle de communauté et d'autres appartements. En peu de temps, le nouvel Hospice Sainte-Pélagie se remplit à pleine capacité.

La vie y prend un cours plus normal que celui que l'on suivait rue Saint-Simon. D'abord, deux fois la semaine, le dimanche et un autre jour, la sainte messe y est célébrée et la communion distribuée. Tous les jours, on peut y faire le chemin de la croix et y visiter l'Hôte divin du tabernacle.

De plus, trois collaboratrices arrivent et se joignent aux deux veuves. Le premier mai 1846, Élisabeth Tailleur, de Saint-Benoît, se présente: elle ne persévéra que jusqu'au 15 février 1847. Le 4 mai 1846, Geneviève Saloi, veuve de Clément Montrait, se joint au groupe jusqu'à l'été de 1847 alors qu'elle décide de résider dans la maison seulement comme pensionnaire et aide des malades. Le 3 juillet 1846,

Lucie Benoît, âgée de 28 ans, domiciliée en face de l'Hospice Sainte-Pélagie de l'autre côté de la rue, renonce à tout pour s'unir à madame Jetté; elle y mourra religieuse, laissant le souvenir d'une âme forte, enjouée, simple et aimable.

Très heureux de constater ce progrès, monseigneur Bourget célèbre la sainte messe à l'hospice le 26 juillet suivant. Il établit alors un noviciat formé des cinq membres du personnel, puis il esquisse un règlement que fera observer madame Raymond provisoirement désignée comme supérieure et remplacée peu après par madame Montrait. De même, il retouche la règle de conduite qu'il avait déjà tracée pour les pénitentes au mois de mars précédent. Et, afin d'assurer la vie spirituelle de la communauté, il se propose d'en confier la direction quelques jours plus tard à l'abbé Antoine Rey qui, de fait, s'occupera de l'œuvre durant un an.

Ce prêtre, né en France en 1783, ordonné prêtre en 1807, venu au Canada en 1844, séjournant depuis à l'évêché de Montréal, et qui mourra du typhus en 1847, se donne avec énergie à sa tâche. Austère et zélé, quoique doux et bienveillant, digne, aimable et pieux, mais teinté de jansénisme et parfois oublieux de la vie pénible de ses novices, il prêche avec instance l'humilité et l'oubli de soi nécessaire à la vie religieuse et à l'exercice de la miséricorde. Sous la dictée de son saint évêque, il écrit de sa main les règlements des sœurs et des pénitentes.

C'est dans cette atmosphère créée par un règlement, des exercices et une direction spirituelle mar-

quée, que vont pénétrer durant les mois suivants des recrues qui porteront le nombre des novices à douze. Signalons ici seulement trois d'entre elles: Lucie Le Courtois âgée de trente-six ans, Josephthe Malo, veuve d'Alexis Galipeau, âgée de quarante-sept ans, et Justine Fillion âgée de quarante-quatre ans. Les deux premières arrivent les 16 et 17 septembre, la troisième le 8 octobre. Toutes trois rendront des services éminents à leur institut. D'ailleurs, dès leur entrée, elles apportent à l'œuvre avec l'expérience que donne l'âge, une maturité d'esprit, de caractère et de piété que rien ne supplée.

Le 29 septembre 1846, monseigneur Bourget part pour Rome. Son coadjuteur, monseigneur Prince, futur premier évêque de Saint-Hyacinthe, le remplace durant son absence à la tête du diocèse. Le 6 novembre suivant, il se rend à l'Hospice Sainte-Pélagie pour y célébrer la sainte messe et y présider la première élection générale de la communauté, non sans avoir invoqué l'Esprit-Saint et la très Sainte Vierge. Madame Jetté est élue supérieure et madame Galipeau, son assistante. Les novices reçoivent en même temps le nom de « Dames de Charité ». Vers la fin du mois, monseigneur leur annonce qu'elles prendront bientôt le saint habit religieux. Exactement, il fixe au premier décembre la première vêtue de celles qui, au nombre de dix, décident de persévérer et de revêtir un costume dont la forme ne sera définitive que le 21 août 1866. Par tendresse pour ses chères pénitentes et conformément aux goûts de l'époque, la fondatrice obtient pour elles de monseigneur Prince

le port de quelques insignes pieux et de quelques vêtements distinctifs, comme une médaille de la Sainte Vierge et un bonnet spécial.

Ces événements contribuent à accroître, si possible, la ferveur du noviciat. La ferveur, dans le cas présent, n'est pas l'accompagnement discret d'une mélodie de contemplatives, c'est l'accomplissement intégral de lourds devoirs imposés par la pauvreté qui fait, par exemple, qu'avec le même vieux poêle on fait cuire les aliments, bouillir l'eau, chauffer les fers, fondre la cire à fabriquer les cierges, et qu'avec le même grenier on aménage un petit dortoir pour toutes les novices. Le plus précieux exercice accompli en commun dans la circonstance n'est autre que le renoncement même à table où il faut souvent se contenter de quelques pommes de terre avec un peu de pain et de beurre.

L'abnégation, fille de la charité, enrichit la charité — mère des vertus — chez ceux qui la patiquent, et elle la provoque chez ceux qui en sont les témoins. Aussi, les novices se traitent mutuellement par des assauts de bons procédés, la fondatrice offrant toujours le premier exemple. Les pénitentes redoublent de gratitude en prêtant le nom de « mère » à chacune de leurs directrices appelées jusque-là « mademoiselle » ou « madame ». Quelques personnes laïques de l'extérieur et quelques prêtres de l'évêché, entre autres monsieur Pierre-Adolphe Pinsonnault, le futur évêque de London, Ontario, entourent l'œuvre de leur sollicitude et voient à ses plus pressants besoins. Un citoyen que tout le monde appelle le

« père Beaudry » et qui a distribué tous ses biens aux pauvres en même temps que légué ses terres au séminaire Saint-Sulpice où il est retiré, passe chaque matin au marché où il quête des viandes pour les bouches que madame Jetté doit nourrir ou pour d'autres communautés en détresse.

Ce qui domine ces manifestations de charité, c'est la miséricorde dont on entoure de pauvres filles et de petits infortunés. Vu l'extrême exigüité du local, monseigneur Prince loue le rez-de-chaussée de l'autre côté de la maison pour y placer les pénitentes sous la direction aimable de la dévouée Lucie Le Courtois qui sera plus tard une religieuse exemplaire sous le nom de sœur Marie-des-Sept-Douleurs. De leur côté, les novices portent les nouveaux-nés à l'église Notre-Dame pour les faire baptiser. Elles essuient en chemin des moqueries et des injures. Elles ont de la peine le dimanche, à cause de la foule, à se rendre au baptistère; là, elles attendent parfois des heures. Puis, bravant le sarcasme, même des parents, elles transportent leur précieux fardeau chez les sœurs Grises. Par amour pour ces petits qu'elles cachent sous leur manteau, et qui pleurent, elles acceptent de subir l'attention malveillante des passants.

* * *

On avait vécu un an rue Saint-Simon dans une mesure disparue aujourd'hui et qui fut le berceau de l'œuvre des Sœurs de Miséricorde. Une année aussi venait de s'écouler dans la maison de la rue Wolfe. L'antipathie des gens fit craindre au propriétaire

pour la valeur de sa propriété. Les directrices reçurent l'ordre de se chercher un autre local. La demeure de la rue Wolfe aura été, elle, le vrai Bethléem de l'institut des Sœurs de Miséricorde, puisque là eut lieu l'ouverture du noviciat. Il fallut la quitter.

Après plusieurs démarches infructueuses du chapelain, monsieur Rey, et une neuvaine à sainte Pélagie commencée sur l'inspiration de monseigneur Prince, ce dernier se rend chez un monsieur Donegani et obtient de lui cession gratuite d'une spacieuse maison sise au coin sud-est des rues Sainte-Catherine et Saint-André. La communauté y entre le 27 avril 1847. Elle n'y est pas mieux logée qu'à la rue Wolfe, mais elle s'y trouve moins à l'étroit. Quant à la pauvreté, elle ne fait que s'accroître comme s'accroît le nombre des pénitentes. Madame Jetté et ses compagnes doivent se livrer à des travaux de cordonnerie et de blanchissage, puis à des quêtes, pour subvenir aux plus stricts besoins. Revenu de Rome vers cette époque, c'est-à-dire au mois de mai, monseigneur Bourget constate cette extrême misère et s'emploie de son mieux à la soulager. Pour comble de malheur, le terrible fléau du typhus éclate à Montréal chez les Irlandais déportés et il prend comme victime à l'Hospice Sainte-Pélagie le vénérable chapelain, monsieur Rey, menaçant de faire le même sort à deux novices qu'une relique de sainte Béatrice remet en santé. À cela s'ajoute la mort d'une compagne de madame Jetté, la veuve Montrait nommée Geneviève Saloi. Épreuves et joies se succèdent.

Décédé le 27 juillet de cette année 1847, monsieur Rey est remplacé par le père Louis Saché, jésuite, qui s'occupe de Sainte-Pélagie jusqu'au mois d'octobre suivant, en mettant au service de l'œuvre un zèle et une prudence remarquables. Monseigneur nomme ensuite monsieur le chanoine Venant Pilon comme chapelain. Durant treize ans, de 1847 à 1860, ce saint prêtre, à titre non seulement de directeur des âmes, mais aussi de maître des novices, prendra du jeune arbre un tel soin que, par la fatigue, la maladie triomphera de lui à trente-huit ans.

* * *

À peu près au moment de la nomination de monsieur Pilon, monseigneur Bourget visite l'hospice. C'est le 1^{er} novembre 1847. Il met les directrices en retraite pour trente jours. Son plan est d'établir avec elles une communauté appelée « La Miséricorde » et de faire d'elles des « Sœurs de Miséricorde » par une profession religieuse qui aura lieu le 16 janvier 1848, dans cette robe noire très digne qui les défendra contre le siècle. Huit sont admises aux vœux : madame Jetté, Sophie Desmarêts, Lucie Benoît, Lucie Le Courtois, Marguerite Gagnon, Joseph Malo, Justine Filion et Adélaïde Lauzon. Chacune reçoit en la circonstance un nom de religieuse qui efface celui qu'elle portait dans le monde. L'étroite chapelle tressaille d'être le théâtre de la création d'un institut religieux. Monseigneur Bourget rayonne de bonheur tandis que ses filles éprouvent de douces émotions à la pensée de leur holo-

causte et des tendresses de Dieu à leur égard. Monsieur Pilon est là, celui qui a préparé les élues à un tel geste. Quelques prêtres de l'évêché entourent leur évêque et bénissent les ouvrières d'une entreprise si méritante. Il y a parmi eux un jeune ecclésiastique qui deviendra plus tard le célèbre père Lacombe, o.m.i., et qui, à cinquante ans d'intervalle, en 1898, écrira à la supérieure du temps une lettre impressionnante témoignant que ne s'était pas effacé le souvenir de l'inoubliable cérémonie qui fit vibrer à ses oreilles la parole éloquente d'un saint évêque et d'un prophète aux regards tournés vers l'avenir.

Ce même jour, le 16 janvier 1848, considéré comme celui de la naissance officielle de la communauté dans l'Église, monseigneur Bourget publie le mandement d'institution de la nouvelle famille religieuse dans lequel il fixe les circonstances et les motifs de la fondation. Monseigneur souligne que le genre de vie qu'il consacre paraît « obscur à la sagesse humaine », d'autant plus qu'il l'établit pour rendre aux fleurs ternies « l'éclat de leur beauté première » et qu'il l'appuie sur l'esprit de religion supérieur à celui du monde, sur la grâce victorieuse dans nombre de pénitentes semblables à Madeleine, à Pélagie et à Marguerite de Cortone, sur Jésus et Marie amis des pécheurs, sur la bonne volonté des nouvelles religieuses qui ont demandé ce qui arrive, enfin sur « une foule de dames pieuses qui font la gloire de la religion ».

L'institut une fois fondé, il faut en organiser le

fonctionnement. Aussi, le 17 janvier 1848, lendemain de la première profession, monseigneur Bourget préside aux élections après avoir entendu Mère de la Nativité le supplier avec instance de ne pas lui imposer le fardeau de l'autorité et après avoir cédé à ses instances, ce qui fait que c'est sœur Sainte-Jeanne-de-Chantal que le vote désigne pour remplir la charge de supérieure générale au matin même de l'existence de la communauté des Sœurs de Miséricorde.

Tandis que la fondatrice se réjouit de pouvoir unir parfaitement dans sa vie le zèle et la vie cachée, sa robuste supérieure, débordante de piété et de charité, intelligente, perspicace et ferme, se livre avec succès au gouvernement de la petite famille religieuse qui vient de naître et au progrès de son œuvre.

CHAPITRE IV

Les premières constructions

1848-1862

Monseigneur Bourget veille comme un père sur le jeune institut. De son évêché, à l'angle des rues Saint-Denis et Sainte-Catherine, il se rend souvent à la Miséricorde qui n'est pas éloignée. Il s'y occupe attentivement de la formation des sœurs et du bien des protégées, soutenant ainsi le travail de l'aumônier, monsieur Pilon. Que de fois, il y passe des jours entiers à la direction des religieuses ou à la préparation des pénitentes à la mort ! Tantôt il recueille une gratitude émue jusqu'aux larmes, tantôt il essuie des refus de repentir qui le font lui-même pleurer d'angoisse. Son dévouement y accomplit toujours un bien profond.

De leur côté, ses filles spirituelles se dévouent avec ardeur. Elles soignent les malades, même à domicile, sur les instructions du docteur Trudel, le premier médecin de l'œuvre. Elles se livrent à ces soins durant quinze ans jusqu'à ce que l'intervention des autorités le leur interdise. Dès 1850, elles permettent aux étudiants en médecine d'assister aux opérations en leur hospice, afin de s'initier. Pendant

plusieurs années, elles s'occupent du spirituel des filles et des femmes de la prison. D'autre part, et sur l'invitation fréquente de leur vénéré fondateur, elles s'intéressent à tous les besoins du diocèse en priant pour le succès soit de la retraite des prêtres, soit de la campagne de tempérance, soit d'une autre œuvre.

Dieu bénit leur zèle. En 1848, quatre-vingt-sept pénitentes viennent chercher le salut sous leur toit; en 1851, elles se chiffrent à quatre-vingt-dix-sept. Bref, durant les six premières années de l'institut, quatre cent trente-six pénitentes y trouvent un refuge tandis que trois cent quatre-vingt-dix nouveaux-nés y reçoivent le baptême. Quant aux religieuses, dans les trois ans qui suivent la première profession, quatre nouvelles sont admises aux vœux et l'une du premier groupe formé demande d'en être relevée, ce qui porte à onze leur total.

Alors, la maison de la rue Sainte-Catherine s'avère trop petite. La frêle tige d'il y a six ans prend les proportions d'un arbre. L'enfant grandit. Faut-il empêcher son développement, paralyser l'œuvre nécessaire? Évidemment non.

* * *

En conséquence, le 13 mai 1851, au nom de monseigneur Bourget, Olivier Berthelet achète pour la somme de deux mille cinq cents dollars, qu'il verse lui-même, un vaste emplacement bordé de terrains disponibles sur la rue Dorchester, et flanqué de deux maisons, l'une dite la « maison de brique » plus tard

résidence du chapelain, l'autre la « maison grise » appelée à servir un jour de savonnerie puis à disparaître pour céder la place à de fortes bâtisses.

Pendant six mois de durs labeurs, mère Sainte-Jeanne-de-Chantal dirige les aménagements nécessaires. En décembre de cette année 1851, elle installe ses religieuses dans la maison de brique et ses pénitentes dans la maison grise. C'est une amélioration. Toutefois, la pauvreté règne en maîtresse, et l'humidité des enduits mal séchés cause des malaises. De plus, on se trouve encore à l'étroit, car le nombre des protégées augmente. Cette fois, la première depuis les commencements de l'œuvre, on songe à construire. Mais le 8 juillet suivant, 1852, une catastrophe frappe Montréal. Dix-huit cents maisons brûlent dans un violent incendie qui détruit la cathédrale et l'évêché, et menace du même péril sinistre la maison des Sœurs de Miséricorde. Par suite, c'est seulement l'année d'après, 1853, au printemps, que l'active supérieure commence l'exécution de son projet d'un bâtiment de 65 pieds par 55, plus spacieux que toutes les maisons habitées jusque-là par le petit troupeau en progrès.

Dans la jeune bergerie du Seigneur, il est déjà question des « Madeleines », ces ferventes qui font des vœux d'ordre privé et décident de demeurer dans un milieu baigné d'air pur. Le 31 janvier 1852, monseigneur Bourget parle d'elles, dans une lettre à mère Sainte-Jeanne-de-Chantal, en écrivant qu'il les bénit avec les sœurs et les pénitentes et qu'il « réclame de toutes les plus ferventes prières » afin

qu'elles obtiennent pour lui de saint Ignace, son patron, d'être lui aussi un porte-Dieu par son esprit, son cœur, sa bouche et ses mains.

Monseigneur Bourget, quel bon pasteur ! Le 20 février 1853, il voit avec peine la mort emporter l'une de ses brebis, sœur Saint-Jean-Chrysostôme, l'ancienne madame Raymond, Sophie Desmarêts. D'autres partagent ces émotions paternelles, ce sont : monseigneur Joseph La Rocque, qui lui a succédé comme supérieur ecclésiastique de l'institut, et qui, coadjuteur de Montréal le 28 octobre 1852, devient évêque de Saint-Hyacinthe en juin 1860; monsieur le grand vicaire Trudeau, qui remplace le précédent auprès des Sœurs de Miséricorde et conduit chez elles des visiteurs de marque comme monseigneur Bedini, nonce au Brésil; puis, monsieur le chanoine Pilon, à la fois chapelain et aumônier, dont les forces trahissent le zèle.

* * *

En octobre 1854, la communauté s'installe dans la nouvelle construction encore humide et froide. La maison de brique sert désormais, tantôt aux novices, tantôt aux pénitentes. La maison grise reçoit des pensionnaires, assurant ainsi quelques revenus; remplit la même fin durant cinq ans une autre maison, dite Sainte-Françoise-Romaine, achetée peu après.

Le jour de l'inauguration, monseigneur Bourget bénit une cloche qui attire l'attention des gens du monde admis à entendre la messe dans la chapelle de l'institut. Peu après, le 23 octobre, le saint évê-

que s'embarque pour Rome, et, le 8 décembre suivant, il assiste à la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception. Nul doute que là sa prière se fait plus ardente que jamais et qu'il y place une intention spéciale pour que Marie, vierge conçue sans péché et mère de la miséricorde, donne aux protectrices des pénitentes de la rue Dorchester une vie très pure et une charité très tendre. Mère de la Nativité, toujours cachée, s'ouvre la première aux grâces qui tombent sur sa famille grandissante, et, dans son obscurité, la première elle savoure le fruit de ses sacrifices.

Le 16 janvier 1855, en l'absence de monseigneur Bourget, la nouvelle chapelle voit sa première profession, celle de deux religieuses, et l'ordination sacerdotale de monsieur l'abbé Joseph Bayard, missionnaire en Orégon, faite par monseigneur La Rocque. Au printemps de cette année-là, en même temps que le monastère neuf, elle reçoit une bénédiction solennelle de monseigneur Bourget revenu de Rome.

Devant ces faits, le public renonce peu à peu à ses préjugés. D'une part, la ville vient en aide à l'œuvre par des dons en argent. À l'été 1856, elle lui cède, toute proche de la maison de brique, une vaste habitation délabrée qui héberge convenablement les pénitentes durant quatre ans, même si elle les oblige à traverser la rue pour se rendre aux offices de la communauté et si elle les expose aux moqueries grossières de certains hommes. D'autre part, un digne monsieur de Saint-Sulpice dont la carrière est remarquable comme professeur de théologie en

France, puis comme directeur du collège de Montréal, ensuite comme aumônier de prison et d'hôpitaux, et comme curé d'Oka, monsieur Léon Ville-neuve, d'abord mal impressionné par le personnel de cette maison, en devient le protecteur déclaré par son ministère de prêtre, ses largesses matérielles et l'organisation des Madeleines. Toujours est-il qu'en cette année 1856, les sœurs font l'acquisition d'un cheval et d'une voiture, ce qui est de plus en plus indispensable.

Durant ce temps, la communauté se constitue une vie propre dans un cadre nouveau plus à elle et plus normal que celui des débuts. Le 18 janvier 1857, cinq novices font profession; le 2 février 1858, quatre autres s'y ajoutent. Les sœurs sont au nombre de 23. Chose étrange, sur ce groupe, personne ne sait suffisamment le chant et la musique pour en faire les frais au cours des Quarante-Heures qui ont lieu pour la première fois à la Miséricorde dans les premières semaines de 1858. Ce sont trois prêtres de l'évêché qui mettent leur voix à profit pour la circonstance et c'est une sœur de la Providence qui touche l'harmonium lui-même emprunté. Constatant cette lacune, monseigneur Bourget se propose d'y remédier, mais non sans avoir auparavant fixé la régularité, stimulé l'esprit et tranché certains cas, tel celui d'une bibliothèque de livres spirituels à former.

* * *

À la fin de 1858, le vénéré pontife fait sa première visite pastorale officielle à la Miséricorde, en

ce foyer qui abrite maintenant cent trente pénitentes. Il rencontre en particulier chacune de ses filles et s'enquiert de tout afin de pouvoir d'une main paternelle et ferme tracer la ligne de conduite, écarter tout abus et tout laisser-aller, et, si c'est nécessaire, remettre dans le chemin de la ferveur.

L'acte le plus important de cette visite, ce sont les élections que monseigneur décide de tenir, le 3 novembre, et qui gardent Sainte-Jeanne-de-Chantal, supérieure, consacrant ainsi son art de gouverner comme son talent de gérer les affaires. Quant à Mère de la Nativité, pour que le souvenir de ses gestes de fondatrice ne s'efface jamais, il est réglé que les sœurs doivent toujours l'appeler « Mère » et lui donner rang immédiatement après la supérieure, avant l'assistante. Signalons ici que le surlendemain de l'élection, le 5 novembre, on fait en l'institution même le premier baptême d'un enfant que l'on porte ensuite chez les sœurs Grises, celles-ci ne devant discontinuer de recevoir les nouveaux baptisés qu'en 1890.

À part les exercices de piété, à part le soin des filles et celui du ménage, les religieuses se livrent à plusieurs petites industries qui contribuent à soulager le budget. On sait que la fondatrice elle-même prépare jusqu'à des semelles de souliers pour les cordonniers. Une compagne travaille le bois et confectionne pour la maison des meubles passables dont quelques-uns reposent aujourd'hui au musée de la maison mère. D'autres s'occupent à recouvrir des boutons de bois, à composer des fleurs artificielles

pour de grands magasins, à faire des vêtements pour dames et des vestons blancs pour les serviteurs sur les wagons de chemin de fer. Quelques-unes enseignent la peinture et le filet brodé. On en voit parcourir le Canada et les États-Unis afin de tendre la main pour satisfaire aux besoins croissants de l'hospitalisation. Ces industries et ces quêtes n'existent plus, les premières depuis 1925, les suivantes depuis quelques années¹.

Dans une lettre datée de janvier 1859, voulant stimuler la ferveur de ses filles religieuses si occupées, monseigneur Bourget désigne la fête du saint suaire de Jésus célébrée le vendredi de la deuxième semaine du carême comme fête de la communauté au cours de laquelle il est requis de faire l'exposition des reliques dans la chapelle.

Cette année-là, aussi, a lieu la cérémonie « de l'entrée solennelle des premières Madeleines au Madelon ». Certaines ont déjà l'habit et d'autres des vœux annuels. Mais rien n'est précis dans leur situation que monseigneur entreprend d'améliorer par une bonne prédication chaque semaine, par une retraite qu'il dirige lui-même avec une touchante simplicité, par une installation plus commode et plus convenable. Voyant que leur maison ne suffit plus et que les déplacements qu'elle nécessite à cause de son éloignement des religieuses créent des ennuis, l'évêque au cœur si paternel juge qu'il faut bâtir. Afin

¹ Sœur SAINTE-BLANDINE, s.m., *L'Organisation d'une Institution avec Service social spécialisé*, Montréal 1946, p. 12.

de trouver les fonds nécessaires, il autorise les sœurs à quêter dans le diocèse. En face des besoins, ces courses rapportent relativement peu.

Alors, monsieur Olivier Berthelet se déclare une fois encore prêt à entreprendre, à poursuivre et à payer de ses deniers les constructions requises. Dès le premier mars 1859, les travaux commencent. Le 30 juin 1860, monseigneur Bourget bénit solennellement une chapelle de 55 pieds par 42 et une construction adjacente de 55 pieds par 65, toutes deux situées dans le carré des rues Dorchester, Lagouchetière, Saint-André et Saint-Hubert. Le 12 octobre suivant, les pénitentes s'y transportent. Leur déménagement en révèle toute la pauvreté. Monsieur Berthelet ne résiste pas à la tentation de fournir des meubles et d'ajouter ainsi au montant considérable déjà versé une nouvelle somme imposante.

Avant l'entrée dans ces constructions, au cours de la retraite du mois de mars, monseigneur Bourget qui la prêche lui-même s'impose aussi la fatigue de donner en personne les leçons de plain-chant à ses filles. Il les prépare à l'office du dimanche des rameaux en les faisant d'abord psalmodier. Et comme encouragement à celles qui craignent, il leur dit : « Pour que vous ne soyez pas gênées, je vous enverrai monsieur Plamondon. » L'annaliste qui raconte ce trait, ajoute : « C'était un monsieur qui ne savait pas chanter. »

Pendant la semaine sainte qui suit, monseigneur enseigne aux sœurs la messe des anges et, le jour de Pâques de cette année-là, le 8 avril 1860, elles

chantent la grand-messe pour la première fois. On ne sait pas si c'est encore devant monsieur Plamondon, mais on sait que le soir de cette sainte journée, monseigneur Bourget chante les vêpres à l'hospice, mitre en tête et crosse en main, et, qu'en fait, il se rend compte de la gêne vraie ou fausse de ses filles.

Ce qui inspire son dévouement en la circonstance, il le leur dit, c'est qu'au ciel les anges chantent les louanges de Dieu et que, si les sœurs veulent y être admises cordialement, il leur faut sur terre s'habituer aux cantiques célestes. Ce procédé du saint évêque nous le dépeint dans son vrai cadre, celui de l'amabilité conquérante.

Ces progrès de toute sorte causent évidemment beaucoup de joie au personnel de l'œuvre qui augmente chaque année tant du côté des religieuses que de celui des pénitentes. À la fin de 1860 cependant, le 30 novembre, un deuil cruel survient: monsieur le chanoine Pilon meurt après treize ans d'un zèle éclairé et fructueux demeuré celui d'un ami de tous les instants et d'un père au cœur débordant de bonté. Les successeurs du vénéré monsieur Pilon, soit comme chapelains, soit comme supérieurs ecclésiastiques, sont tous de l'évêché, entre autres les chanoines Paré, Lamarche, Hicks, Huberdault, Séguin, Lussier, Fabre, Roy, Cousineau, qui démontrent que les autorités diocésaines considèrent grandement l'œuvre de l'institut de la Miséricorde. Monseigneur Bourget, en particulier, tient un œil vigilant sur ses filles. On conserve de lui dans les archives de ce temps-là des lettres remarquables par le ton paternel

et le souci du développement de la piété chez ses généreuses enfants. Il éprouve de la joie, ce fondateur, en songeant au passé, en regardant le présent et en scrutant l'avenir. Dans ce sentiment, en 1862, il presse l'achat du terrain qui étend la propriété des sœurs jusqu'à la rue Saint-Hubert et qui, treize ans plus tard, permettra d'y élever des constructions nouvelles.

* * *

Les quinze années que l'on vient de vivre marquent toute une époque, l'époque de l'ensemencement coûteux, l'époque de la germination laborieuse, l'époque de la pénible sortie de terre et de la résistance à un climat hostile, enfin l'époque de l'affermissement décisif. C'est aussi l'époque du chapelinat de monsieur Pilon et surtout celle du premier supérieurat canonique où s'illustre la mère Sainte-Jeanne-de-Chantal.

La Providence qui dispose parfois dans la nature les plus curieux contrastes, en ménagea un à la famille naissante dont nous étudions l'histoire.

Monsieur Pilon, comme monseigneur Bourget d'ailleurs, c'est l'onction, c'est l'huile, c'est le baume; la mère de Chantal, elle, c'est la force entreprenante et opiniâtre qui creuse les fondements, qui élève un édifice et administre non sans audace et exigence pour le plus grand bien de l'institut.

Or, trois ans après la mort foudroyante du doux chapelain, survient la chute paisible de l'inlassable supérieure qui peut abandonner sa charge avec l'indicible consolation d'avoir joué un rôle très difficile

et très noble dans l'établissement d'une communauté qui n'a d'appuis contre la pauvreté absolue et les suspicions du public, que la confiance en Dieu et la charité de quelques bonnes âmes.

Mais, de même que l'Église a jugé nécessaire dans la refonte du droit canon de statuer que les supérieurs religieux doivent être remplacés après un certain laps de temps, afin d'éviter le relâchement et la routine ordinaires à la faiblesse humaine, ainsi monseigneur Bourget saisit que le temps est venu d'élire une autre supérieure à la tête des Sœurs de Miséricorde. Ce ne sont plus des femmes au caractère mûri par l'âge qui entrent à l'hospice depuis quelques années, ce sont des jeunes filles inexpérimentées, et qu'il faut former. Ce ne sont plus les besoins d'une construction matérielle qui se font surtout sentir, ce sont ceux d'une infusion spirituelle spéciale qui doit faire suite au généreux enthousiasme des débuts. Le grand évêque saisit cela. Aussi, avec une bonté qui désarme toute opposition, il s'en vient dire aux sœurs assemblées devant lui que, dans quelques jours, il sera de nouveau au milieu d'elles pour présider aux élections d'une remplaçante à la mère Sainte-Jeanne-de-Chantal, première supérieure générale des Sœurs de Miséricorde.

CHAPITRE V

L'approbation de Rome

1863-1877

Le 27 mai 1863, monseigneur Bourget préside les élections annoncées. Il observe cette fois les règles prescrites en la matière. La mère de Chantal passe au rang d'assistante. Sœur Saint-Joseph devient supérieure.

Sous le nom de Justine Filion, dans le monde, la nouvelle mère avait été institutrice à Terrebonne, sa ville natale, avant de venir se joindre à madame Jetté comme septième compagne. Dans la petite communauté, elle avait rempli jusque-là la fonction d'économe. Ses talents lui permettaient non seulement de bien enseigner le catéchisme aux pénitentes, mais aussi de se livrer au chant avec succès et à des travaux de menuiserie dont on garde le souvenir au musée de la maison-mère. Ayant suivi de près le rouage de l'administration et le maniement des affaires, s'étant occupée du bien des âmes de la façon la plus édifiante et la plus bienfaisante, jouissant de l'expérience de ses soixante et un ans, on pourrait croire qu'elle parvenait au supérieurat avec un goût prononcé pour le commandement. Il n'en est rien.

Elle accepta en gémissant le fardeau de l'autorité, d'autant plus que sa santé maintenant déclinait et la retenait souvent à l'infirmerie.

Elle s'acquitta de sa charge avec sagesse et bonté, ne manquant pas à l'occasion ni d'énergie, ni de fermeté, cherchant toujours à développer l'esprit surnaturel dans l'âme de ses sœurs et des six novices qui firent leur profession religieuse durant ses trois années de supériorat.

Elle mourut le 10 mars 1890, à 87 ans, dont 43 vécus en religion.

* * *

Au cours de l'administration de mère Saint-Joseph, un événement important se produisit en faveur de l'institut. Mais il semble que Dieu y prépara les religieuses.

Le 15 juillet 1863, de Chambly où il était en visite pastorale, monseigneur Bourget écrivait à ses « chères filles » pour leur demander des prières très ferventes en vue d'obtenir le succès du synode de son clergé qui devait se tenir sous peu à Montréal. Cette confiance était une délicatesse paternelle de celui qui cherchait par tous les moyens à réprimer le vice et à étendre le règne de la vertu.

Le 22 juillet suivant, cinq personnes adultes se faisaient baptiser à la Miséricorde après avoir été conquises par le spectacle de la piété des religieuses autant que par la beauté de notre sainte religion et par la puissance de la grâce.

Le 10 février 1864, monseigneur Bourget commençait une nouvelle visite pastorale à l'hospice.

d'abord en prêchant la retraite des sœurs et ensuite celle des novices. Il se rendit compte de tout, puis il distribua les conseils appropriés. Sa vigilance paternelle descendit dans les moindres détails où il était capable d'apporter quelque amélioration pour le bien des sœurs et le progrès de l'œuvre. Les jours suivants, il nomma supérieur ecclésiastique de l'institut monsieur le chanoine Hicks qui succédait à monsieur le chanoine Paré. Il désigna en même temps un autre prêtre comme chapelain dans la personne de monsieur l'abbé Gédéon-Ubald Huberdault, prêtre intelligent, instruit et actif, qui comprit tout de suite son délicat devoir et le remplit d'une manière remarquable.

Les religieuses, les novices et les postulantes passaient donc par les émotions les plus vives et les plus douces, quand, le 5 avril 1864, Dieu frappa chez elles un grand coup en venant chercher leur fondatrice, Mère de la Nativité, qui descendit dans la tombe à l'âge de soixante-dix ans, alors qu'elle était toujours l'âme de sa famille religieuse et qu'elle l'édifiait par sa prière et son immolation.

La mort creuse des vides. Celle de Mère de la Nativité n'allait pas déroger à cette loi, même si elle survint au moment où la chère religieuse vivait malade depuis cinq ans, confinée dans l'obscurité de sa misérable cellule, isolée au milieu d'une activité bourdonnante, employée à faire son purgatoire sur la terre. Du reste, ce sont précisément les souffrances de ses jambes atteintes d'hydropisie et de sa poitrine en proie à une toux persistante; ce sont les

longs mois passés à recevoir des soins empressés mais insuffisants et incapables de la soulager; c'est tout le temps vécu loin de la chapelle et de la sainte messe, loin même de la confession et de la communion; c'est tout ce trésor de souffrances physiques et morales qui constituait en ce temps-là un réservoir de mérites innombrables et une richesse d'édification si nécessaire au jeune institut.

Quel bien elle fit à ses sœurs par son seul abandon à la volonté de Dieu ! Le jansénisme ne l'ayant pas touchée, elle s'en remettait à la miséricorde divine. Cette confiance éclata davantage aux yeux de tous, les deux fois qu'elle reçut les derniers sacrements. Bien que confessant sa profonde misère, elle avoua son espérance de revoir toutes ses sœurs au ciel. Après avoir été gratifiée d'une dernière bénédiction de son évêque, elle entra dans sa dernière nuit et le mardi, 5 avril 1864, à deux heures du matin, elle expira en prononçant une dernière fois les mots : « O mon Jésus ! »

Elle laissait trente-trois religieuses professes, onze novices et postulantes, vingt-cinq madeleines, et deux mille deux cent soixante-deux pénitentes qui avaient trouvé refuge auprès d'elle et de ses sœurs durant les seize ans écoulés depuis la fondation. Elle emportait une suprême consolation, celle d'avoir bâti un asile assuré aux pauvres filles et d'avoir donné naissance à une famille d'âmes débordantes de tendresse pour les plus misérables et les plus incorrigibles victimes de la chair.

Des larmes coulèrent autour de cette tombe où

monseigneur Bourget fit entendre d'émouvantes paroles pour rappeler les commencements de l'institut et louer la force de la fondatrice dont les restes mortels allaient être gardés avec soin dans un caveau et dont l'âme continuerait à veiller par la prière auprès de Dieu sur l'institut qu'elle avait engendré.

En l'automne de 1864, monseigneur Bourget partit pour Rome, accompagné de l'abbé Huberdault, chapelain de la Miséricorde. Tous deux, ils devaient présenter à la Sacrée Congrégation des Évêques et Réguliers les constitutions des Sœurs de Miséricorde, afin d'en obtenir l'approbation de la part du Saint-Siège. Cardinaux et consultants rédigèrent des observations sous forme de mémoires qui furent envoyés par monsieur Huberdault à monsieur le chanoine Hicks, supérieur ecclésiastique de l'institut, lequel les communiqua à mère Saint-Joseph et à son conseil. Ce fut chez les sœurs une explosion de sentiments respectueux et soumis.

Nos deux voyageurs revinrent de Rome à l'automne de 1865. Pénétré des remarques qu'il avait entendues sur les constitutions de la famille religieuse qui lui était confiée et sur la manière dont elle devait mettre dans le concret son sublime idéal, monsieur Huberdault reprit ses fonctions de chapelain avec un zèle qui trouvait son champ d'action plus libre par suite de la maladie sérieuse qui frappa monseigneur Bourget au retour de son fatigant voyage. Quelques mois plus tard, le 5 juin 1866, il assistait monsieur Truteau, vicaire général, qui présidait les élections d'une nouvelle supérieure du nom

de mère Marie-de-la-Miséricorde. Cette jeune religieuse de vingt-huit ans allait entrer dans ses plans. Novice à dix-sept ans, profondément attachée à sa vocation et à l'état de pauvreté où vivaient les sœurs, pleine de charité et d'esprit d'initiative, elle avait été maîtresse des pénitentes depuis 1863, et avait travaillé à obtenir de monseigneur pour ses filles la faveur de constituer une classe distincte, ayant ses exercices et son règlement à elle.

Monsieur Huberdault profita immédiatement de la situation et, avec une hardiesse rapide, il interdit aux sœurs le soin des malades et le confia, pour un temps, à deux pénitentes « consacrées » au service des religieuses à l'intérieur de la maison. Rome jugeait certains soins comme incompatibles avec l'état de vie des sœurs. Monseigneur Bourget désirait faire le changement, mais avec lenteur, pour ne pas froisser le sentiment des anciennes, habituées dès les débuts à agir ainsi. Le chapelain y allait rondement. De même, sans tarder, il sépara en deux catégories distinctes les madeleines et les pénitentes. Puis il vit à la formation des gardes-malades. Décision subite qui créa des ennuis. De plus, à cause de l'affluence des gens de l'extérieur, il fit temporairement fermer la chapelle au public. Il restreignit aussi pour les sœurs le temps des visites au parloir.

Trois mois après l'élection de la jeune supérieure, le 2 septembre 1866, il était remplacé. Bien que très bref, son séjour à la Miséricorde fut plein de conséquences heureuses.

Son successeur, l'abbé Célestin-Martin, n'eut



MONSEIGNEUR IGNACE BOURGET
fondateur

qu'à continuer dans la voie des améliorations. Il enseigna aux sœurs la tenue des livres et une comptabilité méthodique. Il forma ces religieuses au chant. Il dressa un registre consignait avec clarté les renseignements relatifs à chaque pénitente. Il fut un directeur d'âmes consciencieux et précieux, toujours au poste en la maison qu'on lui fit construire, en 1869, sur le terrain de l'institut, rue Lagauchetière. Il prit en main la cause des madeleines, en les associant, en leur faisant ouvrir un département spécial et en les admettant aux vœux. Il y en eut bientôt une vingtaine.

La jeune mère Marie-de-la-Miséricorde collaborait avec intelligence et fermeté à tous ces avancements. De concert avec son économe, sœur Saint-Stanislas, et la mère de Chantal, l'active conseillère chargée de la surveillance des bâtisses, elle s'employa durant les six années de son supérieurat à amortir la dette. Elle réussit à payer vingt mille dollars, ce qui était beaucoup dans le temps. À cause des occupations grandissantes de ses sœurs, elle décida d'abandonner quelques œuvres accessoires comme la garde des orphelines pauvres et celle des filles incorrigibles dont une demoiselle Bissonnette avait entrepris de s'occuper en recourant, sur le conseil de monseigneur Bourget, à l'aide des sœurs de Miséricorde. Les sœurs ne retinrent des protégées de cette demoiselle que les mieux disposées auxquelles fut donné le nom de filles de Sainte-Thaïs, en l'honneur de l'illustre pénitente égyptienne. Ce fut le noyau dit des « consacrées » par opposition aux ma-

deleines qui, elles, faisaient des vœux. De même, on renonça à louer une terre à Sainte-Anne-du-Bout-de-l'Île qu'on avait exploitée sans succès pendant un an. De plus, on mit de côté l'ancien costume religieux à cause de sa ressemblance avec celui des sœurs de l'Hôtel-Dieu: la guimpe fit place à un rabat blanc aux extrémités de la garniture qui entoure la tête. Enfin, les sœurs étant plus nombreuses, on décida d'exclure désormais du conseil d'administration les maîtresses des novices, les madeines et les pénitentes.

* * *

Rome, siège du Vicaire de Jésus-Christ, causa ce tournant dans l'histoire des Sœurs de Miséricorde après la mort de la fondatrice. On l'a vu.

Or, les modifications proposées aux constitutions ayant été faites, Sa Sainteté le pape Pie IX approuva et confirma l'institut comme congrégation à vœux simples par un décret laudatif daté du 7 juin 1867 qui, cependant, remettait à plus tard l'approbation des constitutions. Ce décret, monseigneur Bourget le communiqua officiellement aux sœurs le 28 mars 1868. Il leur transmit la nouvelle officieuse dès le 30 avril 1867. C'était un encouragement unique et décisif. L'Église les acceptait. Elles pouvaient sans crainte se livrer à leur œuvre et y puiser d'innombrables bienfaits spirituels. Ce fut un délice. Dans le même temps, en février 1868, elles récompensaient le pape de son geste paternel en réparant des vêtements et en multipliant des prières pour les zouaves canadiens qui s'en allaient, à Rome même,

défendre le père commun des fidèles menacé par l'ennemi.

Au mois de mai suivant, dans la paroisse de Saint-Vincent-de-Paul de Montréal, elles prenaient charge d'un refuge destiné à recevoir les femmes qui sortaient de prison. Elles demeurèrent deux ans sur cette rue Fullum où se trouvait le refuge et furent ensuite remplacées par les sœurs du Bon-Pasteur. La question financière entraîna ce changement et fut, de la sorte, réglée.

Monseigneur Bourget prenait une part très intime à tous ces événements, même durant ses absences de Montréal. Ainsi, pendant son séjour à Rome, lors du concile du Vatican auquel il assista en 1869 et 1870, il écrivit souvent à la mère de la Miséricorde, ne négligeant en ses lettres aucun détail capable de servir à la marche de la communauté concernant le spirituel et le matériel. Le 16 octobre 1869, il traçait entre autres lignes celles-ci : « Ce que vous me dites, ma bonne mère, de votre petit noviciat est tout à fait consolant, car avec peu on fait beaucoup quand ce peu est bon et très bon. D'ailleurs la divine Providence connaît votre besoin de sujets et elle saura bien vous en pourvoir à propos. Une communauté fervente attire tout à elle... » — « Continuez à avoir bien soin de vos madeleines. » Le 30 octobre suivant, il faisait cette réflexion : « Maintenant que tout paraît aller pour le mieux, profitez-en pour réformer ce qui ne serait pas encore parfaitement suivant la règle et pour consolider le bien déjà si heureusement commencé. » Et le 16

avril suivant, il écrivait: « Je suis heureux de constater avec quel courage et quel succès votre sœur Sainte-Anne continue sa collecte aux États-Unis. »

Le saint évêque et toutes ses filles spirituelles apprirent avec peine la mort de monsieur Olivier Berthelet survenue à Montréal le 25 septembre 1872. La communauté de la Miséricorde avait reçu de ce grand bienfaiteur, à part « bien des petits dons et une quantité de meubles », vingt mille dollars pour ses bâtisses et différentes réparations. Ce départ, un peu comme celui de Mère de la Nativité huit ans plus tôt, causa un deuil et un vide surtout chez les anciennes. Ces dernières avaient vu davantage à l'œuvre l'homme de bien et elles savaient mieux que quiconque tout l'intérêt avec lequel il avait suivi leur commune histoire.

Monsieur l'aumônier Martin quitta lui aussi la Miséricorde, en octobre 1870. Son remplaçant fut l'abbé Alexis-Jossé Martineau qui demeura au poste un an et eut comme successeur l'abbé Joseph-Zéphirin Délinelle, lequel passa quatre ans à la rue Dorchester, y accomplissant un ministère précieux. Également en octobre 1870, monsieur le chanoine Larmarche succédait à monsieur le chanoine Hicks comme supérieur ecclésiastique.

En ces dernières années étaient donc survenus plusieurs changements qui modifiaient peu à peu la physionomie de la famille. Sorti des langes sous l'administration de la mère de Chantal, ayant vécu son adolescence du temps de la mère Saint-Joseph, l'institut avait pris son élan encore dans la jeunesse

à l'époque de la mère de la Miséricorde, et il s'acheminait sûrement vers l'âge adulte à mesure que disparaissaient tour à tour de la scène ceux qui avaient concouru à lui donner la vie. À la fin de 1872, les sœurs étaient cinquante-six, les novices dix, les pénitentes de l'année trois cent vingt-trois, et les naissances du même temps deux cent trente.

* * *

Particulièrement depuis le décret de Rome, monseigneur Bourget insistait sur la fidélité aux constitutions en reconnaissance des louanges que l'autorité suprême avait accordées à l'institut. Conséquemment, le 1^{er} octobre 1872, il se rendit à la communauté, relut le décret d'approbation, exprima toute sa joie, et procéda à l'élection d'une nouvelle supérieure, la mère de la Miséricorde ayant terminé ses six ans d'administration, et les constitutions récentes ne lui permettant pas d'être réélue à cause de son âge qui n'était que de trente-quatre ans, alors qu'elles en exigeaient trente-cinq.

Le lendemain, 2 octobre, monseigneur présida les élections, assisté de messieurs Lamarche et Délinelle. Mère Sainte-Rose-de-Lima fut élue. Dans le conseil d'administration qui lui était donné, elle retrouvait ses anciennes supérieures, les mères Sainte-Jeanne-de-Chantal, Saint-Joseph et Marie-de-la-Miséricorde. Comme d'habitude, le saint fondateur leva les yeux au ciel en bénissant ses filles et il leur distribua des paroles d'une telle onction que la grâce semblait en jaillir avec abondance.

La nouvelle supérieure, qui avait tout juste les trente-cinq ans requis et en comptait douze de profession, ne s'attendait guère à cette charge redoutable qu'elle accepta en toute soumission et qu'elle remplit durant quatre années avec un zèle empreint de quelque sévérité.

Quinze jours plus tard, le 16 octobre 1872, elle eut la joie de fêter à la communauté les noces d'or sacerdotales de monseigneur Bourget. Cette circonstance permit encore au fondateur de dire à ses enfants quelle consolation il éprouvait à constater qu'après toutes les difficultés, les craintes et les angoisses des débuts, c'était le développement de l'œuvre, c'était l'approbation par Rome et la régénération d'une multitude d'âmes.

Le 16 janvier 1873, on célébra les noces d'argent de l'institut après s'y être préparé par un triduum que prêcha le père Vandenberghe, provincial des Oblats. Les novices clôturaient leur retraite annuelle. Il y eut une profession. Le père Lagier, oblat, donna le sermon de circonstance. Des huit professes de 1848, cinq survivaient, qui renouvelèrent leurs vœux devant le supérieur ecclésiastique de l'époque, monsieur le chanoine Lamarche. Scène touchante, de nature à retremper les courages !

Pour répondre à leurs engagements financiers, les sœurs quêtaient encore. En 1873, elles allèrent à Ottawa et à Portland, à Toronto et à New-York. En 1874, elles se rendirent à Kingston, à Springfield et jusqu'à San-Francisco. Cette année-là, on jugea

bon et nécessaire de construire une aile considérable à l'ouest du bâtiment édifié quinze ans plus tôt par monsieur Berthelet sur la rue Dorchester. Le travail dura deux ans. Monseigneur Bourget put bénir l'édifice le 8 avril 1876. Au produit des quêtes s'étaient jointes les souscriptions de quelques amis, spécialement du gendre de monsieur Berthelet, le chevalier La Rocque.

En 1874, monsieur le chanoine Joseph Séguin devint le supérieur ecclésiastique de la communauté et monsieur l'abbé Louis-Hubert Paré le chapelain.

L'année précédente, il s'était passé un événement dont l'importance allait être bientôt décisive. Le 1^{er} avril 1873, le chanoine Édouard-Charles Fabre, de l'évêché de Montréal, devenait coadjuteur de monseigneur Bourget, et, le 1^{er} mai suivant, il recevait la plénitude du sacerdoce. Le 11 mai 1876, il accédait au siège épiscopal de la métropole. Monseigneur Bourget avait démissionné. Évêque titulaire depuis trente-six ans, parvenu à la soixante-seizième année de son âge, le vieux prélat abandonnait la tâche à des mains plus jeunes. Monseigneur Fabre apportait à cette tâche des qualités très pratiques, le tact, la prévoyance, l'esprit d'initiative, la ténacité et surtout la bonté.

Le 8 avril 1876, avant de démissionner, monseigneur Bourget avait béni le nouvel édifice de la rue Dorchester, et il distribuait aux sœurs le livre nouvellement imprimé de leurs constitutions avec une partie de leur cérémonial. Ses recommandations

portèrent alors sur le respect que toutes doivent avoir pour ce livre de vie qui prolonge et applique le saint évangile.

Le 23 avril suivant, mère Sainte-Jeanne-de-Chantal décédait à 76 ans. Première supérieure de l'institut, elle avait rempli un rôle de grande importance dès le commencement. Par la suite, elle prit part à l'administration jusqu'à sa mort, comme membre du conseil.

Le 6 juin, monseigneur Bourget présidait l'élection d'une conseillère en remplacement de la mère de Chantal. C'était son dernier acte officiel en faveur de la communauté. Il devait maintenant vivre retiré neuf ans encore jusqu'au 8 juin 1885, et ne faire que de rares et courtes apparitions au milieu de ses filles, se contentant de prier pour elles, ou de leur écrire en leur donnant des conseils, ou de les accueillir avec une bonté toute paternelle quand elles le visitaient.

Le 17 septembre, mère Sainte-Rose-de-Lima tombait malade. Tout l'hiver, elle endura de cruelles souffrances avec une force d'âme peu commune. Le Vendredi saint, 30 mars 1877, vers trois heures de l'après-midi, elle mourut espérant ressusciter au ciel avec Notre-Seigneur le jour de Pâques. Durant sa maladie, l'assistante, sœur Sainte-Anne, fut autorisée par monseigneur Fabre à gouverner la communauté.

Le 26 avril suivant, le vénérable prélat vint pour la première fois assister aux élections accompagné de monsieur le chanoine Séguin, supérieur de l'ins-

titut, et de monsieur Paré, aumônier. Sœur Sainte-Thérèse-de-Jésus fut élue supérieure malgré les protestations qu'elle avait cru bon de faire en considération de sa timidité et de sa répugnance pour les charges. Elle ne prévoyait pas que sous son gouvernement l'institut devait entrer dans une voie de prospérité inconnue jusque-là.



CHAPITRE VI

Premières migrations

1877-1889

Les fondateurs ne sont plus là. Mère de la Nativité est morte. Monseigneur Bourget a quitté l'évêché et n'exerce plus ses fonctions de pasteur du diocèse. Cependant, tous deux chantent avec effusion les louanges divines, la mère, du haut du ciel, l'évêque, de sa retraite de Saint-Janvier. Ils tressaillent, en particulier, à la vue du spectacle de l'institut de la Miséricorde qui, dans l'ombre, régénère, relève et rétablit de malheureuses victimes. L'œuvre fait du bien. Elle progresse. De plus en plus, elle se révèle solide. La communauté aura bientôt trente ans. Elle vient d'élire sa quatrième supérieure générale. Elle produira dans quelque temps un essaim de religieuses qui quittera la métropole pour la capitale fédérale.

* * *

Mère Sainte-Thérèse-de-Jésus gouvernera avec douceur: c'est de mise dans une maison où la miséricorde doit régner. Le jour de son élection, elle a quarante ans d'âge et vingt et un ans de vie religieuse. Les fonctions qu'elle remplit, la veille, ne

sont autres que celles de cuisinière; elle a été boulangère et maîtresse des pénitentes; comme la fondatrice, elle connaît ce que c'est que de donner son lit à quelque misérable femme. Ce jour du 26 avril 1877, elle a la surprise de sa vie: le choix que ses compagnes font de sa personne pour supérieure. Quelques jours après, un incendie s'allume dans la savonnerie, mettant les constructions en danger. Heureusement, on le maîtrise.

Le 13 juin 1877, monsieur le chanoine Séguin annonce aux sœurs qu'il n'est plus leur supérieur ecclésiastique, et qu'il devient le curé de Verchères. Quelques mois plus tard, le 19 mars 1878, monsieur le chanoine Pierre-Eucher Lussier, ancien assistant-aumônier des zouaves pontificaux et ancien étudiant du collège romain, docteur en droit canonique, succède au chanoine Séguin auprès de la Miséricorde dont il demeure le père spirituel un peu plus d'un an, donnant l'exemple d'une charité intense et d'une prudence agissante. On conserve, dans les archives, ses « remarques » faites à la communauté.

À son tour, l'aumônier change. Le 12 septembre 1877, monsieur l'abbé Jean-Marie-Aristide Brien remplace l'abbé Paré à la rue Dorchester. Il maintient avec honneur la piété profonde de son prédécesseur. Arrivé peu avant de Rome où il a assisté aux noces d'or épiscopales de Pie IX, il commence son ministère d'aumônier en donnant solennellement la bénédiction papale à ses ferventes ouailles.

Le 17 octobre suivant, monseigneur Georges Conroy, délégué apostolique temporaire au Canada,

venu au pays pour étudier certains problèmes, entre saluer la communauté. Le 26 novembre, monseigneur Fabre y ouvre sa première visite pastorale au cours de laquelle les sœurs et les pénitentes constatent que le nouvel évêque ne ménage pas ses peines pour leur inculquer l'esprit religieux et l'amour de leur saint état.

Le 4 août 1878, monsieur le vicaire général Moreau bénit la pierre angulaire d'une chapelle qui doit remplacer celle, maintenant beaucoup trop petite, que monsieur Berthelet a bâtie il y a vingt ans. Le nouvel édifice sera muni d'un beau portique ouvert sur la rue Dorchester.

Pour la première fois, monseigneur Bourget n'assiste pas à une cérémonie importante chez les sœurs de Miséricorde; il doit se contenter d'écrire pour les assurer qu'il ne manque pas de s'associer à leurs joies et qu'il prie « Marie, la mère des miséricordes », de leur donner de pouvoir achever leur « sainte entreprise ». D'ailleurs, il les suit pas à pas, elles et toutes ses ouailles d'hier, de sa pensée, de sa prière et de ses sacrifices. Le 28 septembre 1879, il leur communique sur une lettre ses impressions: « Vous m'apprenez, écrit-il, que Dieu vous éprouve de différentes manières. Au lieu d'en être découragées, vos sœurs et vous, vous devez plus que jamais être confiantes... L'épreuve est un bon signe... Il y a moins de danger de se perdre dans l'adversité que dans la prospérité... Courage donc ! Votre fondation d'Ottawa n'ira bien que quand elle sera sur le calvaire au pied de la croix. »

L'allusion faite ici à une fondation nouvelle indique que les sœurs ont un établissement à Ottawa et qu'elles rencontrent des difficultés analogues à celles des débuts à Montréal. Les appréhensions du public, là aussi, ne manquent pas à l'égard de la protection des filles malheureuses. Mais, monseigneur Bourget se réjouit de ce que six sœurs de Miséricorde sont à Ottawa depuis le 19 mai précédent et que la supérieure, sœur Saint-Stanislas, y est rendue depuis le mois d'août avec trois madeleines. À cette occasion, le saint vieillard écrit: « J'ai longtemps prié pour que vous ayez une mission. »

Le 31 de ce même mois d'août 1879, l'évêque d'Ottawa, monseigneur Duhamel, bénit la chapelle que mère Sainte-Thérèse-de-Jésus vient de bâtir sur la rue Dorchester, il fait l'éloge de l'institut à qui, l'un des premiers, il a permis des quêtes dans son diocèse, il lui exprime sa reconnaissance comme sa joie de pouvoir désormais compter sur le dévouement de ses religieuses pour la région dont il est le pasteur.

Quant à monseigneur Fabre, le jour même du départ de la petite caravane pour Ottawa, il célèbre la sainte messe à la rue Dorchester et il bénit les partantes.

Fortes de ces appuis si autorisés, les religieuses affrontent pour la première fois les incertitudes et les tracas d'une mission éloignée du berceau de leur communauté, qui essaime grâce à la multiplication de ses membres au nombre d'environ soixante-dix. Dieu couronne leur générosité: un an après leur

entrée à Ottawa, le gouvernement fédéral, reconnaissant l'utilité de leur œuvre, promet une subvention annuelle qui aide à construire près de leur immeuble une aile considérable jugée nécessaire.

À la maison mère, les événements se déroulent. Le 15 août, cette année-là, monsieur l'abbé Lussier, nommé depuis juin curé de Saint-Henri de Montréal, cesse d'être supérieur ecclésiastique de la communauté. Monseigneur Fabre se réserve pour lui-même cette tâche qu'il détient durant dix années, c'est-à-dire jusqu'à la nomination de monsieur Timothée Kavanagh, le 27 juin 1889.

Le 31 octobre 1879, les sœurs procèdent à la translation des corps des religieuses inhumés dans le petit cimetière situé tout à côté des bâtisses du refuge. Émouvante cérémonie où le cercueil de la vénérée fondatrice, après quinze ans, apparaît dans le plus parfait ordre !

Quelques semaines plus tard, en décembre, sœur Marie-de-la-Croix séjourne à la maison Saint-Janvier du Sault-au-Récollet auprès de monseigneur Bourget. Secrétaire du conseil, elle recueille là les matériaux d'une notice de Mère de la Nativité. Durant toute la durée de son travail en cette retraite bénie, elle s'édifie de voir le saint évêque s'agenouiller, chaque fois qu'il se remet à la tâche de lui dicter, pour invoquer l'Esprit de lumière, puis la Sainte Vierge et Mère de la Nativité, disant qu'il n'est pas défendu de prier privément cette dernière non honorée par l'Église.

Après avoir pris part à l'élaboration du petit ou-

vrage, monseigneur écrit à la mère Sainte-Thérèse une lettre où il trace un beau portrait des vertus de la fondatrice: charité inépuisable, pauvreté extraordinaire, patience héroïque, soumission absolue. Il termine cette lettre en disant: « Je vous conseille, mes chères filles, de vous adresser dans vos exercices particuliers [de dévotion] à votre bonne Mère de la Nativité, pour obtenir par son intercession d'être fidèles au bon esprit qu'elles vous a légué... Vous feriez bien de conserver soigneusement tous les objets qui lui ont appartenu... Recommandez-vous à elle dans vos besoins et engagez vos pénitentes à recourir à elle... »

Le 29 mars 1881, monseigneur Bourget fait sa dernière visite à la communauté. À quatre-vingt-deux ans, il parcourt tout le diocèse, quêtant pour relever les finances de l'évêché placées en mauvaise posture par une crise économique. À la Miséricorde, il passe par toutes les salles, il voit en particulier chaque catégorie et même chaque religieuse, il reçoit des pénitentes une généreuse aumône, puis il termine sa visite à la chapelle par une allocution qui fait verser des larmes tellement elle montre bien, d'une part, les vertus de celle que la miséricorde divine a convertie, sainte Madeleine, et, d'autre part, le contraste qui existe entre ce qu'est l'œuvre aujourd'hui et ce qu'elle était il y a trente ans. Ses paroles ressemblent alors à un vrai testament où il lègue aux Sœurs de Miséricorde, ses filles, sa compassion immense pour les âmes en péril.

Le 30 décembre 1881, il leur écrit: « C'est pour

moi, qui suis sur le bord de la tombe, une grande consolation d'entrevoir tout le bien qui se fait, et qui continuera de se faire, je l'espère, dans la suite des temps, par vos efforts à toutes, alors que vous ne faites qu'un cœur et qu'une âme. » Le saint évêque considère, dans son humilité, que ces œuvres répareront, en partie, les négligences qu'il se reproche comme ayant été siennes durant sa longue vie d'apostolat. C'est là sa confiance et sa joie.

En effet, l'institut de la Miséricorde, comme les autres que monseigneur Bourget a fondés, accomplit le bien de plus en plus. En 1882, il compte soixante-dix-sept religieuses, dix novices, quarante et une madeleines, trente et une consacrées, six gardes-malades et une centaine de pénitentes.

L'aile construite en 1878 étant devenue trop petite, il faut en bâtir une plus considérable. On décide de faire cette construction sur la rue Saint-André. Mais la ville se proposant d'élargir le chemin à l'endroit même où les sœurs veulent l'agrandissement, elle leur refuse, malgré de fortes instances, la permission d'utiliser cet endroit. Alors, les religieuses placent une statue de saint Joseph dans une niche sur le terrain en question. Et le ciel fait ce que la terre ne fait pas. Le 23 janvier 1884, un mercredi, fête des épousailles de Joseph et de Marie, la ville renonce à l'élargissement projeté. L'aile bâtie, on place la statue du grand patriarche au-dessus de son entrée principale. Le visiteur la salue encore aujourd'hui.

Mère Sainte-Thérèse-de-Jésus passe au travers

de ces entreprises avec un tact qui soulève la confiance de ses sœurs. Le 31 août 1883, lors des élections, elle sort de charge pour céder la place à mère Saint-Zotique. Elle continue à servir son institut comme assistante, puis, plus tard, comme conseillère. Dès 1878, à la suite d'une visite canonique, le supérieur, monsieur Lussier, lui rend le témoignage que par sa charité et sa bonté elle fait beaucoup de bien à ses sœurs. Sur ses vieux jours, avec une sollicitude toute maternelle, elle prend soin du linge des tout petits de la crèche. En 1908, elle célèbre solennellement ses noces d'or de profession. Le 9 février 1916, elle meurt à soixante-dix-huit ans.

* * *

À l'avènement de mère Saint-Zotique comme supérieure, l'institut a trente-cinq ans et il compte près de quatre-vingts religieuses. Une nouvelle ère de prospérité s'ouvre pour la famille de Mère de la Nativité. Une seconde migration se produira, celle-ci à New-York.

La nouvelle supérieure a trente-huit ans d'âge et dix-huit de profession. Elle a reçu une excellente éducation dans sa paroisse natale à Saint-Césaire-de-Rouville, chez les sœurs de la Présentation de Marie. Ayant connu deux religieuses de la Miséricorde en course pour leurs pénibles quêtes, ayant été conquise par leur recueillement, leur piété, leur costume, leur genre de vie et leur œuvre, elle entra à la Miséricorde vers 1862, à la fin du supériorat de la mère de Chantal. Elle en sortit à cause de sa

jeunesse et de son tempérament un peu fier. Après avoir, avec succès, de nouveau sollicité son admission du temps de mère Saint-Joseph, elle fit profession le 22 janvier 1865, apportant à son institut le trésor de ses précieuses qualités, l'élévation de l'esprit et du caractère, l'aptitude aux affaires et au commandement.

À ses élections, mois d'août 1883, monseigneur Fabre change le nombre des conseillères de la supérieure qui, de six, deviennent maintenant quatre. Il transforme aussi le grand conseil qui doit être consulté dans les affaires importantes: jusqu'ici, toutes les sœurs de dix ans de profession avaient voix au chapitre; désormais, douze seulement de ces dernières composent ce conseil, jouissent du privilège d'élire la supérieure tous les six ans.

Monseigneur Fabre règle aussi qu'à l'avenir chaque religieuse, selon les saints canons, fera des vœux temporaires pendant cinq ans, avant de prononcer ses vœux perpétuels.

Mère Saint-Joseph se met à l'œuvre. Les quêtes au Canada et aux États-Unis réussissent plus que jamais. Monsieur le chevalier La Rocque, gendre de monsieur Berthelet, donne toujours: le 1^{er} août 1887, il complète un don de trois mille dollars, et il promet de fournir des subsides aussi souvent qu'il le pourra. De même, monsieur Messner se montre d'une largesse émouvante jointe à un rare désintéressement.

Grâce à ces quêtes et à ces dons, les dettes ont été payées. Alors, monseigneur Fabre désire des agrandissements à la Miséricorde. De son côté,

monseigneur Bourget dit souvent aux religieuses qui le visitent: « Il vous faut une maternité. » Le conseil de l'institut songe donc sérieusement à construire.

En l'été de 1885, il fait démolir la vieille maison « Lacroix » et, sur l'emplacement, il fait élever un vaste édifice pour les ateliers. Dès novembre, on utilise ces locaux pour la buanderie, la savonnerie, la filerie et la cordonnerie.

En septembre suivant, on assiste à la pose de la première pierre de l'hospice de la maternité, lequel est prêt à recevoir la bénédiction rituelle au printemps de 1887. Monsieur l'aumônier Brien préside cette cérémonie. La maternité compte quatre étages où l'air et la lumière pénètrent avec abondance. Elle donne de l'espace pour hospitaliser les centaines de personnes qui se présentent chaque année à la Miséricorde afin de recevoir les soins de leur état. Il y a de la place au premier étage pour des dames pensionnaires qui contribuent au soutien financier de l'œuvre.

Le supérieurat de mère Saint-Zotique reçoit de ces transformations une marque brillante. D'autres faits lui prêtent aussi quelque chose de leur éclat.

L'ancien chapelain de 1874-1877, monsieur Hubert Paré, décédé à l'Hôtel-Dieu de Montréal le 6 octobre 1883, a son service à la Miséricorde et est inhumé dans le caveau de l'institut. Ce prêtre meurt tellement pauvre que le cas de sa sépulture embarrasse. Voyant cela, ses filles spirituelles d'hier accueillent sa dépouille et lui préparent des obsèques dignes de son sacerdoce et de son dévouement. En-

touré d'une trentaine de prêtres, monseigneur Fabre donne l'absoute.

Le 5 mai 1884, monseigneur Smeulders, commissaire apostolique au Canada, vient à la communauté y célébrer la sainte messe et adresser la parole aux religieuses, leur dire qu'elles sont « l'une des belles œuvres » dont a doté son diocèse « le saint évêque de Montréal », monseigneur Bourget, qu'il a eu « le plaisir de voir dernièrement » et à qui il rend le témoignage d'être un lutteur qui n'a jamais reculé devant les obstacles.

Le 16 février 1885, monseigneur Fabre commence sa visite pastorale à la Miséricorde. Il reçoit en direction toutes les sœurs et se montre affable pour chacune. Ses petites conférences publiques à la communauté sont des applications savoureuses de l'Évangile du jour aux différentes catégories d'âmes de l'institut et de l'œuvre. Il décide qu'à l'avenir les novices porteront le voile blanc, ce qui se fit à partir du 22 mars suivant, à la grande surprise des madeleines.

Le 8 juin de l'année courante, le glas sonne à la Miséricorde. Monseigneur Bourget décède à l'âge de 85 ans, après soixante-deux ans de sacerdoce et quarante-huit ans d'épiscopat. Un père disparaît, le fondateur d'œuvres nombreuses et importantes, le père d'une multitude d'âmes auxquelles il a prêché toute sa vie, par ses paroles et par ses actes, l'humilité, la charité, le dévouement, le mépris de soi. Le jour de sa mort, l'aumônier de la Miséricorde,

monsieur Brien, se rend auprès du vénéré malade. Il lui fait toucher des images que l'évêque mourant tient serrées sur sa poitrine durant plusieurs minutes. Le lendemain, l'aumônier distribue ces images aux sœurs et aux novices. Puis il leur livre ses réflexions personnelles sur la mort de monseigneur Bourget. Après avoir dit que monseigneur a expiré la veille, à 4 heures de l'après-midi, il fait cette frappante remarque: « Nous pouvons l'invoquer, je crois, comme un saint, non pas, sans doute, dans les prières publiques, mais en particulier... » Ensuite, le digne prêtre déclare que, malgré son grand courage, monseigneur Bourget a eu beaucoup de craintes au sujet de la Miséricorde, à cause des préjugés de beaucoup de gens. Aucun autre que lui, pense-t-il, n'aurait pu tenter et réussir l'œuvre, laquelle dut de survivre au prestige considérable du saint évêque qui finissait toujours par avoir raison des inquiétudes du public bien disposé. Et l'aumônier d'ajouter: « Il a su souffrir sans se plaindre, et se montrer fort contre lui-même... »

En entendant le récit de ces hauts faits les concernant de si près, tous les membres de l'admirable communauté comprennent que le plus grand de leurs deuils les frappe en ce moment.

Il reste à l'année de ce deuil, 1885, de leur envoyer une petite vérole qui atteint une novice, plusieurs madeleines et pénitentes, et en emporte quelques-unes dans la tombe.

Du haut du ciel, le vénéré fondateur veut sans doute accélérer encore le progrès de ses entreprises, en particulier de la Miséricorde, puisque, deux ans après sa mort, le 1^{er} septembre 1887, la maison de la rue Dorchester essaime une deuxième fois, et, cette fois, dans une autre ville très importante du continent, à New-York, aux États-Unis.

L'année précédente, le curé de Saint-Paul de New-York, l'abbé McQuirk, fonde une maternité à Clifton, pour y recevoir les pauvres seulement, et gratuitement. Les choses n'allant pas à son goût dans la marche de son œuvre, il songe aux Sœurs de Miséricorde, de Montréal. Il en parle à son archevêque, monseigneur Corrigan, qui lui conseille de s'adresser aux autorités de l'institut désiré, promettant d'écrire lui-même à monseigneur Fabre, archevêque de Montréal. L'affaire se conclut.

Le 31 août 1887, cinq religieuses de la Miséricorde, ayant comme supérieure sœur Saint-Stanislas, quittent la rue Dorchester et s'installent le lendemain, premier septembre, à Clifton, où elles trouvent une maison de bois trop vaste et si vieille que plusieurs pièces sont inhabitables. Elles passent là un hiver pénible. Au printemps, elles quittent l'endroit pour aller habiter une demeure plus convenable sur la 106^e rue, à New-York même. Elles réservent celle de Clifton pour les enfants.

Dès le mois de janvier 1888, de ce premier hiver américain, elles reçoivent, comme aumônier envoyé par monseigneur Fabre et approuvé par monseigneur Corrigan, l'abbé Lucien Beaudoin, du collège de

l'Assomption. Du 7 février au 10 avril, elles goûtent parmi elles la présence de leurs mères Saint-Zotique et Marie-de-la-Miséricorde, occupées à leur installation et à leur incorporation civile. Comme supérieur ecclésiastique chargé de les protéger, monseigneur l'archevêque nomme monseigneur Donnelly, l'un de ses vicaires généraux. Le 30 avril, sœur Sainte-Marie-Madeleine arrive à titre de supérieure, tandis que sœur Saint-Stanislas, la première supérieure de la nouvelle maison, devient directrice des enfants à la maison de Clifton. Le 22 novembre, le New-York Mothers' Home reçoit ses lettres patentes.

En 1891, les sœurs quittent la maison de Clifton qui passe aux Sœurs de la Charité. Elles abandonnent aussi la 106^e rue de New-York pour s'installer dans un établissement plus spacieux qu'elles viennent d'acheter sur la 86^e rue de la même grande ville et que monseigneur l'archevêque Corrigan accepte de bénir lui-même. Moins de cinq ans plus tard, au cours des douze mois, elles accueillent gratuitement sept cent dix-sept pénitentes pauvres, de toute couleur, de toute nationalité et de toute religion. Devant les nécessités, elles se résolvent à construire un magnifique édifice capable de donner asile à cent vingt pénitentes pauvres et à louer quarante chambres privées aux personnes aisées. Pour défrayer le coût de l'entreprise qui est de cent mille dollars, elles comptent sur une charité qui les place à l'abri du besoin et leur permet de rendre d'énormes services à tant de pauvres filles que le malheur a

frappées. Aussi, d'autres grandes villes américaines, telles Boston, Chicago, Philadelphie et Washington, expriment-elles le désir de posséder chacune une institution de ce genre.

L'institut de la Miséricorde, malgré ses progrès, ne peut répondre à tous les besoins. À Montréal seulement, en 1887, il héberge 427 pénitentes; en 1888, 380; en 1889, 367. Vu la présence de quelques non-catholiques au milieu d'elles, il y a parfois des baptêmes d'adultes, six par exemple, en 1888. Un anglais protestant, du nom de Forsyth, édifiée du bien accompli là, donne à l'institut, en mars 1888, une belle madone en pierre de taille que les sœurs installent dans le jardin au bout d'une allée où, dit l'annaliste, « elle ne tourne le dos à personne ». Monsieur l'aumônier la bénit solennellement au mois d'août suivant. Quelques semaines plus tôt, le 17 juillet, l'institut reçoit un legs de deux mille dollars et de beaux tableaux à l'huile, par testament de monsieur le chanoine Lamarche, curé de Saint-Bruno, ancien chapelain et ancien supérieur ecclésiastique de la communauté, qui vient de mourir.

En 1888, l'institut a quarante ans. Des religieuses du premier jour, quatre survivent: sœur Marie-de-Bonsecours (Sophie Bibeau), mère Saint-Joseph (Justine Filion), sœur Sainte-Marie-d'Égypte (Adélaïde Lauzon), et sœur Marie-des-Sept-Douleurs (Lucie Le Courtois) qui, la dernière, quittera ce monde le 16 octobre 1892. Ces âmes vaillantes qui ont participé à la fondation goûtent une immense joie

devant la prospérité de leur œuvre et elles procurent une non moins douce joie aux jeunes pour qui elles sont des modèles vivants.

En 1889, les sœurs Grises prient les sœurs de la rue Dorchester de voir à garder les petits enfants nés en leur Miséricorde, car, à cause du nombre, elles ne peuvent plus les recevoir. Alors, les filles de Mère de la Nativité commencent, d'abord à la maternité, ensuite à la bâtisse des ateliers, une crèche qui prendra un jour des proportions imposantes.

Le premier mai de cette année-là, monsieur le chanoine Brien devient curé de Sainte-Élisabeth, dans Joliette. Il quitte la Miséricorde après en avoir été douze ans l'aumônier et, en pratique, dix ans supérieur à la place de monseigneur Fabre qui en avait le titre. Au cours du même mois, en effet, ce dernier nomme monsieur Azarie Dugas aumônier, et monsieur Timothée Kavanagh supérieur ecclésiastique. Les deux remplacent monsieur Brien. Celui-ci, durant son stage d'aumônier, s'était occupé du temporel comme du spirituel, et cela, avec une science, une habileté et un dévouement remarquables, dans la prédication, les affaires et les constructions. Son souvenir est en bénédiction à la Miséricorde. Il fit beaucoup pour le progrès de l'institut. Depuis le 30 octobre 1917, ses restes reposent dans le petit cimetière de Saint-Jacques de Montcalm, sa paroisse natale, à côté de ceux de ses deux frères prêtres, les abbés André et Joseph, décédés, le premier en 1902, le second en 1907.

Le nouveau supérieur ecclésiastique, l'abbé Timothée Kavanagh, originaire de Sainte-Scholastique et ancien élève du collège de Montréal, est âgé de quarante-cinq ans à la date de sa nomination, le 27 mai 1889, et il remplit la charge d'aumônier chez les sœurs de la Congrégation à Villa-Maria. Le jour de sa mort, le 3 avril 1913, à Saint-Vincent-de-l'Île-Jésus où il est curé, monseigneur Paul Bruchési, archevêque de Montréal, prononce sur sa tombe à son sujet les paroles suivantes: « Son admirable bon sens s'avivait d'une piété exquise. Il ne se trompait jamais en fait de direction, et, pour les jeunes et pour les religieuses, sa direction était une véritable grâce faite de force et de charme. » C'est dire que la Miséricorde a dû se féliciter de pouvoir compter ce digne prêtre parmi ses protecteurs.

Quant à l'abbé Azarie Dugas, le nouvel aumônier, il ne demeure dans ses fonctions que quelques mois, jusqu'au 18 octobre suivant, mais il se signale par ses « belles instructions », et il voit son bref séjour marqué par les élections d'une nouvelle supérieure générale. C'est de son temps aussi que commence tous les dimanches, à la chapelle, le chant de la sainte messe et des vêpres, offices religieux que l'aimable aumônier excelle à rendre pieux et attrayants.

Au cours de la dernière décade, sous les supérieurs des mères Sainte-Thérèse-de-Jésus et Saint-Zotique, durant le chapelinat de monsieur le chanoine Brien, l'institut de la Miséricorde, parvenu à maturité, a fait deux migrations, l'une dans la capi-

tale du Canada, et l'autre dans la métropole des États-Unis. Le 24 mai 1889, en la personne de sœur Saint-Joachim qui fait profession, la communauté voit entrer chez elle la 99^e religieuse depuis la première profession du 16 janvier 1848, il y a quarante ans.

CHAPITRE VII

Les noces d'or

1889-1899

L'institut s'achemine rapidement vers son demi-siècle.

D'ici là, il ne fera pas d'étonnants progrès matériels. Son recrutement se maintiendra à un rythme normal de trois ou quatre professions chaque année. Il ne s'engagera qu'en une seule construction importante. D'autre part, il verra son prestige s'élever et s'étendre, ses amis se multiplier et créer des admirateurs. Son œuvre sera de moins en moins critiquée. Bref, il se prépare naturellement à célébrer ses noces d'or dans une atmosphère de paix et de joie.

* * *

Le 23 septembre 1889, les élections portent à la tête de l'institut mère Marie-du-Sacré-Cœur, septième supérieure générale. Mère Saint-Zotique passe au rang d'assistante.

Née à l'île Bizard, le 19 août 1850, la nouvelle mère de la famille a reçu une belle formation chez les Sœurs de Sainte-Anne au couvent de Sainte-Geneviève, paroisse voisine de son coin natal. De

taille petite et de complexion délicate, elle possède beaucoup d'énergie. Religieuse depuis l'âge de seize ans, elle a surmonté les difficultés d'une santé toujours débile. Ses soutiens furent les dévotions au Sacré-Cœur et à Marie qu'elle honore déjà par son nom même. Elle s'est aussi fait remarquer par son amour de la règle. Simple comme un enfant, soumise et confiante envers ses supérieures, dévouée et soucieuse de tout faire avec perfection, résolument appliquée en toutes choses, elle fut maîtresse des novices à l'âge de vingt-deux ans et le demeura durant cinq années. À trente-trois ans, elle fut nommée supérieure à Ottawa, en cette mission récemment fondée, où tout était à faire, et où elle passa six ans à affermir chaque jour davantage l'œuvre de la Miséricorde.

Ce supérieurat terminé, les capitulantes du conseil la choisissent pour gouverner l'institut. Après l'élection, monseigneur Fabre réunit les sœurs à la chapelle, il fait connaître le nom des élues qui, immédiatement, prennent leurs places respectives. La petite supérieure sanglote sur son prie-Dieu, pendant que les sœurs passent tour à tour devant elle pour lui baiser la main en signe de soumission. Le soir, indisposée, elle entre à l'infirmerie: c'est de là qu'elle donne ses premières obédiences.

Durant six ans, elle s'acquitte de ses hautes fonctions avec tact, douceur et fermeté. Son moral et son physique prêtent à ses traits un air d'austérité. Mais son cœur est plein de tendresse maternelle pour chacune de ses filles. Et son esprit, fécond en

délicatesses, découvre et utilise les talents et les aptitudes. Il en résulte chez ses sœurs un sentiment de sécurité qui contribue au bon esprit et à la paix commune.

Elle a pour conseiller un nouvel aumônier à la Miséricorde, dans la personne de monsieur l'abbé Herménégilde Charpentier, nommé successeur de monsieur Dugas, le 18 octobre 1889. Le biographe de la communauté et les annales familiales, en signalant le bien que cet aumônier accomplit à la rue Dorchester, établissent une comparaison avec l'apostolat de monsieur Brien. C'est que ce prêtre, formé chez les Sulpiciens de Montréal, était fin, délicat, dévoué, artiste et profondément surnaturel. Nul plus que lui ne contribua à accroître la beauté des offices religieux et des décorations liturgiques. Il chantait admirablement et, pour les grandes solennités, il savait s'entourer de confrères, eux aussi, bien doués. Par des leçons, il mettait au profit des sœurs ses talents et ses connaissances en musique. À l'occasion, il composait des cantiques et des couplets qui faisaient merveille. Chaque dimanche, il donnait aux sœurs et aux novices un sermon préparé avec un très grand soin. Sa sociabilité lui attirait de nombreux amis dont profitait la Miséricorde. Il se comportait avec eux de la plus aimable façon et laissait naturellement briller dans la conversation un esprit fort délié tourné vers le beau sous toutes ses formes.

La mère Marie-du-Sacré-Cœur pouvait compter sur lui pour toutes les circonstances, même les plus difficiles.

Son supérieurat se déroule sans qu'elle ait à s'occuper de constructions nouvelles. Elle se livre, par contre, avec assiduité à la vie intime de la maison mère et des maisons filles qu'elle visite tous les ans. L'existence épique des commencements est chose du passé. L'œuvre se poursuit en des conditions plus normales. La supérieure travaille de tout son pouvoir, et non sans succès, à faire tomber ce qui reste de préjugés dans certains esprits sur le compte de cette œuvre.

Ce n'est plus seulement un évêque fondateur et quelques amis qui visitent la Miséricorde, ce sont des archevêques et des évêques, des hommes d'Église éminents, des chefs d'État, des ministres, des professionnels, de grandes dames, qui viennent rendre hommage aux filles de Mère de la Nativité. À part monseigneur Fabre que la communauté goûte beaucoup en chacune de ses allocutions, on voit apparaître à la rue Dorchester nosseigneurs Duhamel et McDonald, Gravel, Grandin, Clut et Langevin, de même que des vicaires généraux et des chanoines. Parmi les visiteurs laïques, on remarque les honorables Mercier, premier ministre de la province de Québec, Gouin, Pelletier et Lacoste, et les docteurs Rottot, Dagenais et René de Cotret, puis mesdames Jetté, Lacoste et Taschereau. Mère Marie-du-Sacré-Cœur leur fait à tous un accueil simple et digne. Chaque fois que se présente le sacre d'un nouvel évêque, elle ne manque pas d'envoyer à qui de droit les hommages de sa communauté en signe de respect et de

foi. C'est un procédé qui engendre et nourrit des amitiés et de la considération.

De son côté, monsieur l'aumônier Charpentier groupe souvent autour de lui des prêtres d'une exceptionnelle distinction, comme les abbés Latulippe, futur évêque de Haileybury, en Ontario, et Bruchési, futur archevêque de Montréal. Et ce n'est pas seulement pour une distraction, fût-ce la plus utile et la plus bienfaisante, qu'il les attire et les invite, c'est pour la splendeur des offices liturgiques et pour la prédication. Ainsi, le 27 mars 1891, l'abbé Latulippe donne le sermon de la Passion. « Il parle comme un ange descendu du ciel ! » dit la chronique. Ces prêtres sont là à tour de rôle pour les fêtes et les cérémonies de la semaine sainte. L'annaliste écrit : « Oh ! comme c'était beau ! » Deux oblats très populaires, les pères Lacombe et Lacasse, de l'Ouest canadien, entrent à la Miséricorde lorsqu'ils passent à Montréal. Tout le personnel est avide d'entendre leurs récits émouvants et leurs histoires « qui nous ont bien fait rire ».

Entre autres spectacles religieux qui nourrissent, à cette époque, la ferveur de ces âmes vouées à l'exercice d'une miséricorde incessante, signalons, le 3 juillet 1892, l'ordination sacerdotale de sept jeunes lévites, dont un trappiste, frère d'une religieuse de la communauté. Nous lisons dans les annales ces mots : « Monseigneur est assisté de messieurs Vaillant et Pauzé. Monsieur Martin dirige les cérémonies. Il n'y a ni chant, ni musique (c'est une messe basse)

mais tout est beau et imposant !... Avant de se retirer, monseigneur l'archevêque donne l'explication de la cérémonie qui vient de se dérouler sous nos yeux. »

En ce temps-là déjà, chaque année, durant le mois de mai, les sœurs font un pèlerinage, à Montréal même, au sanctuaire de Notre-Dame-de-Bonsecours où la très Sainte Vierge reçoit des hommages spéciaux de confiance et d'amour depuis l'époque lointaine de la vénérable Marguerite Bourgeoys, fondatrice de la Congrégation Notre-Dame. Depuis ses débuts, d'ailleurs, la Miséricorde de la rue Dorchester manifeste une piété toute filiale envers la Mère des miséricordes.

À cette époque, juin 1893 et juin 1894, la supérieure distribue un nouveau manuel de prières à ses sœurs, et un nouveau cérémonial à ses madeleines.

Le 12 mai 1892, la communauté achète la propriété d'une famille Auclair, à Saint-Hilaire, sur les bords de la rivière Richelieu. Le 21 suivant, elle y transporte six petits enfants et quatre religieuses, dont la supérieure, mère Saint-Zotique, l'assistante de mère Marie-du-Sacré-Cœur. Elle fait cette acquisition, au coût de dix mille dollars, en vue de fournir du bon air aux enfants. Mais l'entretien, l'exploitation et la distance créent des difficultés qui entraînent l'abandon de l'entreprise. Cependant, l'idée d'une institution semblable est excellente. On en verra plus tard la mise en œuvre dans des conditions meilleures, par exemple à la crèche du Sault-au-Récollet.

En attendant, le bien que les religieuses accom-

plissent ne cesse d'être d'une belle venue. Aussi, le gouvernement provincial de Québec accorde-t-il à l'œuvre une allocation d'environ un millier de dollars que les taxes de la ville dévorent parfois en grande partie. Il faut donc que les quêtes, les dons et les travaux des sœurs voient sans cesse à soutenir plus de huit cents personnes comprenant les religieuses, les novices, les postulantes, les madeleines, les pénitentes et les enfants. Sans compter les réparations et les améliorations qui s'imposent chaque année et qui grèvent le budget. Ainsi, le 1^{er} mai 1893, le journal note que les becs de gaz viennent d'être ornés de petits manteaux qui leur permettent de fournir une clarté égale à celle du jour.

Il semble que l'institut, en cette période de tranquillité, mène une vie intense et régulière. La petite supérieure y fait sa marque. Elle ne manque pas de donner les avis voulus. « Mes sœurs, dit-elle, soyons saintement avarés d'un temps que Jésus nous accorde pour que nous croissions en ferveur... Favorisons au milieu de nous l'esprit de recueillement... Vivons sous le regard de Dieu et faisons resplendir, par notre tenue et notre modestie, notre vie extérieure, pour ravir les anges et les hommes d'admiration... La religieuse doit être un ange sur la terre. » Ces mots expressifs résument tout son plan d'action, plan qui répond bien aux directives de l'Église fournies dans le cas par les abbés Kavanagh et Charpentier. Le premier, démissionnaire au mois d'août 1895 comme supérieur ecclésiastique, leur laisse, le 18 juillet précédent, en vue du prochain chapitre et des

élections, de précieux conseils sur la prière, sur la destruction de l'esprit propre et des exigences personnelles, sur la recherche unique du bien de l'œuvre et de la gloire de Dieu.

Ces directives éclairent les esprits dans le choix de la mère Marie-de-la-Miséricorde, le 26 septembre 1895. La petite mère Marie-du-Sacré-Cœur devient assistante générale, poste qu'elle occupera, sans interruption, pendant douze ans, après quoi elle sera correspondante en faveur de la dévotion à sainte Marguerite. En 1910, les rhumatismes l'immobilisent. En 1913, c'est l'infirmerie. Le 15 mai 1914, elle meurt à 63 ans, laissant à sa communauté de ses 49 ans de vie religieuse un très agréable souvenir et un bel héritage de piété.

* * *

Il y a près de trente ans, c'est-à-dire de 1866 à 1872, mère Marie-de-la-Miséricorde était supérieure de l'institut. Depuis, elle a toujours rempli des charges importantes. Ainsi, de 1889 jusqu'à aujourd'hui, 1895, elle fut supérieure de la maison de New-York. Âgée de 28 ans le jour de sa première élection, elle en a actuellement 57. Remarquablement douée d'esprit et de cœur, riche d'expérience, d'énergie et de vertu, véritablement artiste et profondément attachée à sa vocation, elle reprend le timon des affaires de sa communauté au moment où celle-ci songe à la célébration prochaine de ses noces d'or. Distinguée dans les manières, habile dans l'administra-

tion, ferme dans le commandement, fidèle au devoir, dévouée et bonne pour ses sœurs, elle succède comme tout naturellement à mère Marie-du-Sacré-Cœur dont elle continue la bienfaisante action, et donne le doux espoir d'une représentation magnifique de toute la famille religieuse à laquelle elle appartient, lors du cinquantenaire.

Le nouveau supérieur ecclésiastique, successeur de monsieur Kavanagh, est l'abbé Joseph-Uldéric Leclerc, prêtre d'une haute taille et d'une grande dignité, un peu timide et réservé, généreux et hospitalier, toujours prêt à aider et à consoler, ancien aumônier d'une maison de réforme et d'un pénitencier, actuellement curé de Saint-Joseph-de-Montréal. Malgré ses nombreuses occupations de pasteur d'une paroisse populeuse et de commissaire d'écoles, il s'intéresse beaucoup à l'œuvre de la Miséricorde, et se dévoue avec zèle, pour son progrès, durant ses cinq années de supériorat, de 1895 à 1900. Les annales de la communauté disent que « c'est un homme d'affaires très prudent » et que « saint Joseph a dû souffler sa nomination comme supérieur à monseigneur l'archevêque ».

Monsieur Charpentier demeurant chapelain, la communauté semble toujours entre des mains excellentes. Dieu lui donne des chefs qui maintiennent et développent l'esprit des fondateurs.

Le 13 octobre de cette année 1895, en la Saint-Édouard, fête patronale de monseigneur Fabre, les madeleines revêtent un nouveau costume. Vers le même temps, de son côté, la maison se munit d'une

fournaise à eau chaude, d'un système d'appel électrique et du téléphone.

En janvier 1896, la mère générale se rend à Saint-Hilaire pour décider qu'en février suivant les sœurs quitteront définitivement la propriété qu'elles y possèdent, et qu'elles la loueront en attendant de la vendre. Immédiatement après, l'honorable visiteuse s'en va passer quatre semaines à New-York pour y régler d'autres affaires. En avril, elle fait faire des réparations à l'immeuble de la rue Dorchester. En septembre, elle reçoit la visite de monseigneur Adé-lard Langevin, oblat, archevêque de Saint-Boniface, lequel lui parle de l'établissement d'une mission de la Miséricorde dans son diocèse. En novembre, le père Campeau, oblat, vient l'entretenir, elle et ses sœurs, de ce projet d'une fondation au Manitoba. Le grand archevêque de l'Ouest canadien loge de nouveau à la Miséricorde le soir du premier janvier 1897, puis le 27 du même mois. Chaque fois, il traite de la question qui le préoccupe, celle de soulager les misères, assez nombreuses, « dans une grande ville comme Winnipeg ». Mais les choses retardent, car, le 30 décembre précédent, monseigneur Fabre meurt.

Cette mort soulève les regrets de tous. À la Miséricorde, on le pleure comme un père tendrement aimé qui laisse le souvenir d'un cœur très bon et d'une âme très pieuse. Quelques sœurs représentent la communauté au service funèbre du vénéré archevêque, le 5 janvier. Dans le journal de l'institut, on lit à ce sujet ces réflexions: « C'était bien simple et bien imposant. Nous avons ressenti une vive

impression de tristesse en voyant disparaître pour toujours celui qui avait été notre pasteur et notre père depuis vingt-trois ans... » Le 20 janvier suivant, on chante, à la Miséricorde, un service solennel pour le repos de son âme.

Au cours du mois de février, monsieur le chanoine Paul Bruchési visite l'œuvre de la rue Dorchester. « Au cours de la conversation, écrit l'annaliste, il a demandé à notre sœur couturière si elle faisait des soutanes pour les chanoines?... Oui, sans doute, a répondu celle-ci et j'en fais aussi pour les évêques !... » Le chanoine, souriant et rougissant un peu, reprit: « Attendez, ma sœur, pas trop vite... » En juin suivant, Rome fera de lui l'archevêque de Montréal.

La vacance du siège épiscopal n'empêche pas la Miséricorde d'aller de l'avant. Le supérieur ecclésiastique, monsieur Leclerc, prend la responsabilité d'annoncer aux sœurs, dès le 19 mars, que l'institut va bâtir une nouvelle crèche. Il avait déjà fait remarquer à ses filles spirituelles qu'il leur serait bon, au point de vue humain, de se livrer à une étude spéciale du soin des enfants, et de fournir ainsi à leur dévouement une connaissance précieuse qui en décuplerait l'efficacité. Mais la science de ces soins et surtout ces soins eux-mêmes exigeaient un local convenable. Or, celui qui existe à cette époque ne suffit plus. En conséquence, le 24 mars de cette année 1897, le conseil donne aux entrepreneurs Boileau et Sénécal le contrat de la construction d'un édifice sur les plans de l'architecte Casimir Saint-Jean. Il s'agit

d'allonger de 65 pieds et d'élever d'un étage et demi la bâtisse des ateliers en la mettant à l'épreuve du feu. Il s'agit aussi de fournir un agrandissement à la chapelle. La bénédiction solennelle des constructions aura lieu le 27 novembre suivant en une cérémonie que présidera le supérieur ecclésiastique, monsieur le curé Leclerc, et à laquelle assisteront les plus hautes personnalités du monde religieux et civil. Encore une fois, les Sœurs de Miséricorde font un pas magnifique dans l'œuvre indispensable de bienfaisance spirituelle et sociale qu'elles ont entreprise il y aura bientôt un demi-siècle.

En ce printemps de 1897, la mère générale fait confectionner un sceau de nouvelle forme pour sa communauté. Le dessein, de monsieur le chanoine Bouillon d'Ottawa, se lit comme suit « Partie au 1^{er} d'azur chargé d'un M couronné d'or; chef d'or à trois rosettes de gueules; pour crête, une croix d'or sur une éminence d'or; l'écu a pour tenant deux branches de laurier au naturel; devise: « Derelictis misericordia », puis au bas Sœurs de Miséricorde. » Les détails de cette phrase héraldique s'expliquent. Le chef est d'or comme la charité est d'or. Les rosettes sont l'amour que les religieuses nourrissent pour leur belle œuvre. L'azur du 1^{er} exprime la noblesse des sentiments et l'M couronné d'or est la première lettre du nom de l'institut. L'argent au roseau brisé du 2^e représente les pauvres venant recouvrer l'innocence. La devise signifie: Miséricorde aux âmes délaissées. Ce blason, comme tout blason, est ici, on le voit, le reflet de l'idéal des Sœurs de Miséricorde. Quel

stimulant pour ces âmes ferventes à la veille des noces d'or !

Le 27 avril 1897, le célèbre père Lacombe, présidant une cérémonie de vœux à la rue Dorchester, rappelle à l'assistance qu'il y a quarante-neuf ans il assistait à la première profession. « Vous pouvez vous imaginer, écrit l'annaliste, s'il nous a fait pleurer. » La cérémonie terminée, l'abbé Leclerc fait promettre à l'illustre vieillard de fixer par écrit ce qu'il vient de raconter et c'est de ce récit que nous avons parlé dans un chapitre précédent. Monsieur le supérieur Leclerc songe, en effet, à faire rédiger l'histoire des débuts de la communauté. S'étant d'abord adressé à l'abbé Gustave Bourassa, secrétaire de l'université Laval, à Montréal, c'est le sulpicien monsieur Fournet qui accepte la tâche de composer, en 1898, ce « Livre des Origines ».

Mais avant d'arriver à ces noces d'or qui feront époque dans l'histoire de l'institut, il faut relater un grand événement. Le 8 août 1897, monsieur le chanoine Paul Bruchési reçoit la plénitude du sacerdoce comme archevêque de Montréal. Ancien vicaire de monsieur Leclerc, ancien condisciple de collègue et ancien confrère de vicariat de monsieur Charpentier, monseigneur Bruchési n'est pas seulement un esprit remarquable et un caractère élevé, c'est un ami de la Miséricorde. Alors, la Miséricorde tressaille d'une émotion intense. Nous lisons dans ses annales de ce temps-là ces mots : « Réjouissons-nous ! Nous avons un pontife que tout le monde acclame et qui sera pour nous un vrai père ! » Le sacre fut présidé par monsei-

gneur Louis-Nazaire Bégin, archevêque-coadjuteur de Québec, futur cardinal. Là-dessus, l'annaliste fait une réflexion: « Nous avons trouvé tout cela bien beau. » Trois jours après son sacre, monseigneur Bruchési célèbre la sainte messe à la Miséricorde et parle à la communauté. Rappelant le mot du cardinal Mermillod, il dit: « La mitre de l'évêque a beau être dorée et enrichie de broderies, elle est toujours doublée en peau de chagrin. » Puis le nouveau pontife déclare qu'il s'appuie sur Dieu en qui il met sa confiance pour obtenir sagesse et prudence, fermeté et douceur, courage et énergie. Il ajoute qu'il compte sur les prières de ses prêtres et de ses religieuses. Au fond de leur âme, les Sœurs de Miséricorde comptent bien elles aussi, en retour, sur leur archevêque. Elles songent sans doute que sa présence donnera du lustre aux fêtes de leur cinquantenaire.

* * *

En effet, nous sommes au 16 janvier 1898. L'institut a, ce jour-là, cinquante ans. C'est une date qu'il faut célébrer. Mais la construction en cours reporte à l'automne les fêtes solennelles. On doit s'en tenir pour le moment à quelque chose d'intime.

Du 12 au 15, a lieu un triduum préparatoire. Le 16, par un matin radieux de soleil et de blancheur, le père Antoine, abbé mitré d'Oka, chante une messe pontificale. Dans l'après-midi, monseigneur Bruchési donne l'allocution de circonstance et la bénédiction du saint sacrement. Ses paroles charmantes causent une profonde émotion. « Si vous saviez, mes

frères, dit-il, tout le bien qui se fait dans cette maison ! Si vous saviez toutes les infortunes, toutes les douleurs, toutes les angoisses qui se sont réfugiées, depuis cinquante ans, sous ce toit béni ! Si vous saviez avec quel désintéressement, quelle discrétion et quelle scrupuleuse réserve la charité s'exerce ici ! Si vous saviez combien de familles doivent à cette maison d'avoir conservé leur honneur aux yeux de la société !... Non, non, on ignore les miracles de bonté, comme les miracles de grâce qui s'opèrent en ses murs ! »

Tombés des lèvres du grand archevêque, ces mots trouvent le chemin des cœurs. Ils fournissent à l'institut un nouveau témoignage de la bienveillance des autorités à son endroit. En plus de cela, dès le lendemain, monseigneur Racicot, vicaire général de Montréal, vient à la Miséricorde faire part de l'indult par lequel Sa Sainteté le pape Léon XIII accorde à l'institut d'importantes faveurs spirituelles. Quinze jours plus tard, monseigneur Bruchési et monseigneur Langevin, deux archevêques confrères de classe et amis, se trouvent ensemble à la rue Dorchester. En février, c'est monseigneur Gravel, évêque de Nicolet, qui rend visite aux religieuses avec l'intention d'examiner les travaux surveillés par l'architecte même qui devait en exécuter de semblables à sa cathédrale. Le 20 mars, c'est monseigneur La Rocque, évêque de Sherbrooke, et son vicaire général, monseigneur Chalifoux, qui signent le livre d'or de l'institut. Puis, monseigneur Bruchési revient pour surprendre son bon ami, monsieur Char-

pentier, le jour de sa fête patronale, en la Saint-Herménégilde. Le 12 avril 1898, à Québec, pour les funérailles du cardinal Taschereau, la mère Marie-de-la-Miséricorde et sa secrétaire reçoivent de monseigneur Bégin, archevêque successeur du défunt, des marques de bonté et de bienveillance dont la principale est l'ouverture du cloître des Ursulines où les deux visiteuses peuvent prier sur le tombeau de la vénérable Marie de l'Incarnation.

Au mois de mai, la mère générale subit une première attaque de paralysie et se remet lentement. En juillet, la communauté achète la propriété voisine sur la rue Dorchester. En août, monseigneur Corrigan, archevêque de New-York, entre à la Miséricorde, accompagné de monsieur le supérieur Leclerc. En septembre, monsieur Charpentier devient curé de Pointe-aux-Trembles et cède sa place, comme chapelain de la Miséricorde, à monsieur Jean Ducharme, prêtre pieux et zélé, qui possède une voix forte et une petite taille, un esprit cultivé, un grand cœur et une éloquence vibrante, mais qui ne passera qu'un an et demi à la Miséricorde pour aller ensuite remplir durant vingt ans les fonctions de curé de Contrecoeur. En octobre, la mère générale fonde une mission à Winnipeg à la demande de monseigneur Langevin, archevêque de Saint-Boniface, et des médecins de la capitale du Manitoba.

Au début de novembre, les constructions de la crèche, à la maison mère, sont terminées. Elles offrent au regard une bâtisse à quatre étages de 185 pieds par 35, aux murs et aux planchers en ciment.

Le coût s'élève à soixante-quinze mille dollars. L'installation y est moderne. Les docteurs Cormier et Dubé ont la direction médicale de l'établissement.

Tout est prêt pour la célébration du cinquante-naire, fixé au 20 novembre.

Rien qu'à évaluer le bilan de l'œuvre depuis sa fondation, il y a lieu de se réjouir. L'institut compte en ce moment 102 religieuses, puis 26 novices et postulantes. Au cours des derniers six ans, il a reçu gratuitement 1582 pénitentes. Sur ce nombre, soixante se sont consacrées à une vie de prière et de réparation. Durant le même temps, la Miséricorde a secouru 3832 pauvres, elle a hébergé presque sans rémunération 2044 petits enfants, elle a donné 13.056 prescriptions médicales. Depuis sa fondation, l'institut a dépensé pour son œuvre la somme globale de \$336.571,00, et il n'a jusque-là reçu du gouvernement que \$4.802,25. Ces succès matériels viennent du dévouement des religieuses et de la générosité des bienfaiteurs. Tout cela va être mis en relief au moment de la fête.

Le 20 novembre 1898, monseigneur Thomas Duhamel, archevêque d'Ottawa, chante une messe pontificale dans la chapelle restaurée et agrandie. Monseigneur Bruchési y donne le sermon. Dans l'après-midi, avec son exquise bonté, monseigneur l'archevêque de Montréal revient pour présider la bénédiction du saint sacrement, après que monsieur l'abbé Donnelly, curé de Saint-Antoine de Montréal, aura prononcé une éloquente allocution en anglais.

Les deux cérémonies présentent chacune un spectacle d'une grande beauté.

Monsieur le supérieur Leclerc a tout mis en œuvre, ses relations et son prestige, pour que l'assistance, tant chez les gens du monde que chez les gens d'église, entoure d'un splendide cortège les deux archevêques.

On remarque la présence du père Lacombe, l'unique survivant de ceux qui ont assisté à la première profession, le 16 janvier 1848, et du père Lacasse, oblat lui aussi, représentant officiel de monseigneur Adélard Langevin, archevêque de Saint-Boniface.

Les bonnes religieuses sacristines ont artistement décoré la chapelle d'une blanche colombe au-dessus du maître-autel, de plusieurs « 50 », de chaînes d'or, de guirlandes de lierre en signe d'affection constante des sœurs pour leur œuvre, des deux chiffres 1848 et 1898, enfin des armoiries et blasons des archevêques, des évêques et des communautés-sœurs.

Le point culminant de la fête paraît être le sermon du matin. Monseigneur Bruchési y parle d'abondance, avec une facilité ravissante. Le soir, à la demande des journalistes, il se résout à mettre lui-même par écrit son texte. Les archives de l'institut conservent cette perle de l'éloquence sacrée.

Monseigneur y célèbre les miséricordes du Seigneur en se servant de ces mots du psalmiste *Misericordias Domini in æternum cantabo*. Il croit bon d'entrer en matière par une observation délicate sur le désintéressement du zèle des communautés qu'à cette époque pourtant, on parle de taxer à Montréal.

Devant le maire de la ville, l'honorable monsieur Préfontaine, il prononce ces paroles très claires: « La meilleure des charités, ce n'est pas celle qu'on acclame, ni même celle qui s'ignore, c'est celle qu'on méconnaît. C'est celle-là surtout que le ciel bénit ! » Pour illustrer sa pensée, l'auguste pontife exploite le cas de Marie-Madeleine agenouillée aux pieds de Jésus. « Pourquoi, dit Judas, répandre ce précieux parfum ? On eût pu le vendre cher et en donner le prix aux pauvres. » L'orateur sacré ajoute, ensuite, que cette réflexion du traître condamne la charité de celui qui relève la pécheresse en rétorquant: « Pourquoi faites-vous de la peine à cette femme ? Ce qu'elle vient de faire est une bonne œuvre et on le publiera partout où mon Évangile sera prêché ! »

Ces choses dites très finement sur les procédés du Sauveur à l'égard de l'âme brisée par le mal, monseigneur Bruchési les accompagne d'un grand geste où il prend la défense de l'œuvre de monseigneur Bourget et de madame Jetté qui ont voulu reproduire les divins pardons de Jésus. « Quelle est, mes frères, s'écrie le prélat, la maison où nous sommes réunis aujourd'hui et que s'y fait-il ? Elle porte un nom, cette maison, l'un des plus beaux noms que la langue du christianisme ait imaginés, un nom qui rappelle l'un des plus consolants attributs de la divinité, ce nom que le psalmiste voulait éternellement chanter — *in æternum cantabo* — la miséricorde. Or, la miséricorde, ce n'est pas seulement ce sentiment de pitié naturelle qui se trouve dans tout cœur d'homme, mais c'est la charité poussée jusqu'à la

tendresse qui sait s'oublier et se donner elle-même, la charité qui n'est heureuse que quand elle a une douleur à partager, une souffrance à consoler, une larme à sécher, une plaie à guérir, une honte à couvrir, et même une faute à pardonner... Eh ! bien, voilà les ambitions qu'on nourrit dans cette maison et les rêves qu'on y caresse ! ... »

S'adressant à ceux qui s'étonnent avec mépris des dépenses qu'une telle œuvre exige, le magnifique prédicateur reprend : « Ah ! ces prétendus apôtres de vertus, ces hommes au scandale facile, il leur est aisé de critiquer et d'accuser ! Mais, je vous le demande, où sont leurs œuvres ? Ils me rappellent ces pharisiens qui demandaient à Notre-Seigneur de condamner la femme adultère !... Que connaissaient-ils, ces pharisiens, aux mystères de la bonté et de la miséricorde ? Et voyez comme Jésus les confondit... « Que celui qui est sans péché lui jette la première pierre ! » Et ils disparurent tous. « Femmes, où sont-ils ?... Va et ne pêche plus. »

Monseigneur fait ensuite le tableau du bien qui s'accomplit à la Miséricorde depuis cinquante ans. Puis il retouche à sa déclaration du début au sujet des taxes. « Adoptera-t-on, dit-il, ces mesures qui viendraient troubler nos dévouées religieuses dans leur mission d'abnégation et de charité et qui rendraient plus difficile l'œuvre qu'elles accomplissent avec déjà tant de peine et au prix de tant de sacrifices ? Non, cela ne sera pas ! Bon sang catholique et français ne saurait mentir... Si pourtant nous nous trompions, si cette douleur devait nous être infligée

par ceux que nous regardons comme nos amis et nos frères, nos chères sœurs n'arrêteraient pas pour cela la marche des œuvres auxquelles leur cœur tient par toutes ses fibres, elles seraient toujours les mères des petits enfants et de toutes celles qui souffrent. »

Ce langage émouvant de l'illustre et sympathique archevêque constitue le plus énergique et le plus habile plaidoyer en faveur de l'institut de la Miséricorde et des autres communautés de la ville à laquelle il appartient.

* * *

Le lendemain des noces d'or, 21 novembre, monseigneur Bruchési se rend de nouveau à la rue Dorchester. Mille personnes environ aussi y accourent. On y remarque monseigneur Thomas Duhamel, archevêque d'Ottawa, qui y prononce une allocution en anglais sur le bien qu'une Miséricorde peut accomplir dans une grande ville. Le maire de Montréal soulage tous les esprits en faisant un discours très favorable à l'œuvre. Au nom des médecins de l'institution, monsieur le docteur Lamarche parle avec beaucoup de chaleur. Quant à monseigneur Bruchési, il procède d'abord à la bénédiction solennelle de la nouvelle crèche, puis il joint sa parole si agréable à celle des autres orateurs pour souligner que cette crèche est le bouquet des noces, avec cette différence que ce bouquet n'est pas un cadeau que l'institut reçoit, mais un cadeau que l'institut fait à la ville. Immédiatement, il ajoute que si les communautés, comme les conseils municipaux, peuvent exécuter de grands travaux sans posséder cependant le pou-

voir de taxer, c'est qu'elles comptent sur la générosité du public. Ici encore, on voit l'habile pilote conduisant le vaisseau de façon à lui faire éviter les écueils et même les tempêtes.

Le 22 novembre, jour suivant, monsieur le chanoine Archambault, futur évêque de Joliette, chante un service solennel dans la chapelle de la Miséricorde, pour les sœurs, les amis et les bienfaiteurs de l'œuvre.

Les fêtes terminées, il en est resté dans les murs de la maison un parfum que remarqua monseigneur Bruchési peu de temps après, quand il fit sa visite du jour de l'an, et qu'il signala en disant: « L'année qui vient de finir a été pour vous, mes sœurs, bien mémorable... Vous y avez goûté de grandes joies et de douces consolations... Vous avez vu se terminer votre belle chapelle pour les fêtes jubilaires. Au moment même de ces fêtes, vous acceptiez la mission de Winnipeg. Vos célébrations elles-mêmes ont été fort réussies et bien expressives... Tout cela, ce sont des grâces du ciel, dont vous devez être reconnaissantes à Dieu. »

Quelques jours plus tard, le 10 janvier 1899, l'archevêque de Québec, futur cardinal, monseigneur Louis-Nazaire Bégin, répondant à l'envoi du livre des Origines, de monsieur Fournet, fait monter pour sa part vers le ciel sa gratitude. « Que de belles âmes, écrit-il à la mère générale, le bon Dieu tient en réserve au milieu d'un monde si rempli d'iniquités. D'une pauvre veuve, mère de famille, qu'il façonne

tout d'abord à la pratique des plus admirables vertus, il fait une fondatrice d'institut, la pierre angulaire d'une communauté, qui a déjà fait un bien immense et qui continue humblement sous les regards de Dieu l'œuvre sublime du bon Pasteur courant après les brebis égarées pour les ramener au bercail. C'est toujours l'histoire du petit grain de sénevé qui est jeté en terre et que la rosée du ciel fertilise et transforme bientôt en un grand arbre. »

La chère communauté respire avec satisfaction l'arôme d'un pareil témoignage. Véritablement, les honneurs la comblent en la circonstance. Tout de même, elle en profite pour se rappeler la modestie profonde de sa fondatrice et les humiliations qu'elle a essuyées durant sa vie terrestre. C'est à ce moment-là que monseigneur Moreau, évêque de Saint-Hyacinthe et ancien chanoine de Montréal, dit à l'abbé Ducharme: « Vous êtes aumônier à la Miséricorde, mon cher fils, et vous devez prêcher souvent à vos bonnes religieuses? Eh! bien, prêchez-leur l'humilité, surtout l'humilité. J'ai bien connu la Mère Jetté, leur fondatrice. C'était l'humilité personifiée. J'étais à l'évêché quand elle a commencé son œuvre. »

Or, les bonnes Sœurs de Miséricorde vouent à leur Mère de la Nativité un culte intense. Elles y pratiquent, non seulement la fidélité de l'esprit, mais le dévouement du cœur, lequel ne va pas sans l'oubli de soi, ce grand ennemi de l'orgueil.

Une autre preuve que les généreuses filles ne

s'éloignent pas des exemples et de l'esprit de leur mère, c'est que, dans la deuxième moitié de leur siècle d'existence, comme dans la première, elles iront encore de progrès en progrès.

CHAPITRE VIII

De progrès en progrès

1899-1907

Le soir même des noces d'or, monseigneur Bruchési créait l'association des dames patronesses de la nouvelle crèche. Le lendemain, 21 novembre 1898, ce fut la bénédiction solennelle de cette crèche de la rue Dorchester. La Miséricorde de Montréal commençait sa deuxième moitié de siècle sous le signe d'un progrès nouveau.

Quelques jours plus tard, au début de décembre, quatre religieuses de la Miséricorde, dont la supérieure a nom sœur Sainte-Marie-Madeleine, quittent Montréal et filent vers l'Ouest canadien. Temporairement, elles logent à Saint-Boniface dans une petite maison, propriété de monseigneur Faraud. Elles s'empressent d'acheter un immeuble à Winnipeg, rue Broadway, et elles s'y transportent. Après de longues privations et de pénibles épreuves, des difficultés les obligent à se fixer rue Sherbrooke, à l'endroit de l'hôpital actuel. Elles y construisent un édifice qui est terminé au début de 1900. Mais déjà elles font beaucoup de bien, puisque, quelques mois seulement après leur entrée dans cette mission, elles entendent monseigneur l'archevêque Langevin leur

dire: « Si les Sœurs de Miséricorde ne m'étaient pas encore arrivées ici, je n'hésiterais pas à faire à pied le voyage de Montréal et à aller me mettre à genoux pour obtenir qu'on me les envoie... »

Cet établissement de Winnipeg, survenu presque en même temps que les noces d'or, demeure l'un des doux souvenirs du cinquantenaire.

* * *

Le 4 avril 1899, le père Lacombe raconte aux religieuses de la rue Dorchester qu'il a fait un rêve, un rêve où il a vu des filles de Mère de la Nativité arriver dans sa région de l'Alberta. Cet « homme au bon cœur », comme on l'appelle, se fait alors l'intermédiaire entre les autorités religieuses de Montréal et celles du diocèse de Saint-Albert, pour que son rêve se change en réalité. Monseigneur Bruchési et mère Marie-de-la-Miséricorde consentent à ce qu'un contingent de la rue Dorchester aille fonder une mission à Edmonton dans la pauvreté et le dévouement. Le 19 mai 1900, quatre religieuses partent, la supérieure du groupe, sœur Saint-François-d'Assise, et trois compagnes auxquelles se joindra une quatrième au mois d'octobre, puis une infirmière laïque de la Miséricorde d'Ottawa, mademoiselle Jane Kennedy.

Le père Lacombe habite le diocèse de Saint-Albert. Il a donné son nom, Albert, à ce diocèse comme à la petite ville où se trouve alors l'évêché. Non content d'avoir joué un rôle immense dans l'histoire générale de l'Ouest, le légendaire vieillard réussit maintenant à amener à Edmonton, lieu d'un futur

archevêché, la pierre angulaire d'un édifice appelé à prendre rang un jour parmi les grands hôpitaux du pays. Le révérend père Leduc, oblat, vicaire général, se fait le négociateur de l'affaire en léguant un terrain au nom de la corporation épiscopale et en garantissant un emprunt de dix mille dollars.

Le « saint » évêque, monseigneur Grandin, et son coadjuteur, monseigneur Legal, futur archevêque d'Edmonton, accueillent les arrivantes avec une extrême bienveillance et versent sur elles la riche bénédiction qui leur vaut, passée la période pénible des débuts, une véritable prospérité. Le « Misericordia Hospital » d'Edmonton est aujourd'hui une bâtisse magnifique qui contient, à part quantité de berceaux, près de trois cents lits, et où se dépensent vingt-cinq religieuses, aidées de cent vingt élèves infirmières.

En décembre 1899, monseigneur l'archevêque et les mères du conseil choisissent comme médecin de la crèche de Montréal le docteur Séverin Lachapelle qui, dès le mois de mars suivant, fonde l'Association des Messieurs patrons de la Crèche, destinée, de concert avec l'Association des Dames patronesses, à aider puissamment tous ces chers enfants sans famille, à embellir les berceaux de ces êtres inconnus, à quêter pour enrichir ces déshérités dignes de la pitié la plus vive.

Jusqu'à sa mort en juin 1913, le docteur Lachapelle se donnera avec un dévouement inlassable à cette œuvre. Ancien zouave de Pie IX, chrétien sincère, savant intègre, homme de cœur, attentif aux progrès de la science, lui-même chercheur et stu-

dieux, durant treize ans il ne néglige rien, aucune démarche, aucune conférence, aucun discours ni aucun soin, dès qu'il s'agit d'obtenir pour la crèche les subsides du gouvernement, d'instruire religieuses, patronesses, patrons et amis ou bienfaiteurs, de procurer du bien-être à ces tout petits qu'il protège et dont il aime à s'entendre appeler le grand-papa. En toutes circonstances, il met au service de sa cause le charme de sa parole forte et convaincante.

Pour soutenir et vivifier les nombreuses générosités que le vaillant docteur attire à la crèche, monseigneur Bruchési nomme un aumônier de l'œuvre dès le mois d'octobre 1901. Jusqu'en mars 1904, ce sera l'abbé Gustave Bourassa, l'un des prêtres les plus distingués et les plus en vue de la métropole, fils aîné de Napoléon Bourassa, artiste et homme de lettres, petit-fils par sa mère du célèbre tribun Louis-Joseph Papineau, frère de Henri Bourassa, qui doit bientôt s'illustrer dans le journalisme et la politique. L'abbé Bourassa a fait de fortes études à Montréal, à Rome et à Paris. Il manie la parole et la plume avec beaucoup d'élégance. Il occupe une place de premier plan dans le monde religieux, universitaire et social. C'est un membre de la Société royale du Canada. C'est un homme d'influence. De grand cœur, il accepte d'être l'aumônier de la crèche. C'est que, sous une écorce froide, il cache une âme chaude. Dès son entrée en fonction, il préside l'assemblée des dames patronesses et y prononce un éloquent discours sur la nécessité de secourir les « pauvres enfants qui naissent dans le malheur ». Il parlera ainsi

à la réunion de chaque mois. Le 14 mars 1902, il fera une superbe conférence à l'Université Laval en faveur de la crèche. Jusqu'à sa nomination à la cure de Saint-Louis-de-France, en mars 1904, il ne cessera de promouvoir de la plus intelligente façon, à Montréal, les intérêts de cette œuvre. Bientôt après, en novembre, la mort viendra le chercher accidentellement, à l'âge de 44 ans.

L'installation de la Miséricorde à Edmonton est faite depuis un mois, quand le courrier de la maison mère annonce que monseigneur Sébastien Messmer, évêque de Green-Bay, au Wisconsin, supplie la mère générale d'aller fonder une crèche dans sa ville épiscopale. Ayant connu ses sœurs à leur maison de New-York et voulant les faire venir chez lui pour prendre soin des enfants abandonnés et des filles-mères, il fait sa demande avec insistance. Le 4 juillet 1900, mère Marie-de-la-Miséricorde visite l'endroit. Le site est enchanteur. Les habitants y sont aimables. Fondée en 1634 par Nicolet et appelée par lui Baie-Verte à cause de l'émeraude des eaux qui la baignent, la ville de Green-Bay compte en ce moment trente mille âmes et repose tranquille sur la rive ouest du lac Michigan.

La vénérée supérieure fait rapport de son voyage à monseigneur Bruchési qui se montre favorable au projet. Dès septembre, cette année 1900, sœur Marie-de-l'Immaculée-Conception, supérieure de la petite caravane, part avec quatre religieuses et deux demoiselles, Angèle Boudreau et Maud Robillard, gardes-malades. En novembre, elles y possèdent une humble

maison qui sert à la fois de maternité et de crèche sous le nom de St. Mary's Mothers' Home. En 1903, à la demande des autorités, elles y construisent un hôpital général, puis en 1905, une crèche et une école d'infirmières. C'est modeste, mais c'est plus que ce que l'on espérait à cette époque.

À partir d'avril 1900, monseigneur Bruchési remplit la charge de supérieur ecclésiastique de la communauté. Le 27 de ce mois, monsieur le curé Leclerc donnait en effet sa démission, et, quatre mois plus tard, le 30 août, il mourait soudainement. Monseigneur l'archevêque se réserva de lui succéder durant sept ans à la Miséricorde.

En septembre 1900, monsieur Ducharme n'étant plus chapelain depuis avril, la maison qu'il habitait sur la propriété des sœurs reçoit comme hôte, pour une période de treize ans, monsieur l'abbé Arsène-Pierre Dubuc, futur prélat, que monseigneur Bruchési charge parfois des intérêts de l'institut. Ancien curé du Sacré-Cœur et de Saint-Vincent-de-Paul de Montréal, monsieur Dubuc prend sa retraite. Voyant que la maison de monsieur Ducharme devient libre, le bon curé propose aux sœurs de venir habiter cette demeure en s'offrant de la reconstruire et de l'aménager à son goût, puis de la laisser à la communauté lorsqu'il la quittera. Il en sortira au mois de février 1914 pour aller vivre à l'orphelinat qui porte son nom, Saint-Arsène, dont il est le principal bienfaiteur. Ce prêtre rendra d'éminents services à l'institut de la Miséricorde, au temporel et au spirituel.

En quittant la Miséricorde, monsieur Ducharme laissa sa maison inoccupée. Son successeur fut un oblat résidant au presbytère de la paroisse Saint-Pierre-Apôtre situé à proximité de la rue Dorchester.

Pourquoi un oblat ? Depuis toujours, les Oblats entretiennent des relations avec l'institut. C'était un oblat, ce père Albert Lacombe qui assista à la première profession, le 16 janvier 1848, et qui fut aussi présent au cinquantenaire. Ce sont des oblates qui ont ouvert à la communauté les portes de l'Ouest canadien. Comme les Sœurs de Miséricorde, ils réclament eux aussi pour père monseigneur Bourget, celui qui les a obtenus pour le Canada de monseigneur de Mazenod, leur fondateur devenu évêque de Marseille, et qui s'est tant intéressé à leur expansion.

Fondés en 1826, à Aix, en Provence, les Oblats arrivent au Canada en 1841 et s'installent à Saint-Hilaire-de-Rouville. En 1842, ils s'établissent à Longueuil. En 1848, ils se fixent à Montréal, rue de la Visitation, à Saint-Pierre. De là, ils rayonnent à travers le Canada et les États-Unis où, après un siècle, ils forment dans les deux pays neuf provinces florissantes et huit vicariats apostoliques.

Voués aux missions, à l'enseignement et au ministère paroissial, avec, comme caractéristique, un zèle ardent pour les âmes les plus abandonnées, ils sont chargés par monseigneur Bruchési, en avril 1900, de la direction spirituelle de la maison mère de l'institut de la Miséricorde.

Le premier en fonction n'est autre que le supé-

rieur provincial lui-même, le père Joseph Jodoin, âgé de cinquante ans. En ajoutant ces nouvelles responsabilités à celles déjà lourdes qu'il porte, le dévoué religieux prouve qu'il est prêt à tout oser pour la gloire de Dieu. Mais son expérience, son humilité, sa douceur et son doigté en tout, lui rendent la tâche facile et lui attirent l'estime profonde de la communauté entière qui ne peut que se féliciter de posséder un tel père.

À l'automne de 1900, monseigneur Bruchési élève un monument, en face de sa cathédrale, à la mémoire de monseigneur Bourget. À cette fin, il demande une souscription aux communautés et aux fidèles de son diocèse. Mère Marie-de-la-Miséricorde envoie son offrande qu'elle trouve bien modeste. « Monseigneur Bourget, écrit-elle, a été pour nous plus qu'un père. Nous regrettons, monseigneur, de ne pouvoir faire mieux. » L'aimable archevêque lui répond aussitôt : « Mais, c'est une très généreuse offrande que vous me faites parvenir. Je suis sûr que monseigneur Bourget, qui vous a été si dévoué pendant sa vie, ne manquera pas de vous récompenser de là-haut. »

Au cours de l'été 1901, d'importantes réparations sont faites aux bâtisses, à la chapelle en particulier, et la mère générale met à contribution ses qualités d'artiste pour les décorations murales qu'elle produit très belles, tandis que l'abbé Dubuc dirige avec habileté les travaux.

À ce moment, la vénérable mère sent de plus en plus le poids des années. Du reste, la paralysie mine ses forces. Aussi, voit-elle avec joie poindre ce jour

de septembre 1901 où monseigneur Bruchési préside les élections. Elle devient alors deuxième assistante et consacre surtout à la peinture les forces précieuses que lui mesurent de fréquentes attaques cardiaques. Elle mourra le 24 mai 1906, après avoir rempli une carrière particulièrement remarquable, grâce à d'éminentes qualités d'esprit et de cœur, faites de force et de calme, de facilité en tout et d'équilibre.

* * *

À la mère Marie-de-la-Miséricorde, succède mère Sainte-Lucie qui a pour première assistante la « petite » mère Marie-du-Sacré-Cœur. Lors de ces élections, il est réglé que désormais les membres du conseil général, comme la supérieure, porteront le titre de « mères ». En septembre 1905, la dépositaire recevra aussi cette appellation, même si pour se conformer aux nouvelles constitutions approuvées par Rome en mars précédent, elle ne fait plus partie du conseil.

Mère Sainte-Lucie, dans le monde Marie-Mathilde Lanctôt, est entrée à l'institut le 25 mars 1882, en même temps qu'une sœur de deux ans plus jeune qu'elle, Marie-Anna, en religion sœur Sainte-Hélène. Les deux venaient de Watertown, dans l'État de New-York, aux États-Unis. Elles appartenaient à une famille profondément chrétienne dont le père, chaque dimanche, réunissait chez lui les catholiques des environs, éloignés de l'église, afin de lire ensemble les prières de la sainte messe ou quelque chapitre du catéchisme. La mère demeura bientôt veuve avec

sept enfants qu'elle éleva honorablement, par l'enseignement et l'exemple, malgré la fréquentation des écoles publiques qu'elle ne put leur faire éviter. Les circonstances ayant conduit les deux futures religieuses à Ottawa, celles-ci connurent les sœurs de Miséricorde. Sur l'avis d'un prêtre qui la dirigeait, Mathilde dut briser ses fiançailles avec un protestant. C'est peu après qu'elle se tourna vers la vie religieuse. À l'âge de vingt-cinq ans, le 24 mai 1884, elle faisait profession avec sa sœur chez les filles de Mère de la Nativité, à Montréal.

Son caractère doux, ses manières délicates et son instruction la firent vite remarquer. Au bout de trois ans, en 1887, elle fut du premier contingent qui alla établir une mission à New-York, près de son foyer natal. Elle dut s'y consacrer, malgré sa répugnance naturelle, à la tâche pénible des quêtes. Onze ans plus tard, en 1898, lors de la fondation de la mission de Winnipeg, elle y était envoyée pour en devenir la supérieure l'année suivante. En septembre 1901, au moment où nous sommes, elle prend part au chapitre et devient supérieure générale. Elle a quarante-deux ans d'âge et possède une santé débile qui la condamnera souvent au repos, malgré des travaux toujours pressants à la maison mère et dans les missions.

En dépit de ses souffrances physiques incessantes, elle saura se montrer admirablement charitable et aimable pour toutes ses sœurs. C'est que sa foi est très vive, sa piété très tendre, sa fidélité à la règle parfaite, son autorité ferme et souple à la fois.

Son administration sera féconde. Des missions nouvelles s'ouvriront, celles déjà existantes prospéreront.

Le lendemain de son élection, elle songe à fournir de l'air pur aux bébés de la maison de New-York où les chaleurs de l'été sont si pénibles. L'occasion venue, elle fait, à bon compte, l'acquisition d'une splendide propriété située à Harstdale dans le voisinage de la populeuse métropole. Elle a reçu l'approbation de l'archevêque, monseigneur Corrigan, pour cette crèche qu'elle place sous le vocable de Sainte-Marie-des-Anges et sous le contrôle de la supérieure de New-York. Au milieu d'une nature exceptionnellement riche, dotée de jardins, de décorations et d'édifices somptueux, les religieuses y connaîtront la pauvreté et les privations. Mais des centaines d'enfants, jusqu'en 1919, date de sa fermeture, y viendront chercher le tonique salubre dont leurs poumons ont besoin.

Le 20 juin 1902, le père Jodoin annonce à la communauté que monseigneur l'archevêque lui donne un successeur, comme chapelain, dans la personne du père François Perdereau, et que ce père est « fait tout exprès » pour remplir cette charge. Né en France, au diocèse de Laval, ayant étudié à Notre-Dame de Sion et à Rome, ayant été professeur durant cinq ans à l'Université d'Ottawa, le père Perdereau, qui n'a que trente-deux ans, arrive à la Miséricorde avec un trésor de qualités que l'annaliste souligne en ces termes: « C'est un breton, un vrai type de noble et de dignité de vie. Comme un militaire ou

un marin, c'est un modèle de ponctualité, toujours à l'heure, même à la seconde ! Il est pour nos sœurs, pour nos pénitentes et surtout pour nos malades, d'un dévouement admirable et qui ne se lasse pas. » Le père Perdereau sera chapelain de la Miséricorde jusqu'en juillet 1905.

Dès l'été de 1902, au cours de juillet et d'août, les sœurs de la rue Dorchester conduisent les petits enfants de leur crèche sur les bords de la rivière des Prairies chez monsieur David Vannier, maire de Parc-Laval, qui met sa propriété à leur disposition. L'idée de faire pour Montréal ce qu'on vient de faire avec Harstdale pour New-York, hante l'esprit pratique de mère Sainte-Lucie.

Or, le 9 avril 1903, le jeudi saint, monseigneur Bruchési, au cours d'un entretien avec la bonne mère générale, lui dit subitement: « J'ai une propriété au Sault-au-Récollet qui appartient à l'archevêché, je vous la donne. » C'est la résidence Saint-Janvier qu'un ancien curé du Sault, monseigneur Jacques-Janvier Vinet, a jadis léguée à monseigneur Bourget qui y passa les dernières années de sa vie, ainsi que, plus tard, d'autres prêtres âgés ou malades, dont monseigneur Vinet lui-même. Les sœurs de la Providence y sont installées depuis 1877, à titre de directrices de la maison.

La propriété, alors, a bien une valeur d'au moins vingt-cinq mille dollars. Elle est située dans l'île de Montréal, au nord, à l'ombre de la vieille église du Sault, tout près de la jolie rivière des Prairies, juste en face de cet endroit historique où, au printemps de

1625, le récollet Nicolas Viel et son néophyte Ahunt-sic furent noyés par des Hurons.

Les Sulpiciens, propriétaires de l'île, et les autorités de la place accordent un assentiment cordial au projet en cours. Mais, en examinant les titres de cette propriété, on constate que monseigneur l'archevêque ne peut légalement ni la donner ni la vendre. On passe donc un bail de location pour cinquante ans, ce qui équivaut à un vrai don.

Le premier mai 1903, mère Marie-de-la-Miséricorde, trois autres sœurs et quelques aides s'y rendent pour tout préparer. Sœur Sainte-Hélène, sœur de la mère générale, est nommée supérieure. Le 26 suivant, les petits enfants arrivent. Le premier juin, ils sont quarante-neuf. Monsieur l'abbé Beaubien, curé de la paroisse, les reçoit à bras ouverts en promettant tout son appui à cette crèche qui les protège, comme succursale de celle de Montréal.

Entre temps, à la maison mère, deux modifications importantes surviennent. Le 7 septembre 1902, mère Sainte-Lucie annonce à ses filles que désormais les jeunes professes, dès leurs premiers vœux annuels, feront leurs exercices et prendront leurs récréations, non plus comme auparavant à la salle du juvénat où elles étaient entièrement séparées des sœurs à vœux perpétuels, mais avec celles-ci en commun. L'initiative veut satisfaire les exigences de l'esprit de famille chez les religieuses. C'est le premier changement. Le deuxième a lieu le 18 avril 1903.

Ce jour-là, monseigneur Bruchési réunit la communauté pour lui apprendre la décision prise par

le conseil général, en conformité avec les règlements donnés aux institutions religieuses par les congrégations romaines, de nommer pour la maison mère une supérieure locale, dans le cas sœur Sainte-Véronique, qui, comme ailleurs, remplira sa charge sous la dépendance de la mère générale et sera considérée par les sœurs de cette maison comme leur véritable mère ayant autorité immédiate sur chacune d'elles avec droit à la préséance et pouvoir de leur commander. « Rome, dit monseigneur, défend absolument que la supérieure générale soit en même temps supérieure locale. » L'éloquent archevêque engage donc ses chères filles à subir cette modification avec une obéissance parfaite et un respect profond à l'égard de Rome dont le nom seul, ainsi que toutes les volontés, était si sacré pour leur vénéré fondateur, monseigneur Bourget, qui eut « parfois à passer par de rudes épreuves pour établir dans son diocèse les usages romains ». La direction locale de la communauté de la rue Dorchester se trouve, du fait, séparée de l'administration générale.

En mars 1904, monsieur l'abbé Joseph-Nazaire-Odilon Dupuis, fils du fondateur du grand magasin Dupuis et Frères, de Montréal, à ce moment chapelain des dames du Sacré-Cœur du Sault-au-Récollet, succède à monsieur Bourassa comme aumônier de la crèche, charge qu'il remplira jusqu'en 1917, tout en demeurant d'abord au Sacré-Cœur, puis à la rue Dorchester même, de 1912 à 1917, époque de son stage en tant que visiteur des écoles de Montréal.

Comme l'abbé Bourassa, monsieur Dupuis pos-

sède un prestige étendu. Non seulement il appartient à une famille de renom, mais il a fait lui aussi de fortes études à Montréal, à Rome et à Paris, d'où il est sorti docteur en théologie et en droit canonique. Comme l'abbé Bourassa, il assiste à toutes les réunions des patronesses et des patrons et il y prononce toujours une allocution fort goûtée sur des sujets variés d'apostolat, de spiritualité ou d'histoire. Comme l'abbé Bourassa, il fait donner tous les ans, au mois de mars ou d'avril, une conférence à l'université au profit de la crèche. Il s'ingénie à trouver le conférencier et l'auditoire, dans les deux cas ce qu'il y a de mieux. Tantôt c'est un professeur de Laval, tantôt c'est une vedette du monde politique, tantôt c'est le prédicateur du carême à Notre-Dame de Montréal, qui vient entretenir toute une élite, puis saluer les sœurs de la maison mère de même que les petits de la crèche de Montréal et du Sault-au-Récollet.

À part cette fête de l'esprit, monsieur Dupuis organise, toujours au profit de la crèche, un concert très choisi au Monument national ou à la Miséricorde, et, de plus, une excursion en bateau sur le Saint-Laurent et le Richelieu jusqu'à Saint-Ours, au manoir des seigneurs, où les dames Dorion et Taschereau reçoivent leurs invités avec une grâce exquise.

De la sorte, l'intelligent et actif abbé intéresse à l'œuvre de la Miséricorde, en même temps que certaines célébrités de l'époque, tout un monde capable de l'aider.

Au cours de cette année 1904, la Miséricorde de

Winnipeg, comme celles de New-York et de Montréal, ouvre à Saint-Norbert, Manitoba, une maison destinée, elle aussi, à donner de l'air pur à ses petits enfants. C'est la huitième fondation de l'institut. Un jour, les sœurs s'adressent au curé de l'endroit, monseigneur Noël Ritchot, qui leur fait don d'une terre fertile de quatre-vingt-trois arpents avec ses constructions, située près de l'église, le long de la rivière Rouge. Winnipeg dirige Saint-Norbert, au début. Plus tard seulement, les deux maisons seront distinctes. La dernière prendra le nom d'Asile Ritchot, en souvenir du généreux et regretté donateur, décédé en 1905.

En décembre 1904, le 9, les annales soulignent que les cartes du « petit bas » de Noël sont adressées aux amis et bienfaiteurs. Gentilles, ces cartes ! On y voit Pauline, mignonne, pieds-nus, son « petit bas » à la main. On y lit, au verso, la prière du « tout petit ». Depuis décembre 1901, ce « petit bas » de Noël s'en va chaque année avec ingéniosité et candeur chercher dans le gousset des cœurs généreux jouets et bonbons pour les étrennes des « petits » de la crèche. Cette quête gracieuse imaginée par une dame Dandurand et exécutée par les dames patronesses, rapporta la première fois cinq cents dollars.

Cachée derrière ces personnes dévouées, il y a sœur Saint-Camille-de-Lellis qui, de 1898 à 1916, se fait la nourricière de la crèche, en organisant et en maintenant les patronesses et les patrons, en voyant aux souscriptions, aux séances mensuelles ou annuelles, au placement et à la vente des billets. Elle

s'occupe du « petit bas » de Noël durant de nombreuses années. Au mois de décembre 1926, par exemple, selon les annales, elle en adresse et en expédie dix mille. L'abbé Dupuis, dans des notes laissées à l'institut, déclare que « c'est à cette digne et dévouée religieuse que l'œuvre de la crèche a dû une grande partie de son succès ». Aujourd'hui, les choses ont bien changé, puisque la Miséricorde peut compter sur une allocation du gouvernement pour chaque patiente indigente et pour chaque enfant.

* * *

Le 21 mars 1905, l'institut reçoit une grâce toute particulière.

Ce jour-là, Sa Sainteté le pape Pie X approuve ses constitutions pour dix ans. Il y a trente-huit ans, le 7 juin 1867, le pape Pie IX l'avait reconnu comme congrégation à vœux simples après en avoir lu les constitutions édictées, revues et corrigées par monseigneur Bourget, et après avoir obtenu quelques modifications ou mises au point.

Vécues et mûries depuis plus de cinquante ans sous les yeux de trois évêques par une famille d'âmes toujours en progrès, ces règles de vie religieuse ont fait leurs preuves. Aussi, monseigneur Bruchési désire-t-il les soumettre de nouveau à la révision et à l'approbation de Rome. À cette fin, il en fait faire une rédaction nouvelle par le père Michel-Jean-Baptiste-Marie Froc, oblat, et il retient les services de monseigneur Albert Battandier comme avocat

chargé des corrections définitives du texte et de la présentation à l'étude des congrégations romaines.

Né en France, à Houssay, au diocèse de Laval, le père Froc est venu au Canada en 1868, après avoir passé la première année de son sacerdoce comme secrétaire du père général des Oblats à Paris. Depuis, il fut professeur à l'Université d'Ottawa, y enseignant tour à tour la philosophie, la théologie, l'Écriture sainte, le droit canonique et l'histoire ecclésiastique, et y remplissant aussi les fonctions de chapelain dans l'une ou l'autre des communautés de la capitale du pays. À l'époque où nous sommes, au début du vingtième siècle, c'est un homme d'Église très instruit dans les choses de la vie religieuse et souvent chargé de travaux canoniques délicats.

Monseigneur Battandier est un prêtre de France, lui aussi, né à Saint-Félicien, en Ardèche, au diocèse de Viviers. Il a étudié à Rome, au séminaire français de Santa Chiara, où il fut condisciple de monseigneur Bruchési. Et il est toujours demeuré à Rome, d'abord comme secrétaire du célèbre cardinal Pitra, bénédictin, et comme consultant des congrégations, ensuite comme écrivain en histoire et en droit. Auteur de l'*Annuaire pontifical catholique*, et collaborateur de la *Semaine religieuse de Montréal* de 1900 à 1920 sous la signature de Don Alessandro, il a la confiance de monseigneur Bruchési qui le charge, par exemple, des affaires d'approbation d'instituts ou de constitutions d'instituts de son diocèse.

En février 1902, selon les annales de la maison mère, le père Froc commence son travail. En mars

1903, il remet son manuscrit à l'archevêque de Montréal qui l'envoie à monseigneur Battandier, lequel en loue le fond et la forme. Après plusieurs mois, les procédures aboutirent à une approbation que la mère Sainte-Lucie, avertie par monseigneur Bruchési de Rome où il se trouvait, s'empressa de communiquer au père Froc. Le 14 janvier 1905, celui-ci répondit : « Je m'empresse, ma très honorée mère, de vous remercier de la bonne et très bonne nouvelle que me donne votre lettre du 12... Vous comprendrez sans peine combien j'y ai été sensible et quel grand plaisir elle m'a causé. » Le 17 mars suivant, quatre jours avant la signature du décret d'approbation, à Rome, le 21 mars 1905, le savant et dévoué père mourut à l'âge de 62 ans.

Quant à monseigneur Battandier, il était en réalité chargé par la Congrégation des Évêques et Réguliers de rédiger le texte définitif, tel qu'amendé, des constitutions des Sœurs de Miséricorde. De janvier 1903 à juillet 1907, il fut en communication épistolaire avec la mère générale qui lui demandait ou qui lui envoyait les informations nécessaires.

De son côté, monseigneur Bruchési poussait l'affaire. Dans une lettre du 24 février 1905, signée à Orléans, en France, lors de son retour vers Montréal, il écrit qu'il a passé sa dernière après-midi à Rome, le 22 janvier, avec monseigneur Battandier, occupés tous deux à revoir les constitutions approuvées pour dix ans. Il remarque qu'elles ne concernent que les sœurs. « Tout ce qui regarde les madeleines et les pénitentes, dit-il, doit faire l'objet d'un règlement

spécial dont tous les points sont laissés à la discrétion du chapitre, du conseil et de l'ordinaire (c'est-à-dire de l'archevêque)... C'est exactement ce qui a été fait pour les madeleines du Bon Pasteur... » Et monseigneur ajoute: « Il sera bon que j'explique moi-même ces constitutions à la communauté. Je vous promets que tout le monde sera content... » Voilà qui montre l'intérêt que le grand archevêque porte à cette question. Le 13 avril 1905, l'abbé Demers, son secrétaire particulier, transmet aux religieuses le décret et les constitutions amendées. Documents très précieux qui combent de joie les religieuses et que la très révérende mère Sainte-Lucie fait imprimer aussitôt pour en distribuer un exemplaire à chaque membre de l'institut.

L'autorité suprême de l'Église vient d'approuver de nouveau les Sœurs de Miséricorde de Montréal et de confirmer leurs constitutions « pour dix ans, à titre d'essai ». Elle ne donnera que plus tard l'approbation définitive. Fidèle à l'exercice de la prudence, elle procède lentement « tout en sauvegardant la juridiction des ordinaires » et en encourageant la communauté dans son entreprise si charitable.

* * *

L'événement qui survient quelques mois plus tard, le 6 juillet 1905, est la nomination du père Pierre-Zénon Bernier comme aumônier de la Miséricorde en remplacement du père Perdereau. Le père Bernier n'a que trente-quatre ans d'âge. Faible de santé et souvent malade, il mettra durant cinq ans au service

de l'institut sa ponctualité inaltérable, son goût des belles cérémonies religieuses et son zèle auprès des malades. À l'heure où nous écrivons ces lignes, juillet 1946, le cher père est en excellente santé et il a 75 ans. Le 30 mai dernier, il célébrait les noces d'or de son sacerdoce en la maison des retraites fermées de Hull, au Canada. Son supérieur actuel est l'auteur même de ce livre.

Or, le père Bernier est à peine installé que la supérieure générale, mère Sainte-Lucie, et quelques sœurs de Montréal et de New-York se rendent à Chicago, en septembre et en octobre 1905, pour y étudier le problème d'une nouvelle fondation.

La grande ville de Chicago, dans l'Illinois, possède une banlieue considérable que l'on appelle le village d'Oak-Park, dont la population est presque toute de langue anglaise et de religion protestante. Parmi les médecins qui y résident, il s'en trouve un d'une science vraiment supérieure, le docteur John Tope, qui désire y fonder un hôpital. Mais, tandis qu'il tâche de gagner à son projet le public d'Oak-Park, il songe à confier le soin de ses malades à des religieuses catholiques, et il en parle à un prêtre, l'abbé Dunne, son voisin et ami. Celui-ci communique la demande à monsieur Fenlon, sulpicien, de Washington. Connaissant la Miséricorde de New-York, monsieur Fenlon s'adresse là au nom de l'abbé Dunne. Une fois obtenues les autorisations des archevêques de Montréal, de New-York et de Chicago, la communauté accepte l'œuvre proposée. Les citoyens d'Oak-Park donnent l'emplacement néces-

saire, un terrain magnifique d'une valeur de dix mille dollars. Le 5 avril 1906, l'abbé Dunne en fait la bénédiction. Puis, la construction commence. Le « Oak-Park Hospital » se forme en corporation civile. Et, le premier mars 1907, il ouvre ses portes. Peu après, il a son école d'infirmières affiliée à l'Université Loyola. Trois religieuses, dont sœur Saint-Laurent, supérieure, sont les pionniers de cette neuvième fondation des Sœurs de Miséricorde qui connaîtra une grande prospérité et fera beaucoup de bien en son milieu.

Vers le même temps, monseigneur Messmer, autrefois évêque de Green-Bay, où il a appelé les sœurs, maintenant archevêque de Milwaukee, écrit à la révérende mère générale pour la supplier d'envoyer des religieuses fonder aussi un hôpital à Milwaukee. Faute de sujets disponibles, on décide d'attendre. Ce n'est que partie remise.

Au cours de mars 1906, la maison mère achète, au prix de six mille dollars une propriété attenante à son immeuble de la rue Dorchester. Dès lors, elle se trouve en possession de presque tout le terrain compris entre les rues Saint-André, Saint-Hubert, Dorchester et Lagauchetière.

À partir du 30 de ce mois, la maison porte le numéro 470 est, rue Dorchester. Car les autorités municipales viennent justement de diviser la ville en deux parties, l'est et l'ouest, pour le numérotage des logements dans les rues.

À l'intérieur, le dévouement se déploie toujours et donne des fruits. C'est qu'il cherche les moyens

d'être aussi efficace que possible. Le 3 juillet 1906, par exemple, les annales rapportent ce qui suit: « Il est décidé que les aspirantes gardes-malades, qu'elles soient de la maison ou qu'elles viennent du dehors, devront désormais passer six mois à la crèche avant d'entrer à la maternité pour leurs études. Il y en a quatre en ce moment à la rue Dorchester qui commencent leurs cours, avec, en plus, mademoiselle Levasseur, qui a pris ses diplômes de doctorat en médecine à Paris et qui vient se perfectionner chez nous en puériculture. »

D'ailleurs, déjà au lendemain de son élection, le 12 septembre 1901, mère Sainte-Lucie recevait du docteur Séverin Lachapelle, directeur médical de la crèche, les lignes suivantes: « Je donnerai volontiers quelques leçons pour former les sœurs aux soins des enfants. Il faut bien comprendre que le service des « nurses » de la crèche comporte des études spéciales ignorées de la plupart... » Le vaillant médecin ajoutait: « J'ai à cœur le succès de cette œuvre des petits sans nom, et pour moi, le succès, c'est le prolongement de leur existence, c'est la vie, c'est la place au soleil comme tout le monde... »

Cette initiative fut un succès et un progrès.

Dans son rapport au chapitre général de septembre 1907, mère Sainte-Lucie pouvait écrire: « Notre champ d'action s'est élargi. À notre œuvre première, nous avons ajouté, sur l'avis des évêques, l'œuvre complémentaire des hôpitaux, notamment à Green-Bay, Edmonton et à Oak-Park de Chicago. »

C'est au cours de ce chapitre que cette mère fut

remplacée par une nouvelle générale, mère Sainte-Cécile. Après, elle reçut sa nomination comme supérieure à Oak-Park où elle demeura durant trois années. En 1914, elle revint à Montréal, brisée par la maladie. Un peu remise, elle repartit, cette fois pour Ottawa, puis pour New-York, où elle mourut le premier août 1920, après avoir inlassablement, et toute sa vie, donné l'exemple de la ponctualité, du courage, de la résignation et de la bonté, et après avoir permis à sa communauté, qu'elle gouverna durant six années, de poursuivre son but sur le rythme du progrès.

CHAPITRE IX

Affermissements

1907-1925

Les fondations faites par l'institut de la Miséricorde en ces dernières années nous porteraient à penser qu'elles exigent un effort épuisant, si nous ne savions qu'elles reposent toutes sur la prudence et sur la confiance.

Elles ont lieu après une étude soignée du problème, jamais sans recours aux autorités concernées, et toujours avec l'appui de la charité publique. Aussi, loin de porter atteinte aux forces vives qui les exécutent, elles les stimulent, elles les provoquent, elles les transfigurent, elles les affermissent.

* * *

Mère Sainte-Cécile gouverne la communauté de septembre 1907 à septembre 1913. Dans le monde, elle s'appelait Émélie Lessard. Née à Saint-Jude, au diocèse de Saint-Hyacinthe, le 18 octobre 1852, d'une famille profondément chrétienne qui donna à l'Église un prêtre, l'abbé Léon, longtemps curé d'Upton, elle entra à la Miséricorde le 14 septembre 1871, à l'âge de 19 ans, et fit profession le 20 janvier 1874.

Elle fut sous-maîtresse, puis maîtresse des madeleines pendant de nombreuses années. Elle travailla auprès des pénitentes de la maison mère, et devint missionnaire à Ottawa et à New-York. Éluë supérieure générale à l'âge de 55 ans, elle possédait, à ce moment, une longue expérience de la vie en même temps que d'admirables qualités religieuses et morales. Son avènement créait chez toutes ses sœurs l'espérance de voir se consolider les jeunes entreprises de l'institut. Son règne répondra à ces espoirs.

Le 9 septembre 1907, jour même de l'élection de mère Sainte-Cécile, monseigneur Bruchési abandonne la charge de supérieur immédiat de la communauté pour la confier à monsieur le chanoine Émile Roy, dont il dit en le présentant: « C'est l'homme de ma droite, vous pourrez aller à lui en toute confiance. »

Ancien élève du collège de Montréal, où il avait toujours disputé le premier rang à des condisciples comme monseigneur Arthur Curotte, ancien élève aussi de l'Apollinaire, à Rome, où il a pris son doctorat en droit canonique, ancien professeur en son Alma Mater, monsieur le chanoine Roy est âgé de 39 ans et il réside à l'évêché depuis dix années comme vice-chancelier, puis chancelier. En 1909, il sera l'un des théologiens du concile plénier de Québec. En 1911, il sera l'un des fondateurs du collège de Saint-Jean. La même année, il deviendra vicaire général de monseigneur Bruchési. Longtemps, il sera aumônier du Mont-Sainte-Marie, commissaire d'écoles de Montréal et confesseur assidu à la cathédrale. En 1914, il recevra la dignité de protonotaire

apostolique. Et, le 7 avril 1919, après avoir lutté durant quelques mois contre la paralysie, il succombera aux coups impitoyables de la mort.

Quand monseigneur Bruchési le présente à la communauté, le 9 septembre 1907, il a donc raison de dire aux religieuses et au personnel: « Vous pourrez aller à lui en toute confiance. » Monseigneur l'archevêque connaît le cœur d'or que monsieur Roy cache sous une écorce rude. Le nouveau supérieur, qui est gêné, réservé et quelque peu intransigeant, pourra faire croire qu'il est austère. Il ne trouve pas toujours les expressions et les tournures les plus charmantes du langage, et il n'a pas le temps d'en chercher. Cela ne l'empêche pas d'éprouver les sentiments les plus généreux et d'être animé de la plus réelle bienveillance pour toutes les personnes et toutes les causes au bien desquelles il se dépense sans compter et sans jamais demander l'aide de qui que ce soit. Les nombreux pénitents qui assiègent son confessionnal en témoignent.

Quant aux Sœurs de Miséricorde, elles constatent immédiatement que monsieur Roy, qui succède à l'incomparable monseigneur Bruchési lui-même comme supérieur, se donne tout entier à leur œuvre. La mère générale, le conseil, les sœurs, les madeleines, les pénitentes, les petits enfants, les patrons et patronesses de la crèche sont tout de suite et pour tout de bon l'objet de sa sollicitude prudente et dévouée. Les grandes circonstances ne l'épouvantent pas: il est là, faisant honneur à ses filles, s'il s'agit de les présenter au maire de Montréal, monsieur le

docteur Guerin, venu les visiter en mars 1910; ou au lieutenant-gouverneur de la province de Québec, sir A.-P. Pelletier, en août 1909; ou encore à son Éminence le cardinal Bégin, archevêque de Québec, en décembre 1914; ou enfin à monsieur le chanoine Laurent Cousineau, son successeur en sa charge de supérieur à partir du 8 septembre 1915. Chaque fois, il a le mot juste et la réflexion convenable, à l'immense contentement de tous, surtout des religieuses qui y entendent des paroles propres à attirer sur elles et sur leur œuvre les sympathies nécessaires.

Monseigneur Émile Roy et mère Sainte-Cécile ont le mérite d'avoir travaillé avec succès à la consolidation des édifices que la Miséricorde avait élevés.

Dès octobre 1907, un mois après son élection, mère Sainte-Cécile décide de donner tout le perfectionnement possible aux cours d'infirmières déjà commencés auprès des religieuses et des jeunes filles employées comme gardes.

En conséquence, le 5 novembre suivant, monsieur le docteur Brisset des Nos, professeur agrégé de l'université, commence une série de leçons pour dix religieuses, à la maison mère même. Le 5 décembre ces religieuses subissent un premier examen devant leur professeur et un autre médecin, le docteur De Cotret. Le 28 mai 1908, six mois plus tard, elles en subissent un deuxième. Un an après, en avril 1909, elles en passent un troisième, et, dans une cérémonie solennelle présidée par monseigneur Bruchési, elles reçoivent leur diplôme de gardes-malades.

Même attention est donnée à la formation des

demoiselles destinées aux soins des malades et des petits. Elles séjournent six mois à la crèche, y suivent le cours régulier du directeur médical et font alternativement le service de jour et de nuit auprès des enfants. Un jour, le 4 juin 1913, en séance solennelle, des diplômes d'infirmières sont décernés à cinq de ces étudiantes qui ont subi avec succès l'épreuve des examens. Des fleurs sont alors offertes aux lauréates en même temps que des félicitations abondantes.

Pour l'instruction générale de ses sœurs, mère Sainte-Cécile organise, dès mars 1908, des classes de français et de tenue des livres sous la direction d'une religieuse expérimentée. Plusieurs y assistent et en profitent. Malgré l'accaparement des tâches quotidiennes, elles s'y appliquent afin de rendre leur travail plus efficace, en se prémunissant contre le péril de la routine. La bonté étant l'échelle de l'amour, et la miséricorde étant le sommet de cette échelle, la routine, on le comprend, n'a pas sa place chez les Sœurs de Miséricorde. Car l'amour est essentiellement actif.

Aussi, durant ce même mois de mars, par souci de propreté, la chapelle de la maison mère subit un rafraîchissement, vernis et or, tandis que les peintures de la communauté et du noviciat sont entièrement renouvelées.

En avril, le gouvernement de la province de Québec reconnaît civilement l'institution sous le titre de Sœurs de Miséricorde de Montréal. Il permet d'ouvrir une école de gardes-malades et, en plus,

de tenir les registres de baptêmes et de sépultures indépendamment de la paroisse Saint-Jacques à laquelle la maison mère appartient. Après soixante ans, l'État consacre l'existence d'une œuvre que la charité seule a réussi à édifier. Ce geste affermit considérablement l'édifice. N'empêche que les bonnes religieuses sont encore obligées, à cette époque, de quêter, tantôt à la « chambre des députés », tantôt « chez les bûcherons » des chantiers. C'est l'unique ressource. Mais la sanction légale pose un sceau qui aide beaucoup les quêteuses et constitue une énorme garantie.

Le 4 mai 1908, la mère générale part avec une compagne pour le Wisconsin. Elle en revient le 12. Elle est allée à Milwaukee pour répondre à une demande de l'archevêque, monseigneur Messmer, actuellement en Europe, auprès de qui des médecins protestants de la ville ont agi en vue d'avoir des religieuses comme infirmières d'un hôpital pour dames. Le 19 suivant, les sœurs Saint-Célestin et Saint-Fabien sont désignées pour la mission que l'on a décidé de fonder à Milwaukee. Le 25, elles s'y rendent. L'abbé Traudt, secrétaire de monseigneur l'archevêque, leur offre pour demeure provisoire l'ancien palais archiépiscopal, tandis que le public se porte immédiatement au secours des sœurs pour les autres nécessités de la vie.

On se met à la construction de l'hôpital, lequel ne tarde pas à ouvrir ses portes. Les médecins ne veulent y recevoir que les dames. Forcés bientôt par les

circonstances, ils y acceptent presque immédiatement les filles-mères et les petits enfants.

Par les vues de la Providence, la Miséricorde doit y poursuivre son but et y accomplir d'abord l'œuvre pour laquelle elle a vu le jour. Pour lors, le Misericordia Hospital de Milwaukee étend le champ d'action propre aux filles de Mère de la Nativité, et, en peu de temps, il acquiert une réputation enviable que l'American College of Surgeons sanctionne par une approbation officielle. On y projette, en ce moment, de vastes constructions. Les deux cents lits actuels ne suffisent pas. Dix-huit religieuses, quelques infirmières graduées et cinquante étudiantes de l'école des gardes-malades veillent sur les souffrants de l'hôpital. Elles ont été aidées considérablement durant la guerre par des infirmières militaires, les Cadet Nurses. Milwaukee est un exemple de la solidité croissante des œuvres de la Miséricorde.

Le 8 décembre 1908, lord Grey, gouverneur général du Canada, visite la communauté. Faveur insigne ! C'en est une de celles que Dieu accorde parfois au dévouement méconnu. Monsieur l'abbé Dupuis est chargé de porter la parole à Son Excellence au nom de l'institut. Il s'acquitte de ses fonctions en des phrases simples et précises qui rappellent délicatement l'origine, le but, les difficultés, les ressources et les progrès de l'œuvre. En voici un bref extrait, où le langage pique l'attention par un ton de bonhomie charmante: « L'institut, dit-il, s'alimente, à peu près uniquement, aux sources de la charité privée. Et cependant, rien qu'ici à Montréal,

depuis soixante ans, pas loin de 35.000 êtres humains, mères et enfants, ont été secourus à notre maternité et à notre crèche. Nos religieuses, c'est le cas de le dire, portent fort dignement leur titre de Sœurs de Miséricorde. Votre Excellence et madame la comtesse Grey s'en pourront d'ailleurs convaincre, quand monsieur le docteur Lachapelle et ses distingués médecins adjoints vous promèneront à travers les berceaux blancs de leurs petits protégés.» Monsieur le gouverneur répond à ce discours en des termes extrêmement délicats qui sont ceux d'un philanthrope tout dévoué aux œuvres d'assistance et porté à donner son appui si précieux à celles qui se penchent le plus sur la misère humaine.

C'est en 1909 que se règle le cas de la crèche du Sault-au-Récollet. On se rappelle que, légalement, cette propriété, don de monseigneur Bruchési, n'appartient pas encore à la Miséricorde à cause des titres inaliénables qui la grèvent et qui ont forcé jusqu'ici les intéressés à se contenter d'un bail de location. Mais comme le besoin d'une crèche plus spacieuse se fait sentir et que l'on veut en construire une, il faut que la Miséricorde cesse d'être, là, locataire et y devienne propriétaire.

Alors, l'abbé Charles-Philippe Trottier de Beaubien, curé du Sault-au-Récollet, s'empare de cette affaire embrouillée. Pour commencer, il obtient de la fabrique de sa propre paroisse, comme des messieurs de Saint-Sulpice, une renonciation en bonne et due forme à leurs droits respectifs sur cette propriété. Puis, il confie ces documents à monsieur

l'avocat Lamothe, futur juge, qui se rend à Québec pour demander au gouvernement d'accorder à monseigneur Bruchési la permission de donner la résidence Saint-Janvier aux Sœurs de Miséricorde. La démarche ayant réussi, on rédige un acte de donation et d'acceptation que les parties en cause signent le jour de la Sainte-Madeleine, 22 juillet 1909.

Libre enfin de construire, on se met à l'œuvre immédiatement. La nouvelle crèche sera sous le vocable de Saint-Paul, en l'honneur de monseigneur Paul Bruchési. Elle ouvrira ses portes aux petits enfants le 2 novembre 1911, et, le 5 décembre suivant, elle sera solennellement bénite par l'archevêque de Montréal.

Signalons ici que monsieur le curé Beaubien, qui a obtenu le règlement de cette question, se retirera à la maison mère de la Miséricorde, en septembre 1910, et que, pendant les quatre années qu'il y vivra, c'est-à-dire jusqu'à sa mort survenue le premier juillet 1914 à l'Hôtel-Dieu de Montréal, il rendra à la communauté des services importants, comme celui de recueillir sur l'institut des notes nombreuses dans l'intention d'en écrire l'histoire ou, en tout cas, de servir l'histoire et les historiens futurs de la Miséricorde.

Au cours de l'été de 1909, vers le commencement du mois d'août, le lieutenant-gouverneur de la province de Québec, sir A.-P. Pelletier, visite l'institut de la rue Dorchester. Il est reçu par mère Sainte-Cécile et présenté à la communauté par monsieur le chanoine Émile Roy, supérieur ecclésiastique, lequel

attire sur l'apostolat discret des religieuses l'attention de l'excellent chrétien qu'est son Excellence monsieur Pelletier. Très touché, celui-ci répond en se demandant comment il se fait que des cœurs peuvent ne pas s'émouvoir devant le bien qui s'opère dans une semblable institution. Il avoue saisir sans peine « ce que cette œuvre a de grand et de beau du point de vue social chrétien ». Rien de plus suave que de l'entendre aussitôt ajouter ces mots délicieux: « Si ma main était aussi riche que mon cœur voudrait qu'elle le soit, vous auriez, je vous l'assure, tout l'or et tout l'argent dont vous avez besoin... » Aux madeleines, Son Excellence dit qu'il les appelle ses sœurs parce qu'il juge qu'une âme qui souffre est vraiment sœur de la sienne. Pour les pénitentes, l'illustre visiteur a des paroles qui en font pleurer plusieurs. Et lui-même est ému jusqu'aux larmes, ensuite, lorsqu'il passe dans les salles des petits enfants, à travers les berceaux tout blancs comme de la neige.

Ces circonstances sont des haltes où l'on regarde la route parcourue. Dans notre cas, elles permettent de constater que la Miséricorde, tout en faisant une œuvre indispensable, étend chaque jour davantage son prestige. Ainsi s'avance le moment où elle jouira pleinement de l'estime du public. Dieu l'y prépare.

À l'occasion du congrès eucharistique de Montréal, durant la grande semaine du 8 au 13 septembre 1910, les cardinaux Vannutelli et Logue, le premier, légat du pape, et le second, archevêque d'Armagh, en Irlande, ainsi que de nombreux évêques et pré-

lats, sont conduits à la rue Dorchester par monseigneur Bruchési qui y exerce à l'aise son magnétisme irrésistible à l'intense satisfaction de toute la communauté.

Le lendemain du congrès, 13 septembre, le père Zénon Bernier, chapelain de l'institut depuis cinq ans, quitte son poste pour cause de santé. C'est le père Jodoïn qui lui succède et revient à la charge, c'est le temps de le dire, pour cinq années lui aussi cette fois.

En février 1911, monsieur l'abbé Odilon Dupuis établit une association de « petites dames patronesses », par laquelle, bien sérieusement, des enfants de bonnes familles font l'apprentissage de la charité en venant au secours des petits de la crèche. En décembre de la même année, le même abbé, fils du fondateur de la maison Dupuis, obtient de cette dernière l'envoi du « Père Noël » avec des jouets et des bonbons comme étrennes. À ce sujet, l'annaliste écrit finement: « Comme il est très chargé et très pressé, le vieux Noël ne prend pas la peine de se glisser selon l'usage par la cheminée, mais il s'introduit par la grande porte de la rue LaGauchetière, en sonnant du cor et en faisant un tel vacarme qu'on se croirait envahi par toute une armée ! »

Rappelons ici qu'au cours de cette année 1911, exactement le 2 novembre, nous l'avons déjà signalé, la crèche Saint-Paul récemment construite ouvre ses portes à une ribambelle de petits enfants et se prépare à recevoir le 5 décembre suivant, de monseigneur Bruchési, une bénédiction solennelle.

C'est en 1912 que la Miséricorde voit dans ses

murs et entend la parole fort éloquente de l'orateur éblouissant qu'est l'abbé Thellier de Poncheville, puis du père de cet abbé, monsieur le comte de Poncheville, et d'un homme politique d'une grande popularité, monsieur Frédéric-D. Monk.

C'est en juillet 1912 qu'ont lieu l'exhumation, la translation et la mise dans un caveau spécial, sous la chapelle, des restes mortels de la fondatrice de l'institut, Mère de la Nativité. Le corps est trouvé intact. On distingue la forme de l'habit religieux qui le recouvre, mais qui tombe en poussière au moindre toucher. Seule la mâchoire inférieure est disjointe. Les religieuses contemplent cette dépouille avec une admiration muette et un attendrissement profond. Elles y appliquent chacune un objet intime, chapelet ou crucifix.

Un mois après, le 8 août, dans une lettre à mère Sainte-Cécile, monseigneur Bruchési remercie l'institut de sa représentation imposante aux fêtes du quinzième anniversaire de son sacre à la cathédrale. Le vénéré archevêque se montre toujours chaleureux : « Vous avez prié pour moi, je le sais, dit-il, et les pieux souhaits que vous m'avez adressés m'ont vivement touché... Oui, voilà quinze ans que j'ai été sacré archevêque de Montréal, et, avec le temps, le fardeau que le divin Maître a placé sur mes épaules ne se fait pas plus léger. Je suis convaincu que vos ferventes prières m'aident à le porter... Que Dieu, en retour féconde vos œuvres !... » Le cher pontife tient donc en haute estime le cortège des âmes consacrées à Dieu en son diocèse, surtout les Sœurs de Misé-

ricorde, ce qui leur est un gage des bénédictions divines.

Enfin, pouvons-nous dire puisque l'administration de mère Sainte-Cécile achève, le 19 décembre 1912, le conseil général accepte en principe d'aller fonder un hôpital dans l'État de l'Illinois, aux États-Unis, à plus de mille milles de Montréal, dans une petite ville de huit mille habitants, du nom de Pana, qui est un centre minier important. Mais, en fait, la fondation n'aura lieu qu'en janvier 1914.

En 1913, mère Sainte-Cécile sort de charge et part pour Ottawa où elle est nommée supérieure. En 1915, elle revient à la maison mère. En 1924, elle célèbre ses noces d'or de profession. En 1925, elle part pour New-York. En 1932, elle rentre de nouveau à la maison mère, à 80 ans, pour prendre sa retraite au milieu des anciennes. En 1934, elle en est à son jubilé de diamant. À cette occasion, Son Excellence monseigneur Aldée Desmarais, alors auxiliaire de Saint-Hyacinthe, dit la messe jubilaire et donne le sermon en ayant soin de rappeler le souvenir du « saint curé Lessard », son bienfaiteur insigne et le frère de mère Sainte-Cécile. En 1935, le premier juin, à 83 ans, l'ancienne mère générale quitte ce monde.

C'est le temps de dire que ce qui a été la marque de sa vie maintenant disparue d'ici-bas, ce fut la fermeté de caractère, cause de timidité parfois chez les sœurs obligées de traiter avec elle, mais élément de force pour le bien dans les tâches où, ainsi, elle a

beaucoup favorisé l'affermissement des œuvres de la Miséricorde.

Ferme, mère Sainte-Cécile maintenait sans cesse le nerf de la discipline, le silence de règle, la pauvreté, la charité, le renoncement, la discrétion. Par exemple, c'est à elle que l'institut doit la rédaction et la publication de son premier « Directoire » ou « coutumier », résumé et commentaire des constitutions que le chapelain, le père Joseph Jodoin, oblat, présenta aux sœurs dans une conférence où il signala que le nouveau petit livre était, au fond, l'œuvre de monseigneur Bourget, contenant « son grand amour de Dieu et son grand cœur si charitable, si apostolique ». Mère Sainte-Cécile eut l'intime joie, ce jour-là, de mettre entre les mains de ses sœurs une splendide règle de conduite, rempart contre les défaillances de la nature, levier de toutes les puissances de l'âme, fondement de l'édifice spirituel qu'est la sainteté.

* * *

Mère Saint-Hilaire succède à mère Sainte-Cécile. Elle sera supérieure générale durant douze ans, de 1913 à 1925.

Dans le monde, mère Saint-Hilaire portait le nom de Marie-Laure-Léontine Fortin. Elle naquit à Saint-Simon de Rimouski, au Canada, le 24 mars 1869. Ses parents, solidement chrétiens, reconnurent vite que ce don du ciel était précieux. Ils ne tardèrent pas à envoyer l'enfant à l'école et l'encouragèrent dans ses études. Le succès couronna l'effort. Il fit

de mademoiselle Fortin une institutrice qui, vers 1896, enseignait dans un village de sa région, à Val-Brillant. Il suscita les plus belles espérances de la part du monde. Celui-ci eut alors des sourires pour cette jeune fille de qualité qui, après réflexion, crut meilleurs ceux de la vie religieuse et entra à la Miséricorde de Montréal, le 26 août 1897, à l'âge de 28 ans.

Au noviciat, on remarqua tout de suite sa prudence et son discernement. On se plut à admirer son esprit de religion, son amour de la règle et son sens de la discipline. Elle se révélait un sujet précieux. Admise à la profession le 8 septembre 1899, elle se montra fidèle à ses engagements. Aussi, huit ans plus tard, au chapitre de septembre 1907, elle fut choisie comme secrétaire générale du conseil d'administration de mère Sainte-Cécile; puis, les capitulantes des élections de 1913 la désignèrent pour supérieure générale.

Or, sous son administration, comme sous celle de mère Sainte-Cécile, on s'est occupé de consolider les missions existantes plutôt que d'en créer de nouvelles. Il y eut cependant quelques fondations, tandis que les anciennes prospérèrent.

En janvier 1914, cinq sœurs de la Miséricorde de Montréal sont envoyées à Pana, Illinois, avec trois aides laïques. Mère Saint-François-de-Sales, secrétaire générale, dirige la caravane qui s'en va prendre soin d'un hôpital récemment construit, à la tête duquel, en septembre seulement, sera placée comme supérieure sœur Marie-de-Jésus.

Cet hôpital, comme celui d'Oak-Park, a une histoire frappante. Pendant 50 ans, Pana avait eu les services du docteur J.-H. Huber, médecin protestant de grande réputation dans le public. À sa mort, en 1912, il avait laissé une somme de vingt mille dollars destinée à la construction d'un hôpital pour la localité. Son épouse, madame Amanda Huber, devant exécuter ses volontés, elle s'adressa, bien que protestante elle aussi, au curé de l'endroit, l'abbé John Moroney. Elle lui demanda de s'occuper du projet et de voir à confier l'œuvre à des religieuses catholiques. Au don de son mari, elle ajouta le sien, une somme de seize mille dollars et un terrain de quatre mille dollars.

L'abbé Moroney fit les démarches nécessaires. Il visita l'hôpital d'Oak-Park tenu par les Sœurs de Miséricorde et sollicita des autorités la venue des mêmes religieuses à Pana. Il acheta un vaste terrain, et, le 12 mai 1913, il bénit solennellement la première pierre de l'édifice au cours d'une cérémonie qui fut « une véritable petite fête locale », comportant une procession à travers les rues, un concert, des discours et le pavoisement de plusieurs résidences. Pendant que le dévoué curé faisait appel à la générosité des gens pour payer toutes les dépenses de la construction, l'hôpital sortait de terre et s'élevait en belles briques imperméables jusqu'à un jour de janvier 1914 où il ouvrit ses portes aux religieuses de la rue Dorchester de Montréal et aux malades de Pana qu'il pouvait recevoir, une cinquantaine à la fois, en leur

assurant tous les soins que permettent les améliorations modernes.

Le Huber Memorial Hospital de Pana fait honneur à l'Église et à l'institut de Mère de la Nativité, en exerçant tous les jours un apostolat discret et catholique auprès d'une population protestante qu'il dessert avec un personnel compétent. Il conserve le souvenir non seulement du philanthrope qui l'a fondé, mais aussi et surtout du prêtre qui en fut la cheville ouvrière. L'abbé Moroney, devenu monseigneur, s'éteignit à l'hôpital même, en 1945, après une douloureuse et longue vieillesse.

En octobre de cette même année 1914, la Miséricorde de Montréal entre à Toronto, capitale de la province d'Ontario, au Canada, et s'y établit.

Le gouvernement de cette province était alors embarrassé par des maisons d'enfants abandonnés qu'il ne savait à qui confier. Lui-même songea à des religieuses catholiques et s'adressa à Son Excellence monseigneur McNeil, archevêque de Toronto. De passage à Montréal, le 14 janvier 1914, monseigneur McNeil entretient mère Saint-Hilaire et son conseil du projet en cours. La communauté hésite, vu les énormes charges déjà assumées et la pénurie des sujets. Mais monseigneur Bruchési lui disant d'accepter, elle délègue à Toronto, le 2 avril, deux mères du conseil qui se rendent conférer avec monseigneur McNeil. La guerre qui vient de se déclarer fait craindre. Toujours est-il que le 16 octobre suivant, sœur du Saint-Cœur-de-Marie, future première assistante générale, est nommée supérieure et fonda-

trice de la mission nouvelle. Le 19, elle part pour Toronto avec une des assistantes générales. Le 21, deux autres sœurs la rejoignent. Le 22, toutes s'installent, rue Bond, dans l'ancienne académie Saint-Ignace, appartenant à l'archevêché. Elles ne jouissent cependant que d'une partie des locaux, l'autre continuant de servir à des classes. Logement convenable, mais bien chauffé seulement aux jours de la présence des élèves; le dimanche et les congés, le concierge s'en va et les sœurs grelottent, sauf quand elles sortent pour visiter leurs bienfaitrices tandis que la moins frileuse garde la maison.

En juin 1915, à la fin de l'année scolaire, les salles sont converties en clinique de maternité et en pouponnière. Il y a plus d'espace. Il y a aussi deux religieuses nouvelles venues de Montréal se joindre aux fondatrices.

L'institution est sous la dépendance absolue de l'archevêché auquel les religieuses doivent recourir en tous les besoins nombreux de leur œuvre délicate. Dès 1920, malgré la pauvreté, il faut agrandir. Deux maisons sont achetées pour permettre aux sœurs de voir à l'organisation d'un hôpital général. Le St. Mary's Hospital de Toronto, pendant longtemps, ne jouira pas, semble-t-il, de la prospérité des fondations-sœurs, mais un très bel avenir lui est sans doute réservé en récompense des sacrifices que son personnel a connus.

Ces deux fondations de Pana et de Toronto coïncident avec le déclenchement de la grande guerre européenne de 1914-1918. Mère Saint-Hilaire met

son institut en branle pour une croisade inlassable de piété et de charité. Chaque matin, elle fait réciter avec une foi très vive la prière de Sa Sainteté le pape Benoît XV pour la paix. Elle organise par toute la maison des processions en l'honneur du Sacré-Cœur, de la très Sainte Vierge et de saint Joseph. Elle suscite des ouvriers où l'on travaille des journées entières, et même la nuit, à confectionner des habits et des vêtements pour les soldats.

Mère Saint-Hilaire est elle-même d'une piété remarquable. Piété envers les âmes au salut desquelles elle a le souci constant de travailler. Piété envers sa communauté dont elle regarde la règle, à l'instar de saint François d'Assise, comme la « moelle » de l'Évangile. Piété envers monseigneur Bourget et Mère de la Nativité qu'elle considère comme un père et une mère chargés par Dieu d'inculquer l'esprit de famille à son institut. Piété envers Marie qu'elle invoque toujours sous le titre de « Mère de Miséricorde ». Piété envers le Sacré-Cœur dont elle est la zélatrice ardente comme garde d'honneur. Un jour, en une fin d'année, le 24 décembre 1924, dans une lettre où elle invite toutes ses sœurs de Montréal et des missions à remercier Dieu des progrès sensibles de leurs œuvres, elle écrit ces lignes qui la dépeignent parfaitement: « Je vous envoie un calendrier à l'effigie du Sacré-Cœur. Puisse-t-il être, ce divin Cœur, comme le point de ralliement de toutes vos actions, et puissiez-vous ne passer aucun jour sans méditer la pieuse pratique inscrite qu'il vous présente sur cette feuille bénie. Pratique qui attirera

sur vous et sur la communauté des bénédictions de choix. »

Depuis de nombreuses années, en effet, mère Saint-Hilaire travaille à répandre la dévotion au Sacré-Cœur. C'est sans doute un peu à cela qu'est dû, selon la promesse de Notre-Seigneur à sainte Marguerite-Marie, le succès de ses entreprises. En 1913, elle a établi chez les Sœurs de Miséricorde l'archiconfrérie de prières et de pénitence, et le père Marie-Antoine Clément, assomptioniste, avec lequel elle a en cela collaboré, lui avoue, dans une lettre du 14 octobre de cette même année, qu'il a appris « avec une joie bien profonde » sa « récente élection comme supérieure générale » de l'institut. « Il y a là, dit-il, le doigt de Dieu, et l'intervention du Sacré-Cœur. » Et il ajoute: « C'est la première pensée qui m'est venue en apprenant cette nouvelle. Vous avez été son apôtre: non seulement vous l'avez aimé vous-même, mais vous l'avez fait aimer par d'autres, en répandant partout sur votre passage la connaissance de son nouvel appel miséricordieux, par l'Archiconfrérie de Prières et de Pénitence. Et Il vous nomme Mère Générale pour Lui donner la joie de Lui amener votre institut tout entier. Ah! quel grand et fécond généralat sera le vôtre, ainsi placé sous la garde du Sacré-Cœur de Jésus! »

Prévisions très justes! Sous l'administration de mère Saint-Hilaire, l'œuvre de la crèche devient de plus en plus florissante. De hauts dignitaires de l'Église et de l'État, comme Son Éminence le cardinal Bégin, archevêque de Québec, visitent la Miséri-

corde. De grands travaux de réparations sont faits à la maison mère, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur. Des améliorations considérables sont accomplies: installation d'un générateur d'électricité et d'un système de chauffage nouveau et centralisé, restauration de la chapelle, puis du réfectoire des gardes-malades, de celui des pénitentes, du caveau-cimetière, des salles d'opération et de stérilisation; construction d'un mur autour du terrain et d'un atelier de menuiserie; achat d'une belle propriété à Cartierville, sur les bords de la rivière des Prairies; transformation presque complète de la maison de la rue Dorchester où se fait l'organisation d'un petit hôpital bien moderne propre à fournir des revenus.

Durant cette période, les maisons filles progressent comme la maison mère.

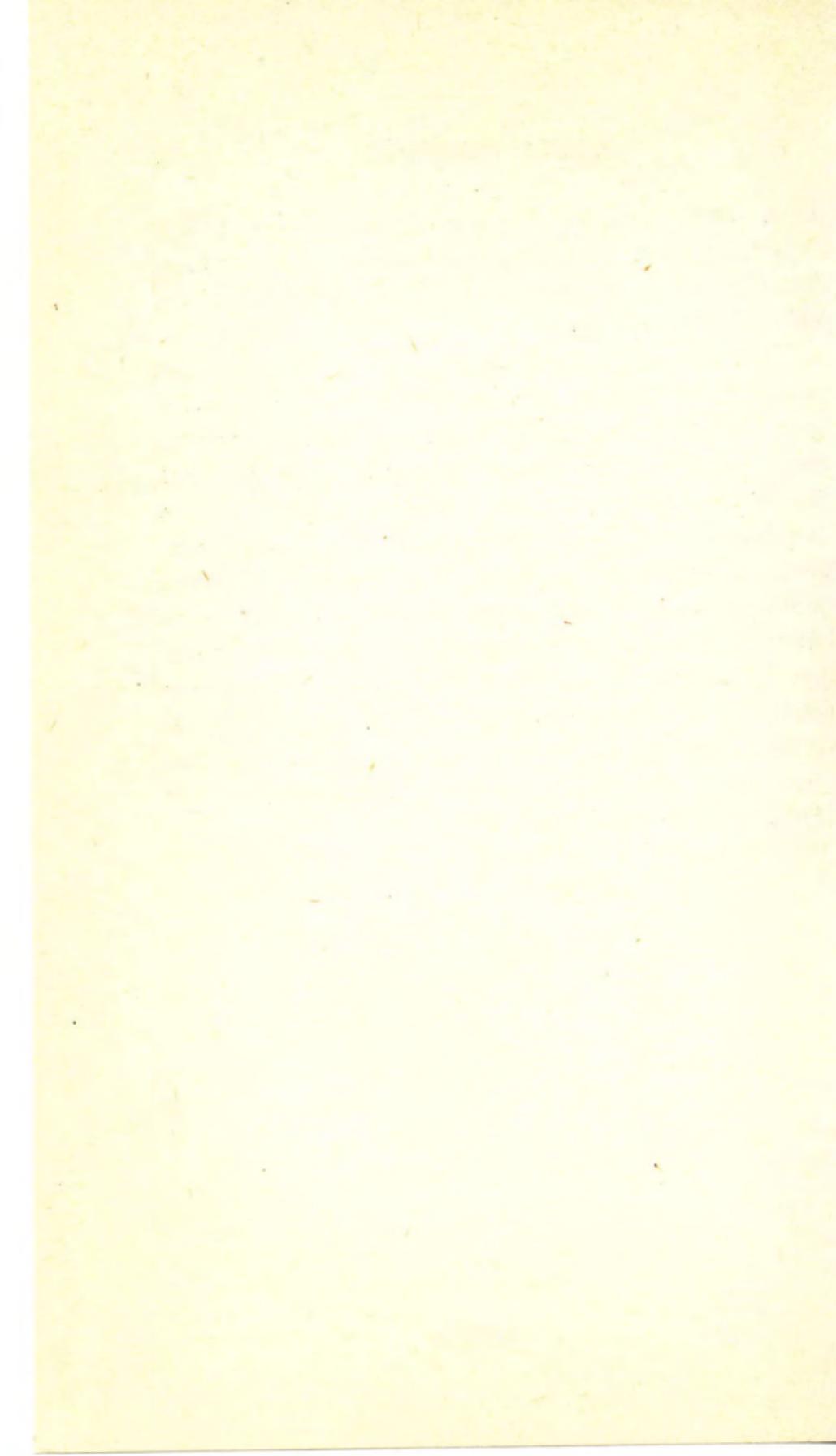
Ottawa acquiert un immeuble et y aménage l'hôpital Sainte-Marie contenant vingt-cinq lits. New-York construit une aile vaste pour ses gardes-malades, après avoir installé un laboratoire pathologique, une clinique pré-natale et post-natale, et un département de rayon X. Winnipeg, en passant sous l'autorité ecclésiastique d'un nouveau pontife dans la personne de monseigneur Alfred-Arthur Sinnott, premier archevêque du lieu, décide qu'il faut adjoindre à sa maternité et à sa crèche un hôpital général et une école d'infirmières en ce qui devient le « Misericordia Hospital » reconnu officiellement par l'Association catholique des Hôpitaux. Saint-Norbert reçoit de monseigneur Cherrier le don d'un terrain attenant à sa propriété. Edmonton paie sa dette,

construit et, du fait, augmente son espace de plus des deux tiers. Green-Bay, un majestueux édifice depuis 1912, prend place en 1920 au milieu des hôpitaux officiellement reconnus par « The American College of Surgeons », grâce à l'habile réorganisation opérée par sa supérieure d'alors, devenue dans la suite la secrétaire générale de l'institut, mère Marie-Claire. Harstdale fait une ombre à ce riche tableau en devenant un fardeau trop onéreux et en se livrant à d'autres mains au cours de l'année 1919, après la mort de sa directrice, sœur Sainte-Catherine, que la « grippe espagnole » a terrassée. Le Sault-au-Récollet active dans les familles l'adoption de ses bambins qui sont remplacés par d'autres petits, avides d'air pur. Oak-Park achève en mai 1922 la construction d'une aile qui permet à l'hôpital de recevoir jusqu'à 175 patients et celle d'un pavillon qui héberge les gardes-malades. Milwaukee accepte l'œuvre des filles-mères et des berceaux, diminue de beaucoup sa dette et agrandit l'hôpital. Pana bâtit une demeure renfermant une chapelle et du logement pour les religieuses et les gardes-malades. Toronto achète deux maisons sur la rue Jarvis afin d'y étendre son œuvre propre et d'y adjoindre un hôpital général.

Dans son rapport au chapitre de 1925, mère Saint-Hilaire déclare que toutes les missions ont été régulièrement visitées au moins tous les deux ans. Si elle remarque que les fondations ont été rares, « ce n'est pas, dit-elle, que les demandes aient fait défaut », c'est qu'il « n'eût pas été sage, ni même

juste, d'entreprendre de nouvelles œuvres », quand l'administration était obligée de surseoir aux demandes pourtant pressantes de personnel de chacune des maisons elles-mêmes.

Mais celles-ci, durant ce laps de temps, ont toutes prospéré. « Faut-il nous en réjouir », écrivait mère Saint-Hilaire, en 1925, à la fin de ses deux sexennats ? « Oui, sans doute, puisque nous pouvons par là faire plus de bien aux âmes et étendre encore davantage le règne de Dieu. Mais je ne vous cache pas, mes chères Sœurs, que ces succès matériels dans quelques-unes de nos missions me font peur ! » À l'exemple de sainte Thérèse, la vénérée mère craint que la prospérité matérielle ne nuise à la ferveur spirituelle. Sa crainte engendre de la sagesse. D'autre part, elle se réjouit de constater « les conversions nombreuses qui ont lieu » par la piété ardente et le zèle ardent de ses filles.



CHAPITRE X

Cartierville

1920-1925

Depuis ses nocés d'or, l'institut de la Miséricorde s'avance à grands pas vers la maturité. La vie circule avec plus d'abondance et d'intensité dans ses artères. Les fondations se sont d'abord multipliées, puis elles se sont fortifiées. Durant quinze ans, de 1914 à 1929, aucune mission nouvelle ne sera établie, ce qui permettra aux anciennes d'accroître leur personnel, au moins dans la mesure du strict nécessaire. Incontestablement, Dieu n'a pas cessé de bénir l'œuvre de Mère de la Nativité et de lui donner croissance constante, malgré son cachet très particulier et délicat et en dépit des oppositions qui diminuent cependant avec les années.

Selon la Semaine religieuse de Montréal du 18 janvier 1923, les Sœurs de Miséricorde, par les crèches dont elles s'occupent depuis soixante-quinze ans, ont procuré la grâce insigne du baptême à près de cinquante mille enfants, elles ont fourni asile à plus de soixante mille infortunées, elles ont assisté à deux cent cinquante abjurations et conversions à la vraie foi. Ces chiffres consolants représentent

un apostolat sérieux et efficace. L'Église et l'État ont raison d'accorder leur appui à l'entreprise de la rue Dorchester. Les âmes charitables qui l'ont soutenue de leur dévouement ou de leurs deniers se félicitent cordialement du succès.

Or, cet arbre à la sève généreuse va maintenant produire un fruit auquel nous allons nous arrêter d'une façon spéciale dans ce chapitre, à cause de son importance aux yeux de la communauté et du public. Nous voulons parler de Cartierville. Lors du centenaire, Cartierville sera le centre de tout l'institut, c'est-à-dire la tête et le cœur, la tête comme maison mère imposante et spacieuse, le cœur comme noviciat, ce foyer brûlant où naissent et se forment les membres nouveaux du corps religieux de la Miséricorde.

Mais avant de prendre la place que Cartierville occupera un jour dans l'institut, des années passeront au cours desquelles se fera lentement l'histoire de ce monument qui deviendra maison mère en 1930.

* * *

Depuis le 7 septembre 1915, c'est monsieur le chanoine Laurent-Étienne Cousineau qui remplit les fonctions de supérieur ecclésiastique de la Miséricorde comme successeur de monseigneur Émile Roy, vicaire général de Montréal. Ce jour-là, monseigneur Bruchési faisait une conférence aux religieuses et annonçait cette nomination. Le lendemain, monseigneur Roy présentait monsieur le chanoine Cousineau à la communauté en louant son zèle, sa prudence et

sa bonté. À la fin de son allocution, il dit avec un sourire: « Si vous réussissez jamais à le faire fâcher, c'est que vous posséderez à un haut degré l'art d'engendrer chicane ! » À cela, le nouveau supérieur répondit sur le même ton: « C'est donc que je me suis corrigé en vieillissant, car je me souviens que monsieur Roy, quand il était mon élève en syntaxe à Sainte-Thérèse, m'a fait fâcher plus d'une fois ! » Ce fut un grand éclat de rire en même temps qu'une profonde satisfaction chez les sœurs. Cette réflexion révélait la présence de qualités très aimables dans le cœur du père spirituel à qui la Providence venait de confier l'institut et qui, pendant quatorze ans, de 1915 à 1929, se montrera en toute circonstance, pour chacun des membres de cette famille, doux, gai, bon, affable, prévenant.

La santé de monsieur Cousineau était précaire. Elle ne lui permit pas de donner à la Miséricorde tous les soins que ses talents auraient pu lui fournir. Elle le laissa néanmoins se dévouer suffisamment pour que sa présence fût précieuse aux moments opportuns, comme en celui de la fondation de Cartierville.

Monsieur Cousineau vivait à l'archevêché, comme monseigneur Roy. Il y était entré en 1892 et y possédait le titre de chanoine titulaire depuis 1894, dans des services de chancellerie et d'administration.

Né à Saint-Laurent, près de Montréal, il appartenait à une famille à l'aise dont le père, cultivateur, était aussi un habile homme d'affaires. Parmi les treize enfants de la famille, neuf survécurent et trois

se sont illustrés: monsieur le chanoine lui-même, puis monseigneur Herménégilde, qui fut curé de Saint-Pascal-Baylon de Montréal, et monsieur le juge Philémon, de la cour supérieure. Ordonné prêtre à Montréal, le 18 septembre 1886, par monseigneur Fabre, monsieur le chanoine avait ensuite étudié durant trois ans à Rome d'où il était revenu, en 1889, docteur en théologie et en droit canonique. Il fut vicaire deux ans, à Sainte-Thérèse. Il entra ensuite dans le personnel de l'archevêché. Il en fera partie depuis trente-cinq ans, lorsqu'il cessera d'être supérieur ecclésiastique de la Miséricorde.

* * *

Le père Joseph Jodoin, oblat, avait, au mois d'août 1915, abandonné la charge d'aumônier de la rue Dorchester. Au cours de septembre suivant, dans le mois même où monsieur le chanoine Cousineau devenait le supérieur, la Miséricorde de Montréal recevait comme aumônier le père Joseph-Uldéric Robert, qui exercera ses fonctions durant quatre ans, c'est-à-dire jusqu'à septembre 1919.

Né le 19 août 1882, à Saint-Éphrem d'Upton, dans la province de Québec, au Canada, ancien élève des Jésuites et des Sulpiciens de Montréal, le père Robert s'était consacré à Dieu chez les Oblats où il se livrait avec un grand zèle aux tâches que ses chefs lui confiaient. Ordonné prêtre par monseigneur Duchamel, le 25 mai 1907, économiste au scolasticat Saint-Joseph d'Ottawa et à Maniwaki durant cinq ans, desservant de la paroisse Sainte-Famille d'Ottawa

durant un an, puis durant un an aussi vicaire à Saint-Pierre de Montréal, le dévoué père arrivait à la Miséricorde à l'âge de trente-trois ans, avec une certaine expérience et beaucoup de feu. Austère, actif, habile et pratique, le père Robert laissera une empreinte dans la communauté de Mère de la Nativité. Mais son stage ne sera pas long. En 1919, il retourne à Ottawa pour succéder précisément au père Jodoin, récemment décédé, comme aumônier à la maison mère des Sœurs Grises de la Croix. En 1921, il redevient économe, cette fois à Saint-Sauveur de Québec. En 1923, les autorités le nomment supérieur des gardiens du sanctuaire de Notre-Dame-du-Cap, au Cap-de-la-Madeleine, près des Trois-Rivières. En 1925, il rentre dans le ministère paroissial comme curé de Sainte-Madeleine, près du sanctuaire qu'il quitte. En 1927, la Providence le ramène à Ottawa, pour en faire le recteur de l'université. En 1930, il passe au scolasticat Notre-Dame, à Richelieu, près de Montréal, comme premier supérieur de cette importante maison de formation où il ne sera remplacé qu'en 1936. Peu de temps après, le père Robert partait pour l'Ouest où il travaille encore aujourd'hui au salut des âmes.

* * *

En septembre 1919, à sa sortie de la Miséricorde, le père Robert cédait sa place au père Joseph-Marie Boyon, oblat. Le père Boyon occupera ce poste durant onze ans, exactement de septembre 1919 à mars 1930. Son règne s'identifie avec l'histoire de

Cartierville. Nous ne pouvons omettre de signaler ce détail important.

Le père Boyon était une personnalité remarquable.

Né à Insmain, dans la province de Lorraine, en France, le 18 mai 1875, il avait fait ses études au collège Saint-Louis-de-Gonzague, à Bruxelles, et à Notre-Dame-de-Sion. Entré chez les Oblats en 1896, il était ordonné prêtre, à Liège, en Belgique, le 13 juillet 1902, par le nonce papal, futur cardinal, monseigneur Granito di Belmonte. Le 8 septembre 1903, il arriva à l'Université d'Ottawa, en pleine capitale du Canada. Il y enseignait les lettres depuis seize ans quand il fut appelé à l'aumônerie de la Miséricorde.

Au milieu des religieuses, des novices, des postulantes, des gardes-malades, des madeleines et des protégées, le père Boyon se montrait d'une science étendue, d'une sagesse sûre et d'une sollicitude paternelle. Ce prêtre, habitué à l'étude et à l'enseignement, versé dans la littérature profane et les auteurs de vie spirituelle, sut se faire grandement apprécier des personnes auprès desquelles il remplit durant onze ans le saint ministère. C'est qu'à la connaissance profonde des choses il joignait un amour très vif des âmes. À la Miséricorde, son souvenir demeure.

* * *

Mais le changement le plus gros qui projette ses ombres et ses clartés sur Cartierville, c'est celui qui s'opère à la tête de l'archidiocèse de Montréal.

Monseigneur Bruchési ne cessait depuis des années d'entourer la Miséricorde de ses tendresses. Il présidait les professions, donnait des conférences, faisait les meilleures nominations de supérieurs et d'aumôniers, répondait lui-même aux lettres de la mère générale par des missives chaleureuses et intimes.

En 1919, il revient malade de son dernier voyage en Europe. En février 1920, il entre à l'hôpital des Sœurs de Miséricorde de New-York pour un séjour prolongé, quoique dans l'espoir d'une guérison rapide. En avril suivant, revenu à Montréal, il fait une visite à la rue Dorchester. « C'est toujours le bon pasteur au cœur délicat », souligne l'annaliste. Le 8 août, il reçoit de la maison mère les vœux qui célèbrent le vingt-troisième anniversaire de son sacre en 1897. « Vous avez à mon endroit, ma vénérée mère, je vous l'ai déjà dit, répond-il le même jour, des traditions qui me rappellent les bontés de ma propre mère. » Le 31 décembre, il reçoit les visites du jour de l'an: les sœurs remarquent que « monseigneur a l'air bien fatigué ».

En 1921, de la mi-juin à la fin de juillet, il passe quelques semaines à Cartierville chez les Sœurs de Miséricorde. Il est triste. Il languit. Rentré à l'archevêché, il désespère de sa guérison. En fait, il commence une nuit de près de vingt ans qui, dans les dernières années, avant cette éternité qui s'ouvrira pour lui en 1940, sera éblouie souvent de lueurs consolantes et magnifiques.

Le 8 octobre 1921, le Saint-Siège nomme monseigneur Georges Gauthier administrateur apostolique du diocèse. Le 14 février 1923, il en fait l'archevêque de Taronna et le coadjuteur de Montréal.

À ce moment-là, monseigneur Gauthier a cinquante ans, étant né le 9 octobre 1871. Ancien élève du collège et du grand séminaire de Montréal, ayant étudié trois ans à Rome où il conquiert le grade de docteur en droit canonique, monseigneur Gauthier fut, à 33 ans, le premier curé de la cathédrale de monseigneur Bruchési et l'un de ses chanoines la même année, en 1904. Le 24 août 1912, il recevait l'onction épiscopale comme évêque de Philippopolis et auxiliaire de Montréal. Le 19 juin 1920, il devenait recteur de la nouvelle Université de Montréal.

En sa personne, Montréal a donc un nouveau chef spirituel. Ce chef était déjà venu à la Miséricorde, soit pour prêcher, soit pour présider quelque cérémonie. Le 11 septembre 1921, juste à la veille de prendre en main l'administration du diocèse, il visite les filles de Mère de la Nativité pour leur avouer qu'il ne les connaît pas personnellement, mais qu'il est souvent entré dans leur chapelle afin d'y prier, d'y assister à la messe du matin et au salut du soir, « pour entendre et goûter le beau chant des religieuses ». Monseigneur déclare qu'il tient en grande estime la communauté et ses œuvres, d'autant plus que tout cela porte la marque de monseigneur Bourget qu'il regarde « comme l'un des plus éminents évêques de notre pays, sinon comme le premier de tous », et auquel il voue, en conséquence, un culte

très profond appuyé sur le bien considérable que le vénéré pontife a accompli, par ses fondations, à Montréal et dans toute l'Amérique du Nord.

Monseigneur Gauthier offre une nouvelle preuve de son affection pour la Miséricorde, le 16 janvier 1923, en venant y célébrer une messe pontificale très solennelle à l'occasion du soixante-quinzième anniversaire de la naissance de l'institut, puis en prononçant des paroles fort bienveillantes à la suite de l'émouvante allocution de monsieur l'abbé Joseph Dupuis, curé de Saint-Eusèbe de Montréal, et en donnant sa bénédiction avec des sentiments qui voudraient être ceux de monseigneur Bourget lui-même dont le souvenir a été rappelé en des termes très vivants par le prédicateur de la circonstance, ancien aumônier de l'œuvre de la crèche.

Monseigneur Gauthier aidera les sœurs de ses encouragements dans l'affaire de Cartierville. De lui, il fallait esquisser au moins légèrement la silhouette, ici, puisque, avec celle de monseigneur Bruchési, elle domine à l'entrée du domaine que nous abordons.

* * *

Ainsi, un jour, la très révérende mère Saint-Hilaire, supérieure générale, envoie les mères Saint-Aimé et Marie-du-Calvaire à l'archevêché pour faire part aux autorités diocésaines d'un plan suggéré par les besoins grandissants de l'institut.

Le local de la maison mère, rue Dorchester, est, en effet, devenu trop étroit à cause de l'augmentation du personnel et des œuvres. Pour y faire de la place,

il a déjà été question de transporter le noviciat au Sault-au-Récollet où l'on aurait construit sur le terrain de la crèche. De même, on a songé à agrandir sur la rue Saint-André. De plus en plus, une solution s'impose.

Le plan actuel consiste à trouver un endroit pour y élever une maison mère qui abriterait l'administration générale, le noviciat, les sœurs anciennes, les sœurs malades, les sœurs fatiguées et les sœurs de la retraite annuelle.

Après avoir écouté les envoyées de la mère générale, monseigneur Gauthier rétorque avec flamme: « Mais c'est une idée d'or que vous avez de vouloir mettre votre noviciat hors de la ville. La tranquillité de l'extérieur aidera les novices à la pratique du recueillement, et le bon air maintiendra les santés. »

Consulté, le supérieur des Sulpiciens, monsieur Labelle, trouve lui aussi que les novices n'habitent pas un endroit convenable et qu'elles auraient avantage à s'en aller, par exemple, au bout de l'île de Montréal.

Sainte-Anne-de-Bellevue a le premier choix. Les mères Saint-Laurent et Marie-du-Calvaire y rencontrent le curé, l'abbé Georges Chartier, futur supérieur ecclésiastique de l'institut. Elles y visitent le terrain d'une dame Pilon. Mais elles le jugent trop éloigné des communications. Le 25 mars 1920, les mères Saint-Laurent et Saint-Aimé se rendent à la Pointe-Claire et s'adresse à monsieur le curé Monjeau qui leur indique le terrain de monsieur Upton situé en pointe sur le lac Saint-Louis. Le 20 avril

suisant, sans doute sur la proposition du sulpicien, monsieur Labelle, qu'il connaît bien, monsieur Édouard Gohier se rend à la maison mère pour offrir aux mères du conseil général une visite à ses terrains de Saint-Laurent et de Cartierville. Le 22 avril, les mères Saint-Laurent et Saint-Aimé retournent à la Pointe-Claire pour s'enquérir auprès de monsieur Upton du prix de la propriété. Apprenant que l'année précédente une somme de soixante-quinze mille dollars a été refusée, elles se retirent décidées à ne pas verser un montant aussi élevé. Le même jour, en compagnie de monsieur le curé de Pointe-Claire et d'un monsieur Charlebois, elles visitent une pointe du nom de ce dernier et lui appartenant, d'une évaluation de soixante-dix mille dollars. Cette propriété étant avantageuse, la mère Saint-Hilaire et son conseil viennent discuter de l'affaire sur place, le premier mai. Le 3 mai, monseigneur Bruchési, consulté, passe par la maison mère. Il trouve élevé le prix de cette pointe Charlebois. Mais, avant de se prononcer, il désire y penser plus longuement. Le 5 mai, les mères font une seconde visite à Saint-Laurent et à Cartierville sur les terrains de monsieur Édouard Gohier. À Cartierville, elles examinent la propriété qui a environ quatre arpents carrés, soit 280 pieds par 384, et qui est entourée d'un rempart en pierres cimentées le long du rivage escarpé de la rivière des Prairies et des terrains qui l'avoisinent. Quatre maisons y sont établies, inhabitables en hiver.

Le site est idéal, en cet endroit. À quelques pas de l'église et de deux écoles dirigées par les frères et

les sœurs de Sainte-Croix, tout près du terminus des tramways et du boulevard Gouin qui longe la rivière venant du Sault-au-Récollet, le lieu est agrémenté d'un bois d'une centaine de cèdres, d'un jardin potager, d'un petit lac, de hêtres, de plaines, de peupliers, de lilas et d'arbustes. L'été, tout y est rafraîchissement. Le rempart porte une clôture bien jolie avec sa dentelle de fer et ses dessins élégants. Au delà, la rivière des Prairies étend sa nappe agitée de larges frissonnements par les rapides voisins.

Les mères de l'institut de la Miséricorde décident d'acheter cette propriété de monsieur Édouard Gohier. En attendant que les constructions s'y élèvent, les maisons continuent à servir. L'une d'elles est convertie immédiatement en une villégiature où les sœurs, par groupes de dix environ, à tour de rôle, peuvent se reposer. Elle est d'un style chinois, en forme de rotonde, et possède, non des trésors, mais toutes les commodités possibles, sous une agréable tourelle qui en domine le toit et qui invite à tous les délassements dont nos corps fatigués ou malades ont parfois besoin, au cours de l'été.

Des pauvres bénéficieront maintenant de ce qui a jadis servi aux riches. Dans cette nature somptueuse, la sainte pauvreté mettra son empreinte comme pour en faire hommage à Dieu. Les sœurs aménagent les lieux sans tarder, taillent les arbustes, préparent le jardin. Elles débordent de gratitude envers leurs mères du conseil général. N'oubliant pas saint Joseph dont une statuette, paraît-il, a été enterrée il y a vingt ans à cet endroit afin de con-

stituer le grand patriarche héritier de ce terrain au nom de l'institut de la Miséricorde, elles reconnaîtront cette faveur par une lampe qui brûlera à perpétuité devant une statue de saint Joseph à la maison de Cartierville.

* * *

Au cours de l'hiver suivant, les mères de la rue Dorchester s'attribuent le légitime et pieux privilège de confectionner elles-mêmes les linges blancs les plus fins pour la petite chapelle qu'elles font préparer à Cartierville dans une pièce de la villa. Sur leur instigation, monsieur Adélard Beaulne, le menuisier de la communauté, bâtit un autel sobre et beau pour cette chapelle. Pour la même fin, la maison mère cède le calice que lui a donné monsieur le curé Beaubien, du Sault-au-Récollet, lequel, de plus, prêtera un ciboire, pendant que les Sœurs de Miséricorde de sa paroisse fourniront le luminaire, chandeliers de cuivre avec souches, lampions avec bougies et petites jardinières. Deux statues seront offertes, l'une du saint Cœur de Marie par la maison de la rue Dorchester, l'autre de saint Joseph par monsieur le notaire Thomas Ducharme.

Au début du mois de mai 1921, quelques sœurs se rendent à Cartierville pour y aménager la maison. Le soir du 13 courant, mère Saint-Hilaire, supérieure générale, s'y fait conduire à son tour. Le lendemain, 14, messieurs Ducharme et Beaulne quittent Montréal en automobile, à cinq heures et demie du matin, amenant avec eux des religieuses. En réalité, on

s'en va fonder une mission qui sera, un jour, la plus importante de l'institut, puisqu'elle en deviendra la tête. Le notaire Ducharme ne peut s'empêcher de remarquer devant les filles de Mère de la Nativité que celle-ci doit tressaillir du haut du ciel à la vue des changements opérés depuis les débuts dans la famille qu'elle a fondée en un temps où il n'y avait pas d'automobile.

À sept heures du matin, ce 14 mai 1921, un samedi, veille de la Pentecôte, dans la coquette chapelle de la villa de Cartierville où quatorze religieuses de la Miséricorde sont réunies avec deux bienfaiteurs, monsieur l'abbé Bruno Roy, prêtre des États-Unis en vacances chez sa tante de l'endroit, monte à l'autel pour une prise de possession de ce domaine par la célébration de la sainte messe.

Trois chanteuses installées dans le bout du corridor qui sert de sacristie près de la chapelle, exécutent leurs plus mélodieux cantiques. L'une d'elles accompagne sur une petite guitare. Monsieur Ducharme fait l'office de servant. Au dehors, les oiseaux soulèvent et sèment partout leur gazouillis. Toute la nature fête avec éclat son Créateur au moment où Celui-ci monte sur un trône nouveau pour une immolation toujours ancienne, et pour un banquet où, sans table de communion, pressés en demi-cercle à ses pieds, les convives se nourrissent tous de lui.

Son action de grâces terminée, l'abbé Roy exprime aux religieuses sa joie d'avoir célébré cette messe et de pouvoir y revenir la répéter désormais chaque

matin. Il leur demande des prières pour le règlement heureux de certaines affaires de famille. Puis, il se retire. Messieurs Ducharme et Beaulne, qui ont communié, se disent enchantés eux aussi, et ils prennent le déjeuner dans une pièce à part. Les sœurs s'entassent dans leur petit réfectoire où elles dégustent leur café, non sans émotion, ce matin-là.

Le cérémonie finie, chacun retourne à ses affaires avec un bon souvenir. Le notaire ramène quelques religieuses à Montréal. Les autres, y compris la mère générale, retournent dans l'après-midi par le tramway.

Au cours de l'avant-midi, à 9 heures, le révérend père Théodoric, franciscain, de Montréal, vient faire l'érection du chemin de la croix qui est l'ancien du noviciat, proportionné au local. Ayant demandé depuis quand l'institut a une maison à Cartierville, il est surpris de constater qu'après huit jours seulement d'installation, les sœurs y possèdent déjà le saint sacrement, à condition, bien entendu, qu'elles soient toujours au moins cinq à occuper la maison. Et elles ne l'occuperont que l'été.

* * *

Les annales de Cartierville, au premier août 1922, un an après l'ouverture de la maison, racontent le geste de quelques sœurs qui, ce jour-là, ont préparé à mourir un vieillard abandonné.

C'est un mardi. Une délicieuse atmosphère d'été flotte sous les arbres et sous le soleil, sur l'herbe épaisse et sur l'eau en miroir de la rivière. Les reli-

gieuses, vers trois heures, sont à prendre une légère collation, quand de petits garçons viennent les avertir qu'il y a près du rivage un vieillard qui se lamente.

Les sœurs accourent. Elles trouvent, en effet, un vieillard de quatre-vingts ans à barbe et à cheveux blancs, qui gît par terre la tête sur la pierre, le visage ruisselant de sueurs au soleil, le front meurtri de vieilles blessures, le bras droit très souffrant, les habits imbibés de sang, les yeux fermés, la bouche entr'ouverte, balbutiant une demande à manger.

Des biscuits et du lait lui sont immédiatement apportés. Il dévore tout en un instant. L'un des enfants va chercher le constable de Cartierville. Celui-ci monte le malade sur le terrain. Le commissaire se rend ensuite téléphoner à la police de Montréal afin d'avoir une voiture.

Alors, trois sœurs, Sainte-Marguerite-Marie, Sainte-Bénédicté et Saint-Pierre-Claver, installent le vieillard de manière à ce qu'il repose sous la feuillée. Au milieu d'un grand silence, elles récitent des prières, puis elles interrogent.

— Si vous mourriez maintenant, que diriez-vous ?

— Je ne dirais rien, répond le malade sèchement.

— Avez-vous un scapulaire, une médaille, un crucifix ? Pas de réponse.

— Voulez-vous une médaille ? Silence.

On se procure une médaille de la Sainte Vierge et on lui dit :

— Voici une médaille, voulez-vous qu'on la mette sur vous ? Silence.

On continue à prier en tenant la médaille et on tente un nouvel essai.

— Voulez-vous qu'on vous mette cette médaille ?

— Mettez-la ! répond brusquement le vieillard.

— Oui, mais il faut que vous la baisiez auparavant.

Il la baise d'un grand cœur. La médaille de la Mère des miséricordes vient de le transformer. Il répond maintenant aux prières et répète l'acte de contrition jusqu'à ce que ses lèvres desséchées l'en empêchent. On lui humecte les lèvres et on lave son œil malade. Son bras le fait beaucoup souffrir et continue de saigner dans son habit.

À l'arrivée de deux officiers de la police de Montréal, les sœurs apprennent que le malade sera conduit à l'hôpital général. Or, le prêtre ne va là que s'il est demandé. Comme le vieux malade ne pourra pas faire cette demande, deux hommes du village, survenus au même moment, s'offrent à aller chercher monsieur le curé. Celui-ci retarde un peu. Les sœurs en profitent pour parler de la mort au vieillard qui, après un gros effort, ouvre son œil malade. Étonné, il regarde les sœurs. Elles lui apprennent qu'elles sont sœurs de Miséricorde.

— Quand vous serez mort, vous prierez pour nous, n'est-ce pas ?

— Ah ! oui, répond-il.

— Vous prierez pour celles qui vous ont soigné surtout.

— Certainement, répond-il encore.

— Maintenant, monsieur le curé va venir vous voir.

— Oui, je suis content.

Monsieur le curé arrive. Tout le monde se retire à l'écart pendant que le moribond se confesse. Puis, on se rapproche, et, le sac aux saintes huiles apporté, le prêtre administre l'extrême-onction. Spectacle qui émeut les officiers agenouillés près de leur voiture et les trois autres sœurs qui prient sur la galerie. La voisine, madame Coderre, et son petit garçon, suivent de même la cérémonie à une faible distance. Toute la nature semble recueillie comme pour assister à l'entrée du ciel dans une âme et préparer l'entrée d'une âme dans le ciel.

Le cher vieux se trouve si bien qu'il supplie qu'on le laisse passer la nuit en cet endroit.

Il est six heures. La voiture emporte le malade à l'hôpital. Les religieuses regrettent son départ. Le lendemain, l'officier de police de Cartierville a la délicatesse de les avertir que le vieillard, après de grandes souffrances, a succombé, le matin, à ses blessures faites, sans doute, en glissant de la côte sur la pierre. Il est mort sans avoir guère repris connaissance après son départ de Cartierville, ce qui dit aux sœurs que c'est chez elles que cette âme misérable a trouvé le chemin pour entrer dans le sanctuaire du bonheur sans fin et sans mélange.

* * *

De cette scène si belle, nous ne voulons pas en séparer une autre qui aura lieu le premier septembre

1925. Les deux sont à l'honneur de la très Sainte Vierge et de Cartierville.

Ce matin-là, par une charmante température, messieurs Venne et Boileau, architectes, conduisent à Cartierville un groupe de religieuses, mères et sœurs de la rue Dorchester. La très révérende mère générale est du nombre. Dans l'avant-midi, monsieur Clément, l'ingénieur de la communauté, transporte à son tour à Cartierville quelques compagnes des précédentes. Avec celles qui y sont déjà en repos, les religieuses se chiffrent subitement à une quinzaine sur cette propriété que l'on se plaît à visiter de nouveau en entier, dès la descente de la voiture. À l'heure du dîner sous les bons et grands arbres, autour des tables ornées de feuilles d'érable, dans le bercement de la brise, il y a de la gaieté.

C'est que le but de la réunion prend un cachet particulier qui éclate vers deux heures de l'après-midi quand des automobiles apparaissent tout à coup sur le terrain et y déversent plusieurs personnes amies de l'institut. À trois heures, tout ce monde se dirige vers un endroit où on a érigé une grotte. Quelques voisins sont de la fête. Il s'agit de la bénédiction de cette grotte et de deux statues, à laquelle procédera dans un instant monsieur l'abbé Chevalier, curé de Cartierville. Les statues sont, l'une de Notre-Dame de Lourdes, l'autre de sainte Bernadette. Elles ont pour généreux donateurs monsieur et madame J.-A. Major.

Arrivée sur les lieux, l'assistance salue la madone par un cantique marial. Puis, le curé prend la parole.

Ancien pèlerin de Lourdes, il évoque avec une émotion intense le souvenir des faits merveilleux opérés en ce sanctuaire universellement connu. En second lieu, il félicite monsieur Major du don qu'il vient de faire pour obtenir la guérison complète de sa chère épouse, atteinte d'une maladie très souffrante. Il le convie à une confiance inébranlable en Celle qui est la « santé des malades ».

Monsieur Major répond avec des sanglots dans la voix: « Cette cérémonie est inoubliable, dit-il, je ne doute pas que la Vierge de Lourdes en qui j'ai une confiance sans borne, m'obtienne cette grâce que je sollicite avec tant d'instance et que ma chère épouse, ici présente, désire de tout son cœur. Oui, je suis heureux aujourd'hui de présenter ce don aux bonnes Sœurs de Miséricorde, j'en avais fait la promesse. Ces bonnes sœurs m'aideront, j'en suis persuadé, à obtenir de la Sainte Vierge la guérison si ardemment sollicitée. »

Revêtu du surplis et de l'étole, l'abbé Chevalier récite les prières de la bénédiction. Après, les sœurs chantent le cantique: « Je te bénis puissante et bonne Mère. » Pour terminer, les assistants soulèvent les échos de partout en entonnant un « magnificat » plein de feu et de joie. La Vierge de Lourdes gardera la Miséricorde à Cartierville.

* * *

Désormais, dans les annales de la maison mère des prochaines années, il sera souvent question de telle ou telle sœur qui s'en va à Cartierville passer

quelques jours ou quelques semaines afin de se remettre d'une fatigue ou de faire une convalescence. Ainsi, à la date du 30 septembre 1926, on y rencontre les lignes suivantes: « À la fin de ce mois qui termine la saison d'été, nous fermons notre maison de Cartierville, où toutes les sœurs, sauf quelques exceptions volontaires, sont allées passer à tour de rôle une semaine de vacances. Notre malade, sœur Saint-Gabriel, y a passé six semaines. » C'est là une preuve que cette propriété rend déjà des services inappréciables. Même les postulantes et les novices en profitent. Au 11 juin 1924, l'annaliste écrit: « Les postulantes et quelques novices partent ce soir pour Cartierville où leurs compagnes iront les rejoindre demain. » Et le 12, la même plume reprend: « De bonne heure, ce matin, nos bonnes novices partent sous la direction de mère Saint-Aimé; quelques-unes en tramway, les autres en voitures automobiles gracieusement mises à leur disposition par messieurs Lemire et Frenette. » Heures d'indicible allégresse et de bienfaisant repos pour ces jeunes âmes généreuses !

Ces chères novices rêvent au jour où le noviciat sera à Cartierville même. C'est souvent le sujet de conversation parmi les membres de leur groupe depuis trois ans. Car la question demeure à l'affiche dans l'institut. Les amis le savent. Aussi, au 30 septembre 1926, les annales racontent que « mademoiselle Élisabeth Goodwin, décédée en notre hôpital le 26 juillet dernier, a légué à la communauté la somme de \$1400,00 pour la future construction du noviciat à

Cartierville », et que « mère Sainte-Béatrice est l'exécutrice testamentaire ». C'est là un signe que des plans sont en préparation et que, déjà, le public s'y intéresse.

Cartierville, a donc pris place pour de bon dans l'histoire. Les années à venir lui seront glorieuses. En attendant, les sœurs se dévouent au succès de leur œuvre avec un entrain qui connaît des victoires et des défaites.

* * *

La vénérée mère Saint-Hilaire construit une aile à l'hôpital de la rue Dorchester. Les travaux commencent le 4 juillet 1923. À trois heures de l'après-midi, le 15 octobre 1924, l'année suivante, on en fait la bénédiction solennelle. Monseigneur Vincent Piette, recteur de l'université de Montréal, préside la cérémonie en présence d'une multitude de personnes, et y prononce un magnifique discours. L'assistance visite la crèche et y laisse une large aumône pour les petits. De son côté, une dame Viau leur présente cinq cents morceaux de layette qui ont été confectionnés par les bienfaitrices qu'elle a organisées en cercle et qu'elle dirige.

L'année précédente, en janvier, à l'occasion du soixante-quinzième anniversaire, douze postulantes étaient entrées, sans doute pour y représenter les douze missions de l'institut. Cela ne répondait pas encore à tous les besoins, puisque la mère générale sera obligée, le 28 avril suivant, de répondre par un refus à l'abbé McGarry qui frappe à la porte de

la rue Dorchester pour y demander des religieuses en faveur de Buffalo, aux États-Unis. Les missions réclament sans cesse du renfort. Dès qu'un sujet est disponible, il leur est envoyé.

Par contre, les madeleines sont nombreuses. Elles sont même tassées, faute de place. Le 4 mai 1923, Gemma, une ancienne pénitente, vient solliciter son entrée chez les madeleines. Très sincère, elle se dépouille d'un riche et magnifique collier de perles qu'elle dépose dans la châsse de sa sainte et nouvelle patronne.

Du côté des protégées, le bien se fait continuellement. Le 26 de ce même mois de mai, à Montréal, une pauvre petite fille est amenée par son père qui pleure à chaudes larmes en présence du grand malheur qui le frappe dans son enfant.

Le 26, pour faire de l'espace, les gardes-malades déménagent dans leur nouveau local, 404, rue Dorchester, ancien logis d'une dame Delisle. Dans une quinzaine de jours, leur dortoir sera affecté au service des Filles de Sainte-Marguerite tandis que les madeleines occuperont le logement de ces dernières. Léger décongestionnement qui ne résout pas toutes les difficultés.

Le 7 et 11 du mois suivant, sainte Marguerite et sainte Thérèse-de-l'Enfant-Jésus accordent deux faveurs spéciales à des patientes de l'hôpital. Le docteur De Cotret, père, avoue dans le premier cas qu'il lui semble que la science soit incapable de sauver sa malade à qui il a donné tous les soins. Immédiatement, des lampions sont allumés devant la châsse de

sainte Marguerite. Sans tarder, la guérison se produit. Dans le second, il s'agit aussi d'une dame. Cette personne est à l'hôpital depuis deux mois et souffre d'une phlébite. Les traitements sont sans effet. À l'occasion de la béatification de sœur Thérèse-de-l'Enfant-Jésus, une religieuse commence, avec la malade, une neuvaine à la petite sainte. Le sixième jour, à une heure du matin, cette dernière appelle sa garde-malade et lui fait voir ses jambes complètement désenflées. Elle les remue à volonté sans douleur. Se sentant remise, elle retourne chez elle bien contente de la relique qu'elle portait comme de la neuvaine à laquelle elle a pris part.

Mais les religieuses entendent bien l'adage si chrétien: « Aide-toi, et le ciel t'aidera ». Elles ne comptent pas seulement sur les neuvaines, sachant bien que Dieu ne conduit pas le monde à coups de miracles.

Aussi, à la Miséricorde, on voit à tout. En juin 1923, le docteur Roussel enseigne l'art dentaire à quelques sœurs. Un monsieur Yung passe quelques jours à la rue Dorchester, à titre de contracteur pour le système de chauffage de la Miséricorde de Milwaukee, pour étudier avec le conseil général les spécifications de la bâtisse que l'on est à construire. En juillet, il est question, à Montréal et à Ottawa, d'une tournée de quêtes pour subvenir à des besoins pressants. Trois sœurs suivent des cours spéciaux pour le perfectionnement des gardes-malades à l'Université de Montréal. En septembre, un généreux bienfaiteur donne à l'institut une voiture automobile qui

saura ne pas trop faire regretter même les meilleurs chevaux. En octobre, deux voitures, des attelages et la pauvre bête vieillie qui en était la compagne assidue, sont échangés pour une camionnette qui sera certainement plus utile. Ces deux dernières améliorations constituent une bonne date dans l'histoire que nous retraçons. Ainsi de l'organisation d'une boulangerie et de l'engagement d'un boulanger pour donner du pain au personnel. Ainsi de l'autorisation obtenue de faire tous les baptêmes d'enfants nés en l'hôpital de la rue Dorchester. Ainsi de l'installation de l'électricité qui, en novembre 1924, remplace chez les madeleines « la lumière du gaz devenue défec-tueuse et vraiment intolérable pour les yeux ». Ainsi, en avril précédent, de l'établissement d'un système de distribution téléphonique et d'une nouvelle cuisine.

Bref, c'est l'époque du renouveau comme c'est celle du relèvement de la situation économique dans le monde. À ce moment-là, c'est l'abondance en bien des foyers. Et les générosités envers la Miséricorde se font plus nombreuses, sous forme de euchres, de dons en argent ou en objets, et de testaments. Cela permet à l'institut de faire les restaurations qui s'imposent à la maison mère et dans les missions.

Les revers matériels de cette époque viennent de la maison d'Ottawa. Au mois de février 1923, sœur du Saint-Cœur-de-Marie, supérieure de cette institution, annonce que Son Excellence monseigneur Médard Émard, archevêque du lieu, a proposé aux Sœurs de Miséricorde de prendre l'œuvre des incu-

rables en la capitale canadienne. Après la lecture de cette lettre, le conseil général s'assemble pour discuter la question. Dans l'incertitude où l'on se trouve, décision est prise de faire à cette intention la neuvaine de la grâce à saint François Xavier. La révérende mère Saint-Hilaire consulte un ecclésiastique qui lui conseille d'aller s'entendre avec monseigneur. Accompagnée de mère Marie-du-Calvaire, la supérieure générale file vers Ottawa où l'archevêque lui avoue qu'il doute du succès de leur œuvre chez lui et qu'il désirerait placer chez elles les incurables au lieu de leurs protégées.

Solution déconcertante, puisque la communauté n'a pas la préparation voulue pour cette œuvre.

Le doute de monseigneur naît des difficultés financières. Depuis plusieurs années, la maison d'Ottawa végète, pour ainsi dire. Le gouvernement, jadis favorable, se montre maintenant hostile. Les pénitentes non payantes sont nombreuses. Les pensionnaires ne se multiplient pas. Et les quêtes s'avèrent insuffisantes. Ce sont là les obstacles qui paralysent la fille aînée de l'institut après quarante-quatre ans d'existence.

Jusqu'en 1900, la maison avait connu la prospérité. Mais, cette année-là, un incendie rase tout, même l'aile nouvellement parachevée. Alors, les religieuses relevèrent l'œuvre de ses ruines en bâtissant, cette fois, sur la rue Cambridge. En 1919, l'immeuble voisin avait été acheté et transformé en un hôpital pour dames, qui rendait de très précieux services. Vingt religieuses, vingt madeleines et vingt-cinq

gardes-malades s'y dépensaient avec fruit quand monseigneur Émard proposa de tout discontinuer au début de 1923.

En conséquence, le 31 mars cette année-là, la supérieure générale réunit son conseil à la maison mère. Unanimement, on décide de demander à monseigneur Émard la permission de fermer la maison d'Ottawa. À cela, le prélat répond qu'il préfère attendre. De fait, les Sœurs de Miséricorde, frappées par la crise économique commencée en 1929, ne quitteront Ottawa qu'en 1932, sous l'épiscopat de Son Excellence monseigneur Guillaume Forbes.

* * *

Avant de terminer ce chapitre, nous ne pouvons nous empêcher de signaler deux détails rapportés dans les annales de la période où nous sommes. L'un, c'est l'attention donnée par le père Boyon, chapelain, à l'instruction religieuse des sœurs, des gardes-malades, des madeleines et des pénitentes; l'autre, c'est la visite de deux petites-filles de Mère de la Nativité.

À chaque catégorie confiée à ses soins, le père Boyon présente en abondance, et d'une manière fort bien ouvrée, le pain spirituel de la science nécessaire aux diverses situations. Aux religieuses, il donne une doctrine solide pour leur vie intérieure; aux madeleines, il offre le trésor d'une confiance en Dieu du plus pur métal; aux gardes-malades chez qui il a créé une archiconfrérie des enfants de Marie, il enseigne ce qu'elles doivent savoir de morale médicale;

aux pénitentes, il explique les éléments de notre sainte religion. À ce sujet, le 21 novembre 1923, l'annaliste fait la réflexion suivante: « Notre révérend père chapelain dont la sollicitude et le dévouement pour nos pauvres pénitentes ne sauraient être surpassés, ajoute à ses occupations le soin d'aller leur faire régulièrement le catéchisme. Pour les stimuler, il se met en quête de bonbons. En apprenant son intention, nos bonnes novices et sœur supérieure sont heureuses de leur donner leurs plus belles boîtes, afin de partager le mérite du dévouement. » Quel charmant tableau ces quelques lignes nous tracent !

Ce qui est bien charmant aussi pour l'institut, c'est, le 7 décembre 1923, de recevoir la visite d'une demoiselle Laroche, petite-fille de madame Jetté, Mère de la Nativité, la fondatrice vénérée. Cette personne apporte pour le musée un chandelier que sa grand-mère lui a donné autrefois en souvenir. Même petit fait délicieux, le 3 août 1925: une dame Lemieux, de New-York, vient faire connaissance avec les religieuses de la rue Dorchester. Elle est l'arrière-petite-fille de la fondatrice, et elle sollicite la faveur d'aller prier au caveau sur la tombe de sa chère bisaïeule.

Voilà un peu ce qui se passe à la Miséricorde pendant que les esprits se tournent vers Cartierville en se demandant si ce sera long avant que l'on voie s'élever là, sur les bords de la rivière des Prairies, une nouvelle maison mère qui couronnera avec splendeur quatre-vingts ans de zèle au service des âmes désemparées.

CHAPITRE XI

Nouvelle maison mère

1925-1930

Le 8 septembre 1925, après douze ans de supériorat à la tête de l'institut, mère Saint-Hilaire sortait de charge. Elle s'en allait à Ottawa comme supérieure. Ses trois ans écoulés en ce nouveau poste, elle demanda de rentrer dans le rang. Fatiguée, malade, elle voulait se préparer immédiatement à la mort. Elle passa trois autres années comme première assistante à Toronto, tenant les registres des patients et les chroniques de la maison.

En juillet 1931, elle faisait sa retraite annuelle à la maison mère avec une ferveur qui attira l'attention. Elle était très souffrante. Elle avoua à une sœur qu'elle ne se sentait pas l'énergie, parfois, de tenir son chapelet. Cependant, elle retourna à sa chère mission de Toronto. Le premier septembre, elle était administrée, et, le lendemain, ramenée à la maison mère. Le huit suivant, s'ouvrait le chapitre général. La veille, Son Excellence monseigneur Georges Gauthier, après avoir reçu les capitulantes, se rendit à l'infirmerie bénir les malades. A mère Saint-Hilaire, qu'il connaissait bien, il prodigua les encouragements

que requérait son état, puis il dit en plaisantant: « Vous savez, ma mère, je vous défends bien de mourir avant les élections. » La mère répondit: « C'est bien, monseigneur, je vais vous obéir. »

Le lendemain, à 10 heures et demie du matin, en entendant la cloche, elle s'informa auprès de son infirmière qui lui dit: « C'est la fin des élections. » On lui apprit la réélection de la mère générale. Avec des larmes dans les yeux, elle manifesta sa satisfaction par ces mots: « Ah ! pauvre mère ! » Quand celle-ci la visita, elle la reçut avec joie et lui dit ce qu'elle avait promis à monseigneur l'archevêque avant les élections. « N'est-ce pas, ma mère, que j'ai été obéissante ? » fit-elle. Immédiatement après, elle devint inconsciente. Trois religieuses, sa sœur et deux nièces, demeurèrent près d'elle avec les infirmières. Le surlendemain, 10 septembre 1931, à l'âge de 64 ans, après 34 ans de vie religieuse, en présence des mères de l'institut et de plusieurs religieuses accourues pour ses derniers moments, elle rendit doucement son âme à Dieu.

* * *

C'est mère Saint-Aimé qui gouverne la communauté depuis le 8 septembre 1925. Sous son règne, Cartierville deviendra le centre de l'institut.

Dans le monde, mère Saint-Aimé s'appelait Marie-Albina Joly. Elle était née à Sainte-Élisabeth de Joliette, le 26 janvier 1884. Ses parents conservaient au foyer les traditions religieuses de nos ancêtres. L'atmosphère y favorisa l'éclosion de quatre

vocations religieuses. L'aîné des frères, Olympe, devint prêtre chez les Clercs de Saint-Viateur. Trois filles entrèrent dans l'institut de la Miséricorde.

Au foyer, Marie-Albina se révéla intelligente et aimable. Au pensionnat des religieuses de la Providence de son village natal, elle se montra très dévouée envers sa plus jeune sœur qui y étudiait avec elle. Elle y entendit souvent les sœurs parler de la vie religieuse avec affection et souligner que le vœu d'obéissance engage à obéir promptement. Aussi, durant les vacances, sa mère fut-elle heureusement surprise de la soumission de sa fillette qui se rendait avec rapidité à ses demandes. Dans ce cas, il va de soi que l'étude était un devoir bien rempli et que les travaux manuels la trouvaient toujours au poste. En conséquence, elle connut le succès.

Sa sœur aînée, Élisabeth, s'étant donnée à Dieu chez les filles de Mère de la Nativité, sous le nom de sœur Saint-Léon, c'était une joie intense pour elle d'aller lui rendre visite avec ses parents. Elle en revenait émue. Ce qu'elle avait vu et entendu demeurait dans son cœur sous la forme d'une impression délicieuse. Un jour, en l'année 1899, cette joie s'éteignit brusquement devant le cercueil de sa chère sœur Saint-Léon qui partait pour le ciel. Voulant être le centre de ses affections et son souverain consolateur, Dieu lui avait imposé, là, un dur sacrifice.

À cette époque, le curé de Sainte-Élisabeth de Joliette était le saint chanoine Brien, l'ancien chapelain de la rue Dorchester, qui, chaque semaine, se rendait au pensionnat pour enseigner la doctrine

chrétienne et pour entraîner les âmes à l'amour de Dieu. Un jour, Marie-Albina lui fit part de son désir de se faire religieuse, non chez les Sœurs de la Providence, mais chez les Sœurs de Miséricorde. Elle en reçut les meilleurs encouragements et les meilleurs conseils.

Le 15 août 1901, à l'âge de dix-sept ans, elle entra à la Miséricorde. Déjà habituée aux vertus chrétiennes, elle s'adapta sans heurt à sa nouvelle vie qu'elle fit sienne totalement, aidée des conseils de son frère, le père Joly, qui assista à sa profession religieuse, le 8 septembre 1903.

Le 24 septembre suivant, elle recevait son obédience pour la maison Saint-Janvier, d'où elle revint souvent au noviciat pour respirer l'atmosphère de ces lieux embaumés, mais aussi pour y voir sa sœur cadette, future sœur Sainte-Eustelle, entrée le 15 août 1903. En 1907, elle fut envoyée à Oak-Park. Le 8 septembre 1908, elle fut admise à l'oblation perpétuelle, puis désignée pour Milwaukee. En 1909, elle reprit place dans le personnel de Saint-Janvier. En 1911, à 27 ans, elle s'en allait à Winnipeg comme supérieure de la maison. En 1914, à 30 ans, c'est le supériorat de Montréal qu'elle dut accepter. Le 17 août 1918, elle pleura la disparition subite de son bien-aimé frère, le père Joly, ancien provincial des Clercs de Saint-Viateur, qui avait été pour elle un conseiller précieux. Aux élections générales de 1919, elle fut promue au poste de troisième assistante et de secrétaire générale. Enfin, le 8 septembre 1925

à 41 ans, elle était portée à la tête de sa famille religieuse.

Jusqu'en 1937, durant douze ans, elle a soutenu le fardeau de l'autorité suprême. Lorsqu'elle l'eut déposé, elle fut chargée d'un autre pour six ans, celui de Montréal. Ses deux termes expirés en 1943, elle fut désignée comme supérieure et fondatrice de la nouvelle maison des Trois-Rivières. Mais une maladie l'attendait là et la forçait, au cours de l'année, à subir une grave opération. Le 15 septembre 1944, après avoir rempli les fonctions de supérieure durant trente-trois ans, elle entra à l'infirmerie de la maison mère, à Cartierville. Trois mois plus tard, le 6 décembre, à 60 ans, elle quittait ce monde. Ses funérailles furent très solennelles par le nombre et la qualité des assistants. Son Excellence monseigneur Joseph Charbonneau, archevêque de Montréal, et monseigneur Albert Valois, son vicaire général, avaient tenu à être présents.

C'est sous le règne de cette supérieure générale que l'institut s'est enrichi d'une nouvelle maison mère. Cet événement mit à profit de belles ressources.

Mère Saint-Aimé, comme compagne, c'était l'amabilité même; comme économe, c'était la clairvoyance; comme supérieure, ce fut toujours le dévouement.

Modeste, elle faisait le bien sans bruit. Forte, elle assumait toutes les responsabilités sans faiblir. Pieuse, elle gardait avec Dieu un contact qui s'épanouissait en confiance. Les sœurs goûtaient ses procédés et ses conseils. Elle savait relever et soutenir. C'était

bon de la voir se pencher sur les berceaux ou verser dans l'âme des protégées des paroles de réconfort. C'était beau d'assister au spectacle de sa soumission entière à l'égard de ses supérieures majeures. Comme secrétaire générale, elle exerça ses qualités d'ordre, de discipline et d'organisation. Comme supérieure générale, elle insista sur la conservation des coutumes de l'institut ainsi que sur la sanctification de ses filles spirituelles par la fidélité aux constitutions telles qu'approuvées par l'Église. Mais son insistance s'accompagnait d'indulgence. Intransigente pour elle-même, elle se montrait parfois peut-être trop bonne à l'endroit de celles dont elle avait la charge. Inconvénient qu'elle atténuait par son aisance à éclairer les esprits.

L'œuvre saillante de son administration, nous l'avons dit, ce fut la construction et l'inauguration de la maison de Cartierville. Grande entreprise à laquelle elle voua avec succès son sens pratique, son inlassable activité et son courage indomptable dans les affaires matérielles. Elle sentit très vivement la douleur de transplanter sur un sol nouveau le personnel de l'ancienne maison mère. Cela ne l'empêcha point de se dépenser corps et âme à l'installation de la nouvelle. La chronique affirme qu'elle y était « toujours la première à toutes les corvées », voyant à la mise en place du mobilier et à l'embellissement du terrain.

L'œuvre de mère Saint-Aimé apparaît mieux quand nous regardons par le détail les faits qui sont à l'origine de la maison de Cartierville et d'autres

qui s'y rattachent de près ou de loin. Sachant déjà d'où est venue l'idée de cette maison et quelle route cette idée a parcouru jusqu'ici, il nous faut maintenant en suivre les progrès jusqu'à son épanouissement.

* * *

Auparavant, il convient de souligner que la vie de l'institut s'affirme toujours rayonnante.

Le 16 mars 1926, mère Marie-Claire adresse la parole à un congrès de directrices d'hôpitaux. Le 17, une demoiselle Painchaud donne à la communauté l'une de ses leçons en art culinaire. Le 27, monsieur Paul Dufault, artiste ténor, dirige un concert au Monument national en faveur de la Miséricorde. Dans les mêmes jours, deux pénitentes abjurent l'hérésie et reçoivent le baptême. Le 17 mai, les mères Marie-Claire et Sainte-Béatrice vont à Toronto pour y discuter du projet de l'agrandissement de l'hôpital et du rôle plus efficace et bien légitime que l'institut voudrait y jouer. Le 24 suivant, les architectes Viau et Venne étudient à la maison mère les plans d'une prochaine construction à Ottawa. Le 25, les sœurs font leur pèlerinage annuel au sanctuaire de Notre-Dame-de-Bonsecours. Le 5 juin, fidèle à la coutume, mère Saint-Aimé envoie à monseigneur Bruchési, toujours malade, une gerbe de lilas blancs cueillis d'un arbre que la mère de l'illustre prélat, a jadis planté et cultivé dans sa chambre alors qu'elle était pensionnaire à la Miséricorde, et qui a été, depuis, transplanté au jardin où il a grandi et où il donne des fleurs riches de beauté et de parfum. Le

même jour, l'archevêché répond: « Le cher malade vous remercie. De toutes les fleurs qu'il a reçues, ce sont les vôtres qui lui ont été le plus sensibles. »

Le 8 juin, la fête annuelle de monseigneur Bourget est célébrée avec piété et le souvenir du vénéré prélat fondateur est rappelé avec émotion. Le 26, la maison de Montréal achète du terrain et un monument pour un cimetière dans la partie est de l'île de Montréal. Le 16 août, un jésuite belge de grande réputation comme canoniste, le père Joseph Creusen, venu au congrès eucharistique de Chicago, visite la maison mère et manifeste une vive admiration à l'endroit de l'institut. Le 19, un couple canadien du Connecticut, aux États-Unis, adopte avec bonheur un bébé de la crèche. Le 21, la très révérende mère Saint-Aimé et mère Marie-Claire se rendent à l'archevêché de Montréal pour déposer entre les mains de monseigneur Georges Gauthier une copie des constitutions de l'institut corrigées d'après le nouveau Code de Droit canonique. Quelques jours plus tard, trente-cinq de ces copies sont envoyées au révérend père Estève, oblat, chargé des affaires des sœurs à Rome. Jointes à ces copies, il y a les lettres testimoniales des archevêques et évêques des diocèses où l'institut a des maisons, ainsi qu'une demande d'approbation définitive des constitutions ainsi préparées. La réponse de Rome viendra, le 23 août 1932, avec l'approbation sollicitée.

Le 22 du mois où nous sommes, août 1926, les mères Marie-Claire et Sainte-Béatrice vont à Ottawa pour une convention de gardes-malades où il est

traité d'une meilleure préparation de ces dernières à leur tâche délicate. Durant plusieurs années, mère Marie-Claire fait opportunément sa marque au cours de ces congrès comme au sein de l'association des gardes-malades.

À tous les douze mois, les annales donnent un bref rapport du personnel de la maison mère. C'est une sorte de mosaïque fort pittoresque. Pour la fin de 1926, voici la situation toute réaliste: 92 sœurs, 18 novices, 17 postulantes, 61 madeleines, 54 gardes-malades, 11 filles de Sainte-Marguerite, 76 pénitentes, 70 filles de crèche, 136 enfants aux crèches, 24 dames à l'hôpital, 15 bébés, 2 dames pensionnaires, 5 pénitentes privées, 8 serviteurs. Ce tableau renferme quatorze catégories bien comptées, et de dispositions apparemment très variées, de personnes qui habitent la maison de la rue Dorchester et en remplissent l'espace au delà de la mesure, puisqu'elles y sont au nombre de 489 à ce moment-là.

L'année suivante, 1927, le total de la même maison atteindra presque les 600, soit exactement 595. Avec des pareils chiffres, l'exiguïté des locaux se fait de plus en plus sentir et intensifie chaque jour le désir d'en arriver à des agrandissements considérables. Cependant, l'année nouvelle s'écoule sans que rien ne se fasse dans ce sens. Certains événements de cette période nous intéressent.

* * *

Le 11 janvier 1927, les mères Marie-Claire et Saint-Eugène remettent au père Joseph Creusen,

jésuite, un règlement des madeleines en lui demandant d'y faire les adaptations nécessaires aux nouvelles lois de l'Église.

Le 20 suivant, monsieur Adélard Beaulne, menuisier de la maison mère, fête ses vingt-cinq ans passés au service de l'institut. À cette occasion, la révérende mère générale lui fait envoyer avec ses félicitations et sa gratitude, quelques bonnes pièces d'or et un magnifique gâteau. Aussitôt, le dévoué serviteur se présente pour remercier qui de droit. Désireux de se rendre à la communauté afin de chanter le « magnificat » avec les religieuses, sa prière est exaucée. Et voilà l'organiste au piano pour le beau cantique marial. Des larmes perlent aux yeux du jubilaire qui, pendant un quart de siècle, s'est dépensé avec compétence, dévouement et courtoisie, dans un métier si nécessaire au service d'une œuvre et de personnes consacrées à Dieu.

Le 9 juillet, monseigneur Fabien-Zoël Decelles, évêque de Saint-Hyacinthe, visite la maison de la rue Dorchester. Il a reçu la demande de sœur supérieure pour la quête dans son diocèse et il désire savoir le nombre de patientes pauvres venues de chez lui depuis la dernière quête qui y fut faite. Profondément remué au spectacle de tous ces petits infortunés de la crèche, monseigneur se sent trop ému pour les visiter tous. Ainsi touché, il se montre donc très sympathique à l'œuvre et il permet volontiers la quête en question.

Signalons, le 8 septembre, la visite à la maison

mère de Son Éminence le cardinal Mundelein, archevêque de Chicago.

Le 20 octobre, l'on enterre pour la première fois une religieuse, sœur Sainte-Julienne-Falconieri, hors du caveau de la communauté, dans le nouveau cimetière Saint-Joseph.

En parcourant les annales, il est doux, bien doux, d'y lire très souvent que les religieuses ont pu assister à trois messes tel matin que des prêtres visiteurs ont célébré les saints mystères en leur chapelle. C'est un privilège que l'annaliste, fidèle interprète de ses compagnes, semble-t-il, ne manque jamais d'apprécier ni de souligner.

Tout à la fin de l'année, le 14 décembre, la maison mère reçoit Son Excellence monseigneur Andréa Cassulo, délégué apostolique au Canada et à Terre-Neuve.

* * *

En 1928, il est d'abord question d'une visite qui n'a pas lieu, celle du gouverneur général du Canada, lord Wellington. Le premier février, Son Excellence monseigneur Augustin Dontenwill, supérieur général des Oblats, rend visite à la communauté. Même geste, le 22, de la part de l'évêque de Hearst, en Ontario, monseigneur Joseph Hallé, qui songe à établir la Miséricorde dans son diocèse. Le 4 mars, cinq pénitentes qui ont abjuré le protestantisme et ont été baptisées, sont confirmées à la cathédrale de Montréal. Le 20 et les jours suivants, un père bénédictin de Saint-Benoît-du-Lac, dans le Québec, don-

ne aux sœurs des leçons de chant grégorien et de liturgie d'après le *Motu Proprio* de Pie X et selon la nouvelle prononciation du latin. Mère Saint-Aimé soutient de son autorité cette bonne cause qui exige du zèle et du renoncement. Le 18 juin, des presses de l'imprimerie des Sourds-Muets de la métropole canadienne sort le livre de monsieur l'abbé Élie-J. Auclair sur l'histoire de l'institut de la Miséricorde pour ses soixante-quinze ans d'existence.

Au cours de l'année, mais spécialement en août, ont lieu des tractations avec Son Excellence monseigneur Louis Rhéaume, oblat, au sujet de l'établissement d'un hôpital de la Miséricorde dans sa ville épiscopale qui est, en ce temps-là, Haileybury, dans l'Ontario, au Canada. Aujourd'hui, en 1946, des limites nouvelles ayant été tracées à son diocèse par Rome, monseigneur Rhéaume est évêque de Timmins. Nous verrons bientôt réussir, en 1928, ses pourparlers avec les filles de Mère de la Nativité.

Le 2 août, même demande est faite de la part du révérend père Thomas Pinal, provincial des Rédemptoristes, pour Sainte-Anne-de-Beaupré, ce village si réputé pour son sanctuaire et ses grands pèlerinages. Le 10 septembre, la sœur supérieure de Montréal reçoit d'un monsieur Leduc, de Saint-Eustache, dans le comté des Deux-Montagnes, une lettre relative au séjour que son épouse a fait en l'hôpital de la rue Dorchester, dans laquelle on trouve d'encourageantes félicitations à l'adresse des gardes-malades de cet hôpital, en particulier de celle qui a pris soin de madame Leduc. Le 8 octobre, Son

Éminence le cardinal Raymond-Marie Rouleau, dominicain, archevêque de Québec, visite la maison mère. Dans le même mois, la mère générale prend connaissance d'une lettre de sœur Marie-de-Jésus, supérieure de Oak-Park, qui lui transmet, au nom de Son Éminence le cardinal Mundelein, la demande expresse et instante de religieuses pour un établissement de la Miséricorde dans la grande ville de Chicago. Le projet, témoignage de l'exquise confiance d'un prince de l'Église, jette dans l'embarras le conseil général qui, après mûre délibération, se voit dans la pénible obligation de refuser cet appel, au moins pour le moment, à cause du manque de sujets nécessaires, pénurie qui complique déjà assez le problème des fondations de Haileybury et de Cartierville qui auront lieu bientôt.

* * *

Car tous ces faits, vrais gestes de vie, en préparent un grand.

Le 12 septembre 1928, monseigneur Georges Gauthier, administrateur de Montréal, vient à la rue Dorchester à l'occasion du jubilé d'argent de la très révérende mère Saint-Aimé. Il salue d'abord les mères au parloir et se rend ensuite à la salle où la communauté est réunie. Monseigneur se montre bon et paternel. Il s'excuse de ne pas multiplier davantage ses visites, ce qui aurait sans doute fait éviter à la jeune professe qui l'a reçu à la porte de le prendre pour un autre en lui disant: « Bonjour, monsieur le chanoine. » Puis il exprime ses vœux à la jubilaire

à qui il offre comme cadeau la permission de bâtir un noviciat et une infirmerie pour les anciennes à Cartierville. Parmi les anciennes, quelques-unes célèbrent, ce jour-là, leurs noces de diamant. Monseigneur a un mot aimable pour elles avant de se retirer.

Immédiatement suit une cérémonie où les sœurs présentent des hommages à leur très révérende mère. Le supérieur ecclésiastique, monsieur le chanoine Cousineau, arrive tout à coup avec l'expression de ses sentiments paternels envers les religieuses que l'on célèbre. Il donne quelques bons conseils sur la charité fraternelle, auxquels il ajoute sa bénédiction. Mère Saint-Aimé prend ensuite la parole pour se confondre en remerciements et pour annoncer la nouvelle d'une prochaine fondation à Haileybury.

En 1929, le 30 janvier, monsieur le chanoine J.-V. Côté, curé de Matane, dans le diocèse de Rimouski, entretient la supérieure générale du projet de fonder un hôpital de quarante lits en sa ville et d'en confier la direction aux Sœurs de Miséricorde. La révérende mère se voit encore obligée à un refus. Mais cette demande est un témoignage nouveau de l'appréciation du public à l'égard de l'institut et de de son œuvre.

Cependant, le 8 avril, les autorités de la métropole intimant à la maison mère l'ordre de payer la taxe d'eau et les arrérages. Le 5 mai suivant, la question se règle à l'avantage des religieuses.

Le local devenant de plus en plus restreint, c'est avec satisfaction que, le soir du 15 avril, les parties en cause signent le contrat pour la construction de

la nouvelle maison mère et du noviciat à Cartierville. Les architectes Venne et Boileau s'engagent à dresser des plans, tandis que les entrepreneurs Boileau se chargent de l'entreprise. Monsieur Adélard Beaulne, menuisier et homme de confiance de la maison mère depuis vingt-huit ans, quitte définitivement la rue Dorchester, le premier mai, pour Cartierville où il surveillera les travaux de la construction. Il demeurera désormais à Cartierville, dans une maison spacieuse que l'institut achètera le 30 août suivant. Il sera remplacé à Montréal par monsieur Cholette, un ancien employé de la communauté.

Le 5 mai, mère Saint-Aimé reçoit de sœur Sainte-Lucille, de New-York, la somme de deux cents dollars, cadeau que lui ont fait les dames auxiliaires et qui est destiné à l'achat d'une lampe du sanctuaire pour la maison de Cartierville.

Le 11, la bonne mère délègue à l'Université de Montréal trois sœurs pour prendre part à l'assemblée où l'on organisera un chapitre de la Fédération catholique des Gardes-Malades de la Métropole.

Le 8 juin, on célèbre toujours, dans l'institut, l'anniversaire de la mort de monseigneur Bourget, le fondateur vénéré. Le 26, le congrès international des gardes-malades groupe à la maison mère des religieuses venues de l'étranger. Le 29, mère Marie-Claire et sœur Saint-Rémi partent pour Chicago où elles vont suivre un cours d'été à l'Université Loyola. Le 14 juillet, le père Boyon, chapelain, baptise cinq pénitentes de la rue Dorchester et il leur fait faire leur première communion le lendemain. Ce sont des

anglaises qui ont abjuré le protestantisme. L'une d'elles aura la joie, quelques mois plus tard, de voir venir au catholicisme sa sœur mariée et mère de plusieurs enfants. Une autre, dès septembre, contractera mariage et fera baptiser son enfant.

Ces pénitentes, le 8 octobre, fêtent toujours joyeusement leur patronne, sainte Pélagie. Programme religieux et programme récréatif se donnent la main. Il y a messe et salut avec cantiques. Puis une bonne partie de bunco au cours de laquelle de beaux prix, fournis par la supérieure générale et quelques religieuses, sont décernés aux gagnantes.

Le 9 octobre, on ouvre à la maison mère une lettre de la supérieure de New-York, sœur Saint-Olivier, future mère générale de l'institut, qui est allée voir Son Éminence le cardinal Hayes, archevêque de la grande métropole américaine, pour prier le très distingué prélat qui doit partir bientôt pour Rome, de dire un mot au très Saint-Père au sujet des constitutions de la communauté dont on attend encore l'approbation définitive. Le vénéré cardinal répond avec bienveillance qu'il s'en fera un plaisir et il suggère que la mère générale lui envoie une lettre qu'il présentera lui-même à Sa Sainteté. On attend beaucoup de cette demande.

Le 24 du même mois, les annales soulignent que par l'intermédiaire de sœur Saint-Patrice, un monsieur George MacDonald envoie un chèque de onze cents dollars pour payer la table de communion de la maison de Cartierville que l'on est à construire. L'annaliste ne relève aucun détail sur le généreux

donateur, mais nous avons là un signe manifeste que le public veut secourir les bonnes religieuses dans leur grande entreprise de charité qui impose de si lourdes obligations.

L'institut, voulant toujours fournir aux gardes-malades la formation nécessaire, travaille à l'obtention d'un foyer et aussi d'un cours de morale médicale pour lequel monseigneur Gauthier délègue le père Chaput, jésuite, à la date du 14 novembre. Cela correspond à une décision du bureau de l'éducation qui vient de statuer que les aspirantes gardes-malades devront avoir fait quatre ans de hautes études. D'autre part, il faut un service social pour la protection des filles à leur sortie de l'institution qui les a reçues au moment de l'épreuve. Aussi, les autorités de la rue Dorchester, le 12 novembre, participent-elles à une assemblée des représentantes de plusieurs œuvres sociales qui ont résolu de s'occuper de ce problème, de même qu'elles songent à mettre sur pied une organisation pour travailler au placement des enfants.

Or, au cours de la discussion, il a été trouvé que l'allocation du gouvernement à l'œuvre de la Miséricorde n'est pas du tout suffisante. Les dames décident donc de faire une campagne dans le public et ensuite de présenter au gouvernement un exposé des besoins en question. Elles sollicitent de la communauté un rapport de ses œuvres pour 1929. L'une d'elles, mademoiselle Semple, présente ce rapport à une assemblée d'agences sociales de Montréal tenue le 9 décembre. Monsieur Olivar Asselin y porte

beaucoup d'intérêt. Représentant de l'organisation des secours laïques en faveur du Refuge de la Merci, cet homme d'affaires, qui est en même temps un journaliste et un écrivain, soutient qu'il importe d'abord de créer chez les hommes politiques intéressés une impression favorable à l'œuvre, ce qui n'a pas toujours été fait, croit-il. L'avocat Angers suggère que l'on invite le gouverneur général, lord Wellington, à visiter l'institution, afin d'y amener du coup tous les hommes influents que l'on veut et que l'on doit approcher pour cette affaire. Le 15 décembre, à une nouvelle assemblée, monsieur Asselin propose que l'on fasse un travail en profondeur: d'abord celui de fixer le coût d'entretien, par jour, pour chaque enfant de la crèche et pour chaque fille; puis celui de démontrer que la mortalité infantile a pour cause l'insuffisance du local et l'impossibilité de classer les enfants selon l'âge et la condition; enfin, celui d'exposer deux projets, le premier, la construction d'une crèche moderne dont le prix approximatif sera déterminé par un architecte, le second, la création d'un service social selon les données de services semblables existant ailleurs.

Le 26 décembre, à une autre assemblée des autorités de l'institut avec leur supérieur ecclésiastique, le curé Georges Chartier, avec leur notaire et leur avocat, Thomas Ducharme et Auguste Angers, avec évidemment aussi Olivar Asselin, le travail demandé par ce dernier est exposé et étudié.

Dès lors, aux yeux de tous, l'allocation actuelle

de dix-sept sous par jour pour les protégées et dix-huit pour les enfants, n'est que dérisoire en regard des dépenses d'entretien.

Conséquemment, on discute des moyens à prendre pour saisir les hommes politiques de ce grand besoin d'une œuvre qui est nécessaire, puisqu'en 1929 seulement elle a reçu 689 pénitentes et procuré le baptême à huit adultes et à 1165 enfants. Incalculable secours fourni à quantité d'âmes et de familles ! Pourtant, cela prendra encore quelques années avant que l'État en détermine toute la portée sociale et décide d'intervenir par un suffisant et persévérant geste d'appui. En attendant, les bonnes religieuses doivent toujours faire appel à la charité privée pour le maintien de l'entreprise.

* * *

L'entreprise se développe. À Cartierville, les ouvriers sont à construire un vaste édifice. L'œuvre de Mère de la Nativité fait en ce moment un grand effort. Les âmes qui la soutiennent donnent une nouvelle preuve de leur générosité, preuve décisive, s'il en était besoin d'une après quatre-vingts ans d'existence, pour proclamer que les religieuses et leurs charitables bienfaiteurs travaillent au bien du prochain comme à la gloire de Dieu.

Ainsi, depuis plusieurs mois, Son Excellence monseigneur Louis Rhéaume, oblat, évêque de Hayleybury, dans le nord de l'Ontario canadien, songeant à fonder chez lui un hôpital, s'adresse à la Miséricorde de Montréal pour qu'elle se charge de

cette maison. Il gagne sa cause. La Miséricorde fera à Haileybury sa treizième fondation.

Haileybury est un centre que l'incendie a ravagé en 1922, détruisant sur son passage l'hôpital catholique. Depuis, un petit hôpital protestant fonctionne tout en étant sur le point de cesser ses opérations. C'est ce qui arrive au cours de 1929.

Durant l'année 1928, monseigneur Rhéaume multiplie les démarches en vue de relever de ses ruines l'hôpital catholique. Le 2 août, il apporte à la maison mère les conditions que celle-ci a posées pour l'acceptation de sa demande. Il annonce à la mère générale que les représentants de la ville de Haileybury ont exprimé en assemblée leur volonté d'avoir un hôpital et ont rédigé une supplique pour obtenir du gouvernement de Toronto l'octroi qui ne saurait être refusé. Il promet aussi le montant de quinze mille dollars formé par une souscription publique et il garantit l'absence de toute obligation sur la propriété que l'on doit acheter.

Le lendemain, 3 août, mère Saint-Aimé et mère Marie-Claire se rendent à l'archevêché de Montréal où monseigneur Gauthier donne son consentement à la nouvelle fondation. Le 12 septembre, à l'occasion de son jubilé d'argent, la mère générale annonce comme certaine la prochaine fondation désirée par monseigneur Rhéaume. Le 11 décembre, ce dernier apprend à la vénérée mère qu'un monsieur Foster, de Toronto, propriétaire du terrain que l'on a en vue à Haileybury, a donné ce terrain sans restriction et qu'il a signé le papier nécessaire à cet effet.

Le 4 février 1929, monseigneur remet les documents officiels contenant les conditions de la fondation de Haileybury et les signatures requises. Le 29 août suivant, on passe le contrat pour la construction de l'hôpital.

Quinze jours plus tard, le 14 septembre, supérieures et économes des maisons, venues à Montréal pour le retraite, se font conduire à Cartierville pour la bénédiction de la pierre angulaire du vaste immeuble qui abritera un jour postulantes, novices, malades, retraitantes et mères du généralat.

Le 25 octobre au soir, sœur Saint-Éphrem, supérieure et fondatrice de la mission, part pour Haileybury avec son économe, sœur Marie-de-la-Miséricorde, afin de répondre immédiatement à un message reçu le jour même de monseigneur mandant ces deux sœurs chez lui pour le lendemain, afin de pouvoir y rencontrer le surintendant du petit hôpital à l'abandon, le Red Cross, qui pourrait bien servir aux religieuses pour l'hospitalisation des malades en attendant l'entrée dans la construction neuve. L'arrangement se conclut. Tout marche. Les fondatrices, auxquelles se joignent incessamment les sœurs Sainte-Agnès et Saint-René, reçoivent l'hospitalité la plus cordiale des Sœurs de l'Assomption qui dirigent une école à Haileybury, et elles se mettent tout de suite à l'œuvre.

En octobre 1930, l'hôpital est prêt. Il n'est pas terminé, mais il peut recevoir des malades, une école d'infirmières, une maternité et une pouponnière. En juin 1931, l'inspecteur des hôpitaux pour le gouver-

nement, un monsieur McPherson, vient se rendre compte de la situation. Agréablement surpris, il exprime son admiration. Puis, conquis par le site qui s'ouvre sur le lac Témiscamingue, il propose aux religieuses l'établissement chez elles d'un sanatorium pour tuberculeux. Le gouvernement, dans ce cas, accordera un nouvel octroi qui permettra d'achever la construction. À cause de l'éloignement des grands centres, l'œuvre de la protection des filles-mères rencontre de grosses difficultés. La remplacer par l'œuvre des tuberculeux avec laquelle elle est d'ailleurs incompatible, c'est poser un acte qui semble être pour le plus grand bien de l'hôpital et des catholiques de la région. En juin 1932, l'agrandissement est terminé, ce qui fait que tout l'établissement, hôpital et sanatorium, contient 125 lits. Pour en marquer l'inauguration, Son Excellence monseigneur Andréa Cassulo, délégué apostolique au Canada et à Terre-Neuve, l'honore d'une visite officielle et le gratifie d'une bénédiction.

Les infirmières ne pouvant pas recevoir auprès des tuberculeux un entraînement complet, leur école se ferme, ce qui impose une augmentation de gardes-malades graduées et un surcroît de charges pour le budget qui, pendant plusieurs années, sera une source d'inquiétudes. En 1943, le gouvernement ontarien se décide à une nouvelle subvention, et, de la sorte, dissipe les nuages. Aujourd'hui, la mission d'Haileybury connaît des années de prospérité. Vingt religieuses, vingt gardes-malades et trente aides s'y dé-

vouent. Deux cents patients, à l'hôpital et au sanatorium, sont sous leurs soins pressés.

* * *

Au cours de 1929, pendant que la communauté a les yeux tournés vers Haileybury, il se produit deux événements importants à la Miséricorde: la mort du supérieur ecclésiastique, monsieur le chanoine Cousineau, et, dès le mois de mars, la nomination de son successeur, monsieur le curé Georges Chartier. La disparition de monsieur Cousineau est un deuil. Son remplacement par monsieur Chartier prouve, une fois de plus, que Dieu n'abandonne jamais ses enfants.

À ce moment-là, les travaux de Cartierville se poursuivent avec hâte. Sans tarder, le nouveau supérieur en visite le chantier. Incontinent, son expérience, son coup d'œil et sa sagesse lui permettent de donner des avis très précieux. C'est un vrai réconfort pour la mère générale.

À l'heure où nous écrivons ces lignes, août 1946, la maison mère jouit depuis près de vingt ans de ce même réconfort: depuis mai 1929, elle évolue sous l'œil paternel de ce pasteur vigilant qui se nomme aujourd'hui monseigneur Georges Chartier, protonotaire apostolique, et dont le portrait brille au frontispice du monument de Cartierville.

Monseigneur Chartier est justement le fils d'un entrepreneur en construction. Né le 23 janvier 1875, à Montréal, dans le quartier Hochelaga, il subit dès le bas âge auprès de son père une influence qui mar-

quera toute sa vie. De 1885 à 1899, il fait ses lettres au collège Saint-Laurent, sa philosophie à Joliette et sa théologie à Montréal. Les succès couronnent son effort. Prêtre le 17 décembre 1898, professeur jusqu'en 1901, vicaire jusqu'en 1910, chapelain de la maison mère des Sœurs des Saints-Noms de Jésus et de Marie, à Hochelaga, jusqu'en 1916, curé à Sainte-Marguerite du lac Masson jusqu'en 1918, à Sainte-Anne-de-Bellevue jusqu'en 1924, et à Saint-Édouard de Montréal jusqu'en 1934, monsieur Chartier devient alors vicaire général du diocèse, supérieur ecclésiastique de toutes les communautés de Montréal, et, en février 1935, prélat romain à titre de protonotaire apostolique. Depuis décembre 1941, monseigneur Chartier est à sa retraite dans son ancienne paroisse Saint-Édouard, près de l'hospice Morin dont il est le grand bienfaiteur.

Grand bienfaiteur ! Ces mots résument tout monseigneur Chartier. Soulignons ici seulement ce qui concerne la Miséricorde.

En 1920, quand les mères Saint-Laurent et Marie-du-Calvaire sont en quête d'un terrain à Sainte-Anne-de-Bellevue, monsieur Chartier, alors curé de l'endroit, les reçoit très cordialement et se montre prêt à les aider de son mieux en les accompagnant pour la visite de l'emplacement proposé.

En 1929, à la mort de monsieur le chanoine Cousineau, monsieur Chartier, malgré ses lourdes fonctions curiales, accepte de succéder à ce dernier comme supérieur ecclésiastique des filles de Mère de la Nativité. Aussitôt, et, dans la suite, régulière-

ment, il en fait la visite canonique. Alors, sans reculer, il prend en main avec attention et dévouement les intérêts spirituels et temporels de l'institut dont il s'occupe encore au même titre, près de vingt ans plus tard, à la veille du centenaire.

À l'exemple d'un vrai père, monseigneur le supérieur prend part à toutes les fêtes, à tous les deuils et à tous les actes importants de la famille. Il y va de sa présence, de ses conseils, de ses entretiens avec les mères au parloir et avec les sœurs à la communauté. La note pieuse et le mot d'esprit émaillent son langage, lequel a bien souvent pour trame quelque récit ou quelque souvenir. Il édifie toujours par cette mentalité sacerdotale qui marque sa parole, et, à son insu, il charme par cette finesse pétillante qui rayonne de lui. Chaque fois que l'occasion lui en est fournie, il accorde quelque largesse à l'institut. À Cartierville, il fait don de la grande statue de Notre-Dame de la Miséricorde qui orne la niche de la chapelle, il se charge de payer le chemin de la croix et il se constitue le premier souscripteur pour l'achat d'un orgue. Il étend, de plus, ses générosités à l'École maternelle de Montréal et à l'hôpital Sainte-Marie des Trois-Rivières, missions récemment fondées.

En décembre 1941, lorsque, voulant prendre sa retraite, il cesse d'être vicaire général du diocèse et supérieur de toutes les communautés de Montréal, monseigneur Chartier, par une marque toute spéciale de fidélité envers les Sœurs de Miséricorde, continue d'en être le supérieur et de se sentir chez lui cha-

que fois qu'il se présente chez elles. Cela est tel qu'en 1942, au moment où Cartierville érige en ses jardins un cimetière pour les religieuses et fait transporter les ossements de celles qui sont à Saint-Joseph de l'Est, en dehors de la ville, monseigneur, acceptant volontiers de venir y reposer après sa mort, indique l'endroit précis qu'il désire occuper près de la croix de la communauté, et fait placer là, sa propre pierre tombale, ce beau marbre blanc destiné à garder précieusement les cendres et la mémoire du grand bienfaiteur qui, même mort, vivra perpétuellement au milieu de ses filles spirituelles.

* * *

La nomination de monsieur Chartier, comme supérieur, précède et prépare le plus gros événement de l'époque: l'inauguration de la nouvelle maison mère.

C'est le 7 novembre 1930 que le majestueux édifice ouvre officiellement ses portes. Ce jour-là, dans l'avant-midi, la très révérende mère Saint-Aimé, supérieure générale, accompagnée de mère Sainte-Catherine-de-Sienne, première assistante, quitte la rue Dorchester pour aller installer solennellement le personnel de la maison mère à Cartierville.

En franchissant le seuil du vieux berceau, les cœurs se brisent sous le choc de la séparation d'avec ces lieux, ces murs, ces choses et ces mille riens où flotte le souvenir d'une longue histoire tissée d'héroïques efforts. Ce qui console, en ce moment, c'est que, plus florissante que jamais, l'œuvre y demeure,

et que, toujours sous la direction des Oblats de l'église Saint-Pierre-Apôtre, la Miséricorde continuera à y faire du bien. Ce qui réjouit, c'est que cette transplantation de la maison mère non seulement révèle un progrès et une maturité, mais constitue un grand pas en avant.

Quelques jours avant le 7 novembre, les autres membres du conseil général se rendent à Cartierville afin d'y préparer la venue de leur mère et des novices.

Cette vénérée mère avait déjà fait plusieurs voyages de déménagement et d'installation. Cette fois, il s'agit de son arrivée définitive en cette demeure spacieuse qui lui ouvre toutes grandes ses belles portes et lui lance son appel avec frénésie par les tintements enivrés de sa cloche. Le guide de l'automobile a reçu l'ordre de descendre ses distinguées voyageuses à l'entrée principale. Tout le personnel est là, formant deux rangées entre lesquelles passe la mère générale que l'on escorte à la petite chapelle provisoire où elle va déposer ses premiers hommages aux pieds de Notre-Seigneur en signe de gratitude. De là, le cortège se porte à la grande chapelle où la statue de Notre-Dame de la Miséricorde reçoit une ardente supplication et un pieux cantique à la « Vierge tutélaire ». Au sortir de la chapelle, c'est l'accolade émouvante et toute filiale. Puis, c'est le dîner dans l'ample réfectoire. L'après-midi, un franciscain, le père Hubert-Marie Perron, préside la cérémonie d'érection du chemin de la croix. Ces stations sont précisément l'œuvre

de la regrettée mère de la Miséricorde. Elles apparaissent très bien sur les murs immaculés de la chapelle. Immédiatement, le même père bénit le nouveau tabernacle prêt à recevoir Jésus. Pour terminer, on fait le chemin de la croix en commun.

Durant ce temps-là, la supérieure de Saint-Janvier envoie en la nouvelle maison, au milieu d'une quantité de choses que des voitures transportent, des objets qui ont appartenu à monseigneur Bourget et qui forment une collection de reliques précieuses, ce sont: une table, un fauteuil, un bureau et un abat-jour sur pied avec dessin sur canevas. Ces reliques feront partie du musée.

Le lendemain, 8 novembre, un samedi, le saint sacrement prend possession de son tabernacle en la nouvelle maison mère. Le même jour, vers dix heures de l'avant-midi, les novices et les postulantes arrivent. La mère générale les accueille au grand parloir et les conduit à la chapelle. Disposées en couronne près de la balustrade, en face du Sauveur et de la Sainte Vierge, accompagnées de l'organiste qui touche le petit orgue du jubé, elles chantent le *Salve Regina*. Pareille translation bouleverse ces jeunes âmes, si sensibles aux grands événements. Alors, les sourires se mêlent aux larmes. Mère Saint-Aimé introduit ensuite ses filles en leur nouveau noviciat et leur souhaite une maternelle bienvenue. Après cela, on visite les lieux avec le sentiment que la formation des jeunes recrues de la Miséricorde sera maintenant favorisée d'une atmosphère toute saturée de silence, de calme et d'air

pur. Au dîner, les conversations et les rires s'entrecroisent avec vie et disent l'intense joie du moment.

Dans l'après-midi, vers quatre heures, a lieu l'arrivée du chapelain attitré de la nouvelle maison mère, le père Pierre-Paul Dufour, de la congrégation de Sainte-Croix. C'est lui qui viendra, tous les samedis, entendre les confessions de la communauté et, le dimanche, présider les offices liturgiques, tandis que l'abbé Bruno Roy, prêtre retiré dans le voisinage, continuera de venir célébrer la messe sur semaine, et que le père Elphège Hébert, frère en religion du père Dufour, donnera l'instruction tous les quinze jours. Aussi, le lendemain, 9 novembre, un dimanche, le chapelain célèbre la première messe dans le sanctuaire neuf. C'est la fête de la « Dédicace de l'Archibasilique du Très Saint Sauveur ». Heureuse coïncidence ! La chorale chante avec élan la « messe des anges ». Le déjeuner fait suite. La maisonnée se retrouve au réfectoire pour un repas bien mérité et un joyeux épanchement des âmes. Au début de l'après-midi, à deux heures, il y a les vêpres suivies du salut.

La nouvelle maison mère possède un personnel qui lui permet désormais de fonctionner d'une façon normale. Les unes après les autres, sœurs anciennes et sœurs malades viennent rejoindre le généralat et le noviciat.

Il en est ainsi du mobilier. La maison de Montréal a sacrifié beaucoup du sien. De même, plusieurs missions ont tenu à placer quelque part dans leur nouvelle maison mère, qui une statue, qui un

tableau, qui un crucifix, qui un petit harmonium, qui un voile de tabernacle, qui un beau chèque.

Quelques semaines plus tard, dès le 7 janvier 1931, a lieu la première retraite annuelle à Cartierville. Les sœurs y viennent, cette fois, avec plus d'enthousiasme que jamais. À quatre heures, elles se réunissent dans une salle de communauté qui les ravit. Le *Veni Creator* chanté, elles écoutent avec beaucoup de piété la parole à la fois douce et forte du prédicateur, le père Fournier, rédemptoriste, qui leur prêche une très bienfaisante retraite.

Le 15 février suivant, s'ouvrent solennellement les premières Quarante-Heures. La cérémonie revêt une grande beauté, grâce aux officiants de la congrégation de Sainte-Croix qui observent avec religion les règles de la liturgie, grâce aux enfants de chœur qui ruissellent de pureté et de vie dans leurs soutanelles blanches et leurs ceintures et manchettes de soie rouge, grâce surtout au chant qui est du beau grégorien et représente un éloge à l'effort que la communauté a toujours fait depuis son fondateur, monseigneur Bourget, pour que le culte soit chez elle un hommage d'amour envers Dieu.

* * *

Les premiers mois en la nouvelle maison mère sont employés à terminer l'installation. On comprend qu'il y ait encore bien des choses à faire dans un édifice d'une telle capacité. Ainsi, le 9 mars, deux menuisiers se mettent à l'œuvre pour donner des confessionnaux à la chapelle. D'autres travail-

lent à poser le linoléum. Ici et là, où elle manquait, la peinture s'étend pour rendre la propreté capable le plus possible de régner dans ces lieux consacrés. Le premier avril, un bel autel dédié à saint Joseph entre à la chapelle et servira de reposoir le jeudi saint: c'est un don de l'abbé Barcelo, de Toronto, et de monsieur Ulric Boileau, de Montréal. Le 2 avril, c'est au tour d'un splendide crucifix, où Jésus est presque de grandeur naturelle, de se voir placé au fond de la salle de communauté pour rappeler aux générations futures la délicatesse des sœurs de la mission de Green-Bay qui en sont les donatrices. Le 27 mars, un monsieur Chartier, frère de monseigneur Georges Chartier, supérieur ecclésiastique, vient à Cartierville sur la suggestion heureuse de ce dernier pour offrir en cadeau une automobile de sept passagers, encore bonne mais usagée, qu'il voulait revendre. C'est une voiture qui rendra des services en cet endroit situé à quelques milles de Montréal.

Ces détails montrent que la vie de la nouvelle maison mère déploie déjà ses ailes.

Tout comme à la rue Dorchester, déjà il y a, de temps en temps, pour l'agrémenter, des visiteurs.

Le 25 mars, à quatre heures et demie de l'après-midi, quatre-vingts petits garçons de l'école des Frères de Sainte-Croix bravent une pluie torrentielle et viennent chanter devant l'ostensoir, la bénédiction du très saint sacrement. Le merveilleux acoustique de la chapelle permet à cette multitude de petites voix de créer les sons les plus riches et les

harmonies les plus douces. Après ce concert, une religieuse fait remarquer au garçonnet qui remplit l'office de servant, que les « petits chanteurs ont des voix bien exercées ». Aussitôt, le jeune interlocuteur rétorque avec aplomb: « Oui, mais ça ne bat pas le chant des sœurs ! »

Le 16 avril, Dom Gaspard Lefebvre, grand liturgiste français venu à Montréal pour la « Semaine liturgique », donne à Cartierville une conférence sur l'union de l'âme à Dieu par Notre-Seigneur, et sur l'offrande de tout ce que nous sommes, ou avons, avec le prêtre tenant dans ses mains la patène. Les sœurs sont excessivement honorées par cette visite. Elles se réjouissent beaucoup de connaître le distingué auteur du missel qui les accompagne chaque matin pendant la sainte messe.

Le 29 avril, monseigneur Ovide Charlebois, vicaire apostolique du Keewatin, rencontrant à l'archevêché de Montréal mère Marie-Claire et sœur Sainte-Claire d'Assise, reçoit une invitation qu'il dit lui être très agréable, celle de visiter la nouvelle maison mère et d'y entretenir les religieuses de ses travaux et de ses missions. Donc, dès l'après-midi, le vénérable évêque répond au rendez-vous et vient susciter un vif intérêt pour ses pauvres et chers indiens en ce parterre fleuri d'âmes ferventes qui grandissent sur les bords de la rivière des Prairies.

On a remarqué que le premier chapelain de Cartierville, le père Dufour, a deux aides, l'un pour la messe quotidienne, l'abbé Roy, et l'autre pour les conférences, le père Hébert. C'est un malade en convalescence à l'infirmerie de sa communauté. Durant plusieurs années, il a fait du ministère comme curé au Nouveau-Brunswick. Il ne sera qu'un an à la Miséricorde. La mort viendra le chercher, le 30 janvier 1938.

On aura sans doute remarqué aussi que les Oblats, aumôniers de Montréal, n'ont pas suivi le généralat à Cartierville. Ils demeurent chapelains de la rue Dorchester, cependant. Mais ce sont les pères de Sainte-Croix qui prennent charge du spirituel de la nouvelle maison mère.

Les Oblats qui succèdent au père Boyon comme chapelains du « vieux berceau » sont les pères Louis Beaupré (1930), Alfred Bétournay (1931), Philias Garneau (1932), Charles Laberge (1933-41), Gabriel Sarrazin (1941-46), et Léopold Saint-Georges (1946-.....). Deux assistants aident le père Saint-Georges, les pères Richard Favreau et Dorius Lafferrière. Car l'œuvre qui a grandi à l'ombre de l'ancienne maison mère prend de plus en plus d'ampleur.

Les pères de Sainte-Croix ont reçu en héritage, dès 1930, la direction spirituelle de la nouvelle maison mère. Leurs frères ont une école paroissiale tout à côté du nouveau généralat. Ils enseignent au collège de Saint-Laurent situé à quelques milles seulement de Cartierville. Quand cette communauté

arriva au Canada, le 27 mai 1847, c'est à Saint-Laurent même qu'elle s'établit, à la demande de monseigneur Bourget. Comme les Sœurs de Miséricorde et comme aussi les Oblats, les pères de Sainte-Croix ont le droit de se réclamer de la grande famille du saint évêque. Sous la houlette de ce pasteur aux vastes plans, ils se sont mis à l'œuvre sans tarder, de sorte qu'après un siècle, leurs établissements sont nombreux au Canada, aux États-Unis et aux Indes, et leurs travaux très fructueux dans les universités, les séminaires, les collèges classiques, les écoles professionnelles, commerciales, supérieures et primaires, et les orphelinats.

À l'arrivée de l'institut de la Miséricorde à Cartierville, en 1930, ils assument immédiatement la responsabilité d'être les évangélistes des diverses catégories d'âmes réunies là. Il y aura certes embarras du choix pour cette fonction parmi les hommes d'expérience qui occupent leurs rangs. Et chacun y sera bien dans sa vocation, puisqu'il y enseignera toujours les vérités les plus hautes et les meilleures. Chacun y sera assuré d'une bénédiction de choix venue du ciel sur son ministère de la part du fondateur des pères de Sainte-Croix, l'abbé Basile Moreau, ancien sous-supérieur au grand séminaire du Mans, en France, et directeur des Frères de Saint-Joseph, qui, en 1837, organisait une société de prêtres destinés à donner des missions dans le diocèse et ensuite à enseigner dans toutes les branches du savoir.

Le successeur du père Dufour au chapelinat de

la maison mère des Sœurs de Miséricorde, à Cartierville, est le père Alfred-Valère Roy (1931), âgé de 81 ans, décédé le 10 mars 1934, qui fut jadis le bras droit du révérend père Lefebvre, fondateur de l'Université Saint-Joseph de Memramcook, puis supérieur, curé de la paroisse, provincial des pères au Canada et assistant général de son institut. Il sera suivi du père Benjamin Lecavalier (1932-35), lui aussi ancien professeur et supérieur de Memramcook, décédé le 13 mars 1935. Ce dernier aura pour remplaçant le père Elphège Hébert (1935-37), décédé le 8 novembre 1944, qui fut à Saint-Laurent professeur et, durant 13 ans, supérieur du collège, puis curé de la paroisse avant d'être économe à l'Oratoire Saint-Joseph. Viendra ensuite le père Joseph Métivier (1937-38), devenu par la suite supérieur du scolasticat de Sainte-Geneviève-de-Pierrefonds, ancien maître des novices, ancien supérieur du séminaire Sainte-Croix, fondateur de l'œuvre de « Mon Petit Prêtre ». Le père Albert Montplaisir (1938-44) lui succédera et fera un stage plus prolongé que ceux de ses confrères. Longtemps, il a été professeur de rhétorique au collège de Saint-Laurent. À la Miséricorde, il aura pour l'aider, en 1938, le père Donat Boyer, c.s.c., et, en 1939, le père René Baudry, c.s.c. En 1944, le père Joseph Beaudry (1944-45) sera nommé et, un an après, le 10 juin 1945, il mourra subitement, à Mégantic, sa place natale où il était en visite. Il avait enseigné le latin et le grec en rhétorique au collège de Saint-Laurent. Il avait été chapelain à la mai-

son mère des Sœurs de Sainte-Croix (1936-39), et vicaire à la paroisse de Saint-Laurent (1939-44). Du 11 juin au 10 août suivant, le père Alphonse Métivier, c.s.c., remplacera le père Beaudry. Le père Henri Trudeau (1945-47), prendra ensuite la charge, après avoir été professeur au collège et à l'externat classique de Sainte-Croix durant 17 ans, puis pendant trois ans chapelain des Sœurs de Marie-Réparatrice (1939-42), et, trois autres années (1942-45), chapelain à la maison mère des Sœurs de Sainte-Croix. Il est remplacé au mois de juillet 1947 par le R. P. Joseph Métivier.

À l'heure du centenaire des Sœurs de Miséricorde de Montréal, cette liste des aumôniers de la nouvelle maison mère ressemble à une précieuse couronne posée sur le front de l'institut.

CHAPITRE XII

Translation et approbation

1931-1937

Le 5 avril 1931, jour de Pâques, la révérende mère générale annonce une importante nouvelle à la communauté. On se rappelle que le 11 mai est l'anniversaire du jour où, en 1845, monseigneur Bourget décida Mère de la Nativité à fonder son œuvre. Alors, il a été réglé qu'en ce glorieux anniversaire, cette année, les restes de la vénérée fondatrice quitteraient le « vieux berceau » et viendraient, sans sortir de leur long sommeil, attendre la grandiose résurrection dans la nouvelle maison mère où un tombeau les accueillera avec respect. Ce tombeau a été placé au premier étage, sur la façade, dans un appartement central, près de la chapelle, quelques pas à droite de la porte principale. Quand il aura reçu son précieux trésor, il ressemblera à un tabernacle qui contient l'objet d'une immense affection et qui prêle à l'endroit où il réside l'aspect d'un sanctuaire souvent visité par des âmes fidèles.

La pensée de cette translation des restes de la fondatrice à Cartierville cause beaucoup de joie à

toutes les religieuses de l'institut. La place de choix à eux réservée, en ce moment qui couronne l'œuvre d'une grande femme, évoque l'idée et suscite le désir, au cœur de ses filles, des honneurs suprêmes que l'Église accorde à certains de ses enfants quand elle proclame solennellement leur sainteté.

En annonçant cet événement, mère Saint-Aimé a conscience que ce sera l'un des plus beaux jours de sa carrière de religieuse et de sa vie de supérieure. Dieu lui dispense cette consolation en retour de ses nombreux services.

Un an après, le 6 mai 1932, une autre douceur lui est fournie par l'approbation définitive des constitutions de l'institut, geste attendu depuis plusieurs années par la vénérée mère et ses sœurs.

Il importe de fixer ici quelques détails concernant ces deux événements remarquables de la translation des restes de Mère de la Nativité et de l'approbation définitive de son institut.

* * *

Le premier événement donne lieu à un triduum d'un genre très particulier qui constitue un point lumineux de l'histoire des Sœurs de Miséricorde.

Les préparatifs de la translation consistent d'abord à faire un tombeau. La maison Carli-Petrucci, de Montréal, se charge de ce travail. Les sœurs d'Oak-Park en sont les généreuses donatrices. Le matériel utilisé est une imitation du marbre. La partie murale forme un cadre qui comporte en haut un médaillon représentant le buste de la

fondatrice, au-dessous les mots « Dieu le veut », au bas la plaque de marbre du sarcophage de la rue Dorchester contenant l'inscription commémorative: « Ici repose le corps de Mère de la Nativité, fondatrice des Sœurs de Miséricorde, née le 27 janvier 1794, décédée le 5 avril 1864. R.I.P. »

Situé à une place d'honneur et d'accès facile, l'appartement, rempli de soleil, s'embellit d'ornements aux couleurs douces. Sur le mur en face du précieux dépôt apparaît un grand crucifix entouré des portraits de monseigneur Bourget et de Mère de la Nativité. Sur le même mur près de la porte figure le tableau des noms des sœurs défuntes.

Dans le tombeau prend place un coffret de chêne confectionné par le menuisier de la communauté, monsieur Beaulne, capitonné au dedans d'une soie blanche fournie par les Sœurs de Toronto et piquée de diamantines et de paillettes-écailles formant au total le nombre des sœurs vivantes de l'institut au 11 mai 1931.

Ce coffret recueillera les vénérables restes de Mère de la Nativité.

Le 9 mai 1931, un samedi, à 7 heures et demie du matin, le notaire Thomas Ducharme se présente à Cartierville avec sa voiture afin de conduire à la rue Dorchester les religieuses que mère générale a désignées pour prendre part à la cérémonie de la translation. Mère Sainte-Béatrice, sœur Sainte-Fébronie et quatre sœurs anciennes, Saint-Paul, Saint-Célestin, Sainte-Véronique et Sainte-Claire-d'Assise, composent ce groupe heureux. Quelques

instants après, les mères du conseil général montent à leur tour dans une voiture et se dirigent sur Montréal où une cordiale réception les attend.

La maison de Montréal, la vieille maison des vieux souvenirs, gémit en secret, comme si on lui arrachait le cœur, en songeant que ce noble cortège vient la vider de son trésor, en lui enlevant les restes d'une mère bien-aimée qu'elle garde avec jalousie depuis soixante-sept ans et qui, sans aucun doute, a attiré sur elle une pluie constante de bienfaits. Mais l'écho de la parole du fondateur à la fondatrice résonne partout dans ses murs: « Dieu le veut ! Dieu le veut ! »

La maison de Cartierville, d'autre part, tressaille d'allégresse. Au lieu de l'ancienne demeure obscure et froide, c'est un petit sanctuaire attirant et accueillant, illuminé de soleil et de beauté, chaud de ferveur et débordant de gloire, c'est un temple du souvenir, plein des espérances de l'avenir, que les restes de Mère de la Nativité vont bientôt habiter.

À 9 heures et demie, la cloche sonne. Les mères et les sœurs, celles-ci par ordre d'ancienneté, descendent en silence au caveau. Avant d'y pénétrer, elles attendent l'instant nécessaire à l'artiste, un monsieur Garcia, qui, sur-le-champ, photographie le sarcophage tel qu'il est. Sont là les menuisiers de la communauté, ceux de Cartierville, messieurs Beaulne et Bélair, et celui de Montréal, monsieur Cholette.

Ces hommes mettent le pic dans le ciment qui relie les briques du sarcophage. Une seconde fois,

monsieur Garcia prend une photographie. Puis la tombe apparaît, recouverte d'amiante et parfaitement conservée. On la dépose sur des tréteaux.

Alors, monsieur l'abbé Georges Chartier, supérieur ecclésiastique, délégué par l'archevêché pour présider cette cérémonie, et accompagné du père Louis Beaupré, oblat, chapelain de Montréal, donne lecture des permissions requises accordées par les autorités. Celle de faire l'exhumation des restes est de monseigneur Alphonse-Emmanuel Deschamps, auxiliaire de Montréal; celle d'ouvrir le cercueil et de procéder à la reconnaissance des ossements est de monseigneur Georges Gauthier, administrateur de Montréal; celle de l'autorité civile est du juge Philémon Cousineau, de la Cour supérieure.

Après l'ouverture du cercueil, les mères et les sœurs anciennes s'approchent pour voir les ossements de leur vénérée fondatrice. En 1912, le 24 juillet, lors de la première exhumation, le squelette était encore complet. En 1931, il ne compte plus que quelques morceaux épars, par exemple, une partie du crâne en forme de calotte et une mèche de cheveux. Mais le tout a l'apparence d'un squelette brun rougeâtre, tacheté de blanc, et couvert de quelques bribes de vêtement. Le photographe juge le moment opportun pour une troisième pose. Ensuite, comme les mères, les sœurs viennent jeter un long coup d'œil et défilent. Puis les hommes transportent le cercueil à la chapelle. Les chanteuses entonnent le psaume 121, « *Lætatus sum* », sur le ton du sixième mode qui fut celui des fondatrices

lors de leur première profession, le 16 janvier 1848. À leur tour, les madeleines passent près des ossements, tandis qu'à l'orgue on chante le « Salve Regina ».

Le cercueil se dirige ensuite vers le parloir de monseigneur l'archevêque où le docteur René de Cotret, ancien médecin de l'institut, doit faire l'examen officiel. Le docteur Pacifique Gauthier, président du Bureau médical de l'hôpital de la rue Saint-Hubert, muni de gants et revêtu d'une jaquette blanche, dépose les ossements sur une table couverte d'un drap blanc, sous les yeux de l'examineur, puis il les place dans le coffret de chêne.

Durant ce travail délicat, l'abbé Chartier et le père Beaupré, en surplis, disent le saint bréviaire au pied du cercueil; les mères et quelques anciennes se tiennent aussi tout près de la scène et observent; les autres religieuses, bien recueillies, attendent dans le corridor; l'artiste prend une quatrième photographie.

On trouve les ossements enveloppés d'une matière terreuse et calcaire, de couleur brune. Ceux du visage n'existent plus, sauf l'os frontal. Les plus longs se reconstituent facilement. Les plus petits n'offrent aucune forme, ils demeurent au fond du cercueil avec des fragments de linge, quelque chose du scapulaire, de longs bouts de fil et des parcelles de bois qui servent de litière depuis 67 ans.

Cette tâche terminée, on visse le couvercle du coffret, on cloue celui de la tombe et on jette dessus un drap blanc. On place six chandeliers autour du

coffret renfermant les restes vénérés, et un prie-Dieu au pied. Des fougères ornent l'appartement.

Quelques religieuses se tiennent près du trésor pendant que les autres prennent leur dîner au cours duquel la mère générale, s'empressant de donner récréation en vue d'une détente, réintègre sa place à l'ancienne table du généralat. Après le repas, la conversation se continue au soleil sur la galerie. Elle a pour thème l'événement de la journée et celui de la fondation, deux moments qui rapprochent et rattachent l'humilité et la gloire de Mère de la Nativité pour les confondre dans une même lumière. Mère Saint-Aimé distribue des feuillets en souvenir. Les sœurs continuent à se faire part de leurs expériences sur la protection toute spéciale que la fondatrice leur a accordée en maintes circonstances dans l'œuvre des pénitentes et des madeleines.

Une fois vidée, la grande tombe est descendue au caveau et déposée dans un casier, en attendant d'être emportée à Cartierville pour servir à la confection de croix ou de pièces de bois ayant touché aux ossements de la fondatrice. Les fragments qui n'ont pu entrer dans le coffret ont été distribués aux sœurs, aux madeleines et aux protégées.

Deux personnes, mesdames Émile Durocher et Gustave Brousseau, la mère et la fille, ont assisté en spectatrices bien intéressées à cette scène rare et saisissante. En effet, à la quatrième et à la cinquième générations, elles entrent dans la descendance de Mère de la Nativité, dont le fils, François Jetté, par sa fille, madame Tourville, décédée en 1930, est

le grand-père de madame Durocher. Ces deux dames expriment leur joie et leur reconnaissance aux religieuses qui les ont invitées à cette fête.

Les deux écrins de ces perles que le temps a tout ensemble broyées et enrichies et qui, comme la petite lampe vacillante des sanctuaires, annoncent une présence infiniment douce, font de la pièce où ils reposent une véritable chapelle ardente, pleine du murmure de la prière et du silence de la contemplation que les sœurs et les madeleines viennent y produire, à tour de rôle, dans les sentiments de la piété la plus vive et de l'amour le plus profond et avec le désir qu'un jour Mère de la Nativité soit glorifiée au pied des autels. Parmi toutes celles qui se succèdent près de ces écrins, il n'est personne qui ne se souvienne de ce mot du père Louis Beaupré, oplat, chapelain de Montréal, prononcé dans une conférence à la communauté: « Vous voulez, disait-il, un modèle de vie parfaite dans l'obéissance et l'humilité ? Étudiez la vie de votre Mère fondatrice, vous ne pouvez être à meilleure école. » De même, les sœurs, groupées autour du cher coffret, écoutent-elles avec attendrissement ces paroles que la mère générale leur adresse après la prière du soir: « Demandons à notre Mère fondatrice de nous accorder son esprit, de faire revivre et développer en nos âmes son amour et ses vertus, et pendant que ses restes reposent au milieu de nous, qu'elle veuille bien — s'il plaît à Dieu — nous donner quelques manifestations de sa maternelle protection. » Cette bonne mère Saint-Aimé ajoute que c'est un beau té-

moignage de piété filiale à offrir que de demander la glorification de la fondatrice en lui recommandant des malades et en sollicitant d'elle quelques guérisons éclatantes.

Puis, c'est la nuit. Jusqu'au lendemain, deux religieuses font la garde autour des restes. Il faudra déclarer dans le procès-verbal que « ces dits restes ont été sous la garde constante d'au moins deux sœurs, qui se remplaçaient à tour de rôle, d'heure en heure ». À minuit, sœur Sainte-Madeleine-de-Pazzi, supérieure, et sœur Sainte-Donate, économe, cèdent leur place d'honneur aux sœurs Saint-Omer et Saint-Ulric qui n'abandonnent leur faction qu'au matin.

* * *

Le dimanche, 10 mai, jour suivant, le coffret demeure immobile, la translation ne devant avoir lieu que le lendemain, dernière journée du triduum.

Après le dîner, la mère générale visite les madeleines. Elle les entretient de celle qui les a tant aimées, elles, ainsi que les pénitentes, puisqu'elle a tant fait pour elles en fondant son œuvre. Elle les invite à imiter les vertus de la fondatrice, à solliciter d'elle des miracles, et à obtenir de Dieu sa canonisation. Elle leur distribue ensuite des images en souvenir de l'événement qui va leur imposer une pénible séparation. Au verso sont écrits ces mots: « Image qui a touché aux restes de notre vénérée Mère de la Nativité, 9 mai 1931. Sœur Saint-Aimé, supérieure générale. »

Vers une heure, les religieuses se réunissent de nouveau en cet endroit qui les attire comme un sanctuaire où palpite une flamme. « Quand l'aigle plane, le pèlerin altéré devine une source à l'endroit où tombe son ombre dans le désert. » Cette réflexion d'un écrivain, on la fait sienne à la vue de cette procession auprès des restes de la fondatrice¹. Les Sœurs de Miséricorde trouvent une fontaine de vie dans le souvenir de leur Mère de la Nativité. Les anciennes surtout y contemplent d'inoubliables scènes. De quoi ne se rappelle pas sœur Sainte-Angèle-de-Mérici, doyenne de la communauté avec ses 88 ans, dernière survivante qui a connu la fondatrice ? Et d'autres aussi qui ont vécu dans les commencements de l'institut, les sœurs Sainte-Pélagie, Saint-Léonard-de-Port-Maurice, Saint-Josaphat, Saint-Arsène et Saint-Camille-de-Lellis, de quelle ferveur ne brûlent-elles pas devant les restes vénérés de leur mère auxquels elle font toucher chapelets, médailles, crucifix, morceaux d'étoffe blanche et rouge destinée à faire des scapulaires ? Les plus malades d'entre elles n'hésitent pas, dans leur confiance, à faire recommander leur guérison au cours des prières qui se succèdent près du précieux coffret.

À la suite des sœurs, les madeleines, les filles de Sainte-Marguerite et celles de la crèche viennent répandre leur âme et toucher du doigt les ossements bénis de qui elles attendent un rayon de vie, ou spirituelle, ou physique. Les pénitentes ont leur tour

¹ Ernest HELLO, *Physionomies de saints*, Editions Variétés, Montréal, p. 94.

pendant le souper des sœurs. Durant quelques instants, elles peuvent formuler, là, leur gratitude à celle qui a tout sacrifié pour leur salut et leur bonheur. Après le souper, toutes ces filles, sauf les madeleines, se réunissent au nombre de 203, et elles reçoivent la visite de la mère générale. Celle-ci leur fait don d'un bouton épingle, à l'effigie de la fondatrice, qui a touché à ses ossements. Elle leur parle de la piété qu'elles doivent nourrir envers la très Sainte Vierge et de l'instance avec laquelle elles doivent supplier Dieu d'accorder les honneurs de la canonisation à celle qui les a aimées dans l'oubli total d'elle-même, allant jusqu'à se priver de son lit pour le donner à une pauvre fille malade et à prendre son repos sur le plancher, la tête appuyée sur une bûche. Les chères filles accueillent avec respect et gratitude ces paroles de la très révérende mère. Plusieurs versent des larmes en la voyant s'éloigner.

Les annales soulignent, ici, que l'une d'elles, de la maternité, ayant attaché à son bas un bouton épingle de Mère de la Nativité, éprouva dans l'espace de deux heures un soulagement notable à sa jambe très enflée par une phlébite douloureuse. En cette courte période, la jambe malade a désenflé presque complètement, elle ne boîta plus, ne souffre plus, même elle descend les escaliers.

Aussi, ce deuxième jour du triduum se termine-t-il dans une ferveur encore accrue. Le jour tombé, des silhouettes sombres se dirigent lentement dans l'obscurité des couloirs et pénètrent à tour de rôle,

au cours de la nuit, dans la clarté douce des lampions empourprés de la chapelle ardente. Cette fois, on a retenu les noms de mère Marie-Claire et des sœurs Marie-de-l'Incarnation, Sainte-Bérénice, Sainte-Émérentienne et Sainte-Stéphanie.

* * *

Le lundi, 11 mai, dernier jour du triduum, a lieu la translation.

Conduites par mère Saint-Aimé, supérieure générale, quatre sœurs s'emparent du coffret et parcourent l'infirmerie afin que les malades qui n'ont pu visiter les restes de la fondatrice soient visitées par eux. Les sœurs Saint-Camille-de-Lellis et Saint-Denis-l'Aréopagite sont ces bénéficiaires. À l'avant-chœur, en cet endroit précis où Mère de la Nativité mourut, le 5 août 1864, le pieux cortège s'arrête quelques instants pour une prière. Dans son retour, il entre à la salle de communauté où sont réunies des sœurs à qui la mère générale adresse quelques paroles d'édification sur les vertus de la fondatrice et sur l'obligation qu'ont ses filles de la prendre chaque jour pour modèle à imiter. Puis les porteuses reviennent déposer leur léger fardeau où elles l'ont pris.

Reste à attendre le moment du départ fixé à trois heures de l'après-midi. Treize voitures automobiles appartenant à des bienfaiteurs sont à la disposition des religieuses. Celle du notaire Thomas Ducharme aura l'honneur de transporter le coffret et les quatre sœurs qui en sont chargées. Au temps

marqué, ces voitures se présentent à la rue Dorchester. On donne à Cartierville le signal convenu. Mère Saint-Aimé, supérieure générale, mère Marie-Claire, secrétaire générale, sœur Sainte-Madeleine-de-Pazzi, supérieure de Montréal, et sœur Saint-François-d'Assise, son assistante, pendant que l'on formule une dernière prière, s'emparent doucement du coffret qu'elles soulèvent et soutiennent au moyen de rubans blancs de soie moirée renforcée d'une bande de toile piquée. Le révérend père Louis Beaupré, chapelain de Montréal, préside la levée du corps qu'il accompagnera jusqu'à Cartierville. À la sortie de la maison, pendant que la dépouille descend les degrés du perron central de la façade, monsieur Garcia, de l'autre côté de la rue, photographie cette scène impressionnante.

Mère de la Nativité quitte pour toujours la rue Dorchester.

En compensation du grand sacrifice que ce départ leur impose, les sœurs de Montréal, sauf quatre qui en sont empêchées par la maladie, goûtent le privilège de faire partie du cortège qui conduit les restes d'une mère vénérée en sa dernière demeure terrestre.

* * *

Le 11 mai 1845, au mot de monseigneur Bourget lui disant: « Dieu le veut ! » Mère de la Nativité avait accepté de se jeter dans la terre de l'oubli de soi pour servir de fondement à une grande œuvre. Le 11 mai 1931, après 86 ans, toute une famille re-

ligieuse la porte en triomphe dans les rues de l'immense métropole canadienne et s'en va l'installer avec fierté, comme sur un trône, au centre du vaste édifice qui couronne pour des siècles ses efforts et ses mérites. C'est le long repos qui continuera de récompenser un travail ardu. Long repos d'une mère dans la gloire, au milieu de ses filles, parmi les fleurs et les oiseaux ? Violettes et roses aux teintes diverses, mêlées de verdure, jonchent le tombeau, tandis que les petits chanteurs voltigeant sous la feuillée exécutent leur trille joyeux.

Monsieur l'abbé Chartier, supérieur ecclésiastique, monsieur le curé Toupin, de Cartierville, monsieur l'abbé Allard, son vicaire, et monsieur le photographe Garcia sont déjà sur les lieux. Les religieuses se placent de chaque côté du grand escalier de la porte principale. Après l'arrivée des voitures et la descente des personnes qu'elles renferment, les porteuses s'arrêtent sur les premiers degrés de l'escalier à l'extérieur, et l'abbé Chartier, précédé de la croix et des enfants de chœur, s'avance avec ses deux assistants. Monsieur Garcia photographie le spectacle.

Puis, c'est la levée du corps selon la liturgie ordinaire. Les chanteuses chantent le « Miserere » jusqu'à la chapelle où l'on dépose le coffret au centre sur une table recouverte d'une toile blanche. Elles chantent alors le « Salve Regina » et le « In Paradisum ». La procession s'ébranle de nouveau et se dirige vers l'appartement préparé qu'elle atteint au chant du « Benedictus ». On y dépose le coffret sur

une petite table. N'y peuvent entrer que les officiants suivis du père Beaupré, des mères du conseil général, de la supérieure de Montréal, de son assistante et de quelques autres.

À ce moment, monsieur le supérieur Chartier, qui, vêtu de la chape noire, préside la cérémonie, prononce une vibrante allocution où il résume en termes très simples et prenants l'histoire de la fondation de l'institut de la Miséricorde et la doctrine de la soumission à la volonté de Dieu qui avait inspiré le mot de monseigneur Bourget et la devise de Mère de la Nativité: « Dieu le veut ! »

Ensuite, la mère générale ouvre le coffret afin qu'à leur tour les sœurs de Cartierville puissent contempler les restes sacrés. Les malades s'approchent les premières. Deux sont en chaise roulante. Ces religieuses demandent instamment leur guérison.

Les dames Durocher et Brousseau sont là comme elles étaient à Montréal pour participer aux démonstrations de l'amour filial envers une mère bien-aimée et une ancêtre glorieuse.

Monsieur le supérieur termine la cérémonie à la chapelle par le salut du saint sacrement et la bénédiction de la statue de Notre-Dame de la Miséricorde, laquelle, nous l'avons déjà dit, est un don de sa générosité.

Les assistants sortent de la chapelle l'âme remplie de ces douces émotions qu'ils emportent chez eux comme le souvenir d'un spectacle extraordinaire.

Mère de la Nativité vient de s'installer comme une reine, pour toujours, dans sa nouvelle maison mère. Les sœurs l'entourent jusqu'à ce que ses restes soient déposés pour la nuit dans une voûte de sûreté.

Le lendemain matin, 12 mai, la dépouille retourne à l'oratoire où les religieuses se succèdent durant toute la journée et où, le soir, la communauté se groupe pour la prière; sœurs, novices et postulantes se tenant, la plupart, dans le corridor, faute de place à l'intérieur de l'appartement. La mère générale ouvre le coffret et invite chacune à défiler devant les précieux ossements. À la porte, elle distribue des souvenirs. Chacune accepte le sien avec joie. Durant le défilé, des chapelets et d'autres objets sont appliqués sur les ossements. On récite le Pater, l'Ave, le Gloria Patri, et l'invocation: « Seigneur, nous vous en supplions, glorifiez votre servante. » Enfin, on chante « Dieu le veut ». Puis, c'est la prière, suivie des points de méditation.

À ce moment, les mères s'approchent du coffret et enveloppent les ossements avec de la soie blanche et de petits rubans blancs. Elle font trente-sept paquets. Au cours du travail, elles découvrent un scapulaire bien conservé sur lequel on distingue le tracé du « Maria ». C'est le scapulaire de Mère de la Nativité. Il sera gardé avec soin, ainsi que d'autres petits morceaux de linge.

On referme le coffret et on le dépose de nouveau dans une voûte de sûreté jusqu'à ce que tous

les détails soient prêts pour une installation définitive.

En effet, il faut maintenant dresser un procès-verbal, préparer un double coffret en lames de cuivre, ériger un tombeau.

Le procès-verbal versera dans un livre spécial, à côté de toutes les pièces se rapportant aux exhumations antérieures de Mère de la Nativité, tous les détails authentiques de la dernière exhumation et de la translation à Cartierville. De cette minute renfermant à date 1793 mots, copie sera tirée, assermentée, signée et mise dans un tube de verre qui demeurera à côté des restes jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de les glorifier sur terre et ensuite au ciel.

* * *

Le 28 mai suivant, à quatre heures et quarante-cinq de l'après-midi, Son Excellence monseigneur Emmanuel-Alphonse Deschamps, auxiliaire de Montréal, et monsieur le chanoine Albert Valois, chancelier, arrivent à la maison mère. Ils sont reçus à la porte par les mères, et salués au grand salon par deux religieux de la congrégation de Sainte-Croix, les pères Charron, provincial, et Pauzé, aumônier des Sœurs de Sainte-Croix, à Saint-Laurent. Ils se rendent ensuite aux appartements de l'évêque, et là, prennent connaissance des longs documents qu'ils devront signer à l'issue de la cérémonie qui va bientôt avoir lieu.

Quelques instants après, monseigneur revient au salon. Il revêt mosette, surplis et chape noire. Pré-

cédé des enfants de chœur, il se dirige ensuite vers la voûte où il procède à la levée du corps selon le rituel. Sur son passage, il bénit les sœurs le long du corridor. Les mères Saint-Aimé, supérieure générale, Sainte-Catherine-de-Sienne, Sainte-Jeanne-de-Chantal et Saint-Eugène portent la dépouille à l'oratoire. Monseigneur fait ouvrir le coffret où apparaissent les petits paquets de soie blanche. Avec monsieur le chanoine Valois et les deux pères de Sainte-Croix, il constate la présence des ossements. Puis il invite les sœurs à s'approcher.

Les malades passent d'abord. L'une d'elles, sœur Sainte-Marie-Madeleine, s'agenouille aux pieds du pontife et lui demande d'appliquer sur ses yeux éteints les ossements de la fondatrice. Monseigneur se rend à cette confiante prière et ajoute, avec sa bénédiction, quelques mots d'encouragement. Quant à sœur Sainte-Angèle-de-Mérici, la doyenne de la communauté, monseigneur lui dit :

— Il paraît que vous avez connu votre Mère fondatrice ?

— Oui, monseigneur, répond la religieuse. J'étais postulante alors, et je m'en rappelle très bien.

— Vous êtes bien privilégiée d'être aujourd'hui témoin de cette cérémonie, reprend l'évêque; quel âge avez-vous ?

— J'ai 88 ans, et je me compte encore jeune.

— Et vous avez raison, rétorque le pontife, on n'est vieux qu'à cent ans.

Monseigneur a ainsi un mot de bienveillance envers toutes les sœurs.

Il est cinq heures et demie. Son Excellence s'en va à la sacristie et se prépare à donner immédiatement la bénédiction du très saint sacrement qui sera suivie du souper.

Dans l'intervalle, on complète le procès-verbal de la translation et de l'inhumation dans le livre « ad hoc » et sur les copies préparées. Le notaire Thomas Ducharme, appelé, y pose son sceau et sa signature. Le souper terminé, c'est le temps de présenter les documents à signer aux mères du conseil général, à la supérieure de Montréal, à celle de Saint-Janvier, aux pères Charron et Pauzé ci-haut nommés, à monsieur le chanoine Valois et à Son Excellence monseigneur Deschamps.

Les copies consistent en deux feuilles de parchemin de 14 pouces par 24, roulées de façon que paraissent les mots « Procès-verbal ». On les met dans un tube de verre d'une longueur de 15 pouces. On ferme ce tube d'un bouchon de cire rouge et d'un ruban de même couleur qui passe dessus, puis autour, et se fixe par de la cire marquée, sur le dessus et sur le côté, du petit sceau de l'archevêché. On dépose ce tube sur les ossements dans le coffret que l'on ferme aussitôt et que la mère générale entoure d'un ruban rouge de deux pouces de largeur passant sur la longueur et sur la hauteur en se croisant, pour se terminer dessus, au centre, par un nœud recouvert de cire rouge portant l'impression du grand sceau de l'archevêché. On place ce coffret dans un deuxième qui est de cuivre et qui mesure 40 pouces de longueur, par 12 de lar-

geur et 14 de hauteur, coffret donné par monsieur Chouinard, contracteur pour les toits. Avec sa lampe, monsieur Bélair soude le couvercle. Mère Saint-Aimé, renouvelant l'opération d'il y a un instant, passe tout autour de ce coffret un ruban rouge large d'un pouce, qu'elle noue habilement sur le dessus par deux boucles recouvertes de cire et ornées à leur tour du grand sceau de l'archevêché.

À ce moment, monseigneur Deschamps joint les mains et récite à haute voix un Pater, un Ave et un Gloria Patri. Il ajoute ce souhait de la liturgie: « Requiescat in pace ! » Avant de quitter les religieuses, il leur adresse quelques paroles de bonté et d'édification.

Les ouvriers retouchent à la soudure du coffret qu'ils déposent dans le tombeau. Mère générale préside une dernière prière.

Ainsi se clôt l'histoire de cette translation de cendres illustres que les annales relatent avec une précision absolue et une piété exquise.

* * *

L'événement valait qu'on s'y arrête. Il a attiré sur la maison de Cartierville l'attention de tous les membres de l'institut. Désormais, chaque fois qu'une sœur de Miséricorde y viendra, elle y visitera Mère de la Nativité en son petit sanctuaire de beauté, de fleurs et de parfums.

Du même coup, elle y verra la demeure de sa mère s'aménager et se meubler peu à peu conformément aux besoins. Au cours du mois de juin

suisant, un contracteur et un architecte travaillent au terrassement et à l'aplanissement du terrain de l'entrée.

Au cours de juillet, dès le 2, fête de la Visitation de la très Sainte Vierge, Son Excellence monseigneur Rhéaume, oblat, évêque de Haileybury, préside à la consécration des autels de la chapelle. Celui du centre est dédié à Notre-Dame-de-la-Miséricorde et porte des reliques des saints Martyrs canadiens. Celui de gauche est dédié au Sacré-Cœur et renferme les reliques de saint Zénon. Celui de droite est dédié à saint Joseph et contient les reliques de sainte Aurélie. Assistent à la cérémonie: le supérieur ecclésiastique de la communauté, monsieur l'abbé Georges Chartier, les trois pères jésuites Desjardins, supérieur de la Villa Saint-Martin, Sansoucy, du Collège Brébeuf, et Pouliot, de l'Immaculée-Conception, l'abbé Roy, chapelain, l'abbé Toupin, curé de Cartierville, l'abbé Napoléon Roy, maître des cérémonies, puis trois frères de Sainte-Croix, Laurentin, de Cartierville, Caron et Lafortune, de Bordeaux.

Le 7 du mois d'août, les pères jésuites de l'Immaculée-Conception, qui ont acheté un nouvel orgue pour leur église, font gracieusement don de leur ancien à Cartierville. Mère Sainte-Béatrice, dépositaire générale, trouve que c'est un bon marché, puisqu'elle n'aura à payer que le transport, l'installation et une réparation mineure. L'instrument ayant trente-trois années d'usage peut encore rendre des services, surtout en son nouveau local où

l'acoustique enrichit sa sonorité pourtant déjà merveilleuse.

Deux jours plus tard, le 9, mère Saint-Aimé donne connaissance d'une lettre de l'abbé Campeau, frère de sœur Sainte-Germaine, revenu dernièrement de Rome avec une bénédiction du pape pour la mère générale et ses sœurs à l'occasion de la construction et de l'installation de Cartierville. Le 31, en la fête de la supérieure générale, mère Saint-Aimé, l'esprit de famille et la piété filiale se donnent libre cours. Sœur Sainte-Angèle-de-Mérici, toujours doyenne de l'institut, exprime la gratitude des anciennes et des malades aux mères du généralat pour le lieu de repos temporel qu'elles ont voulu leur ménager en préparation de celui du repos éternel.

Cette appréciation a un écho, le 8 septembre, au cours du chapitre de la communauté, par la réélection de mère Saint-Aimé à la tête de la famille, avec un conseil formé des assistantes générales suivantes: mère Sainte-Catherine-de-Sienne, mère Saint-Olivier, mère Saint-Eugène et mère Marie-des-Sept-Douleurs. Le nouveau conseil a mère Saint-Olivier pour secrétaire générale et mère Sainte-Madeleine-de-Pazzi comme dépositaire générale.

Le 10, mère Saint-Hilaire, ancienne supérieure générale, celle qui a fait les premières démarches en vue de l'acquisition de Cartierville, est aussi celle qui, la première, rend son âme à Dieu et voit ses restes exposés dans la chambre même où repo-

sent ceux de la fondatrice pour laquelle elle a eu tant de vénération.

Durant le mois de novembre, l'oratoire de Mère de la Nativité reçoit continuellement des religieuses qui, là, près d'un tombeau très cher, prient avec ferveur et puisent cette gaieté simple et lumineuse qui caractérise la sœur de Miséricorde et qui s'épanouit avec une pureté intense spécialement au cours de ces joyeuses parties de bunco qui ont lieu, en famille, certains soirs de fête.

Le 17 janvier 1932, le père Louis Beaupré, oplat, aumônier de la rue Dorchester, l'un des participants aux cérémonies de la translation, vient à Cartierville et donne à la communauté une de ces causeries fines, joviales, spirituelles et édifiantes, dont il possède à un haut degré le secret. Il ne manque pas de se rendre chez les malades pour leur procurer des paroles qui réconfortent.

Le 29 février, les sœurs Saint-Alexandre et Marie-de-la-Providence partent pour le sanatorium d'Ogsdenburg, dans le New-York, où les religieuses de la Merci ont accepté de leur donner durant trois mois un cours sur le soin des tuberculeux. Ceci est un signe nouveau que la préoccupation des autorités de l'institut est avant tout d'accélérer le progrès de leurs œuvres de miséricorde spirituelle et temporelle.

Une fois de plus, cela attire les regards maternels de la sainte Église qui, le 6 mai suivant, décide d'accorder par décret officiel du Saint-Siège l'approbation définitive aux constitutions de l'institut

des Sœurs de Miséricorde de Montréal. Quelques jours plus tard, le 10, le précieux document arrive à la maison mère dans une enveloppe envoyée par M^{gr} Georges Gauthier, archevêque-coadjuteur qui y joint ses félicitations et sa bénédiction. À ce moment, monseigneur Louis Rhéaume se présente à Cartierville pour affaires. La très révérende mère Saint-Aimé s'empresse de lui communiquer la très heureuse nouvelle. Elle monte ensuite à la communauté et donne aux sœurs connaissance du précieux document. Aussitôt, il y a réunion générale à la chapelle qui se remplit sans délai de l'éclat d'un vibrant « Te Deum », d'une prière instante et d'une ardente promesse de fidélité.

Le 13 du mois suivant, la mère générale et mère Saint-Olivier se font conduire à l'archevêché de Montréal pour exprimer solennellement à monseigneur Gauthier la reconnaissance que l'institut lui doit pour la part qu'il a prise dans la préparation de ce très heureux événement en se faisant l'interprète des sœurs auprès de la Sacrée Congrégation des Réguliers.

Dans les jours qui suivent, des hommages pleins de congratulations se succèdent à la rue Sainte-Croix, venus de son Éminence le cardinal Hayes, archevêque de New-York, de son Excellence monseigneur O'Leary, archevêque d'Edmonton, de Son Excellence monseigneur Sinnott, archevêque de Winnipeg, et de Son Excellence monseigneur Stritch, archevêque de Milwaukee.

Mère de la Nativité elle-même tient à exprimer

ici-bas sa joie de la magnifique circonstance qui se produit. Dès le premier juin, l'annaliste écrit que la « Mère fondatrice vient de manifester son prestige auprès de Dieu par l'obtention d'une faveur insigne ». La tante d'une postulante possédait une propriété qu'elle voulait vendre depuis longtemps. De toutes les démarches faites à cette fin, aucune n'avait réussi. Elle s'en plaignait un jour à sa nièce, sœur Décelles, récemment entrée chez les Sœurs de Miséricorde. Celle-ci lui suggéra une neuvaine à Mère de la Nativité et lui remit une relique de la vénérée Mère. Confiante, la dame alla tout droit déposer la relique à l'intérieur de la dite maison. Trois jours plus tard, un acheteur se présentait et acquérait la maison. La nouvelle fut tout de suite communiquée à la maison mère et causa une douce émotion. Les religieuses y virent un signe de contentement donné par leur Mère à l'occasion des heureux événements des dernières années.

* * *

En juin 1932, les Sœurs de Miséricorde quittent Ottawa. Religieuses et madeleines se dispersent en diverses missions de l'institut. Ce départ plonge un glaive dans le cœur des membres de cette famille religieuse qui considère la maison d'Ottawa comme l'aînée de ses missions. Durant plus de cinquante ans, depuis 1879, cette aînée a reçu sous sa miséricordieuse protection 10.153 jeunes filles, 12.482 enfants et 7.879 patients à l'hôpital. Nous avons vu, il y a dix ans, quelles difficultés elle a rencontrées sous l'épiscopat de monseigneur Émard. Aujourd-

d'hui, sous monseigneur Forbes, c'est la crise économique qui emporte tout sur son passage. Les Sœurs Grises d'Ottawa recueillent les débris. Elles acquièrent la propriété pour l'hospitalisation des incurables. Grâce à elles, la charité, mère de la miséricorde, continuera de trôner en cet édifice bâti à coups de généreux renoncements, et Jésus, l'incarnation de pareille charité, ne sortira pas de son tabernacle. Ce sera, au milieu des larmes, la consolation des partantes.

* * *

À la date du 4 décembre 1933, le révérend père Arthur Joyal, supérieur des Oblats de la paroisse Saint-Pierre-Apôtre de Montréal, ménage au personnel de la rue Dorchester la grâce d'une première visite de Son Éminence le cardinal Jean-Marie-Rodrigue Villeneuve, oblat, archevêque de Québec.

En cette occasion, on donne aux lieux qui doivent servir à la réception les ornements qui conviennent à la pourpre de l'éminentissime visiteur. Drapeaux, armoiries, blasons, tapis, bannières, œillets rouges, draperies, prie-Dieu, tout est artistiquement disposé pour honorer le plus illustre des dignitaires de notre pays, qui est reçu par la très révérende mère générale et les mères conseillères, par l'abbé Georges Chartier, supérieur ecclésiastique, et le père Charles Laberge, oblat, chapelain, puis par les membres du bureau médical en tenue de cérémonie et les élèves infirmières en uniforme.

Son Éminence est accompagnée de sa suite, un chevalier du Saint-Sépulcre et un familier auxquels

se sont joints quelques pères oblats ayant à leur tête le père Joyal et le père Armadori, supérieur des Servites de Marie.

La première réunion a lieu au grand parloir où le docteur Langevin formule avec beaucoup de finesse les hommages des médecins et des infirmières. Son Éminence répond avec un charme communicatif en disant son admiration pour le dévouement de ces hommes et de ces femmes à des infortunées, pour l'honneur de notre Mère, la sainte Église, en promettant son appui auprès des autorités civiles en faveur des petits enfants des crèches, en accordant une particulière bénédiction comme membre du Sacré-Collège et en offrant ensuite son anneau à baiser.

Son Éminence et toute sa suite montent immédiatement à la salle de communauté où le chant de *l'Ecce sacerdos magnus* salue l'entrée très imposante du prince de l'Église. Au nom de l'institut, le père Charles Laberge, oblat, formule une délicate présentation dans laquelle il esquisse l'histoire et les résultats de l'œuvre et exprime « les sentiments de profonde gratitude, de respect et de vénération qui remplissent en ce moment le cœur de la révérende mère générale et des religieuses ». Le dévoué chapelain souligne, en particulier, que depuis ses débuts, la maison de la rue Dorchester a donné asile à 33.000 jeunes filles, et qu'actuellement 83 madeleines y emploient leurs énergies pour la conquête de la perfection chrétienne.

Le très sympathique cardinal se lève avec un

bon sourire et prononce des paroles d'une verve captivante où, après avoir évoqué le souvenir de monseigneur Bourget, du souverain pontife et de l'approbation définitive de l'Église, il rappelle aux religieuses que, si elles veulent mener à bien leur difficile entreprise, elles doivent être parfaites à l'exemple de Jésus, abîme de miséricorde, qui a su se pencher sur les pauvres pécheurs afin de gagner leurs cœurs, pour les remplir de charité et procurer ainsi à Dieu beaucoup de gloire. En terminant sa vibrante allocution, il dit: « Efforcez-vous de mériter de plus en plus la confiance de la sainte Église qui a les yeux sur vous et qui compte sur votre zèle et votre dévouement dans la tâche si délicate qui vous incombe. » Voulant encourager avant de bénir, il ajoute: « Le bon Dieu saura bien discerner votre mérite et le récompenser sans mesure. »

Son Éminence passe ensuite à la chapelle où elle parle avec mansuétude et amabilité à ses « chères enfants », les madeleines et les protégées, et leur donne, de la part du souverain pontife, une précieuse bénédiction à laquelle elles pourront recourir à certains jours où le cœur « se sent oppressé sous un poids qui l'écrase ».

Cette parole auguste et cette présence vénérable sont un doux rayon de soleil. En ces murs qui abritent la miséricorde et qui ouvrent toutes grandes leurs portes à la lumière, le spectacle ressemble à un beau lever du jour où tout, sur la terre, se détache et s'enlève dans un ciel embrasé.

Le cardinal Villeneuve en était à sa première

visite à la Miséricorde de Montréal. Il y reviendra bientôt. Cette fois, il y célébrera la sainte messe. Ce sera le 19 août 1934. Le 16 précédent, le père de Son Éminence, foudroyé par une attaque de paralysie, a été transporté à l'hôpital de la rue Saint-Hubert, précisément chez les Sœurs de Miséricorde. Accouru au chevet de son vénéré père, le cardinal se retrouve au milieu de la communauté récemment visitée. Le 19, il offre le saint sacrifice à la maison de Montréal. Le 20, il célèbre à Cartierville où la maison mère, qu'il visite pour la première fois, lui fait une réception officielle non moins grandiose évidemment que celle que lui fit Montréal.

* * *

L'année 1935 s'écoule sans que se produise, dans l'institut, aucun événement très important. L'année 1936, au contraire, est remarquable.

Elle commence par une retraite fervente prêchée avec beaucoup d'onction par le père Uldéric Robert, oblat, ancien chapelain de Montréal, et couronnée, le 16 janvier, par une splendide allocution du père Albert Cousineau, c.s.c., à la cérémonie de vêtue et de profession. Le 18 janvier, la très révérende mère Saint-Aimé subit avec succès une grave opération à l'hôpital du Sacré-Cœur qui, à Cartierville, fait presque face à la maison mère. Son Excellence monseigneur Georges Gauthier, archevêque-coadjuteur de Montréal, s'empresse de lui envoyer un mot d'encouragement; au cours du mois de mars, il vient en personne lui faire une visite des plus pa-

ternelles. La chère malade soulève des inquiétudes. Une autre visite la réconforte, celle du cardinal Villeneuve, le 22 du mois de mai. Le 8 juin, les annales notent un mieux sensible chez la très vénérée mère, qui commence à sortir, préside le pèlerinage à l'oratoire de monseigneur Bourget, prend part au souper sur le terrain et se fait conduire à l'infirmerie attestant qu'elle se trouve sur le chemin de la guérison.

Le 24 septembre, cette bonne mère profite de la fête patronale de l'institut, celle de Notre-Dame de la Merci, pour annoncer à ses religieuses que Sa Sainteté le pape Pie XI, le 22 août dernier, a donné à leur famille religieuse un cardinal protecteur dans la personne de Son Éminence le cardinal Nicolas Canali. Le 13 novembre suivant, à l'adresse de la mère générale, arrivent à Cartierville une lettre et une photographie, avec autographe, de l'éminentissime personnage qui a accepté de prendre en mains les hauts intérêts de l'institut de la Miséricorde, à Rome. Le 11 décembre, mère Saint-Aimé envoie au cardinal Canali, avec ses hommages et ceux de ses sœurs, trois volumes bien reliés en rouge contenant les « constitutions », les « origines » et « l'histoire » de l'institut.

En mai de cette année-là, la supérieure générale des Sœurs de Miséricorde avait demandé au Saint-Siège la nomination d'un cardinal protecteur pour sa communauté. Jusqu'à cette date, ce sont les pères Oblats de Rome qui ont pris soin des intérêts de l'institut auprès des congrégations romaines. Le

père Auguste Estève, en particulier, a travaillé beaucoup à préparer l'approbation définitive des constitutions. Il est décédé en 1932, au moment où le succès allait couronner ses efforts. Le père Joseph Rousseau lui succéda comme procureur général des Oblats. Il eut donc à s'occuper des Sœurs de Miséricorde. C'est par lui que fut transmise à Montréal, dès juillet 1936, la lettre signée de la main de Son Éminence le cardinal Eugène Pacelli, secrétaire d'État de Sa Sainteté Pie XI, futur Pie XII, annonçant la nomination dont le bref officiel, parvenu en septembre, contient le paragraphe suivant à l'adresse du cardinal Canali :

« Pie XI, à notre cher Fils, salut et bénédiction apostolique.

« Comme l'institut des Sœurs de Miséricorde, dont la maison mère est dans l'Archidiocèse de Montréal, n'a pas encore de patron auprès de la Curie romaine, nous donc, en témoignage de bienveillance à l'égard de cette communauté, nous avons pensé à vous nommer son protecteur, notre cher Fils, pour prêter votre appui à son maintien et à son développement. C'est pourquoi, de notre propre mouvement, après mûre délibération et en pleine connaissance de cause, de notre autorité et par ces lettres apostoliques, nous vous choisissons, élisons et nommons à vie, notre cher Fils, Patron et Protecteur auprès du Saint-Siège de cette Communauté des Sœurs de Miséricorde, de tous leurs établissements et de toutes ses religieuses en quelque endroit et lieu que ce soit, et ce, avec tous les honneurs,

privilèges, prérogatives, droits, facultés et charges ordinaires et habituelles. »

Un père est donné à l'institut. Immédiatement, il se met en relation avec ses protégées et leur témoigne une grande bienveillance. Imprégnées d'une aimable cordialité, émaillées d'allusions précises à l'histoire de la communauté ou à des textes qui la concernent, écrites dans un français très noble, ses lettres marquent un grand dévouement à l'œuvre de la Miséricorde et une réelle admiration pour l'épiscopat, le clergé et les familles religieuses du Canada.

Son influence auprès du Saint-Siège s'appuie sur l'expérience et sur la science. En 1936, le cardinal Canali a soixante-deux ans. Portant les plus brillants parchemins d'université en philosophie, en théologie, en droit canonique et en diplomatie, l'éminentissime dignitaire, sous la devise: « Fidélité du cœur et élévation de l'esprit », a rempli des charges à la Secrétairerie d'État et au Saint-Office dans le voisinage immédiat de Pie X et du cardinal Merry Del Val, ancien envoyé spécial au Canada. Il a été élevé à la dignité cardinalice le 16 décembre 1935, comme cardinal-diacre du titre de Saint-Nicolas de Carcere.

Les Sœurs de Miséricorde de Montréal s'honorent beaucoup de posséder ce membre du Sacré-Collège comme protecteur.

Mère Saint-Aimé, leur supérieure générale, se réjouit d'avoir réussi à obtenir une telle faveur avant de quitter le poste suprême qu'elle occupe depuis douze ans.

CHAPITRE XIII

Épanouissement

1937-1947

Dans notre dernier chapitre, il s'est agi de la translation des restes de Mère de la Nativité à la nouvelle maison mère et de l'approbation définitive de l'institut par Rome. Nous avons admiré le culte que les Sœurs de Miséricorde vouent à leur fondatrice et à l'Église. Mère Saint-Aimé a soutenu ce culte. Et elle s'en est servi pour accroître le dynamisme de ses sœurs. Ce fut un renouvellement.

L'institut aura bientôt quatre-vingt-dix ans d'existence. Durant la décade qui précède l'année de son centenaire, il vogue, malgré la guerre mondiale 1939-1945, vers un épanouissement remarquable.

* * *

Au premier de l'an 1937, une note triste s'élève de toute l'Espagne catholique persécutée dans sa foi et déchirée par la guerre civile. Les Sœurs de Miséricorde jettent des prières dans le Cœur de Jésus pour les victimes et la cessation de cette atrocité. Ces prières se formulent en une liturgie pure, in-

spirée des *Entretiens liturgiques* de Son Éminence le cardinal Villeneuve, oblat, et elles s'expriment par des cantiques qui bannissent toute sentimentalité pour la remplacer par la douce piété des thèmes grégoriens.

La communauté prie aussi pour monseigneur Bruchési qui se sent beaucoup mieux depuis la mort du frère André. Voici les quelques lignes que l'illustre malade trace de sa main pour les Sœurs de Miséricorde, le 22 mars 1937: « Ma révérende mère, dans ces dernières semaines, j'ai pu écrire quelques lettres, ce que je n'avais pas fait depuis longtemps. Je ne veux pas vous oublier. J'ai, en effet, avec votre communauté des liens bien chers. C'est chez vous que ma mère a passé les dernières années de sa vie; c'est chez vous qu'elle est morte, et chaque année, quand vient le printemps, vous ne manquez pas de m'envoyer quelques branches du lilas blanc qu'elle a planté de ses mains, pieux souvenir dont je suis toujours vivement touché. Depuis quelques années, votre famille religieuse s'est merveilleusement développée. Le petit grain de sénévé est devenu un arbre magnifique pour la gloire de Dieu et de notre pays. Continuez à répandre autour de vous la consolation, le bonheur et la paix. Que le Seigneur vous récompense toutes, dès ici-bas, de vos labeurs et de votre dévouement, en versant dans vos âmes ses grâces de choix. Je vous bénis de tout cœur. † Paul Bruchési, Archevêque de Montréal. »

Jusqu'à sa mort, en 1940, le vénéré prélat reçut un bouquet du lilas de madame Bruchési. Aujourd-

d'hui, ce lilas n'existe plus. Le jardin où il était planté a cédé sa place au pavillon de la maternité.

À cette époque, le culte de monseigneur Bourget inspire aux Sœurs de Miséricorde un pèlerinage privé à la crypte funéraire du saint évêque dans la cathédrale de Montréal, le 8 juin, anniversaire de la mort du vénéré fondateur. De bonne heure, le matin, le groupe entend la sainte messe célébrée pour lui par l'aumônier de la rue Dorchester ou par un prélat comme son Excellence monseigneur Conrad Chaumont, auxiliaire de Montréal. Sans bancs ni chaises, elles demeurent agenouillées sur les dalles. Avant de quitter ce sanctuaire aimé, elles y déposent un bouquet.

Ce pèlerinage dura cinq ou six ans. Il cessa, parce qu'il fallait garder privé le culte qui y trouvait une expression tangible.

Durant le mois de juillet, l'abbé Bruno Roy, célébrant de la messe quotidienne à Cartierville depuis 1930, regagne les États-Unis où l'appelle l'évêque de son diocèse. La maison mère regrette son départ. Elle avait appris à goûter la bonté généreuse, la ponctualité impeccable, l'esprit délié et la franche cordialité de ce prêtre. Le père Elphège Hébert, c.s.c., déjà confesseur et conférencier des religieuses, le remplace. Malade et âgé, il accepte courageusement de mettre sa longue expérience toute au service de la communauté pour trois ans. Sous son chapelinat, en 1937, a lieu le chapitre général de l'institut qui, le 9 septembre, remplace mère Saint-Aimé par mère Saint-Olivier à la tête de l'institut.

Outre mère Saint-Olivier, les capitulantes élisent mère du Saint-Cœur-de-Marie, première assistante générale, mère Sainte-Colette, deuxième assistante générale et secrétaire générale, mère Marie-de-la-Présentation, troisième assistante générale, mère Sainte-Élisabeth-de-Hongrie, quatrième assistante générale, et mère Sainte-Madeleine-de-Pazzi, dépositaire générale. Le nom de ces élues était dans les esprits. Il ne causa aucune surprise.

Avant de sortir de charge, mère Saint-Aimé, par un geste bien délicat, envoya à Rome une croix pectorale semblable à celle habituellement portée par les sœurs afin d'y faire attacher une indulgence apostolique et de la destiner à perpétuité aux supérieures générales de la communauté. Son Éminence le cardinal Nicolas Canali se chargea d'obtenir cette faveur et de retourner à Cartierville la croix sur laquelle sont discrètement gravés ces mots: « Pie XI. 1937. » Mère Saint-Olivier reçut avec joie l'objet précieux. Son vif amour pour l'Église et le pape y goûta une consolation ineffable.

Mère Saint-Olivier accède au gouvernement suprême au moment où va cesser la crise économique qui sévit dans le monde depuis huit ans. Elle se met à la tâche avec aplomb. Entrée dans l'administration générale au chapitre de 1931, après avoir été supérieure à New-York, elle assume courageusement ses nouvelles responsabilités. La période qui s'écoulera sous son règne jusqu'au centenaire, sera féconde, grâce à ses éminentes qualités intellectuelles et morales.

Mère Saint-Olivier prépare activement le centenaire. Ses deux termes se termineront après cet événement. Elle présidera ces grandes fêtes de famille. Mère de la Nativité a posé, jadis, les bases d'un vaste édifice; mère Saint-Olivier sera appelée à ouvrir la porte spacieuse du second siècle de ce même édifice.

Née à Saint-Constant de Laprairie le jour de Noël 1892, la nouvelle supérieure générale a été baptisée sous le nom de Anne-Noella Daigneault.

Très jeune, elle dut suivre sa famille à Montréal. Elle commença ses études chez les Sœurs de la Providence, au jardin de l'enfance, dans la paroisse Saint-Pierre-Apôtre dirigée par les pères Oblats. Elle les poursuivit à l'académie de madame Marchand, rue Saint-Hubert, ce qui la fit passer chaque jour plus d'une fois sur la rue Dorchester, à la porte de la chapelle où elle est souvent entrée, tout près du noviciat dont la présence lui envoyait parfois une pressante invitation. Elle alla ensuite étudier l'anglais chez les Sœurs de Sainte-Anne, à Rawdon, dans le diocèse de Joliette, non loin de Montréal. À l'âge de seize ans, en 1908, elle entre au noviciat de la rue Dorchester. Elle y prend le saint habit et le nom de sœur Saint-Olivier en mémoire de son père, monsieur Olivier Daigneault, que la mort lui avait ravi quelques années plus tôt. Elle fait profession en 1910.

Durant cinq ans, elle occupe divers emplois, à Montréal, au soin des petits enfants d'abord, puis des protégées de langue anglaise. Dans le même

temps, elle se signale au cours des pénibles quêtes par son courage inaltérable et sa douceur conquérante.

En 1915, immédiatement après ses vœux perpétuels, elle reçoit son obédience pour Winnipeg où la maternité organise un hôpital et ouvre une école d'infirmières. Une des premières religieuses de cette maison, elle suit les cours et décroche un diplôme de garde-malade du Misericordia Hospital de la capitale du Manitoba.

À partir de 1920, elle remplit les fonctions d'économe, durant huit ans, à Oak-Park. En 1928, elle devient supérieure à New-York. En 1931, le chapitre général en fait la secrétaire de l'institut et la troisième assistante de la très révérende mère Saint-Aimé, qui, malade dans la suite durant plusieurs mois, dut alors laisser l'administration à ses assistantes et à la secrétaire. Dans les circonstances, mère Saint-Olivier fit le rude apprentissage qui la désigna pour la charge suprême, le 9 septembre 1937.

Un mois plus tard, le 18 octobre, elle reçoit comme aumônier à la maison mère le père Joseph Métivier, c.s.c., remplaçant du père Elphège Hébert, c.s.c., malade. Le nouveau chapelain vient mettre au profit de l'institut ses seize années d'expérience comme maître des novices. Il donnera aux âmes une forte impulsion dans la pratique d'un tendre amour de Dieu et du prochain.

Le 16 janvier 1938, quatre-vingt-dixième anniversaire de la première profession religieuse des fon-

datrices, il n'y a pas de célébration spéciale, mais le prédicateur du jour, le père Marie-Antoine Roy, franciscain, décédé évêque d'Edmunston, dans le Nouveau-Brunswick, est un arrière-neveu du vénéré fondateur, monseigneur Bourget.

Monseigneur Bourget avait attribué à chacune de ses familles religieuses une fête de la passion de Notre-Seigneur. Dans une lettre de janvier 1859, il avait confié aux Sœurs de Miséricorde, celle du saint Suaire qui était jadis fixée au troisième vendredi du carême. La fête a été depuis supprimée au calendrier. Elle n'a pas été conservée dans l'institut.

Très dévoué par vocation aux souffrances du Sauveur, instruit par les écrits de monseigneur Bourget de l'héritage de piété envers le saint Suaire légué jadis par le pontife à ses filles de la Miséricorde, secondé par la très révérende mère Saint-Olivier, le père Métivier décide de faire revivre cette dévotion chez ses pieuses ouailles. Il donne des conférences avec illustrations sur le saint Suaire de Turin. Il distribue l'image du saint Suaire et la brochure intitulée *Le Martyre du Christ*, du docteur Hyneck. Au cours de ses visites, de son côté, la mère générale étend cette distribution à toutes ses sœurs. Elle demande même à Rome la permission de célébrer, dans l'institut, la fête du saint Suaire avec une messe propre. La célébration est accordée, elle a lieu le 29 janvier, fête de saint François de Sales, en souvenir de la pieuse châtelaine de Sales qui, une année, fit un pèlerinage à Turin afin de recommander à Dieu sa toute prochaine maternité et de lui consacrer l'en-

fant à qui elle allait donner le jour dans la personne du futur et illustre évêque de Genève.

Au mois d'août 1938, le père Métivier devient supérieur du scolasticat de Sainte-Croix. Le père Albert Montplaisir, c.s.c., le remplace à Cartierville. Ce religieux a enseigné longtemps les sciences ecclésiastiques. C'est un théologien et aussi un fin lettré. Pendant six années, il fait profiter de sa lumière surnaturelle et de son talent oratoire l'élite religieuse qui grandit dans le parterre embaumé à lui confié.

Ce dévoué père a la délicate mission, le 28 novembre 1938, de recevoir à la maison mère le délégué apostolique récemment arrivé au Canada, Son Excellence monseigneur Ildebrando Antoniutti. L'illustrissime visiteur célèbre la sainte messe dans la grande chapelle et il porte la parole à la salle de communauté. Son allocution sur la miséricorde déborde de hautes pensées et de belles formes. À l'infirmerie, le prélat présente aux malades son anneau à baiser et ses vœux les plus encourageants. Avant de quitter la maison, il accorde un congé de deux jours à la communauté tandis que deux petits convertis du groupe des enfants de chœur, s'étant hasardés ingénument à lui demander le même « congé papal » pour leurs camarades de classe, reçoivent avec jubilation la faveur sollicitée. Un événement de cette nature produit beaucoup de bien chez les âmes consacrées à Dieu parce qu'il les rapproche de l'Église et de son chef, le successeur de Pierre.

À la mort de Sa Sainteté le pape Pie XI, le 10 février 1939, les Sœurs de Miséricorde partagent

avec émotion l'immense deuil de l'Épouse du Christ. Le 2 mars suivant, jour de l'élection de Pie XII, elles tressaillent d'une profonde allégresse. Dans toutes les maisons de l'institut, un service funèbre est chanté pour le souverain pontife défunt; de même, en chacune de ces maisons, on s'agenouille pour recevoir la bénédiction de l'élu qui, quelques jours après son avènement, parle au monde entier par l'intermédiaire de la radio.

* * *

Le premier mai 1939, la mère générale publie pour ses filles de la Miséricorde du Canada et des États-Unis une lettre empreinte de suavité sur le soixante-quinzième anniversaire de la mort de Mère de la Nativité. Elle leur annonce que « Son Excellence monseigneur Martin Lajeunesse, oblat, vicaire apostolique du Keewatin, célébrera pontificalement le saint sacrifice à la maison mère, le 11 mai suivant », et que, « le lendemain, une messe sera dite dans l'oratoire où reposent les restes bénis de celle que le bon Dieu a choisie pour donner l'existence » à l'institut, mère de la Nativité, décédée le 5 avril 1864. À cause du carême, les fêtes sont remises au mois de mai. À cette occasion, mère Saint-Olivier ordonne deux jours d'actions de grâces et de pieuses réjouissances dans chacune des maisons. Et afin de tisonner leur zèle en faveur de cette célébration, elle retrace en des lignes habiles et pleines le portrait rafraîchi de la fondatrice.

Son appel reçoit une réponse prompte. Les 11

et 12 mai 1939, les filles de Mère de la Nativité célèbrent avec pompe, dans l'intimité de leurs murs, le soixante-quinzième anniversaire de la mort de leur vénérée Mère. On comprend que la maison de Cartierville veuille ne pas être dépassée en cette circonstance. Il suffit qu'on s'y arrête un instant pour saisir l'esprit dans lequel cet anniversaire est souligné.

Pour sa part, le décor prend des tours et des tons bien fondus. Les chiffres 1864, 1939, et 75, y brillent autour du buste de la fondatrice. Entrent aussi dans la décoration des inscriptions comme « Beati misericordes », une galerie de portraits des supérieures, enfin des jets de lumière. Tout cela donne un haut air de fête à la maison.

Le 11 mai au matin, à la messe de communauté célébrée par le père Montplaisir, c.s.c., les sœurs exécutent leurs plus beaux et leurs plus pieux cantiques, par exemple, le « Je te rends grâce, ô Dieu d'amour », de Charles Gounod. À huit heures, monseigneur Lajeunesse chante une messe pontificale. Il est assisté de l'abbé Toupin, curé de Cartierville, du père Émile Deguire, c.s.c., supérieur du collège Saint-Laurent, de l'abbé Coutu, chapelain de l'hôpital du Sacré-Cœur, et des pères de Sainte-Croix Cousineau, Bergeron et Goulet. Au chœur, on remarque l'abbé Bourassa, curé du Sacré-Cœur de Montréal, le père Laberge, oblat, chapelain de Montréal, le père Métivier, c.s.c., ancien chapelain de Cartierville, le père Montplaisir, c.s.c., chapelain actuel, le frère Clorent, c.s.c., supérieur de l'école Du-

jarié, et bien d'autres. Dans la nef, on aperçoit, parmi les religieuses, des sœurs de Miséricorde de Montréal et du Sault-au-Récollet, mère Saint-Aimé, ancienne supérieure générale, mère Saint-Louis-de-Gonzague, provinciale des Sœurs Grises, sœur Marie-Angèle, de la communauté des Sœurs de Sainte-Anne, quelques sœurs de la Providence et de Sainte-Croix, puis des arrière-petites-filles de la fondatrice, mademoiselle Olive Jetté, mesdames L.-R. Coaillier et Th. Giguère, et madame Gustave Bourassa, fille de madame Giguère. À l'autel et à l'orgue, la liturgie déploie les ressources de son incomparable beauté. En chaire, le père Jules Poitras, provincial des religieux de Sainte-Croix, exalte avec aisance les vertus de la fondatrice et la fécondité de son œuvre.

Dans le courant de l'avant-midi, monseigneur Lajeunesse se rend à la salle de communauté où le père Montplaisir, au nom de ses ouailles, présente des hommages au pontife qui répond en des paroles d'une inspiration toute surnaturelle.

Après le dîner, vers une heure et demie, les religieuses font un pèlerinage au tombeau de leur fondatrice. À l'entrée de monseigneur Lajeunesse dans l'oratoire, elles chantent un cantique composé par sœur Saint-Jean-du-Calvaire. De sa voix pénétrante, le pontife récite la prière composée par monseigneur Bourget: « Vous voyez réunies à vos pieds toutes vos filles en Jésus-Christ. » Ensuite, il se retire, Et chaque assistante vient baiser respectueusement la pierre qui cache les restes d'une mère. Avant de quitter la maison mère, monseigneur donne un petit

concert de chants à la communauté. Il bénit tout le personnel sans omettre les malades de l'infirmierie.

À quatre heures et demie, monseigneur Georges Chartier, supérieur ecclésiastique, rend visite à ses filles spirituelles à l'occasion de leur fête. Il les entretient sur la charité fraternelle, leur dit un mot de l'état de santé de monseigneur Bruchési et préside la bénédiction solennelle du très saint sacrement au cours de laquelle la chorale chante avec des transports de ferveur.

Le lendemain, 12 mai, à huit heures, Son Excellence monseigneur Deschamps, auxiliaire de Montréal, célèbre la sainte messe dans l'oratoire, près du tombeau de la fondatrice. Après le déjeuner, l'évêque se laisse conduire à la communauté par le père Montplaisir qui, au nom des religieuses, présente des hommages à celui en qui il croit trouver la bienveillance même que monseigneur Bourget témoignait à Mère de la Nativité. D'un ton délicieusement paternel, le bon monseigneur félicite les religieuses, rappelle le souvenir de l'obéissance de la fondatrice et parle du couronnement de Sa Sainteté la pape Pie XII auquel il assista. Il donne ensuite sa bénédiction et il va porter aux malades des paroles réconfortantes. Dans l'après-midi, à deux heures, il y a salut du très saint sacrement.

Vers trois heures, Son Excellence monseigneur Georges Gauthier, archevêque-coadjuteur de Montréal, se présente à Cartierville et entre à la maison mère pour dire aux sœurs réunies: « Je viens non seulement pour le plaisir de fréquenter de bonnes

gens, mais aussi pour partager votre joie et offrir mes témoignages de reconnaissance. » En termes concis et frappants, le distingué prélat parle de monseigneur Bourget qu'il vénère, il fait allusion à l'état religieux de son diocèse et il suggère de garder à l'histoire le détail des fêtes présentes. Dans l'entretien privé qui suit avec les mères du conseil, il exprime le désir de voir la supérieure générale aller à Rome pour porter les hommages de l'institut au souverain pontife et recevoir sa bénédiction.

Vers quatre heures et demie, dans la grande salle, a lieu la séance jubilaire composée de chants joyeux et artistiques et de deux saynètes intitulées, la première, *Un don de Dieu*, et la seconde *Le blé qui lève*, dans lesquelles sont mises en relief l'histoire d'une vocation et l'histoire de l'institut pour l'édification et l'instruction des religieuses, surtout des jeunes.

Les maisons de Montréal et de Saint-Janvier sont avec celle de Cartierville pour ces célébrations tandis que les autres, éloignées, font tout chez elles sans omettre de faire parvenir à la maison mère des vœux, des félicitations et de généreuses offrandes.

Les sœurs de Sainte-Anne envoient un magnifique crucifix avec les mots suivants: « Mère de la Nativité, votre Vénérée Fondatrice, ploya et gémit maintes fois sous le fardeau de l'épreuve et de la souffrance. Aujourd'hui, avec le Christ, dans le séjour de la gloire et du bonheur, elle triomphe glorieusement, bénie par ses nombreuses filles... élues ou encore exilées. Félicitations! Vœux sincères pour la future glorification de cette sainte Mère! »

De monseigneur Deschamps, la mère générale reçoit la photographie autographiée et celle du nouveau souverain pontife portant l'autographe du Saint-Père avec les hommages de Son Excellence.

Les fêtes terminées, la bonne mère Saint-Olivier adresse à toutes ses sœurs de Cartierville et des missions l'expression de sa très vive gratitude pour ce qui a été fait en vue du succès des fêtes de la vénérée Mère fondatrice.

* * *

Le 20 septembre suivant de cette même année 1939, les Sœurs de Miséricorde pleurent l'archevêque de Montréal, monseigneur Paul Bruchési, décédé ce jour-là. Elles le pleurent comme des enfants bien-nés qui perdent un père et un ami dévoué. Depuis plus de quarante ans, l'illustre pontife, si longtemps victime de la maladie, occupe à la Miséricorde une très grande place dans les esprits et dans les cœurs. Sa mort ébranle un glas bien lourd. En bon nombre, les mères et les sœurs se font un devoir d'être aux funérailles. Quelques jours plus tard, un service solennel est chanté à Cartierville pour l'âme du regretté disparu.

Le premier février 1940, à trois heures du matin, Dieu enlève à l'institut sœur Marie-de-l'Immaculée-Conception, supérieure de la maison de New-York. Cette religieuse, d'un physique et d'un moral de grande classe, possédait une renommée remarquable. Ses qualités intellectuelles, sa piété et l'aisance avec laquelle elle abordait toutes les tâches, lui permirent

de rendre des services exceptionnels. Ainsi, en septembre 1900, à l'âge de 32 ans, elle fut choisie pour fonder la mission de Green-Bay et en être la supérieure. Les ressources manquant pour le soutien des pénitentes et des enfants, elle construisit un hôpital en même temps qu'une maternité et une crèche. Elle mit cet hôpital sur le pied des autres hôpitaux, en le dotant d'une école de gardes-malades. Elle fit de même à Oak-Park, à Milwaukee, à Pana et à New-York, où elle fut envoyée aussi comme supérieure.

Elle avait pris part à la fondation de l'Association des Hôpitaux catholiques des États-Unis et du Canada et fut longtemps membre du bureau exécutif de cette Association. Pour l'honneur de l'Église et pour le bien des patients, elle favorisa l'étude chez les infirmières tant religieuses que laïques. Comme sa parole faisait autorité, elle réussit. Ce succès fut en même temps celui de l'œuvre des pénitentes. Il lui assura des revenus et lui permit ainsi de faire un plus grand bien aux protégées.

Née et baptisée à Thurso, dans le Québec, sous le nom de Marie-Albertina Pouliotte, puis élevée à Rockland, dans l'Ontario, sœur Marie-de-l'Immaculée-Conception avait fait profession à la Miséricorde de Montréal, le 16 janvier 1890. Le 24 septembre 1939, on fêta ce cinquantenaire à Cartierville. Le 16 janvier 1940, on célébra ce jour à New-York même où la jubilaire était supérieure. Assisté de l'abbé Joseph O'Connell, vice-président de l'Association des Hôpitaux catholiques, et de l'abbé John

Bingham, monseigneur McIntyre, chancelier de l'archidiocèse de New-York, chanta une messe au cours de laquelle le père Alphonse Schwitalla, jésuite, président de l'Association des Hôpitaux, prononça un sermon sur l'héroïne du jour dont il loua le travail pour le développement de la science et de la charité au service des malades et de la nation entière.

Quinze jours plus tard, le premier février, une congestion cérébrale la frappait et la jetait dans sa tombe à la stupéfaction des siens. Elle était âgée de 71 ans.

* * *

Le 30 avril suivant, une autre vie remarquable s'éteint dans l'institut. Ce matin-là, en la maison mère, sœur Sainte-Marie-Madeleine meurt à l'âge de 88 ans, après avoir passé 72 ans dans la vie religieuse. Ses compagnes la surnommaient « la petite fille de monseigneur Bourget ». Dans sa jeunesse, dès ses quinze ans, elle était venue supplier le saint évêque de l'accepter à la Miséricorde, préludant en cela au geste de sainte Thérèse-de-l'Enfant-Jésus qui, au même âge, obtiendra du pape Léon XIII son entrée au Carnel. Le fondateur avait été bien inspiré de l'accueillir. Elle donna à son institut 72 années d'un dévouement actif, intelligent et généreux en plusieurs charges importantes au Canada et aux États-Unis. C'est un fait qui semble digne de mention.

* * *

De même, le 29 juillet 1941, la mort vient encore faucher dans les parterres de l'institut une existence

qui, au cours de ses 61 ans de vie religieuse, a imprimé une marque. Ce jour-là, en effet, la maison du Sault-au-Récollet assiste en ses derniers instants sœur Sainte-Béatrice.

Avant de se consacrer à Dieu, cette religieuse s'appelait Mary-Julia-Agnes Smith. Elle était née de parents protestants aux États-Unis, à Alstead, dans le New-Hampshire, le 2 septembre 1858. Venue d'elle-même au catholicisme et à l'état religieux, elle a joué un grand rôle dans son institut. Elle fut maîtresse des novices, secrétaire générale, dépositaire générale, assistante générale, supérieure à Oak-Park et à Toronto. Elle a rempli ces diverses fonctions durant de nombreuses années.

Favorisée par des aptitudes diverses pour le chant, la musique, la littérature, la comptabilité, la couture, elle possédait un caractère prompt que tempérerait un bon cœur. Selon le témoignage rendu sur sa tombe par la révérende mère Saint-Olivier, « sœur Sainte-Béatrice a consacré tous ces dons au service de sa communauté ». À sa naissance, son père avait formulé ce souhait: « Puisse cette enfant vivre pour être une consolation et une bénédiction pour nous, un ornement à la société et une source de bonheur à tous ceux avec lesquels elle vivra ! » Le vœu paternel s'est réalisé.

* * *

Parmi les faits de l'année 1940, les annales enregistrent la mort de nosseigneurs Deschamps et Gauthier de Montréal, l'intronisation de nosseigneurs

Stritch à Chicago et Charbonneau à Montréal, l'installation d'un ascenseur à la maison mère, le don de vingt-cinq mille dollars fait par le sénateur Frank O'Connor à la maison de Toronto, de multiples conversions obtenues et accomplies dans toutes les missions de l'institut.

En 1941, la famille de la Miséricorde prend part à la joie de la nomination de monseigneur Conrad Chaumont comme auxiliaire de Montréal. Elle se réjouit aussi de garder son supérieur ecclésiastique monseigneur Georges Chartier qui, pourtant, renonce à toutes ses autres charges et se retire. Elle célèbre le jubilé de Son Excellence monseigneur Spellman, archevêque de New-York, futur cardinal, celui de Son Excellence monseigneur MacDonald, archevêque d'Edmonton, et celui de Son Excellence monseigneur Sinnott, archevêque de Winnipeg, de même que l'arrivée à Saint-Boniface de Son Excellence monseigneur Georges Cabana, archevêque-coadjuteur. Elle voit avec une profonde gratitude l'abbé Charles-Édouard Bourgeois, du diocèse des Trois-Rivières, travailler de plus en plus à placer dans de bonnes familles les petits de la crèche.

En 1942, visite officielle de Son Excellence monseigneur Charbonneau, archevêque de Montréal, qui apporte à la maison mère le nouveau coutumier à titre d'essai et le présente aux religieuses dans une encourageante allocution. — Le chapitre général de 1943 étudiera et modifiera ce coutumier. — A lieu également, l'exhumation des restes des sœurs qui ont été inhumées au cimetière de l'Est, à Montréal.

Il y a l'érection d'un nouveau cimetière et d'un chemin de croix pour la communauté à Cartierville. C'est aussi l'année de la décoration de la chapelle de la maison mère.

En 1945, deux fondations importantes ont lieu, celle de l'École maternelle de la Nativité, à Montréal, et celle de l'Hôpital Sainte-Marie, aux Trois-Rivières. L'espace ne nous permet pas d'entrer dans le détail de ces faits. Nous résumons.

* * *

Érigées en 1897, décongestionnées en 1930 par le transport de la maison mère à Cartierville, devenues en 1938 absolument insuffisantes, les crèches de la rue Dorchester, après bien des efforts, n'ont pu obtenir l'attention publique définitive sur leur besoin d'agrandissement qu'en 1939. Monsieur le chanoine Albert Valois, chancelier du diocèse de Montréal, aujourd'hui prélat et vicaire général de Son Excellence monseigneur Joseph Charbonneau, de concert avec monsieur Albert Doyon, courtier et agent d'affaires, a travaillé avec un grand zèle pour obtenir de l'honorable Henri Groulx, ministre de la Santé dans le gouvernement de la province de Québec, et de l'honorable Mathewson, trésorier du même gouvernement, les octrois nécessaires à l'achat d'un terrain situé en arrière de Montréal, sur le boulevard Saint-Michel, et à la construction d'une crèche moderne qui ferait un « nid joyeux » à trois cents enfants. Le terrain coûta \$15.000,00. Le 9 mai 1942, les entrepreneurs Héroux et Robert si-

gnèrent le contrat en vue d'y commencer les travaux dont le coût fut au montant de \$343.990,00.

Construire à cette époque de guerre exigeait des « priorités » pour tous les matériaux. Cela signifiait des instances sans nombre auprès des autorités d'Ottawa et de Washington selon le pays où les commandes étaient envoyées. À force de courage et de patience, l'édifice fut construit. L'honorable sénateur Élie Beaugard et l'honorable Emmett Murphy, ministre des Travaux publics, mirent à profit leur influence à Ottawa pour aider l'architecte Gaston Gagnier et l'avocat de la communauté Lucien Roux, en même temps que la supérieure générale, mère Saint-Olivier, et la dépositaire générale, mère Sainte-Madeleine-de-Pazzi.

En voyant cet édifice, l'abbé Léandre Lacombe, directeur de la Société d'Adoption, fit avec succès les démarches nécessaires pour obtenir une école maternelle destinée aux enfants de quatre à six ans et organisée dans cette « Crèche-Hôpital de la Nativité ». Une entente fut établie entre la dite Société et les Sœurs de Miséricorde. Vingt-trois institutrices furent engagées, ainsi que leur directrice mademoiselle Thérèse Léveillé. Sept religieuses étudièrent à l'Institut pédagogique de Montréal en vue d'enseigner dans cette école, et neuf de leur compagnes les rejoignirent pour faire partie du personnel de la maison. Mère Sainte-Madeleine-de-Pazzi se rendit à New-York pour y visiter les écoles du genre et en apprendre le fonctionnement.

Le 18 novembre 1943, ce qui devenait l'École

maternelle de la Nativité recevait une bénédiction solennelle de Son Excellence monseigneur Joseph Charbonneau.

Toutes les maisons de l'institut de la Miséricorde ont contribué à l'aménagement de l'École maternelle. Les enfants y trouvent des institutrices spécialisées dans la pédagogie de l'enfance et un outillage scolaire adapté. Le principe qui préside à la formation de ces petits consiste en un centre, un jeu surtout, qui attire l'intérêt et autour duquel gravitent les notions et les mots que l'on veut enseigner. Plusieurs initiatives sont utilisées, telles les « fins de semaine » dans des familles recommandées. L'expérience a démontré qu'à ce système on obtient les plus consolants progrès de l'intelligence, de la volonté et du corps des enfants. En conséquence, ceux-ci font plus tôt leur première communion et sont maintenant adoptés en plus grand nombre.

En juillet 1946, l'École maternelle a subi des changements dans son personnel. L'abbé Paul Constant a remplacé l'abbé Léandre Lacombe comme directeur de la « Société d'Adoption et Protection de l'Enfance » tandis qu'une religieuse de la Miséricorde succédait à mademoiselle Thérèse Léveillé comme directrice.

* * *

Le 21 novembre 1943, la Miséricorde ouvre l'Hôpital Sainte-Marie, aux Trois-Rivières. L'abbé Charles-Édouard Bourgeois a obtenu de l'évêque, Son Excellence monseigneur Alfred-Odilon Comtois,

les permissions nécessaires. Il a acquis le terrain situé dans la banlieue sur les bords du fleuve Saint-Laurent, en la paroisse Sainte-Catherine-de-Sienne nouvellement fondée et confiée aux Dominicains. Deux maisons se trouvaient sur ce terrain: l'une fut occupée par les religieuses, l'autre fut transformée en hôpital-maternité avec pouponnière attenante.

L'ancienne supérieure générale, mère Saint-Aimé, fut nommée supérieure et fondatrice de cette mission. Elle tomba malade. Mère du Saint-Cœur-de-Marie, première assistante générale, la remplaça temporairement et partagea avec quelques compagnes les soucis de l'organisation.

Le gouvernement de la province de Québec et les autorités des Trois-Rivières, de même que la population de la ville, marquèrent leur sympathie par des allocations et des dons. L'abbé Charles-Édouard Bourgeois se montra d'un dévouement inlassable. Les Dominicains fournirent comme chapelain le père Marc Côté.

Mère Saint-Aimé retourna à son poste en janvier 1944. La maladie, qui devait l'emporter dans la tombe le 6 décembre de cette année-là, lui imposa de le laisser définitivement quelques mois plus tard. Sœur Saint-Rémi lui était envoyée en septembre comme successeur. Le 2 juillet précédent, monseigneur Comtois avait béni le nouvel hôpital en présence de l'honorable Maurice Duplessis, premier ministre de la province de Québec, et de monsieur Arthur Rousseau, maire des Trois-Rivières.

En mars 1946, le gouvernement provincial ac-

corda un octroi de \$440.000,00 pour que les Sœurs de Miséricorde quittent la banlieue de la cité trifluvienne et construisent dans la ville même, sur le boulevard du Carmel, un hôpital-maternité de 150 lits comportant deux sections, l'une pour dames et l'autre pour filles-mères, chacune ayant sa pouponnière.

* * *

Après l'ouverture de l'École maternelle du boulevard Saint-Michel, la crèche de la rue Dorchester demeura pourtant remplie et toujours incapable de fournir en abondance à ses cinq cents enfants de l'air et du soleil. Monseigneur Albert Valois fit de nouvelles démarches auprès du gouvernement en faveur de ces petits afin de leur procurer un immeuble plus convenable et plus adapté à leurs besoins. En juin 1944, les autorités provinciales accordèrent aux filles de Mère de la Nativité un très généreux octroi pour la construction d'une crèche de sept cent mille dollars et d'une maternité de six cent mille dollars à l'endroit même des vieilles bâtisses. Les commodités modernes y sont à leur maximum aux points de vue de l'hygiène, de l'éclairage, de la ventilation, de la prévention des incendies, du service médical, de la compétence du personnel formé à une école de puériculture donnant diplôme et préparant les enfants à l'école maternelle ou à l'adoption. La nouvelle maternité comporte un service d'art ménager que des religieuses qualifiées orientent de

façon que la jeune fille qui y séjourne garde contact avec des réalités profitables et formatrices.

On a annexé un service social où des religieuses et des auxiliaires laïques graduées en sociologie dirigent la fille-mère à sa sortie de la maternité et la réhabilitent dans une vie conforme à ses aptitudes et à son milieu. Depuis le 5 octobre 1945, ce service a un bureau autonome doté d'une charte du gouvernement provincial, encouragé par le père André-Marie Guillemette, dominicain, directeur du Conseil des Œuvres du Diocèse. Cet organisme constitue une sécurité pour la jeune fille désemparée.

* * *

Le 3 septembre 1932, les annales notent que trois jeunes filles de Montréal font une retraite fermée à la maison mère de Cartierville dans ce décor enchanteur où Dieu parle clairement à l'âme. Le petit événement est un prélude.

Depuis le mois d'octobre 1944, les Sœurs de Miséricorde ouvrent leurs portes de Cartierville aux jeunes filles, et quelquefois aux dames, qui viennent à chaque fin de semaine, au nombre de vingt-cinq à trente, se recueillir et se retremper sous la direction du père Georges-Rosaire Méthot, dominicain, prédicateur ardent et goûté des retraites fermées de la villa Notre-Dame-du-Rosaire, nom donné à la partie de la maison des sœurs réservée aux retraitantes.

Les filles de Mère de la Nativité se font, ici comme ailleurs, les protectrices magnifiques de la jeune fille. Ces retraites, organisées par groupements

homogènes de condition, d'éducation, de besoin et d'âge, en développant la vie surnaturelle des âmes posent de solides remparts intérieurs contre le mal qui rôde. Elles procurent un grand bien. Les retraitantes en rendent témoignage.

Ainsi, le 6 octobre 1946, sur l'invitation du révérend père Méthot, huit cents demoiselles et quelques dames prennent part à la première récollection de la villa Notre-Dame-du-Rosaire.

À dix heures de l'avant-midi, devant une nef débordante, le directeur des retraites souhaite la bienvenue à Son Excellence monseigneur Joseph Charbonneau, archevêque de Montréal. Il félicite les assistantes d'avoir répondu si spontanément à son appel. Et, en retraçant l'histoire de la villa qui a déjà reçu près de deux milles retraitantes, il rend hommage au zèle des religieuses. L'illustre visiteur répond en des termes paternels où il décerne des lauriers et des encouragements tant au dynamique apôtre qui anime ce nouveau centre de rayonnement qu'aux âmes consacrées qui s'y dévouent et aux fidèles qui y viennent en nombre se retremper.

Assisté de deux confrères en religion, le père Méthot chante ensuite une messe solennelle selon le rite dominicain. Le chapelain de la maison mère, le père Henri Trudeau, des religieux de Sainte-Croix, est présent au chœur.

Le dîner a lieu dans le jardin sous les érables. À ce moment, l'automne commence à étendre sur le sol ses feuilles mortes. Un soleil joyeux prête ses

reflets d'or au brun chaud de la coiffure encore épaisse des arbres.

Puis, l'aimable père Méthot dirige un forum autour de la question palpitante: « Moderne ou mondaine ? » Avec finesse et habileté, il dissipe certains préjugés sur les sentiments de l'Église à l'égard de la vie moderne et sur la possibilité d'une alliance entre l'esprit du monde et la mentalité chrétienne. Cet entretien est suivi d'une agréable récréation. À quatre heures, les retraitantes se réunissent à la chapelle pour un mot de gratitude de la part du père directeur et une bénédiction du très saint sacrement.

* * *

Parmi les autres événements de cette époque de forte activité, il faut signaler, en octobre 1944, l'organisation d'un musée de famille contenant toute une série d'objets ayant appartenu à monseigneur Bourget, à Mère de la Nativité et aux mères les plus anciennes de l'institut. Ce musée est un petit sanctuaire où l'on garde en vénération certains souvenirs attachants du passé.

En janvier 1945, la maison mère aménage dans ses murs un sanatorium pour les religieuses malades. En juin de la même année, celui qui, depuis dix mois, est chapelain de Cartierville, le père Joseph Beaudry, c.s.c., tombe foudroyé par une angine, au cours d'un bref voyage. Les religieuses pleurent en lui un guide éclairé, dynamique et bon. Son confrère, le père Henri Trudeau, lui succède au mois d'août suivant. Pendant que l'on se prépare à célébrer le centenaire,

il est le pasteur discret qui veille sur le bercail et conduit le troupeau dans les gras pâturages du Maître.

Le 2 février 1946, a lieu à la maison mère l'inauguration d'un orgue Casavant que de généreux bienfaiteurs viennent de donner à l'institut.

Installé pour la fête de l'Immaculée-Conception le 8 décembre précédent, il a dû attendre à la fête de la Purification pour recevoir de Son Excellence monseigneur Joseph Charbonneau une bénédiction solennelle accompagnée des hommages d'une belle assistance de prêtres, de religieux et de religieuses venus de la métropole. En cette circonstance, l'archevêque de Montréal traduit en français, de la balustrade, le texte latin de l'oraison liturgique et il montre ensuite quel rôle spirituel la musique remplit dans l'Église, qui est d'aider l'âme à exprimer à Dieu ses sentiments les plus délicats et les plus profonds.

Pour illustrer cette vérité, le grand musicien montrealais, monsieur Bernard Piché, organiste à Lewiston, dans le Maine, aux États-Unis, donne, l'après-midi et le soir, un récital d'orgue. Ce récital met en relief les qualités de l'artiste en même temps que la puissance de l'instrument qui, comme une âme, frémit, supplie, pleure et chante.

L'après-midi se termine par un salut du saint sacrement où l'on écoute avec délices les voix fraîches de soixante élèves des Sœurs de Sainte-Croix de l'académie Saint-Édouard de Montréal.

Le deuxième récital attire et réunit un public enthousiaste. La mère et l'épouse de l'artiste sont

au premier rang de l'assistance. Une gerbe de roses leur est offerte. Le père Méthot, directeur des retraites fermées, prononce le mot de la fin en un langage exquis.

Le dimanche suivant, les « petits chanteurs du bon Dieu », à l'uniforme de croisé, sous la direction des Clercs de Saint-Viateur de la paroisse Saint-Jean-Baptiste de Montréal, chantent la messe avec accompagnement du nouvel orgue et offrent ensuite au grand parloir quelques pièces de leur répertoire. C'est un enchantement.

Le 26 juillet 1946 marque le centenaire de l'érection canonique du noviciat des Sœurs de Miséricorde. En la Sainte-Anne 1846, monseigneur Bourget faisait commencer leur année de probation aux cinq premières novices de l'institut. Pour commémorer ce gracieux événement, les sœurs professes se chargent de chanter à la messe de communauté les vieux cantiques du vénéré fondateur et de Mère de la Nativité. Les mères du généralat y vont de leur solo ainsi que les sœurs anciennes, tandis que celle qui touche l'orgue, ce matin-là, compte cinquante ans de profession. Quant aux novices, elles exécutent le chant de la messe solennelle de huit heures et demie à laquelle officie monseigneur Philippe Perrier, protonotaire apostolique et vicaire général de Montréal. Ce dernier y prononce une superbe allocution qu'il continue au cours de l'avant-midi à la salle de communauté. Dans l'après-midi, monseigneur Georges Chartier préside le salut du saint sacrement et la bénédiction d'un enclos du jardin réservé maintenant

aux novices. Le vénérable supérieur ecclésiastique est reçu lui aussi à la salle commune où il fait un discours d'une onction toute paternelle. La journée se couronne par un souper sous les arbres où professes et novices partagent ensemble les joies les plus douces de la vie de communauté.

Le 9 septembre 1946, à trois heures de l'après-midi, l'institut intronise officiellement le Sacré-Cœur chez lui.

La très révérende mère Saint-Olivier, générale, et les supérieures de plusieurs maisons de la congrégation sont à Cartierville pour cette intronisation.

Un mois plus tôt, le cinq août, le révérend père Victor Lelièvre, oblat, est venu préparer le terrain par une causerie sur l'efficacité de la dévotion au Sacré-Cœur dans l'œuvre de la conversion du monde. Le trente et un suivant, la supérieure générale a signalé dans un entretien public à ses sœurs les intentions et les charges de l'intronisation: les intentions sont l'esprit de silence et de sacrifice et le recrutement des sujets; les charges sont l'heure sainte réparatrice la nuit qui précède le premier vendredi de chaque mois, et l'heure de garde de chaque jour en esprit. Le cinq septembre, le père Fernand Aubin, oblat, montre aux religieuses que la dévotion au Sacré-Cœur occupe le centre de notre sainte religion. Les trois derniers jours précédant l'intronisation comportent un triduum de saluts du saint sacrement, et des préparatifs extérieurs. À l'entrée centrale s'installe une statue, grandeur naturelle, de Jésus portant manteau royal et sceptre et tenant

en sa main gauche le globe terrestre en signe de royauté.

À l'heure de la cérémonie, des religieuses de plusieurs communautés se joignent aux Sœurs de Miséricorde pour composer une riche couronne au Sacré-Cœur, à la suite des prêtres présents qui sont monseigneur Georges Chartier, protonotaire apostolique et supérieur ecclésiastique de l'institut, le père Victor Lelièvre, oblat, qui préside l'intronisation; le père Henri Trudeau, de la congrégation de Sainte-Croix, aumônier de la maison mère; l'abbé Abraham Falardeau, curé de la Visitation du Sault-au-Récollet, Montréal; l'abbé Pierre Roy, prêtre retiré chez les Sœurs de Miséricorde du Sault, et l'abbé Roger Gosselin, séminariste.

Cette assistance se porte à la salle de communauté où la mère générale lit un acte de consécration. Elle se rend au noviciat où les novices, à leur tour, prononcent ensemble la formule et écoutent les quelques paroles pieuses que le père Lelièvre leur adresse. Elle se groupe à l'entrée centrale où le père Trudeau, aumônier, récite à haute voix le texte de la consécration, après quoi le père Lelièvre prêche avec feu l'amour du Sacré-Cœur. Monseigneur Chartier préside ensuite la bénédiction du saint sacrement. Au souper, on fait lecture du document officiel qui déclare, sous la signature des autorités et de quelques personnes présentes, que « le 9 du mois de septembre 1946, à Cartierville, la Communauté a solennellement intronisé le Cœur de Jésus dans sa maison en lui consacrant tous ses membres présents,

absents et même défunts ». Les filles de Mère de la Nativité donnent une hospitalité d'amour au Roi des rois. C'est un acte de réparation pour les crimes de la terre et un acte de gratitude pour les bienfaits de tout un siècle d'existence.

* * *

Comme pendant à cette importante cérémonie et en préparation des fêtes du prochain centenaire de l'institut, les supérieures de toutes les maisons s'unissent au conseil général, à Cartierville, pour un congrès intime de deux jours, sous l'œil invisible du Dieu des lumières et sous la présidence active de la très révérende mère Saint-Olivier.

Par une coïncidence providentielle, c'est le très révérend père Albert Cousineau, supérieur général de la congrégation de Sainte-Croix, qui préside l'ouverture des séances par un discours magnifique sur les devoirs de l'autorité. Dans la clarté des bonnes paroles de ce religieux expérimenté, les congressistes aperçoivent le sens qu'elles doivent donner à la discussion de leurs problèmes et le but qu'elles ont à poursuivre comme représentantes de Celui qui cherche la sanctification des âmes consacrées et le renouvellement perpétuel de la ferveur dans les communautés religieuses.

* * *

La piété envers le Sacré-Cœur et la continuelle vigilance des autorités, sources de grâces pour l'institut, causent cet épanouissement que nous avons

admiré dans les maisons de Montréal surtout. Toutes les missions de la Miséricorde connaissent, elles aussi, à cette époque, un grand succès, principalement au spirituel.

Les admissions dans l'Église et les retours à Dieu ont toujours été nombreux sur les divers théâtres où évoluent les filles de Mère de la Nativité. En ces dernières années, elles sont remarquables. Ce serait long d'énumérer celles qui entrent dans l'histoire détaillée des maisons. Les annales de chaque hôpital de la Miséricorde fourmillent de ces mentions du « baptême d'une jeune maman qui fait aussi baptiser son enfant », de la « première communion d'un patient âgé de 35 ans », de la « confession d'un homme de 60 ans qui ne s'est pas approché des sacrements depuis 40 ans ». Ainsi, le journal de Haileybury, novembre 1944, relate qu'un tuberculeux, en un seul et même jour, abjure sa religion presbytérienne, et reçoit six sacrements, le baptême, l'absolution, la communion, la grâce d'un mariage régularisé, la confirmation et l'extrême-onction.

Les deux grands cœurs qui ont présidé à la fondation de l'institut semblent vraiment s'occuper de cette abondante cueillette d'âmes accomplie sous l'égide de leur œuvre.

Au temporel, tandis que dans la métropole canadienne, de vastes constructions ont été mises sur pied au prix des plus grands efforts, ailleurs la guerre a tenu absolument en suspens les projets d'agrandissement que toutes les missions de l'institut s'approprient à exécuter le plus tôt possible pour le bien immé-

diat, soit des religieuses, soit des infirmières, soit des malades.

Comme les chiffres ont une force, il faut dire ici que depuis la fondation des Sœurs de Miséricorde jusqu'au 30 juin 1945, il y a eu dans leurs maternités et leurs hôpitaux 79.954 protégées admises, 70.867 naissances illégitimes, 761.154 patients, 21.340 enfants admis, 93.767 baptêmes d'enfants, 820 baptêmes d'adultes, 901 premières communions, 1163 confirmations et 370 abjurations.

* * *

Le 25 octobre 1945, mère Saint-Olivier adresse à l'institut une lettre où elle annonce le programme des fêtes qui, le 16 janvier 1948, célébreront « un siècle de miséricorde » dans l'Amérique du Nord et dans l'Église.

En réalité, les jubilations du centenaire commenceront le 24 septembre 1947 par un triduum solennel qui aura lieu à la maison mère. Elles se continueront à Montréal, au berceau de la communauté, par un autre triduum qui s'ouvrira le 16 janvier 1948. En ces deux circonstances, on consacrera tout un jour aux religieuses défuntes. On ira célébrer monseigneur Bourget, le 8 juin suivant, en sa maison de Saint-Janvier que ses filles de la Miséricorde ont le bonheur d'habiter. Chaque maison devra ainsi offrir dans l'année une journée d'actions de grâces à la date de son choix, de préférence en l'anniversaire de la fondation de la mission elle-même.

Le 30 septembre 1946, à la suite de la retraite et du congrès des supérieures, mère Saint-Olivier publie une nouvelle lettre où elle insiste avec fermeté et affabilité sur certains points de la règle, comme la vie commune, la charité, la pauvreté, la confession de la semaine et la retraite du mois. Elle y annonce la démission de mère Marie-Claire que la maladie tient inactive depuis plusieurs mois et son remplacement comme deuxième conseillère générale et secrétaire générale par mère Sainte-Antonia, économe à Milwaukee. Elle souligne le problème des crèches en quelques maisons, celles de Montréal et celle de Saint-Norbert, en particulier, où il faut organiser l'enseignement primaire pour les petits protégés que les orphelinats ne peuvent plus recevoir à cause du nombre de leurs orphelins et que les œuvres d'adoption ne parviennent pas à placer. Elle fait savoir que Son Excellence monseigneur Alexandre Vachon, archevêque d'Ottawa, a invité l'institut à prendre part au congrès marial national qu'il organise pour juin 1947 dans la capitale du Canada, par la préparation d'un kiosque mettant en relief les œuvres de miséricorde et d'hospitalisation de la communauté. Elle se réjouit de constater que sa famille religieuse attire l'attention bienveillante et protectrice de l'autorité ecclésiastique dans tous les diocèses où ses sœurs se dépensent et dans ceux où leur réputation s'étend. Puis elle parle de la cause de béatification de Mère de la Nativité qu'elle demande à ses sœurs de promouvoir avec une piété très rare, en faisant connaître aux âmes les vertus de la fondatrice, en la

leur faisant prier pour l'obtention des grâces les plus diverses et en envoyant à la maison mère le récit détaillé des faveurs reçues. Enfin, elle recommande aux prières de toutes ses religieuses la visite canonique des maisons, une randonnée à Los Angeles, Californie, pour y étudier le cas d'une fondation instamment demandée, et un voyage à Rome où elle irait en personne déposer aux pieds du vicaire de Jésus-Christ la cause de Mère de la Nativité¹.

L'heure de la célébration du centenaire va sonner. Les élections de 1943 ont placé dans le conseil pour un nouveau terme de six ans mère Saint-Olivier, supérieure générale; mère du Saint-Cœur-de-Marie, première assistante; mère Marie-Claire, deuxième assistante et secrétaire; mère Marie-de-Jésus, troisième assistante; mère Sainte-Élisabeth-de-Hongrie, quatrième assistante, et mère Sainte-Madeleine-de-Pazzi, dépositaire. Compte tenu du remplacement futur de mère Marie-Claire par mère Sainte-Antonia, ces religieuses président aux destinées de l'institut au moment où celui-ci voit expirer son premier siècle d'existence.

¹ En ces années 1944, 1945 et 1946, la communauté a édité un petit manuel de bienséances religieuses pour l'usage exclusif de ses membres, un cérémonial, un pamphlet intitulé *Au service des âmes* et un feuillet sous le titre *Une porte s'ouvre* en vue de renseigner le public sur l'institut et ses œuvres. Une édition définitive est actuellement sous presse, du couturier que Son Excellence monseigneur Joseph Charbonneau a présenté en janvier 1941 à titre d'essai et qui a subi quelques modifications au chapitre de 1943. On prépare aussi en ce moment un sixième volume des notices nécrologiques des sœurs défuntes.

En cette occasion, il convient de s'arrêter et de considérer les deux perles qui brillent le plus sur la couronne des fondateurs et qui, depuis cent ans, ont gardé leur éclat: les madeleines et les protégées.

CHAPITRE XIV

Les protégées

Il y a un siècle, Mère de la Nativité quittait tout pour se vouer au relèvement des filles malheureuses qui se présentaient à monseigneur Bourget et à elle-même, ou qui abandonnaient leurs nouveaux-nés à la mort dans les rues de la ville ou près du fleuve Saint-Laurent. Voulant ramener ces brebis égarées à une vie meilleure et assurer à leurs enfants le baptême et une éducation chrétienne, elle mit au monde une communauté que monseigneur Bourget instituait dans un mandement où nous lisons ces lignes: « Votre vocation spéciale dans ce nouvel institut que la divine Providence veut que vous fondiez, est de travailler à purifier et sanctifier de pauvres âmes qui, après avoir eu le malheur de perdre leur innocence, cherchent dans la religion un asile assuré pour réparer leur faute et cacher en même temps leur déshonneur. Votre mission va être de rendre à ces fleurs que le vice a ternies, l'éclat de leur première innocence. Votre œuvre sera désormais de courir après les brebis égarées de la maison d'Israël. »

Le fondateur fixait à l'entreprise comme but précis la protection des filles tombées et le salut de leurs

petits enfants. Tâche d'une excessive délicatesse et d'une souveraine importance à laquelle les Sœurs de Miséricorde, marchant sur les traces de Mère de la Nativité, se sont consacrées avec toutes leurs ressources spirituelles.

Afin de mieux saisir la portée de l'œuvre de l'institut qui célèbre en ce moment son premier siècle de miséricorde, il faut comprendre ce que c'est qu'une protégée et ce qu'est la situation créée pour elle par une maternité hors mariage. Il faut aussi connaître les moyens employés par l'institut pour réhabiliter moralement et socialement de jeunes personnes que le flot des passions a brusquement englouties. Si la « Miséricorde » a vu le jour précisément pour travailler à cette réhabilitation, il convient de se demander à l'occasion de son centenaire dans quelle mesure elle y est parvenue. On a jusqu'ici gardé sur ce point une discrétion trop absolue, de sorte que la sublimité de la vocation toute particulière des Sœurs de Miséricorde n'a peut-être pas été suffisamment mise en relief.

En avril 1946, deux religieuses de la communauté ont soumis à la faculté de l'École de Service social de l'Université de Montréal deux dissertations qui nous guideront au cours de ce chapitre. La première, en effet, traite des problèmes sociaux de la fille-mère et a valu à sœur Sainte-Mechtilde un diplôme en service social. La deuxième ayant pour titre « L'Organisation d'une Institution avec Service social spécialisé » est une thèse de maîtrise en service social préparée par sœur Sainte-Blandine. Ces travaux

projetent une vive lumière sur le cas des « protégées ». Ils font honneur à leurs signataires et aux filles de Mère de la Nativité. Ils se limitent cependant à l'œuvre accomplie au berceau même de l'institut, à Montréal.

* * *

En 1845, la première année où la fondatrice donna le gîte aux jeunes filles malheureuses, vingt-sept se sont présentées. En 1945, un siècle plus tard, 753 ont été admises. Au cours des cent années écoulées depuis l'inauguration de l'œuvre, 41.023 filles, toujours et seulement à la Miséricorde de la rue Dorchester, reçurent protection. Si l'on songe aux missions que la communauté a fondées aux États-Unis comme au Canada, on soupçonne le travail immense qu'elle a accompli dans le champ d'apostolat qui lui a été confié.

Ce travail s'attaque à un problème très grave, à un fléau terrible, causé par l'immoralité qui menace l'univers et stupéfie tous ceux qui réfléchissent. Le monde ne s'en émeut pas. Coupable, il ne s'accuse pas. Au contraire, il s'excuse, ou il nie ce qu'il fait et ce qu'il est, ou il accuse sans vergogne les innocents, ses victimes. C'est la femme de Putiphar dénonçant Joseph à son mari, lui imputant un assaut dont elle était elle-même l'auteur ! Le goût de l'indépendance et de la liberté mal comprise précipite les âmes dans l'esclavage d'un vice que les hommes exaltent en proclamant, contre les dictées les plus élémentaires de la loi naturelle et les commandements

les plus indiscutables du Créateur, qu'il n'y a pas de mal en ce vice et que cette satisfaction de l'instinct n'est qu'un bien. Dieu proclame par son Évangile que les fornicateurs, les impudiques et les adultères n'entreront pas dans le royaume des cieux. Les hommes nient que ce vice ait des conséquences infiniment tragiques. Au cours d'un siècle, 40.650 maternités illégitimes connues à la seule Miséricorde de la rue Dorchester et donc autant de familles frappées dans leur honneur et dans leur bonheur, ce sont là des crimes ! Faut-il se contenter de hausser les épaules ou de s'apitoyer avec dédain en face de ces fruits de l'inconduite ?

Qu'elle le veuille ou non, la jeunesse doit être guidée et défendue contre l'ennemi qui sème partout l'erreur et tend partout ses pièges. De 1845 à 1926, la moyenne d'âge des filles-mères venues de tout l'est du Canada à Montréal, fut de 22 ans. Depuis 1926, cette moyenne est descendue à 20 ans.

Une enquête faite dans les premiers jours de janvier 1946 auprès de cinquante filles-mères révèle que « la moitié d'entre elles » sont d'anciennes bonnes petites filles de la campagne qui sont devenues moins bonnes en s'improvisant, du jour au lendemain, bonnes à tout faire, en ville. Elles appartiennent à des familles honnêtes qui les voient avec plus ou moins de crainte vivre à l'étranger, mais qui se consolent à la pensée qu'elles gagnent de l'argent et soulagent ainsi le budget familial. Laissées à elles-mêmes, peu ferventes, portées au plaisir, mal conseillées par des compagnes déjà initiées aux distractions de la ville,

les pauvres filles font croire à leurs parents qu'elles se conduisent comme il faut. Elles veulent d'ailleurs presque toutes tenir une bonne conduite. Cependant, elles sentent leur curiosité excitée par des attractions toutes neuves à leurs yeux. Elles s'y laissent prendre peu à peu et finissent par glisser en des imprudences fatales. Sur cent qui entrent à la Miséricorde de Montréal, elles sont cinquante.

D'autre part, vingt-cinq de leurs compagnes, sur ces cent, viennent directement du toit familial. Elles ont une mère et surtout un père qui, n'appréhendant aucun danger, ne surveillent que de très loin les fréquentations de leurs filles et ignorent ce qui se passe dans leurs murs, alors que, s'ils ne sortent pas, ils se tiennent chez eux bien à l'écart dans quelque appartement, ou même, désintéressés de toute autre préoccupation, ils prennent leur repos. Une protégée, jadis ainsi privée de surveillance, demanda à l'enquêteuse de faire de son entrevue avec elle un sujet de conférence pour la radio afin d'y ouvrir « les yeux à tous les papas du même calibre que le sien ».

Le quart des autres filles-mères du groupe concerné renferme des institutrices, des infirmières, des ouvrières, des sténographes, des commis-vendeuses et des étudiantes. Dans chaque cas, la cause du malheur survenu est, tantôt l'isolement, tantôt la promiscuité, tantôt la folie du cœur, tantôt la recherche de l'argent.

Il faut croire que dans plusieurs autres cas où le péché a été commis contre Dieu et contre l'ordre,

les coupables, pour éviter les suites de leurs faiblesses parfois multipliées, se sont laissées aller à de forfaits contre nature ou à des meurtres qui crient vengeance.

Quant à celles chez qui des moments d'oubli néfastes pour la chasteté n'ont pas ruiné le sentiment profond de la justice, les calculs établissent que sur six mille, neuf cents ont récidivé et ont donné la vie illégitimement plus d'une fois. Sur ce nombre, quelques-unes sont des veuves ou des épouses séparées, déjà mères d'autres enfants légitimes.

Ce tableau démontre que monseigneur Bourget a eu raison, il y a cent ans, de dire à Mère de la Nativité, au sujet de l'opportunité d'un institut consacré à la Miséricorde: « Dieu le veut ! Il vous donnera, ma fille, les grâces dont vous avez besoin pour réussir. Priez encore afin de vous assurer de sa volonté. » Le saint évêque pense bien plus à relever des existences compromises qu'à aider l'effacement des suites immédiates d'un acte regrettable.

* * *

Car cet acte n'origine pas seulement de deux êtres humains. Il est aussi le produit d'un milieu.

Le milieu, ce sont les personnes, les endroits et les circonstances. Tout cela agit beaucoup sur les idées et les inclinations de la jeune fille. Tout cela lui devient en quelque sorte partie d'elle-même. Des parents aux fortes convictions chrétiennes et à la charité ardente créent une atmosphère agréable où règnent la pureté et la joie. Des parents médiocres

dont la foi est pâle et dont le caractère cède souvent à des écarts pénibles donnent à leur foyer de faibles chances d'être un petit royaume de gaieté et de paix. De même, quand le père est beaucoup plus âgé que la mère, la situation offre de moindres garanties. Elle se déclare encore plus précaire, en général, dans le cas des orphelines. Elle se modifie de même, bien que plus faiblement, selon le rang de naissance. Une aînée sera jalouse, dominatrice et révoltée si elle n'est pas plus dévouée, plus humble et plus soumise que les autres. Une cadette sera égoïste, si elle n'est pas mieux éduquée que les plus âgées. Une intermédiaire se croira négligée et moins intéressante que ses sœurs. La fille unique, même si elle a des frères, aura l'impression qu'elle ne peut développer sa personnalité à cause d'une dépendance de tous les instants à l'égard de ses parents ou d'un état de solitude où sont rares les contacts avec les personnes de son tempérament et de sa condition.

Quand nous disons que le milieu influe, nous parlons d'un milieu particulier. Car il est difficile d'affirmer que la ville, toutes proportions gardées, offre un contingent de filles-mères plus considérable que celui de la campagne. Les malheureuses qui sont de la ville où elles travaillent viennent en forte partie de la campagne.

Les circonstances, par exemple les occupations du père et de la mère, varient beaucoup. Tous les métiers sont représentés. Le travail de la mère hors du foyer y apparaît très déplorable. Mais les cas tristes se multiplient aussi là où la mère garde la

maison. La cause est alors qu'au foyer il n'y a que de l'ennui en provenance de l'incompréhension, de la discorde, de l'égoïsme ou de l'ivrognerie, de la présence d'une belle-mère, de l'infidélité de la mère ou de la dureté du père, en un mot de l'inconduite. Des pensionnaires non surveillés constituent de même une source de dangers.

En principe, la religion détient le premier rang parmi les forces qui exercent une influence. Or, il est constaté que le tiers des parents des filles-mères ne pratique pas de religion. Les deux tiers en observent une médiocrement. Aussi, les enfants que ces pères et mères élèvent possèdent difficilement la mentalité religieuse capable de les aider à dominer leurs passions et à vaincre les tentations.

Dans la moitié des cas, il semble, de plus, que la vie sociale fasse défaut. Les réceptions et les visites de parents et d'amis n'existent pas. Cela isole la famille. Par contre, on remarque que la lecture y occupe les loisirs et ce qu'on lit ne paraît pas condamnable dans l'ensemble, car il s'agit des quotidiens et des revues qui circulent chez nous, tant il apparaît que nous sommes devant un problème de faiblesse et non de corruption; la corruption, surtout celle de l'esprit, connaissant les moyens d'éviter les conséquences immédiates pénibles du péché. D'autre part, peu de ces gens font partie des associations les plus en vue de leur paroisse ou de leur endroit. Ceux qui y adhèrent forment des membres passifs, sauf quelques exceptions où il s'agit de parents très dévoués à la bonne cause.

L'un des aspects saillants du milieu des jeunes filles malheureuses, c'est le genre d'autorité employé à leur égard. Quatre-vingts sur cent sont aimées de leurs parents. Les vingt autres sont méprisées soit par leur père, soit par leur mère. Sur ce nombre, seize subissent un joug très autoritaire, quarante-quatre font simplement toutes leurs volontés, quelques-unes souffrent d'être frustrées des privilèges dont jouissent leurs frères ou leurs sœurs, quatre portent la honte du favoritisme immérité dont elles sont l'objet de la part du papa et de la maman, vingt-quatre ne reçoivent jamais d'encouragement pour le bien qu'elles accomplissent, dix-huit nagent dans les douceurs et les gâteries. Ces exagérations à leur endroit ont pour effet de compromettre le développement et l'épanouissement de leur personnalité. Elles paralysent leur liberté, elles empêchent chez elles l'établissement de la maîtrise de soi, et, par suite, de la soumission à la loi qui guide et qui sauve.

* * *

La situation de ces malheureuses leur vient donc pour une part du milieu. Elle leur vient aussi de l'éducation reçue.

Presque toutes ces personnes ont vécu leur âge tendre au foyer paternel. C'est l'exception qui a dû traverser cette période dans des institutions, chez des grands-parents ou chez une tante. Quelques-unes seulement ont connu la vie du pensionnat. Alors, qu'est-ce qui a manqué au foyer à cette époque ? De la tendresse. Ces jeunes ont gardé au cœur

les blessures causées par des rebuffades essuyées aux heures où, toutes petites, elles réclamaient les délicates attentions du papa, de la maman, d'une belle-mère. Ou bien, elles ont été brutalement forcées encore très jeunes, d'aller gagner leur pain à l'étranger. Ou bien, pour une raison quelconque, elles ont changé souvent de pensionnat. Un certain nombre, cependant, le tiers, a passé une enfance heureuse.

Au point de vue intellectuel, la plupart, faute de santé, d'argent, de discipline, d'appréciation, de bonne entente entre parents et éducateurs, n'ont pas été à même de poursuivre suffisamment leurs études. Quelques-unes manquaient de talent, quelques autres jouissaient d'une intelligence brillante, presque toutes possédaient des aptitudes normales et rencontraient chez leurs institutrices une attention convenable.

Les inclinations vers l'autre sexe se sont manifestées, dans l'ensemble, vers l'âge de quatorze ans, au moment de la puberté. Les rencontres à l'école, à la maison, sur la rue, à l'église, furent les occasions où elles sont devenues sensibles. Elles ont généralement provoqué un désir de plaire qui réussissait grâce à un physique agréable et attirant. Elles ont coïncidé avec l'éveil de la curiosité sur les questions relatives à la conservation de l'espèce. Malheureusement, à peu près toujours, cette curiosité, d'ailleurs légitime chez un être humain, n'a trouvé réponse à ses problèmes que très difficilement, soit avec des compagnes, soit avec des livres, soit avec des corrupteurs, la maman ayant accompli son de-

voir seulement dans seize pour cent des cas. Toutefois, trois sur cinquante ignoraient les effets physiques de l'incontinence.

Si la religion avait été plus profonde, la grâce divine aurait réussi à faire de la volonté une digue solide contre les flots écumeux de l'impureté.

Plusieurs se présentaient au confessionnal une fois ou deux par année. Elles ne nourrissaient pas un idéal élevé quant à l'obéissance aux commandements de Dieu et à l'alimentation eucharistique de leur âme. Pour plusieurs aussi, la messe du dimanche, et à plus forte raison, celle de la semaine, étaient devenues des dévotions du passé. On dansait ou buvait toute la nuit du samedi. On travaillait le lendemain. On avait des parents dormeurs pleins de reproches pour leurs enfants qui font du bruit en partant pour la sainte messe. On consacrait les fins de semaine à des excursions de ski ou de camp dans « le Nord ». On discutait de choses religieuses avec des réflexions assez tristes. On marquait ainsi que les exercices de piété conservés touchaient l'âme à la surface et non au fond. On avait étouffé sa conscience en faisant taire ses craintes les plus farouches et en ne prêtant aucune attention à ses remarques bénignes. C'est ainsi qu'on a pu glisser dans l'abîme.

* * *

Car une vie sans éducation ne se soutient pas longtemps. Il lui manque le ressort de la volonté.

Aussi, ces jeunes que nous étudions sont-elles

pour la plupart sournoises, boudeuses, jalouses, vulgaires, sarcastiques, volages, instables, désobéissantes envers leurs parents. Elles ne savent pas se surmonter, dominer leurs mauvaises inclinations. « Elles n'ont rêvé que soirées, réunions, spectacles où elles pouvaient voir et être vues. » Au cours de ces divertissements, les liqueurs excitantes et même enivrantes étaient absorbées avec abus. On en profitait pour finir le troisième paquet de cigarettes de la journée. De la sorte, on était sur le chemin des rencontres les plus risquées qui n'ont pas fait défaut comme la suite en témoigne.

D'autres sont tombées au cours de fréquentations faites sans surveillance avec « l'ami d'un soir ou de quelques années ». Les randonnées à la campagne ou à la ville, les retours tardifs de la nuit, les « seul à seule » répétés et prolongés, les emballements du cœur et de la sensibilité sont venus à bout des quelques résistances de la crainte et des remparts défailants d'une maigre discipline morale. La volonté ne s'est pas imposée pour établir des habitudes protectrices contre un monde qui tend d'innombrables pièges.

Ce fut là affaire de volonté et d'éducation, non d'hérédité. Elle est sotte l'opinion qui soutient que la jeune fille imprudente naît avec « cela dans le sang ». En ce domaine, il n'y a pas d'hérédité tarée. Sur les cinquante cas étudiés, on n'a trouvé que trois illégitimes. La source de leur malheur consistait dans une absence de formation causée par une privation d'amour véritable de la part des personnes

qui en avaient charge, de leur mère naturelle, pour deux et, pour la troisième, de la part de ses parents adoptifs.

* * *

L'enquête a démontré, au surplus, que le travail de la jeune fille en dehors du foyer, quel qu'il soit, offre de réels dangers, par les contacts qu'il amorce. Elle a prouvé que bien peu de personnes songent à bonifier la situation, le seul but poursuivi étant de gagner de l'argent, soit pour aider ses parents, soit surtout pour s'habiller, pour s'amuser, pour se procurer des cigarettes et des friandises. Les compagnes ? Elles ont souvent perdu toute pudeur. Les compagnons ? Ce sont généralement des oiseaux de proie. Les patrons ? Plusieurs tentent audacieusement de séduire.

Au travail, chacun parle de ses divertissements, il leur fait de la propagande, il les organise même de façon à y retrouver ses amis de peine. La récréation en honneur parmi les cinquante filles-mères interrogées, c'est le cinéma. Ce dernier a la palme chez ces malheureuses. Les autres amusements ont leurs victimes, mais moins nombreuses. Infailliblement, l'occasion immédiate de la chute fut l'absence de quelque personne capable de tenir l'esprit et le cœur dans une attitude d'oubli ou de refus à l'égard de la chair. L'inexistence de tout contrôle accompagnait ces « badinages du cœur » et ces coquetteries du flirt qui débouchent dans un flot de fange. L'appartenance à un groupement social ou à un mouvement catholique, dans les circon-

stances, fut impuissante: le fait est sous nos yeux, indiscutable, brutal, décevant. Il s'est produit parce qu'il y a eu manque d'idéal, faiblesse de volonté et imprudence. Il s'est produit malheureusement plusieurs fois. Ces jeunes filles avouent avoir participé à ces mouvements, non en vue de leur formation, mais afin de s'évader du foyer ou de se procurer du plaisir. Elles ne se sont pas intéressées au bien. Elles n'ont pas pris contact avec les compagnes vraiment sincères. Du reste, elle ne se sentaient pas entourées de sympathie par ces dernières qui semblaient même les dédaigner un peu.

Quoi qu'il en soit de toutes les causes qui ont conduit tant de jeunes filles au malheur, il reste qu'à la base, ce qui a fait défaut, ce fut l'éducation de la volonté et de la conscience dès l'âge tendre, et qu'ensuite la sensibilité fut troublée par une influence corrosive.

* * *

Le problème est sérieux. Le rapport du bureau fédéral de la statistique pour l'année 1944 établit que plus de douze mille enfants illégitimes naissent au Canada chaque année.

Le mal est pour le moins aussi alarmant que celui du cancer, de la tuberculose, de l'alcoolisme et des maladies vénériennes. Que de jeunes filles et de jeunes gens, que d'enfants et de familles en sont frappés! L'une de ces âmes douloureusement atteintes écrivit, un jour, sous le titre *Les Pâques pénitentes* les vers émouvants que voici:

Tandis que s'illumine la terre d'avril
Et que chantent les nids dans l'aube émerveillée
Je rêve au lourd calice de ce soir d'exil,
Et dans Gethsémani je tombe agenouillée...

Voici le jour sonore et les mille éclosions
D'un printemps en délire de naissante vie...
Voici ce cœur broyé de Votre Passion,
Sur ces lèvres le goût persistant de la lie...

Pendant que monte, vibre et carillonne au ciel
Le vaste alléluia des Pâques éblouies,
Je me souviens toujours de l'éponge et du fiel
Et des clous enfoncés dans Vos deux mains bleuies...

Car depuis que j'ai vu Votre corps outragé,
Que j'ai baigné vos pieds de mes larmes brûlantes,
Que j'ai lu, tout au fond de Vos yeux ravagés,
La tristesse infinie et l'ultime souffrance,

Je sais que pour l'offense du péché, mon Dieu,
Pour cet Amour divin dont Vous m'avez blessée,
Je dois connaître enfin l'abandon douloureux,
Et ce poids, sur mes bras, de la Croix délaissée !

Le profond sentiment de regret qui palpite dans ces lignes, des milliers et des milliers l'éprouvent. Mais tandis que les unes l'expriment en des vers que les larmes gonflent et que la poésie drape de son mystère, d'autres le rendent en des paroles qui, comme dit le poète, « sont de purs sanglots ». Lisons seulement quelques extraits de lettres écrites par des « protégées » aux religieuses de la Miséricorde qui les ont secourues dans leur malheur.

L'une dit: « J'ai besoin d'aide, j'ai besoin d'un je ne sais quoi qui me manque; un ennui me ronge, c'est une vraie torture morale, un martyr presque

pas compréhensible. Il me semble que ce n'est pas une vie que je mène, je ne réalise pas ce qui m'est arrivé et ne puis presque pas y croire... Il me semble que vous pourriez encore m'aider. »

Une autre écrit: « Je viens vous avouer ma faute, je ne suis qu'une malheureuse et je ne mérite pas d'avoir votre pitié, car je suis la plus méchante des filles. J'ai bien des remords et je veux réparer ma faute aux yeux du bon Dieu en ayant une bonne conduite partout où j'irai, car je sais qu'aux yeux du monde, je ne serai jamais pardonnée. Comme vous avez raison quand vous me dites qu'il faut être en paix avec Dieu pour être heureuse. Je m'ennuie beaucoup, mais j'offre cela à Dieu pour qu'Il me pardonne tout le mal que je Lui ai fait et qu'Il me donne la force d'aller me confesser. Après cela, je pourrai Le recevoir dans mon cœur, et L'aimer autant que je le désire. Présentement, je ne suis pas prête à Le recevoir, car je ne suis pas en paix.

« J'espère que Dieu me donnera la force d'aller au devant de Lui-même, car j'ai honte de ce que j'ai fait. Alors, priez pour moi et merci pour tout ce que vous faites pour moi. »

Une troisième s'ouvre, elle aussi, bien franchement: « Le motif qui me fait vous écrire, dit-elle, c'est le besoin de confidences, et cela me fait tant de bien. Quelle belle journée pour moi... Je me sens si seule... Je suis lasse de la vie, de ses troubles et de ses peines, de ses moqueries surtout... Oui, ses moqueries, car il faut toujours faire bonne figure

à tous et à toutes, lorsque vous avez la plus folle envie de pleurer... Oh ! que c'est ridicule la vie. Oh ! que le sort est ironique. Oh ! que c'est choquant par bout de ne rien pouvoir faire pour éviter ou remédier à certaines choses. Ne pensez-vous pas que c'est déprimant de n'avoir que 20 ans et être déjà un objet de rebut et . . . pour un être dont je me croyais aimée. Oh ! que de lâches dans le monde qui, pour contenter leurs passions, ne se gênent pas de jouer la comédie de l'amour à une jeune fille sans expérience ! »

De tels accents sont sincères. Il y a un siècle, monseigneur Bourget en entendait de semblables au parloir de l'évêché de Montréal où des jeunes filles désesparées allaient demander secours. C'est ce qui lui inspira de fonder l'institut de la Miséricorde.

* * *

Les jeunes personnes qui ont traduit leurs angoisses aux filles de Mère de la Nativité dans les lignes prenantes que nous venons de lire et qui furent « protégées » par ces mêmes religieuses, ont retrouvé la paix et la confiance auprès de ces âmes consacrées. C'est un point sur lequel nous voulons insister.

Les lettres envoyées à la rue Dorchester à la suite d'un séjour en cet endroit débordent d'une reconnaissance dont les formules très variées peuvent se réduire à celle-ci : « Puisque je suis rendue au milieu de mes parents, il faut que je pense à venir remercier mes grandes bienfaitrices, que sont les

bonnes sœurs de Miséricorde. Rendue parmi les miens, comme j'apprécie tous vos bons conseils. Je vous assure que le monde ne me dit pas grand'chose. Oh ! dans le moment, c'est bien beau chez nous, mais je sais que dans quelque temps l'idée d'aller suivre ma vocation viendra et ce sera alors qu'il faudra faire le grand effort. Je demande toujours au bon Dieu de me faire suivre le chemin qui me conduira au bonheur éternel. Souvent ma pensée s'arrête là et va rejoindre ses plus chers souvenirs. Vous avez toutes été si bonnes pour moi que je m'en souviendrai tout le temps de ma vie. »

Ces lignes résument tout ce que les jeunes filles écrivent à leurs protectrices à la sortie de leur réclusion entre les murs de la Miséricorde.

Elles ont un sens clair. Elles expriment une émouvante gratitude pour un bien apprécié à un très haut point. Ce n'est pas là de la sentimentalité. Presque toujours, la fille-mère éprouve une honte vive de sa faute et se sent rejetée comme un déchet par son entourage. Elle trouve bon alors de rencontrer une organisation charitable qui, comme le font les Sœurs de Miséricorde, prend soin d'elle avec un doigté capable d'accomplir de grandes choses.

Ce doigté ne s'improvise pas. Il renferme une compétence spéciale. C'est la charité qui l'inspire et c'est la science qui le guide. Charité et science lui sont nécessaires. Ni l'une ni l'autre n'est facultative. Que l'une ou l'autre fasse défaut, l'œuvre manque son but et elle tombe dans le discrédit de celles-là même qui y ont eu recours.

Que fait l'institut de la Miséricorde ? Au point de vue charité, il s'inspire des grands exemples de sa vénérée fondatrice qui s'est jadis montrée héroïque pour le soulagement de ses protégées. Les témoignages cités il y a un instant le prouvent. Au point de vue science, il progresse d'année en année depuis un siècle. La pauvreté, les besoins nombreux et l'incompréhension du public ont été cause que ce progrès fut peut-être lent. Très longtemps, on a vu les religieuses forcées de donner plusieurs semaines chaque année à la tâche ingrate de faire la quête dans les diocèses du Canada et des États-Unis et d'inventer des moyens suffisants pour subvenir aux nécessités de l'entreprise. Nous avons suivi la marche ascendante de l'œuvre. Fixons un instant notre regard sur ce qu'elle est actuellement à Montréal, précisément là où elle compte cent ans d'existence.

À la tête de l'institution, il y a une supérieure canonique aidée d'une surintendante pour l'hôpital et d'une autre pour les crèches. Elle veille à l'observance des lois de l'Église et de l'État. Elle travaille au bien des membres de sa communauté entre lesquels elle établit une coopération franche. À cette fin, elle s'efforce de maintenir dans la maison une atmosphère de dévouement, de paix et d'amour de Dieu. Cela veut dire qu'elle garde contact avec ses sœurs pour les bien connaître et leur confier des charges conformes à leurs talents et à leur santé, pour les aider, les conseiller, les encourager et permettre ainsi à chacune de fournir son plein rendement. De plus, elle communique avec les autorités

de son institut auxquelles elle présente ses requêtes et auxquelles elle recourt pour la solution de ses problèmes majeurs. En tout, elle a comme but le développement de l'esprit religieux, le perfectionnement des méthodes du bien, l'amélioration de son personnel et la conservation du prestige de son institution auprès des autorités ecclésiastiques et civiles. Aussi importe-t-il qu'elle soit charitable, patiente, généreuse, habile et compétente.

À cela Dieu l'aide par des assistantes conseillères choisies parmi les membres de sa communauté. Au besoin, et une fois le mois, elle réunit ce conseil formé, y compris elle-même, de trois religieuses. Elle attend de ses conseillères la loyauté, le dévouement, l'envergure et l'énergie nécessaires à la coopération dans le gouvernement d'une maison considérable divisée en plusieurs départements qu'il faut pouvoir suivre et comprendre. Elle surveille le bon ordre dans l'administration, la tenue des registres, des statistiques, des livres, des fiches d'admission et des annales. Comme cela suppose toute une classification, elle compte sur les services de quelques secrétaires et comptables, comme d'une régistreuse et d'une économe locale nommée par le conseil général pour percevoir les revenus de la maison et les utiliser à temps, sans prodigalité ni mesquinerie, en vue des besoins bien compris de l'institution.

L'institution comprend des religieuses gardes-malades qui ont étudié le mécanisme humain et qui connaissent les moyens de le traiter, puis des religieuses assistantes sociales qui ont analysé les se-

crets du comportement des « protégées » afin de bien accueillir ces dernières, de les relever, de les orienter, de les prévenir et de les sauver. Ces religieuses ont pour idéal de mettre en œuvre les méthodes les plus modernes capables de soulager légitimement la souffrance et de donner à la jeune fille une vie nouvelle normale.

L'institution consacre des religieuses à l'admission des personnes qui cherchent refuge et appui. Elle en fournit d'autres au bureau de la Société d'Adoption et de Protection de l'Enfance où se présentent les parents désireux de faire aux enfants des crèches la grande charité de les adopter. Ces religieuses ont besoin d'user d'une infinie délicatesse pour créer une impression favorable à la cause du placement des déshérités.

Certaines religieuses ont charge des divers groupes du personnel actif, comme des gardes-malades, des bonnes d'enfants et des domestiques. Elles veillent sur l'enseignement, sur les études, sur le travail et les heures de travail, sur la conduite et sur le salaire. Elles prennent soin de toutes les classes d'employés de la maison avec le désir de faire le plus possible et le mieux possible pour convertir tous les serviteurs de l'institution en amis dévoués et appliqués. De concert avec l'économe, elles voient à ce que la maison soit toujours propre et fournisse une atmosphère agréable.

D'autres religieuses ont la haute main sur les départements tous les jours envahis par le personnel. Ce sont les officières et les sous-officières

que l'on trouve non seulement dans les bureaux, mais dans les salles d'opération, aux dispensaires, aux rayons-X, aux laboratoires, à la crèche, aux cuisines, aux salles à dîner, aux salles de récréations, aux différentes bibliothèques, aux buanderies, aux salles de couture et aux lingerie. Ces religieuses se tiennent en relation avec la supérieure et avec les directrices des employés qu'elles voient sans cesse à l'œuvre dans leurs offices respectifs. C'est là que revêtues d'un costume blanc, elles vont et viennent le cœur et l'esprit tournés vers des yeux qui pleurent, les mains tendues vers des larmes qu'elles essuient et des douleurs qu'elles calment.

Enfin, nous apercevons une catégorie appelée les « religieuses étudiantes ». Le postulat et le noviciat les ont préparées à se consacrer à Dieu, des études spéciales les disposent maintenant à se donner à l'œuvre de la réhabilitation des filles-mères. Dès les débuts de l'institut, exactement en 1850, les Sœurs de Miséricorde se sont livrées à l'étude de la médecine. Au cours du siècle, elles ont gardé cette tradition. Mais, pendant de longues années, quelques religieuses seulement étaient affectées à cette étude. Il n'y a pas plus de vingt-cinq ans qu'on a jugé le temps venu d'étendre cette étude à plusieurs. Sa Sainteté le pape Pie XI donna le mot d'ordre, le 27 août 1930, au congrès international des infirmières catholiques, religieuses et laïques: « Il faut, dit-il, vous distinguer comme infirmières, comme excellentes infirmières, et que, si, pour cela, il faut vous

procurer des diplômes, procurez-vous ces diplômes ¹.» Actuellement, les Sœurs de Miséricorde possèdent de nombreuses écoles de gardes-malades. Celle de la rue Dorchester, affiliée à l'Université de Montréal, compte plusieurs religieuses parmi ses graduées. Chaque année, quelques-unes suivent ce cours. D'autres étudient en diverses universités afin de se spécialiser dans les branches où leur vocation les introduit. Dans ces cas de nécessité, l'Église permet à une religieuse de fréquenter des cours à l'extérieur de sa maison sans être accompagnée d'une autre religieuse.

À côté de ces catégories de religieuses, il y a les « madeleines » qui travaillent selon leurs aptitudes dans les divers départements et ateliers. Elles n'ont aucun contact avec les personnes du dehors. Et, bien qu'elles soient sous la direction des sœurs auxquelles elles donnent filialement le nom de « mères », elles habitent des pièces identiques, mais complètement séparées. Dans le prochain chapitre, nous admirerons leur état de vie, les services qu'elles rendent et l'esprit dont elles sont animées.

* * *

Les religieuses tiennent à la disposition des protégées un bureau médical composé de tous les médecins nécessaires au fonctionnement de l'œuvre. Ce bureau a un conseil qui, selon les circonstances, traite avec le conseil local de la communauté. Il étudie

¹ *Documentation catholique*, octobre 1935, p. 522; voir Sœur SAINTE BLANDINE, s.m., *L'Organisation d'une Institution avec Service social spécialisé*, p. 50.

toute question qui touche aux soins des malades. Une fois le mois, son conseil tient une assemblée à laquelle assistent la supérieure surintendante de l'hôpital et les officières des services. On y étudie certains cas médicaux, on y discute des améliorations à apporter au fonctionnement de l'institution.

Rattachés à la faculté de médecine de l'Université de Montréal, les médecins de l'hôpital reçoivent les étudiants qui viennent en groupes pour des leçons pratiques d'obstétrique et de pédiatrie. Ces médecins s'occupent de jeunes confrères appelés « internes » durant leur stage à l'hôpital. Tous ces bons ouvriers visent à la compétence en médecine dans la science des principes, dans la pratique de l'art et dans la connaissance des malades dont les dossiers sont à point depuis leur entrée à l'hôpital jusqu'à leur sortie. Ils ont, de plus, accès à des laboratoires pathologiques indispensables en bon nombre d'examins médicaux.

Dès 1866, les gardes-malades laïques ont commencé à servir l'institution, mais sans jouir de titres officiels. À partir de 1928, elles ont une école affiliée à l'Université de Montréal. Toutes n'ont accès à la pratique de leur profession qu'après leur graduation universitaire. Chacune tient à acquérir une formation qui puisse la rendre apte à inspirer confiance.

Les gardes-malades profitent du dévouement de certaines personnes que l'on nomme « aides maternelles » et qui forment un groupe existant seulement depuis 1944. Ces « aides » dévouées et habiles suivent un cours théorique et pratique attesté par un

certificat. Sous une silhouette blanche, elles rendent les plus précieux services auprès des berceaux, dans l'institution elle-même et ailleurs, où elles peuvent ainsi gagner leur vie en attendant de devenir d'excellentes mères de famille.

À tout ce personnel s'ajoutent bien d'autres employés absolument requis pour le bon fonctionnement de toute institution.

* * *

Cet organisme fonctionne vingt-quatre heures chaque jour en vue de fournir à la fille-mère et à son enfant les soins que la charité chrétienne et la miséricorde divine commandent.

D'après le rapport détaillé de chaque année, on remarque que les filles-mères viennent de partout et sont bien accueillies, quels que soient leur âge, leur religion, leur nationalité, leur classe sociale, leur pauvreté, leur diocèse et leur pays. Chacune se présente dès le début de sa grossesse si elle le désire. Elle prend alors un pseudonyme, subit un examen et reçoit une convocation au dispensaire pour une date fixe, mensuelle ou plus fréquente. Y a-t-il constatation d'une maladie vénérienne, la malade est soignée au département que la maison possède à cette fin. Dans tous les cas, un dossier médical minutieux est tenu. Les médecins ont toute la responsabilité de la condition physique des hospitalisées. Des parloirs sont à la disposition de ces dernières qui peuvent y recevoir leurs proches parents. De même, la correspondance et le téléphone sont contrôlés. Toute

visite est prohibée durant le séjour de la patiente au lit. Cette patiente occupe, soit une chambre privée, soit une chambre semi-privée, soit une salle. Cela dépend des circonstances et des ressources financières de l'intéressée. Quant au costume, aucun n'est prescrit, il suffit qu'il soit modeste. Ces personnes sont parfaitement protégées contre la curiosité publique.

D'ordinaire, la discipline exige que l'enfant soit séparé de la fille-mère après sa naissance. Parfois, c'est le contraire qui s'impose. L'assistante sociale fait son enquête auprès de mademoiselle afin d'en connaître la valeur mentale et morale, et décide si elle peut et si elle doit garder son enfant.

Au point de vue spirituel, les filles-mères sont bien pourvues. Elles ont un aumônier auquel elles peuvent s'adresser quand elles le désirent pour la confession ou la direction. Elles reçoivent des cours d'instruction religieuse. Quand elles sont protestantes, si elles demandent à se faire catholiques, on les prépare d'une façon spéciale à leur entrée dans l'Église. Plusieurs furent ainsi converties durant le siècle. Les catholiques sont l'objet d'une attention pénétrante. Dans tous les cas, s'il y a possibilité de mariage avec le père naturel de l'enfant, des moyens sont pris pour effectuer ce contrat sacramentel.

Vu le lien intime entre le spirituel et le social, l'institution possède un département consacré à la réhabilitation de la fille-mère par un Service social dont les auxiliaires, versées dans l'exercice de la miséricorde envers la douleur humaine et animées du

désir de traiter avec mansuétude tous les cas, s'emploient non seulement à donner les soins de l'âme et l'assistance médicale, mais à refaire une vie qui rend l'équilibre perdu.

Toute fille-mère passe par une crise à l'occasion de la naissance de son enfant. Elle est troublée, désorientée, désaxée, incapable de prendre une décision.

L'auxiliaire du Service social l'aborde en songeant au bien de la malheureuse et à celui de l'enfant. Selon une technique éprouvée, elle fait une enquête, elle forme un diagnostic, elle établit un traitement. Elle a pour principe que la protection de la vie de l'enfant incombe avant tout à la mère, même s'il s'agit d'une naissance illégitime et même si, en plusieurs cas, cette mère se trouve dans l'impossibilité de garder l'enfant avec elle.

Ce département remonte à 1943 seulement. Durant de nombreuses années, il n'a occupé de place que dans le désir des personnes dévouées à l'œuvre. La très révérende mère Saint-Aimé l'avait demandé avec une vive instance comme devant remplacer l'ancienne « Procure des Pauvres » et aussi ce qui, depuis 1918, s'appelait le « Bureau d'Amission des Pénitentes ». Créé en 1943, il fut approuvé par lettres patentes reçues en novembre 1945 sous le nom de « Service social de la Miséricorde ». Afin de le pourvoir des locaux voulus, l'institution fit des travaux et des modifications considérables d'où sont sorties plusieurs pièces toutes éclairées d'une lumière fluorescente, toutes séparées par des pans de

verre, toutes dotées de précieuses commodités, de parlours, de téléphones, de bureaux et de comptoirs.

Une fille-mère qui s'y présente y vient d'elle-même, ou bien elle y est envoyée par une personne à qui elle a confié sa faute et son malheur, un prêtre, un médecin, une dame, rarement un parent. Elle s'inscrit auprès de la régistreuse, fixe le montant qu'elle pourra verser pour son hospitalisation, reçoit un nom d'emprunt qu'elle accepte, et se dirige vers l'appartement qui sera selon ses moyens, soit une chambre privée ou semi-privée, soit une salle publique. Elle porte un billet lui permettant d'être admise au dispensaire de l'hôpital, le jour même ou le lendemain, pour l'examen de sa condition. Elle n'a encore saisi aucune allusion à son pénible état ni à son enfant dans le milieu qui vient de l'accueillir. Elle n'a rencontré que de la sympathie. Lors de l'examen, un dossier médical a été ouvert sous son pseudonyme et a été communiqué au département du Service social. Ce dernier a appelé la jeune fille pour une entrevue où elle a pu s'ouvrir à l'aise pour dire sa lourde peine. Après ces aveux, elle renaît à la confiance et songe, si elle en éprouve le désir, à se présenter au chapelain de l'hôpital qui, par une carte de la régistreuse, a été averti lui aussi de l'admission d'une nouvelle patiente. Souvent, elle aura recours au ministre de Dieu, au dispensaire et au Service social.

Après la venue de l'enfant, la pauvre mère se sent isolée de tous ceux qu'elle aime et qui ne sont pas là près de son lit de souffrance. Elle a pour con-

solatrice en cette heure sombre la silhouette maternelle d'une assistante sociale. Elle entend d'elle des mots qui allument dans son âme des lueurs d'espérance. Pendant quelques semaines, elle sera guidée par cette amie dans ses décisions sur l'avenir de son enfant et sur le sien. Des erreurs extrêmement nuisibles seront ainsi empêchées.

Aussi, est-il à souhaiter que s'accroisse le nombre des assistantes sociales pour le service de cette œuvre afin que tous les soins possibles soient donnés aux protégées selon leur âge, leur mentalité, leur instruction et leur éducation. La réhabilitation psychologique d'une fille-mère comporte une attention serrée et une perspicacité nourrie des lumières de la science. De sorte que si l'assistante a trop de cas en ses mains, elle sera incapable de fournir le rendement nécessaire.

Dans le moment, l'assistante agit surtout auprès de chaque dirigeante des départements afin que toute patiente soit traitée selon ses besoins particuliers. Elle collabore de même avec les institutrices compétentes chargées du cours d'enseignement ménager. En ces deux domaines, son action a une très grande efficacité.

Dès que les assistantes sociales seront assez nombreuses, elles visiteront le foyer et le milieu où, après sa chute, retourne la fille-mère qui, ainsi, gardera contact avec ses meilleures bienfaitrices. Ce lui sera un réconfort, une protection et une source de courage dans la lutte contre le danger menaçant. Mais ces amies de l'humanité se multiplieront quand les pou-

voirs publics viendront de plus en plus au secours du Service social qui, quoi qu'en pense une certaine opinion opposée au vrai bien, est une nécessité.

* * *

L'enfant illégitime pose un problème qui torture l'esprit et le cœur de la fille-mère. Celle-ci lui choisit un prénom de baptême, le jour même de sa naissance. Puis il est porté aux salles pédiatriques de la crèche de l'hôpital où, pour des raisons de technique, il est ordinairement séparé de celle qui vient de lui donner le jour. Par contre, la vie divine l'inonde depuis le moment où l'eau baptismale a coulé sur son front, et tous les soins matériels lui sont accordés par la médecine, l'hygiène et d'inlassables dévouements.

Au Canada, dans les débuts, les Sulpiciens prenaient charge de lui. En 1694, ils perdirent ce privilège qui, par ordre du Roi, alla à une sage-femme. Celle-ci plaçait l'enfant en nourrice et le visitait. À cause des abus, elle finit par être remerciée de ses services. La vénérable mère d'Youville hérita du précieux dépôt. Au commencement de leur histoire, les Sœurs de Miséricorde, on s'en souvient, portaient les nouveaux-nés illégitimes à la crèche de l'Hôpital Général chez les filles de la fondatrice des Sœurs Grises. Celles-ci furent obligées, vers 1888, à cause de l'encombrement, de refuser un certain nombre d'enfants. Les Sœurs de Miséricorde résolurent alors d'organiser, puis, quelques années plus tard, de construire une crèche à la rue Dorchester. Aujourd'hui, grâce à l'intervention du vicaire général de Montréal,

monseigneur Albert Valois, bienfaiteur insigne de l'institut, qui obtint du gouvernement provincial un million et un quart de dollars pour un édifice spacieux et moderne, on héberge six cents pauvres petits âgés de moins de deux ans.

Fidèle aux directives des membres du bureau médical, la crèche de la Miséricorde a fait descendre le pourcentage des décès de bébés de 54 à 7,3. Mère de la Nativité a donc le droit de se réjouir beaucoup du résultat de son œuvre.

Mais le soin des enfants confiés à ses filles exige un personnel nombreux de jour et de nuit. Une religieuse garde-malade a la surintendance de toutes les crèches. Une autre religieuse, garde-malade ou non, a charge de toutes les divisions et reçoit l'aide des gardes-malades professionnelles, des aides maternelles et des bonnes d'enfants.

En même temps qu'un prénom, l'enfant prend un nom de famille emprunté qui est celui de tous les enfants nés dans le même mois que lui et à la même maternité. Toutefois, l'opinion semble se créer qui veut que l'enfant partage le nom de sa mère à défaut de celui de son père. Car, même si l'enfant demeure la plupart du temps à la crèche pour être un jour favorisé de l'adoption, de plus en plus souvent à l'heure actuelle la mère le garde et le place dans un foyer nourricier.

Les placements de bébés sont sous le contrôle d'un bureau de protection et d'adoption où apparaissent deux sœurs de Miséricorde. Ils s'accomplissent avec le concours d'un dossier complet pour chaque

enfant. L'heure approche où ce dossier comprendra des données sociales et psychologiques.

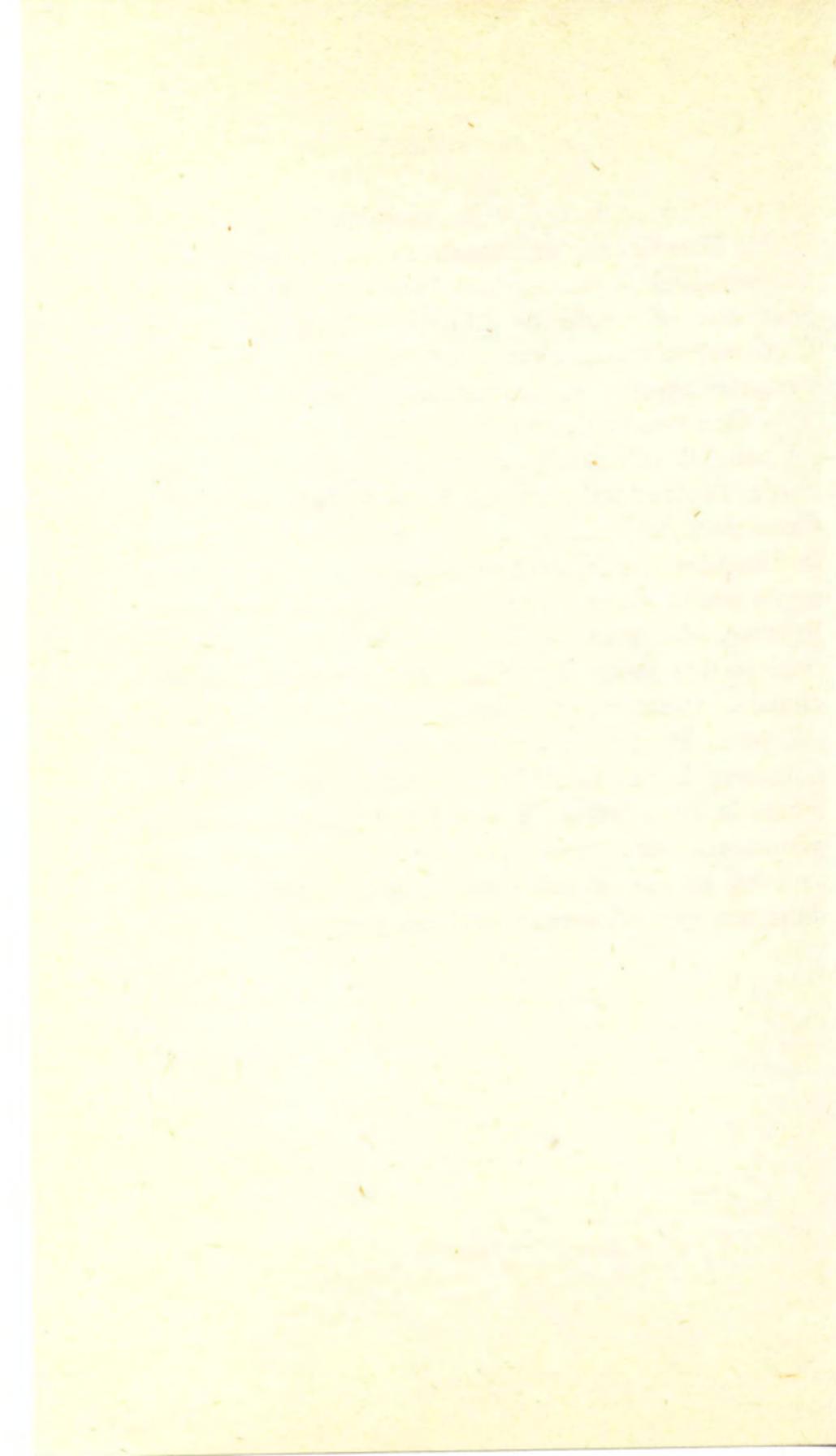
À deux ans, l'enfant de la crèche entre à l'orphelinat. S'il n'a pas sa place, à cause du trop grand nombre de petits pensionnaires, il doit attendre à la crèche, ce qui rend pénible la situation de cette dernière, vu que d'autres enfants lui arrivent toujours. La crèche Saint-Paul, au Sault-au-Récollet, contient cependant deux cents de ces plus âgés qui, là aussi, profitent des soins de la sœur de Miséricorde. Vers quatre ou six ans, l'enfant entre à l'École maternelle de la Nativité, boulevard Saint-Michel, dont nous avons parlé dans le chapitre précédent.

Toute personne désireuse d'adopter un enfant passe par le bureau mentionné pour y remplir les formalités requises. Puis, elle se présente à la crèche avec sa carte d'admission. Elle est conduite par la religieuse en charge des adoptions dans les départements des bébés que l'on a classifiés par âge et état de santé et que l'on tient dans une propreté ravissante. Souvent, elle a été attirée à la crèche par une propagande que le bureau d'adoption dirige au moyen des journaux et de la radio. Elle y vient surtout au temps de Noël, conquise par un petit personnage qui circule à cette époque sous le nom de « Mario le Pauvret », feuillet dont le texte et l'illustration étaient de sœur Saint-Elphège.

On sait, en effet, que le 20 novembre 1898, monseigneur Paul Bruchési, archevêque de Montréal, jetait les bases de l'association des Dames patronnes-

ses de l'Œuvre de la Crèche, et qu'en 1911, madame U.-H. Dandurand, présidente de l'association, mettait sur pied l'organisation d'un petit bas de Noël dont une religieuse de Miséricorde est secrétaire. Cette organisation s'est continuée depuis, avec les variantes nécessaires pour soutenir l'intérêt du public.

« Que vais-je devenir ? » Voilà le cri douloureux du petit abandonné ! Ce cri, les Sœurs de Miséricorde l'entendent tous les jours depuis un siècle. Cette voix doucement plaintive jette dans l'angoisse la fille-mère qui ne devient heureuse que le jour où, ayant mis sa vie en règle et en sécurité par une union légitime, elle peut accourir vers cet être frêle aux bras tendus pour lui donner un foyer normal et les chaudes attentions d'un cœur maternel. Quand la protégée des Sœurs de Miséricorde se trouve impuissante à s'occuper de son enfant, elle goûte du moins la consolation de savoir que ses ferventes et généreuses protectrices veilleront sur lui et feront tout ce qui est possible pour qu'il trouve accueil dans les bras affectueux de bons parents adoptifs.



CHAPITRE XV

Les madeleines

Dans le parterre de la Miséricorde, il y a un jardin fleuri. Ce sont les madeleines. À la suite de la protection reçue auprès des filles de Mère de la Nativité, ces personnes ont résolu de vivre à côté de leurs bienfaitrices où, loin du monde, elles ont respiré à pleins poumons l'air pur. Encore dernièrement, une petite protégée d'hier écrivait à une religieuse de la rue Dorchester ces belles lignes que nous extrayons de sa lettre: « De ce temps-ci, bonne mère, dit-elle, je fais ce que vous m'avez recommandé; à tous les jours, je prie notre bonne maman du ciel de me donner toujours le courage qu'il me faut et surtout de m'éclairer. Oh ! souvent l'idée me vient d'aller vous trouver pour faire une madeleine. En attendant, je veux avoir confiance et espérer, car si le bon Dieu m'appelle, j'aurai bien la force de prendre le chemin qui me conduira à Lui. Je vous demande de prier pour que Dieu soutienne mon courage. »

Au commencement de l'œuvre, ces jeunes filles, éprises d'un si noble désir, se réfugiaient derrière les grilles du Bon-Pasteur établi à Montréal en 1844.

Comme elles se multipliaient, monseigneur Bour-

get songea à s'en occuper. Dès 1859, il leur fit préparer un département spécial dans les murs agrandis de la Miséricorde. Le 22 avril de cette année-là, un vendredi saint, en la célébration du grand jour où Marie-Madeleine baignait de ses larmes le pied de la croix, le saint évêque donnait asile pour la première fois à des jeunes filles qui, au nombre de huit, sollicitaient la faveur de devenir madeleines. Il établissait pour elles un noviciat dénommé « le madelon ». Les registres conservent les détails de l'acte créant cet établissement, comme la date, les signatures, le but de l'association qui est « la pratique de toutes les œuvres satisfaites, à l'imitation de sainte Madeleine et de toutes les saintes Pénitentes ».

Trois mois plus tard, le 22 juillet 1859, en la fête de sainte Madeleine, monseigneur Bourget préside la cérémonie des premiers vœux. Les madeleines de cette première émission sont au nombre de cinq. Elles viennent de se constituer en un groupe spécial. Cependant, elles sont dans la maison depuis quelques années. La plus ancienne, madeleine Marie-Madeleine, s'y trouve depuis dix ans.

La joie du grand évêque est, en ce moment, très vive. Le pasteur voit sous ses yeux le fruit de son zèle. Que de fois, remplissant les fonctions de monsieur l'abbé Pilon, aumônier souvent malade, ne s'est-il pas présenté à la communauté de la Miséricorde pour y célébrer la sainte messe, y entendre les confessions, y prendre la parole, y occuper la chambre du chapelain pour finir une lettre pastorale, y présider un exercice, y rendre visite à ses chères pénitentes !

Plusieurs de ces dernières furent assistées par lui à leurs derniers moments. Il se montrait toujours d'une extrême bonté. Sa conduite aidait la grâce qui préparait quelques âmes à rompre avec le monde et à s'enfermer loin de tout dans la solitude. Stimulées par un tel dévouement, celles-ci augmentèrent en nombre au point que le vénéré fondateur se résolut à les organiser en un groupement distinct auquel il donna un esprit, un idéal, une formation, par des entretiens sur les devoirs et les vertus de leur état, et, à diverses reprises, par la prédication de leur retraite annuelle. Le jour de la fête de leur patronne, sainte Marie-Madeleine, il ne manque jamais de leur faire une visite toute paternelle. Il préside chez elles quatre cérémonies de profession, en 1859 la première, puis en 1866, en 1871, et en 1874. En ces circonstances, il se sent ému jusqu'au plus profond de son âme. Chacune de ces scènes lui rappelle celle de la pénitente de Béthanie plongée aux pieds de Jésus dans la contemplation de sa doctrine. Et il ne se trouve pas le seul dans ces dispositions. Un jour, au sortir d'une de ces cérémonies, il remarque qu'un prêtre qui venait d'y assister avait les yeux pleins de larmes.

— Mais, monsieur l'abbé Kavanagh, qu'avez-vous ? dit monseigneur.

— Oh ! c'est que je voudrais bien être madeleine, répondit le prêtre.

— Vous y songez un peu tard, reprit le prélat.

Cet incident délicieux souligne l'aspect touchant du spectacle de ces personnes qui, après s'être éloi-

gnées de Dieu, revenaient à lui, et, d'une façon radicale, se donnaient à lui pour toujours. Il était beau aussi de voir le vénérable évêque penché sur ces brebis retrouvées de son bercail et prêt à tout pour la persévérance de chacune au madelon.

Le madelon, c'était la salle des madeleines novices; celle des madeleines professes s'appelait la Sainte-Baume. L'habitude s'est établie, semble-t-il, d'employer le mot « madelon » pour désigner tout le département des madeleines. En 1874, quand, pour la dernière fois, monseigneur Bourget préside la cérémonie de profession, le madelon de Montréal possède près de trente sujets. On sait que deux ans plus tard, en 1876, le vieil évêque se retire au Sault-au-Récollet, en sa maison Saint-Janvier où il demeure jusqu'à sa mort, en 1885, et qu'alors ses sorties deviennent plus rares.

Le 29 mars 1880, après un assez long silence, il se rend à la rue Dorchester et fait vénérer au personnel du madelon la relique de sainte Madeleine. Le saint vieillard prononce en cette circonstance de très belles paroles.

« Mes filles, dit-il, c'est avec un grand plaisir que je vous revois encore. Je suis venu souvent en cette enceinte décharger mon cœur et le consoler par la vue des œuvres pieuses et ferventes que vous accomplissez en cette maison, par les bons services que vous lui rendez.

« Cette œuvre des madeleines a d'abord été incertaine; on craignait qu'elle ne vînt à tomber. C'était une œuvre inconnue et, humainement, elle ne pouvait

réussir. C'était comme un vaisseau lancé sur la mer du monde et ballotté de tous côtés. Mais le bon courage, la fermeté, la persévérance de vos premières madeleines à faire le madelon a décidé de cette œuvre. Évidemment, Dieu l'a grandement bénie; on en voit les heureux fruits par le nombre des madeleines qu'il y a maintenant. J'en remercie le Seigneur et j'espère que, malgré les tentations du démon, les dégoûts, les ennuis, les attrails trompeurs du monde, vous persévérerez jusqu'à la fin. »

Plus loin, le vénérable pontife ajoute: « Le bon Maître vous a regardées du même œil qu'il regarda autrefois Madeleine, changeant un amour terrestre en un amour céleste. Vos péchés n'existent plus devant Lui, et s'il vous les rappelle au jour du jugement, ce ne sera que pour votre gloire. »

À ce moment-là, quarante madeleines constituent la portion du troupeau que le fondateur a sous les yeux. C'est la dernière visite que l'illustre prélat fait à ses filles. Membre du groupe d'alors, et maintenant âgée de quatre-vingt-huit ans, la doyenne actuelle du madelon évoque avec attendrissement le souvenir de cette ultime et suprême rencontre d'un père ici-bas.

Cinq ans plus tard, le 8 juin 1885, apprenant que le saint archevêque avait reçu l'extrême-onction et qu'il ne lui restait que quelques heures à vivre, l'aumônier de la Miséricorde, monsieur Brien, se rend à son chevet au nom de la communauté. Durant de longues minutes, le pontife mourant tient serrées sur sa poitrine des images que l'aumônier lui

fait toucher. Le lendemain, celui-ci distribue ces images à tout le personnel de la rue Dorchester et il prononce une petite allocution. Il embaume tous les cœurs endoloris en déclarant que monseigneur Bourget est mort comme un prédestiné, en exprimant la certitude que la protection du bien-aimé disparaîtra plus puissante au ciel qu'elle ne l'était sur la terre et en ajoutant que cette protection avait plusieurs fois sauvé l'œuvre si exposée à périr sous les coups des préjugés vigoureux. « Que de bien se fait ici, dit-il ! Depuis huit ans que je suis avec vous, que de conversions et que de baptêmes j'ai eu la consolation de faire ! Quelle belle moisson ! Voyez vos quarante madeleines ! Si le noviciat est votre espérance, vos madeleines sont votre gloire ! Ces brebis ramenées au bercail sont le plus beau fruit de vos travaux ! Aussi, comme monseigneur Bourget les aimait, les madeleines ! Il a su multiplier les bien-faiteurs autour de votre œuvre. Il a su souffrir aussi, sans se plaindre, et se montrer fort contre lui-même... »

Ces paroles, tout comme ce que nous avons dit précédemment, soulignent le grand mérite qui revient au fondateur de la Miséricorde dans l'institution des madeleines.

* * *

Le but que monseigneur Bourget assigne à ces âmes généreuses, c'est d'honorer la miséricorde de Notre-Seigneur et la compassion de la Sainte Vierge envers les pécheurs par des œuvres de pénitence

accomplies sous la protection de sainte Madeleine et dans l'imitation de ses admirables exemples. Ce but est pleinement conforme à l'Évangile qui dit qu'il y a « plus de joie dans le ciel pour un seul pécheur qui fait pénitence que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence » (Luc 15,7). Et le modèle que l'Évangile propose au pécheur qui veut faire pénitence, c'est sainte Madeleine. Aussi, ce vocable illustre apparaît-il dans le nouveau nom de chaque protégée qui décide de rejoindre les madeleines de la Miséricorde. Il en est le « premier et le principal ».

Toute jeune fille qui sollicite son entrée au madelon éprouve, parfois d'une façon très vive, les sentiments qui ont conduit la grande pécheresse à se prosterner dans ses larmes et ses fautes aux pieds du Sauveur des hommes. Dès sa sortie de la Miséricorde, elle est alors déjà pénétrée de ces dispositions. Dans ce cas, la religieuse qui en a pris soin reçoit d'elle une lettre où on trouve, par exemple, ces lignes: « Mes parents se font vieux et j'espère les conserver encore longtemps à mon affection. Mais je n'oublie pas les madeleines, et si Dieu le veut, un jour j'aimerais ajouter un chaînon à leur lignée. En attendant, je réparerai ici en union avec vous toutes que je n'oublierai jamais... »

Une autre écrit: « Oh ! mère, ce matin, durant la messe, prosternée aux pieds de ce divin Sauveur, je lui ai offert avec confiance ma grande résolution qui est de prendre ce chemin de sacrifice et de me séparer de mes chers et bons parents. Oui, dans sa

bontée infinie, Dieu m'a inspirée de venir ici offrir ma vie pour y vivre ces jours calmes de bonheur que j'ai vécu jadis chez vous. Je veux me préparer à cet état de vie par une conduite véritablement chrétienne. Je l'embrasserai à la vue de Dieu, car plus que jamais, je me sens appelée vers Lui. Je tâcherai d'être bien fidèle à en remplir tous les devoirs car c'est là l'esprit de la vraie piété que je veux pratiquer sans faiblesse. À tous les jours de ma vie, je montrerai une grande dévotion à notre tendre mère du ciel et lui demanderai de toujours vous garder sous sa puissante protection car c'est grâce à vos bons conseils que j'ai bien compris mes devoirs envers ce divin Maître de la vie et qui a tant souffert pour moi. »

La fermeté du crayon qui trace ces phrases dessine bien les mouvements intérieurs de la vocation à cet état de vie où l'âme travaille jusqu'à son dernier soupir à triompher du mal tout en glorifiant la miséricorde de Jésus, la compassion de Marie et la pénitence de Madeleine. On y sent le mépris du monde et de ses flétrissures. On y aperçoit une hâte fiévreuse, la soif de dévorer la pâture des aigles, le sacrifice, et de goûter Dieu.

Par la pauvreté, la chasteté et l'obéissance, elles gravissent le sentier de la sainteté. Elles forment une association particulière, elles ont une règle spéciale, elles portent un costume distinctif, elles nourrissent un haut idéal de perfection. L'Église les considère comme faisant partie d'un groupement pieux auquel elles adhèrent par une promesse d'hon-

neur et par des vœux privés. De plus, elles ne sont pas autonomes, ce n'est pas une des leurs qui les gouverne, c'est une religieuse de la Miséricorde désignée à cette fonction par sa supérieure.

Aujourd'hui la Miséricorde compte cent six madeleines réparties dans les quatre madelons de Montréal, de Green-Bay, de Winnipeg et du Sault-au-Récollet.

Chaque madeleine passe toute sa vie dans le même couvent. Elle ne le quitte jamais, pas même à la mort de ses parents. Elle en sort le jour de ses funérailles, ou quand il s'agit d'aller fonder quelque part un nouveau madelon. Ainsi, en l'année 1900, madeleine Zénaïde, jeune et dévouée, quitte le madelon de Montréal. Ses supérieures l'emmènent à Green-Bay, dans le Wisconsin, aux États-Unis, afin d'en faire le pilier d'un madelon. Elle y demeurera. Et, au cours du mois de juillet 1946, on célébrera en ce madelon de Green-Bay un jubilé d'or, le premier depuis la fondation, celui de madeleine Zénaïde. Dans une lettre du 28 juillet courant, à la très révérende mère Saint-Olivier, supérieure générale, la jubilaire, aidée d'une compagne, madeleine Yvonne, qui tient sa plume, fait avec émotion le récit de la petite fête dont elle a été l'objet. À l'entendre, il semble que la joyeuse madeleine n'a aucun regret d'avoir consacré cinquante ans de sa vie à une réclusion de carmélite entre les quatre murs de la Miséricorde.

Pourtant, son existence a été une chaîne de sacrifices. Cela ne l'a pas empêchée de défendre son idéal d'un visage serein et souriant. Aussi, le jour de

son jubilé, c'est avec des larmes de bonheur dans les yeux qu'elle fait son entrée à la Sainte-Baume, accompagnée de sa supérieure et de sa maîtresse. Elle trouve là une décoration de roses magnifiques, puis plusieurs jolis cadeaux en même temps que des lettres nombreuses venues de Montréal, d'Oak-Park et de Milwaukee, et surtout l'expression des vœux de ses sœurs. Au cours de la semaine, le lundi, elle assiste à une représentation cinématographique donnée par sa supérieure; le mercredi, les jeunes filles de l'hôpital viennent jouer au couvent une partie de bingo, le jeudi matin, avec sœur Marie-du-Calvaire et deux autres compagnes, elle se rend au cimetière pour visiter le nouveau lot et le monument tout neuf qui ont été achetés récemment pour les madeleines. La plus douce consolation qu'elle goûte est d'avoir reçu des honoraires pour sept messes à ses intentions. La joie la transporte en ces instants qui couronnent une carrière de zèle.

Le cas de madeleine Zénaïde est celui de six de son groupe qui ont célébré à Montréal leur noces d'or. Une autre, arrivée à ses quatre-vingt-neuf ans, à fêté ses noces de diamant.

On peut dire de ces anciennes comme des plus jeunes que ce sont « des âmes qui remontent », des âmes qui s'orientent vers Dieu par l'esprit d'expiation s'épanouissant dans une vie toute cachée aux yeux du public.

* * *

Les madeleines portent un costume distinctif, avons-nous dit. Ce costume se compose d'une coiffe

de toile blanche recouverte d'une mousseline noire. Un domino de serge noire recouvre les épaules et descend jusqu'à la taille. La robe, ornée de plis, est brune. Au cou passe un cordon, soutien d'un crucifix de bois monté en métal. La ceinture, de laine noire, a deux pouces de largeur et des pendants qui vont jusqu'aux genoux. Un chapelet brun de six dizaines tombe de la ceinture, à gauche, et porte à son extrémité une tête de mort, puis une médaille de sainte Madeleine.

Dans ce vêtement modeste et pauvre qui leur donne tout de même un grand air de distinction, les madeleines occupent à la Miséricorde de magnifiques postes de dévouement. Cuisines, dépenses, buanderies, repassoirs, jardins, lingerie, ateliers de couture et de cordonnerie, c'est là qu'on les trouve.

Chaque matin, elles se lèvent à cinq heures, disent la prière et les litanies des saints, font l'oraison mentale, entendent la sainte messe et déjeûnent. Elles se livrent ensuite à leur tâche quotidienne en y mettant des avé, des oraisons jaculatoires et, selon l'article XIV du règlement tracé par monseigneur Bourget lui-même, « cet esprit de prière qui fait que l'on voit Dieu partout et que l'on n'appréhende rien tant que de perdre le sentiment de sa divine présence ». À onze heures et vingt, avant le dîner, elles procèdent à un court examen de conscience. En se rendant au réfectoire, elles récitent cinq Pater et cinq avé en l'honneur des plaies du Sauveur. Pendant les repas, elles savourent les délices d'une bonne lecture. Aux jours de fête, elles se reposent du silence

ordinaire des repas par une conversation agréable. Après le dîner, tout en formulant sept Pater et sept avé comme hommage aux douleurs de Marie, elles se dirigent vers leur salle de récréation, la Sainte-Baume¹. Durant la récréation, elles s'entretiennent de la façon la plus aimable tandis que leurs doigts se consacrent à de petits travaux où se révèle et s'aiguise le sens artistique. D'une heure à une heure et demie, elles écoutent une lecture, une conférence ou un catéchisme. Immédiatement avant le souper, elles se réunissent au pied du tabernacle pour le cha-pelet. Après le souper, elles prennent de nouveau une récréation jusqu'à huit heures. À huit heures, elles font la prière et la lecture d'un point de la méditation du lendemain. Dans la journée, chacune a bien voulu honorer d'une visite l'Hôte divin du tabernacle et plusieurs ont célébré la passion de Notre-Seigneur par un chemin de croix, lequel, cependant, n'est de règle que le vendredi.

Le premier dimanche du mois, elles se plongent dans un grand silence pour une petite retraite, et, chaque année, elles répètent ce geste pendant une semaine alors qu'un prédicateur dirige leurs exercices. En 1942, la retraite leur a été prêchée par le père Marie-Antoine Roy, franciscain, que le souverain pontife a promu par la suite à la dignité d'évêque d'Edmunston, dans le Nouveau-Brunswick, au

¹ Ce nom est celui d'une caverne que l'on trouve en France, dans la Provence, où, paraît-il, sainte Marie-Madeleine passa les trente dernières années de sa vie en communication intime avec Dieu.

Canada. À la fin de cette retraite, les aspirantes madeleines revêtent le saint habit. Après quatre ans d'étude et de pratique de leur règle, elles prononcent les vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance. Chaque année jusqu'à leur mort, elles renouvellent ces vœux, toujours à la clôture de leur retraite.

Pendant longtemps, il ne fut pas question de ce renouvellement. Leurs années de probation terminées, les madeleines faisaient alors des vœux perpétuels. En 1904, l'Église jugea de ne plus engager ainsi définitivement la liberté de ces âmes. Elle opta pour des engagements annuels. À l'heure du centenaire, il reste quelques madeleines des professions de la première époque. Elles sont seules de leur catégorie à ne pas renouveler annuellement leurs vœux. Toutes les autres étant donc libres de retourner dans le siècle à chaque expiration de leurs promesses, il est faux de prétendre, comme on l'a fait, que ces personnes sont des prisonnières. C'est en toute liberté qu'elles se cramponnent à leur sublime vocation de réparatrices et résistent aux attraits d'un monde trompeur. Au cours des cent ans que nous célébrons, cent vingt-six ont persévéré jusqu'à la fin au madelon de Montréal. Cent vingt-six ont triomphé de tout avec l'aide d'une grâce puissante qui en a fait pour toujours des imitatrices de la grande convertie du Sauveur, Marie-Madeleine.

Les luttes que les madeleines ont à livrer dans les renoncements d'une sublime vocation ne leur enlèvent pas le sourire durant la vie ni surtout à la mort.

Elles savent que leur existence compte aux yeux du Maître qui les appelle tous les jours à l'expiation. Elles rêvent à ces noces du ciel où l'Époux pour qui elles sacrifient la terre posera sur leur front la couronne éternelle d'une royauté conquise. Elles comprennent que ce qui importe le plus en ce monde et que ce qui est l'unique nécessaire ici-bas, c'est d'acheter du bonheur pour l'éternité par une belle vie et une belle mort. Cela seul explique, et d'une façon splendide, la pénitence dont elles remplissent leur courte journée terrestre, la joie dont elles débordent en l'état obscur qu'elles ont choisi, et la force avec laquelle elles refusent souvent l'invitation que des parents leur font de retourner au milieu d'eux en leur garantissant une bonne situation.

Malgré tout, les madeleines sont heureuses. Elles célèbrent avec un entrain remarquable et touchant les fêtes du madelon, au Jour de l'An, à la fête patronale de la supérieure de la maison et à celle de leur maîtresse, à la Sainte-Madeleine, le 22 juillet, et en quelques autres circonstances. Elles célèbrent par des chants, de la musique, des récitations, des saynètes religieuses comme *Fabiola* et *Le Sang qui prie*, des parties de cartes, de bunco et de bingo agrémentées de prix consistant en des travaux de fantaisie, confection de leurs mains habiles. D'ordinaire, elles profitent de ces circonstances pour témoigner à leurs Mères la gratitude qui les anime en retour des bontés de l'institut à leur endroit. Elles savent rivaliser de délicatesse avec leurs dévouées bienfaitrices. On a comparé leur vie à « un parfum si intense, si déli-

cieux et si durable, qu'il paraît être celui de milliers de fleurs pressées en une seule main ». La grâce, cette bonne odeur de Dieu dans l'âme, en fait les réparatrices d'un péché aux senteurs de souffre et de bitume. Il y a là une victoire qui, à certaines heures surtout, enivre de joie celles à qui on en attribue le mérite, les madeleines. Nous avons entendu des prédicateurs de retraites parler de ces âmes valeureuses avec des éloges non équivoques sur leur esprit religieux et sur leur générosité.

* * *

Une madeleine qui persévère jusqu'à la fin, c'est une forte personnalité. Elle prend place parmi quelques âmes que Jésus aime « plus que toutes », puisqu'il ne se contente pas de leur dire : « Allez et ne péchez plus », mais qu'il les invite à élire domicile près de lui et à choisir ainsi la « meilleure part ». Sur les quarante mille protégées venues à la Miséricorde depuis un siècle, à peu près cinq cents sont entrées au madelon. Sur ce nombre, cent vingt-cinq seulement y sont demeurées; les autres, après un stage, sont retournées dans le siècle, non sans avoir beaucoup profité de leur pieuse réclusion qui, en chaque cas, n'a pourtant pas dépassé une durée de cinq ans.

Sur le tableau d'entrée au madelon, on remarque que les aspirantes, pour la plupart, viennent y frapper vers l'âge de vingt ans, à l'heure où les illusions n'ont pas encore subi les plus terribles assauts de la vie et au moment où éclosent les charmes du tem-

pérament féminin. Chez elles comme chez les protégées, une enquête discrète a été tenue qui a révélé que toutes, à peu près, jouissent d'une intelligence fine et d'un jugement appuyé. On ne peut pas dire d'elles que ce sont des découragées. Nous ne nous tromperions pas si nous affirmions que ce sont, en majorité, des femmes bien douées par l'esprit et la volonté. Elles appartiennent généralement à des familles nombreuses où règne l'honnêteté et où le culte du devoir élève les âmes. Plusieurs d'entre elles ont songé, en leur enfance, à la vie religieuse. C'est, sans doute, ce fond solide qui explique leur vocation actuelle et leur détermination d'entrer dans une vie de vertus et de renoncements. Sans cette base, la grâce de Dieu n'aurait pas produit son fruit.

Évidemment, on doit attribuer à cette grâce une grosse part d'influence. À la veille de mourir, une ancienne madeleine disait un jour: « Notre vocation, c'est rien que du divin; il ne faut pas y mêler de l'humain, car alors, ça ne tient plus! » Et celles qui sortent du madelon comme celles qui y persévèrent proclament que seul l'amour de Dieu, produit de la grâce, peut, à l'encontre de tous les motifs humains, maintenir une nature sensible dans une existence pareille. Ce n'est pas pour se faire une situation ni pour fuir un milieu gênant que la jeune fille devient madeleine. Elle sait bien qu'aujourd'hui surtout il lui est très facile de se reconstituer une carrière. Au moment de quitter l'état qu'elle avait embrassé, une madeleine disait: « Je suis convaincue qu'on ne peut rester au madelon que pour le bon Dieu. J'y suis

entrée pour ce motifs; j'étais sincère. Maintenant, je n'ai pas assez de générosité pour y demeurer. »

Quoi qu'il en soit, il est sûr que, dès leur entrée à la Miséricorde, quelques-unes sont résolument décidées de ne plus retourner dans le monde. L'une d'elles raconte qu'à la religieuse qui venait de l'accueillir au bercail des brebis perdues et retrouvées, il y a quarante ans, elle dit avec vivacité: « Fermez bien la porte; moi, je ne sortirai plus jamais d'ici. » Cette porte fut la muraille qui, pour toujours, la sépara des fumées du siècle et la fit nager dans le flot de la grâce.

À côté de ces madeleines qui doivent leur vocation à un vif mépris du monde, il y a celles qui, devant les beautés de la vie au madelon, ont été saisies à nouveau par l'idéal de perfection religieuse qui a séduit leur enfance et que, depuis, un nuage épais a caché. D'autres ont été conquises par la délicieuse affabilité de ces édifiantes réparatrices qui, portant avec un sourire les croix de la vie, stimulent les volontés, chassent les hésitations et entraînent à leur suite. Il s'en trouve aussi qui, pour ainsi dire, se précipitent au madelon par crainte de leur fragilité et par peur des flammes éternelles. Une ancienne déclarait dernièrement: « Moi, je serais allée dans le fond de l'enfer, si je ne m'étais faite Madeleine, avec ma nature et les occasions qui m'environnaient. Quelle grâce le bon Dieu m'a accordée en me montrant ma faiblesse et en m'appelant à Lui! » Il y a plus de trente ans, le jour même de son départ pour le retour au foyer qui ne sait pourtant rien de sa

triste aventure, immédiatement après sa communion au cours de la messe, une autre fille, aujourd'hui ancienne, se sent subitement prise par la pensée des combats qui l'attendent, et elle décide, non de retourner au foyer, mais de supplier qu'on l'accueille au madelon. Cinq de ses compagnes se sont jointes à elle, plutôt par raison que par attrait, sur la recommandation de leur confesseur.

Tantôt, c'est un film de cinéma vu à l'institution et montrant la vie de sainte Thérèse-de-l'Enfant-Jésus, qui bouleverse une protégée à la veille de sa sortie de la Miséricorde. « Mourir religieuse à l'instar de la petite Fleur du Carmel », tel est l'idéal qui s'allume devant ses yeux et qui, dès le lendemain, l'attire au madelon où elle est depuis quinze ans.

Tantôt, c'est l'accueil chaleureux des sœurs qui, allant droit au cœur d'une belle anglaise protestante, la fait s'écrier: « Oh ! toute ma vie, je resterai avec ces religieuses-là ! » Le respect dont on entoure le tabernacle lui fait croire que notre religion est la vraie. « Dans nos temples, dit-elle, ce qui reste après la communion est jeté n'importe où. » Elle étudie le catholicisme, elle se convertit, puis elle devient madeline en ce madelon où elle demeure depuis cinquante ans.

Tantôt, c'est un mystérieux malaise qui s'empare d'une pénitente dès son retour au foyer. Se sentant indigne de vivre au milieu des siens dont elle n'a pas suivi les admirables exemples, elle prend le parti de tout quitter, de se consacrer totalement à Dieu pour la réparation de sa faute et la conversion de

son séducteur, d'entrer au madelon, elle, une frêle artiste que la maman a toujours entourée des plus douces attentions.

Tantôt, c'est une très aimable jeune fille que l'amour du plaisir a souvent éloignée de ses devoirs religieux, et qui, revenue au foyer, déplore maintenant d'être privée de la messe quotidienne qu'elle a appris à goûter en son séjour à la Miséricorde. Après des pleurs amers sur les écarts de son enfant, le père verse des larmes délicieuses sur la décision qu'elle fait de se donner à Dieu à titre de madeleine. Aujourd'hui, l'heureuse convertie déclare que le démon lui livre encore des combats terribles contre sa vocation qu'elle attribue aux prières de sa grand-maman, « une sainte qui a tant souffert » à cause d'elle.

Tantôt, c'est une demoiselle qui, après avoir entendu une religieuse dire à son père que, si sa jeune fille désire revenir au couvent, elle sera la bienvenue, s'interroge longuement, surmonte les obstacles et part pour le madelon. Ou bien, ce sont deux autres demoiselles qui, pendant six ans, hésitent en présence d'un appel secret avant de céder à cette grâce pour devenir de « ferventes professes ». Ou enfin, c'en est une qui, au cours du grand jubilé de l'année 1900, ne pensant pas du tout à se faire madeleine, subitement embrasse cette haute vocation. Les circonstances sont encore présentes à son esprit après plus de quarante ans. Elle raconte qu'au moment de sortir en ville pour la visite de quelques églises à l'occasion du jubilé, en cette année 1900, la religieuse de son département dit qu'ayant des grâces

spéciales à obtenir il faut que ses protégées unissent leur prière à la sienne en la circonstance. À son retour, la bonne sœur, parlant de son pèlerinage à ses filles spirituelles, leur demande tout à coup s'il n'y aurait pas au milieu d'elles une âme généreuse capable de se consacrer à Dieu ! Ces paroles frappèrent notre interlocutrice qui, s'empressant de consulter le père chapelain à ce sujet, décide immédiatement de devenir ce qu'elle est encore aujourd'hui, une madeleine.

Il y aurait sans doute encore beaucoup à écrire sur l'histoire de la vocation de ces admirables réparatrices de l'institut de la Miséricorde que sont les madeleines. Ce que nous venons de dire démontre que monseigneur Bourget et Mère de la Nativité ne se sont pas trompés quand ils ont attaché à leur œuvre cette branche si précieuse. Ils savaient cependant fort bien qu'ils répondaient à un désir de Dieu pour l'épanouissement d'une vocation spéciale tissée des plus dures difficultés. Ils ont compté sur la grâce et la grâce n'a pas manqué de féconder la semence mise en terre par eux.

* * *

Remarquable est la récolte. Elle ne frappe pas par son étendue, mais par sa richesse.

Selon les statistiques du siècle écoulé, 511 jeunes filles ont été admises au madelon de Montréal, 385 d'entre elles en sont sorties, et 126 y ont persévéré. C'est peu, si on consulte seulement les chiffres. Il y a même lieu de signaler que ces chiffres, durant la

décennie qui va de 1935 à 1945, sont plus bas que jamais.

Ce qui arrête le spectateur sérieux, c'est la grandeur morale de l'œuvre, c'est sa qualité, ce sont ses vertus.

La vocation d'une madeleine suppose beaucoup d'humilité. Le costume, les travaux et la situation rappelle un passé que l'on a pleuré; ils maintiennent la nature sous le joug d'une complète obéissance et en des tâches très simples; ils n'offrent pour l'avenir aucun espoir d'éclat terrestre. Quels que soient le nombre et la valeur des aptitudes naturelles, c'est presque l'enfouissement. Des personnes, parfois très intelligentes, très habiles, très instruites et très agréables, ont de la sorte choisi pour lot l'obscurité. Devant des yeux avertis, cela apparaît vraiment comme un spectacle grandiose et magnifique.

Ce n'est pas tout. L'humiliation s'étend à toute la famille. Cela, la pauvre et chère madeleine le sent. « Ce fut toujours un dard dans mon cœur », disait une ancienne dont le père, un industriel, n'a jamais réussi à sortir sa fille de son lieu de retraite. Chez elle, ce n'était pas défaut de cœur, ni manque d'amour. Bien au contraire. « Vous savez, ajoutait-elle en parlant de ses oublis d'autrefois, quand une chose pareille arrive, on a plus de peine pour sa famille que pour soi-même. » Et ce n'est pas couvrir sa faute que de s'emmurer au madelon, c'est la révéler tout bas, même s'il y a preuve éclatante qu'on n'appartient désormais qu'à Jésus.

De plus, pour des personnes d'âge, d'éducation

et de milieu différents, la vie commune quotidienne, au cours d'une longue existence, comporte des sacrifices connus de celles-là seules qui les acceptent. Ces sacrifices sont la rançon de la générosité dans le support des petits défauts et même des qualités du prochain. L'inaltérable belle humeur des madeleines et la délicatesse de leurs procédés en chaque occasion signifient qu'elles sont à l'école du renoncement. De fait, elles savent cacher la fatigue d'un travail manuel incessant dans lequel elles ne tiennent pas toujours compte de leurs idées, de leurs méthodes, de leurs goûts, ni de leurs aptitudes. Puis, aussi longtemps qu'elles sont jeunes, elles possèdent toutes ce foyer paternel qui, à distance surtout, apparaît à leur imagination si accueillant et si chaud. Il leur faut ensevelir cette idée. Alors, elles luttent contre l'ennui. Dans les débuts, elles résistent souvent à la tentation de tout quitter. Celles qui persévèrent pratiquent parfois l'héroïsme. C'est ce qui les grandit aux yeux de la foi et c'est ce qui fait de leur vie quelque chose de très beau.

Ce n'est pas d'elles qu'on peut dire qu'elles ignorent ce qui les attend. Non. Elles savent parfaitement ce qu'elles font quand, chaque année, elles renouvellent leurs vœux. D'ailleurs, dès leur entrée, elles reçoivent le règlement que monseigneur Bourget a composé lui-même pour elles. Or, à l'article XVI de ce règlement, elles peuvent sans tarder lire des lignes assez significatives sur les croix qui les attendent dans leur nouvel état de vie: « Les madeleines, y est-il écrit, doivent s'attendre à beaucoup

d'épreuves qui les feront vivre et mourir au pied de la croix. La route du Calvaire dans laquelle elles sont entrées est parsemée de peines intérieures; qu'elles ne se découragent donc point si parfois elles ont à en subir les assauts. Notre divin Sauveur a été le premier à marcher dans ce chemin; qu'elles mettent toute leur application à suivre fidèlement ses traces, étant bien persuadées que cette résignation leur fera trouver moins amer le calice qu'il leur faudra boire à certains moments. »

Sur quoi s'appuie une madeleine pour résister aux tempêtes ? Sur la grâce de Dieu, évidemment. Mais cette grâce, elle l'obtient par la prière. Chaque madeleine répète qu'elle a réussi à tenir en priant, et que ses compagnes qui ont perdu la route peuvent s'accuser de n'avoir pas assez prié. « À chaque nouvelle épreuve, déclare l'une d'elles, je m'empressais d'aller le plus tôt possible à la chapelle pour dire merci à Notre-Seigneur devant le tabernacle et lui demander le courage de tout supporter sans faillir. »

Un appui dont se sert la grâce de Dieu et qui aide la prière, ce sont les instructions, les conseils et les directives du prêtre. Par son apostolat si rempli de divin, le ministre de Notre-Seigneur travaille à pétrir d'amour surnaturel cette âme vibrante si sensible à toutes les beautés de la créature, mais en même temps si apte à « beaucoup aimer » le Créateur, ce Dieu infiniment bon et infiniment aimable qui cherche la conquête de son cœur. Pour assurer le fruit de son travail, le prêtre livre bataille au démon qui ne cesse de tendre ses pièges et ses filets.

À la pauvre brebis exposée aux attaques perfides du loup ravisseur, il rappelle que, selon les articles (XVII et XVIII) de son règlement, elle « doit mourir à toutes les attaches et inclinations naturelles qui ont coutume de troubler le repos de l'âme... » Ainsi, il l'élève peu à peu jusqu'au parfait détachement de tout. Il la conjure chaque jour de ne plus penser au monde ni à ses plaisirs et de ne pas oublier que ce qu'elle a quitté, elle doit le regarder comme de la paille et du fumier. De la sorte, l'homme de Dieu fait rebondir cette âme de feu, du péché à la sainteté, en tenant placée devant son regard l'image de Marie-Madeleine, l'illustre pénitente qui, par un immense amour de Jésus, est sortie des bas-fonds du mal pour s'envoler, comme un oiseau sali puis lavé, vers les cimes les plus élevées du bien.

L'amour de Jésus constitue la force de la vraie madeleine. Il finit par la détacher, il finit par détruire ses chaînes, il finit par l'attacher d'une façon définitive, il finit par la dominer complètement. Elle prie, elle travaille, elle répare, elle s'immole parce qu'elle aime Notre-Seigneur. Elle et ses compagnes proclament toutes dans l'intimité qu'elles demeurent au madelon pour Dieu et « pour Dieu seul ». Les religieuses qui entrent fréquemment en contact avec elles admirent l'enthousiasme avec lequel elles se donnent tous les jours à leur vocation. Voici quelques réflexions qu'elles entendent souvent sur leurs lèvres : « Je demande de mourir plutôt que d'être infidèle à tant de grâces. » — « Oui, je ne désire qu'une chose, mourir madeleine; je demande à Notre-

Seigneur la grâce de l'aimer toujours de plus en plus. » — « Je me réjouis lorsque j'ai des contrariétés parce que ça me fait quelque chose de plus à offrir. » — « J'aime mieux ne pas recevoir de compliments pour ce que je fais de beau et de bien; comme ça, tout reste à Notre-Seigneur. » — « J'ai résolu de ne plus vivre désormais qu'un seul jour à la fois, avec mon hostie quotidienne. » — « J'offre mes pas pour un missionnaire lointain et je m'efforce de garder mon sourire au milieu de mes fatigues. » — « J'essaie de garder tout le temps la présence de Dieu. » — « J'ai le même livre de lecture depuis des années, et je n'ai pas encore fini de le lire. Je m'arrête parfois des heures sur un même passage, incapable d'aller plus loin. C'est si beau, et ça fait tant penser. »

Ces textes sont très riches. Les âmes qui les produisent agissent certainement sous l'influence d'un amour qui vient du ciel.

De plus, pour la plupart, elles renouvellent leurs vœux chaque matin à la sainte messe. Cela vient encore de l'amour comme cela ranime l'amour.

Et, à part la dévotion à sainte Marie-Madeleine, elles vouent un culte à sainte Thérèse-de-l'Enfant-Jésus. La petite Fleur du Carmel en captive plusieurs. Sa voie d'enfance les ravit. Sa méthode les soulève, qui consiste à s'abandonner entre les bras de Jésus comme on prend place dans un ascenseur. Sa confiance en l'infinie miséricorde de Dieu les transporte. Aussi, les madeleines recourent-elles beaucoup à

cette bonne petite amie de Jésus et obtiennent-elles par son intercession tout ce qu'elles lui demandent.

Ces dévotions ne supplantent tout de même pas dans leur cœur celle qu'elles doivent à la très Sainte Vierge. Puisqu'elles visent à se tenir, comme leur patronne, sur le Calvaire, au pied de la Croix, elles accompagnent en cet endroit fameux la Mère des Douleurs, leur Mère, et elles l'entendent mieux que quiconque dire: « Vous qui passez, voyez s'il est une douleur semblable à ma douleur. » Cette circonstance n'est pas la moindre de celles où les madeleines s'abreuvent à la coupe de la piété mariale et s'enivrent d'un esprit d'abnégation qui ne perd pas le sourire dans l'épreuve.

Aussi, un jour, l'une d'elles, qui n'a que vingt-cinq ans, se fait prendre la main droite dans une machine à hacher la viande. À son cri, on arrête le moteur. Puis on retire le membre brisé. À cette vue, ses compagnes pâlisent de saisissement. Quant à elle, elle répète à haute voix: « Merci, mon Dieu, vous êtes bien bon ! » Et cela, même pendant qu'on la conduit à l'hôpital pour l'amputation.

Une autre fois, en la fête du 8 décembre 1945, c'est une madeleine de quatre-vingt-trois ans qui souffre d'un terrible mal. Et voici ce qu'elle dit à ses sœurs qui la visitent: « Oh ! je le sais, je vais mourir bientôt. Comme je suis heureuse de mourir dans la maison du bon Dieu, de m'être donnée à lui, de n'avoir travaillé que pour lui. Que j'ai hâte d'aller le voir ! Je vous le répète encore, malgré mes souffrances, je suis si heureuse que je ne puis l'exprimer.

Que le bon Dieu me fasse souffrir pour le bien de la communauté, je suis contente. »

De son côté, en même temps, sa compagne de chambre, malade au lit depuis huit mois, et jusqu'ici complètement silencieuse sur ce qu'elle souffre, dit avec simplicité à une religieuse qui passe à son chevet: « Est-ce que je ne mourrai pas aujourd'hui ? C'est l'Immaculée-Conception ! » Dieu l'exauce: le jour même, il la ramène à lui et lui fait voir face à face la Sainte Vierge, sa Mère. Au moment précis du départ, en coïncidence avec celui qui précède les vêpres de la grande fête mariale, les orgues exécutent une marche dont les échos parviennent à la mourante. Celle-ci esquisse un doux sourire. Puis joyeuse, elle prend son vol avec une exceptionnelle puissance. L'aigle s'en va. Autour de cette dépouille d'une des leurs, les madeleines se disent tout bas: « C'est le départ d'une sainte. »

Cette réflexion, les annales rapportent qu'elle a souvent été faite dans le même cas depuis la fondation de l'œuvre. On se rappelle le mot d'un aumônier de la Miséricorde, l'abbé Brien, prononcé devant les religieuses, à la mort du vénéré fondateur: « Comme monseigneur Bourget les aimait les madeleines ! C'est le plus beau fruit de vos travaux ! Si le noviciat est votre espérance, vos madeleines sont votre gloire. » Ce jugement d'un prêtre qui a longtemps été chargé de la direction spirituelle de l'institut, n'a jamais été contredit.

Nous avons insisté sur la beauté de cette entreprise qui a conduit à la sainteté des âmes capables de se perdre à tout jamais. C'est cela qui pique la curiosité et c'est cela qui explique, dans une certaine mesure, que des perles aussi précieuses soient rares. Partant, ces « joyaux » enrichissent l'Église et la société tout comme ils augmentent la valeur spirituelle de la Miséricorde. Aussi, sans craindre beaucoup de se tromper, peut-on croire que si cette Miséricorde connaît depuis quelques années de grands développements, elle les doit, pour une part, à ses madeleines. Car le Dieu de qui tout don descend exauce la prière, surtout si elle jaillit d'une âme que la pénitence rend chaque jour de plus en plus pure et noble.

En donnant l'existence à un madelon sur la terre d'Amérique, en permettant à des âmes, hier flétries et malheureuses, de se sanctifier dans le sang d'une vie de sacrifices remplie de zèle pour le Dieu offensé, monseigneur Bourget et les Sœurs de Miséricorde qui ont collaboré avec lui ont doté l'Église d'une œuvre éminemment propre à lui attirer les bénédictions du ciel. Quant à la société, elle n'a qu'à profiter de cet encens qui brûle sur l'autel de l'amour divin. Il est pour elle une arme vengeresse des crimes qui montent du gouffre. Il constitue, pour l'atmosphère qu'elle respire, un merveilleux désinfectant.

* * *

Les madeleines sont « le joyau de l'œuvre », elles sont le fruit le plus beau de la charité qui a créé l'œuvre.

Cette charité que le Saint-Esprit répand dans le monde, elle a trouvé où se déployer en deux grandes âmes, chez monseigneur Bourget et chez Mère de la Nativité. Elle semble avoir jailli d'eux comme d'une source et elle s'est propagée dans un institut de génération en génération durant un siècle sous la forme d'une immense miséricorde. Il faut croire que rien n'en arrêtera le cours. Pendant le second siècle qui commence, le monde en aura encore besoin. Le feu des passions, qui n'est pas prêt de s'éteindre, dévorera encore des édifices spirituels. Et Celui qui est venu apporter sur terre le feu de l'amour du prochain s'emploiera toujours, par le ministère d'âmes pétries de miséricorde, à redresser les murailles inclinées, à relever les murs tombés.

C'est la mission que monseigneur Bourget et Mère de la Nativité ont laissée à leurs filles spirituelles. En la célébration du centenaire de l'institut, ils les félicitent d'y avoir été fidèles et ils leur répètent qu'il y a un lien intime entre cette fidélité et l'épanouissement de l'œuvre. Aussi longtemps que la vie intérieure des Sœurs de Miséricorde s'inspirera des exemples de leurs vénérés fondateurs et sera constituée par un perpétuel bouillonnement de charité, la souffrance morale de la jeune fille désemparée trouvera chez elles un abri et du baume.

Il faut souhaiter que de nombreuses vocations frappent à la porte de l'institut, afin que l'œuvre possède les bras et les cœurs dont elle a sans cesse besoin. Le bien à faire entre les murs de la Miséricorde est capable d'étancher la soif d'idéal que la jeunesse

féminine peut éprouver même à une époque où le matérialisme domine. Car Dieu demeure toujours occupé à faire naître et à préparer des épouses pour sa gloire et le bien des âmes.

CHAPITRE XVI

L'année du centenaire

1947-1948

1947 ! C'était l'année centenaire. Bientôt allait paraître le moment où le calendrier indiquerait que vient de se clore, pour la gloire incontestable de l'Institut, « un siècle de miséricorde ». L'on avait songé aux fêtes qui célébreraient cet anniversaire. Le programme en était tracé dans ses grandes lignes. Auparavant, la communauté vivrait des heures émouvantes que ce chapitre veut rappeler.

* * *

Le 16 janvier, la très révérende mère Saint-Olivier, supérieure générale, fait, devant ses sœurs, à Cartierville, un solide résumé de l'histoire et de l'évolution du coutumier de la communauté. « Au commencement de l'Institut, explique-t-elle, la Règle n'était que manuscrite. Chaque sœur la transcrivait pour son usage personnel. Monseigneur Bourget lui-même l'avait rédigée, puis présentée à la fondatrice et à ses premières compagnes, en disant: « Apportez toute votre bonne volonté à mettre en pratique cette Règle. Tout ce qui est écrit dans ce livre y est écrit du doigt de Dieu. »

L'Institut et les œuvres à lui confiées s'étant développés, le coutumier dut subir quelques changements au cours des décades successives. Dans la dernière décade, sans doute en prévision du centenaire, elle reçut une nouvelle forme provisoire. Exactement au mois de janvier 1942, cette forme fut présentée à la communauté, à titre d'essai, par Son Excellence monseigneur Joseph Charbonneau, archevêque de Montréal. Le Chapitre général de 1943 fut chargé de la reviser et de la fixer. Des canonistes acceptèrent de favoriser de leurs conseils ces études. Ils mirent le sceau à l'entreprise. On fit alors réimprimer le coutumier dans un format commode et flexible. C'était l'édition pratiquement définitive.

Le 17 janvier, lendemain de la causerie de mère Saint-Olivier, dans l'avant-midi, monseigneur Charbonneau se rend à la maison mère pour offrir cette édition à la communauté et en distribuer les exemplaires attendus. Dans son allocution du début de la cérémonie, monseigneur l'archevêque se dit heureux de venir renouveler le geste séculaire de monseigneur Ignace Bourget, ce qui lui permet « d'ouvrir en quelque sorte » le centenaire et de féliciter l'Institut en même temps que de le remercier des services précieux qu'il prodigue à l'Église et à l'État depuis un siècle. Après avoir parlé de vie surnaturelle, de prudence dans la conservation de cette vie et de l'état religieux qui favorise l'épanouissement de cette vie, le distingué prélat apprécie le nouveau coutumier dans les termes suivants: « Je l'ai lu avec admiration, dit-il. Ce livre est rédigé avec sagesse et

souplesse. La sagesse qui prévoit tous les détails du devoir; la souplesse qui prévoit aussi les modifications. Un corps religieux est un organisme vivant, susceptible d'évoluer, de s'adapter. Votre coutumier répond admirablement à ces exigences de vie. » Afin d'encourager et d'aider les religieuses dans la fidélité envers leurs constitutions, monseigneur les bénit. La réunion avait créé une douce impression.

* * *

Au même moment, comme un coup de foudre, une pénible nouvelle éclate sur les ondes et envahit tous les foyers canadiens.

Son Éminence le cardinal Jean-Marie-Rodrigue Villeneuve, o.m.i., vient de mourir à Alhambra, en Californie. Chez les Sœurs de Miséricorde surtout, la nouvelle cause une très vive émotion. La mémoire du grand disparu faisant désormais partie de l'histoire intime de leur institut, elles sont profondément affectées de la disparition de ce prince de l'Église.

En effet, trois mois plus tôt, le 15 octobre 1946, dans la soirée, celui dont le père et la mère furent accueillis jadis, en 1935, à la Miséricorde de Montréal, pour se préparer à la mort, entrait à son tour, mais d'urgence, dans un hôpital de la Miséricorde. Après avoir reçu les meilleurs soins des religieuses de l'Hôtel-Dieu du Précieux-Sang, à Québec, et après avoir fait une convalescence à sa maison de campagne de Neuville, près de Québec, voyant les médecins lui recommander plus de repos, l'illustre

malade avait décidé de s'éloigner de son diocèse et de se rendre à la maison générale des révérends pères de Sainte-Croix, à New-York, aux États-Unis. Or, deux jours après son arrivée en cet endroit, une nouvelle crise cardiaque le conduisit au Misericordia Hospital des Sœurs de Miséricorde. Il devait y demeurer jusqu'au 9 janvier suivant.

Immédiatement après l'arrivée du cardinal de Québec à l'hôpital de New-York, la supérieure de cet hôpital, sœur Saint-Damase, prévenait la révérende mère générale, mère Saint-Olivier, de l'événement. Elle la tiendra, par la suite, au courant du bulletin de santé de Son Éminence. La supérieure générale s'empressa d'écrire au cardinal et de l'assurer, non seulement des bons soins de ses sœurs de New-York, mais des sympathies et des prières de toute sa communauté. L'auguste malade manifesta sa reconnaissance avec beaucoup d'amabilité. Parfois, il se portait à la salle de récréation pour y entretenir les religieuses et les édifier par ses mots aussi surnaturels que spirituels. Au début de décembre, mère Saint-Olivier, se rendant au Cénacle de Ronkonkoma, près de New-York, pour y faire sa retraite annuelle, entra présenter ses vœux et ses hommages au cardinal. Celui-ci, en retour, lui rendit visite à la clôture de sa retraite en faisant un petit voyage au Cénacle avec son secrétaire, monseigneur Paul Nicole, et son camérier, monsieur Armand Coriveau. La supérieure de New-York et quelques sœurs l'y accompagnaient dans une autre voiture. Les visiteurs prirent le dîner au chalet de vacances

des Sœurs de Miséricorde. Puis, les Dames du Cénacle firent une réception officielle charmante à Son Éminence. Cette diversion ne fut que reposante.

En ses appartements de malade, le cardinal recevait de nombreux et distingués visiteurs, hommes d'Église et hommes d'État, parmi lesquels on remarqua leurs Éminences les cardinaux Francis Spellman, de New-York, et Charles McGuigan, de Toronto, Son Excellence monseigneur Ildebrando Antoniutti, délégué apostolique au Canada et à Terre-Neuve, leurs Excellences les archevêques Joseph Charbonneau, de Montréal, et Alexandre Vachon, d'Ottawa, les honorables Louis Saint-Laurent, ministre de la Justice à Ottawa, et Onésime Gagnon, trésorier de la province de Québec, monsieur Coleman, président de la compagnie du Pacifique Canadien, et Son Altesse impériale Zita d'Autriche. Parmi les personnalités ecclésiastiques, plusieurs profitèrent de l'occasion pour présenter leurs hommages à la révérende sœur supérieure et parfois aussi pour saluer la communauté.

Quant à l'infatigable malade, il accueillait tous ses visiteurs avec un charme exquis. Son esprit et son cœur s'épanchaient en des attentions très délicates. À l'occasion de Noël, son dernier sur terre, le 23 décembre 1946, il fit envoyer à Cartierville, à l'adresse de la révérende mère Saint-Olivier, supérieure générale des Sœurs de Miséricorde, le télégramme suivant: « Sensible — hommages — Que divin Enfant rende au centuple Congrégation de la Miséricorde ce qu'elle a donné à l'Archevêque de

Québec en hospitalité. Dévouement et prières — bénédictions EX PRÆ CORDIS. »

Dix jours plus tard, le 2 janvier 1947, mère Saint-Olivier, au cours d'un voyage pressé à New-York, visita le cardinal. Elle le trouva préoccupé par la question de savoir s'il pouvait accepter l'invitation des Sœurs des Saints-Noms de Jésus et de Marie à aller se reposer dans une de leurs maisons, en Californie, près de Los Angeles, loin d'un climat où son pauvre cœur était sans cesse menacé par le plus léger refroidissement. La supérieure générale dissipa ses angoisses. Comme il en exprima le désir, elle lui assura les services d'une religieuse infirmière pour le voyage. « Ce serait une sécurité », dit-il. Le lendemain, 3 janvier, à Montréal, mère Saint-Olivier parlait de ce projet à Son Excellence monseigneur Joseph Charbonneau, archevêque, qui consentit de grand cœur à ce qu'une fille de Mère de la Nativité, sœur Saint-Tiburce, fisse la randonnée proposée comme infirmière de Son Éminence le cardinal Ville-neuve. Le 7 janvier suivant, la religieuse quittait Montréal pour New-York. Le 9 janvier, elle était du petit groupe des voyageurs qui partaient avec Son Éminence. Ce même jour, avant de laisser l'hôpital des Sœurs de Miséricorde, le cardinal formula ses sentiments envers la communauté dans le télégramme suivant à la révérende mère Saint-Olivier, Cartier-ville: « Je quitte avec émotion et l'âme remplie de gratitude un sanctuaire de charité toute surnaturelle. À toute la communauté, à Mère Supérieure de l'Hôpital, à vous même, Révérende Mère particulière-

ment, je laisse mes plus ferventes, paternelles et reconnaissantes bénédictions et mes prières. Cardinal Villeneuve. » La veille, le 8 janvier, il avait signé de sa main une lettre, la dernière de sa vie terrestre qu'il adressa aussi à Cartierville, et que l'album du centenaire de l'Institut intitulé « Rayons de Miséricorde » à reproduite pour la grande joie des membres actuels et futurs de la famille religieuse à laquelle elle a été envoyée. Le cardinal y annonce qu'il quittera le lendemain l'hôpital Misericordia de New-York, puis il fait la constatation suivante « Coïncidence remarquable mon Père et ma Mère, il y a douze ans, furent accueillis à la Miséricorde de Montréal pour leurs derniers jours, et c'est là que leurs restes vénérés reçurent de ma ville natale l'hommage pieux des foules. » Ensuite, il félicite les Sœurs de Miséricorde de leur « générosité magnifique », de leur « esprit religieux » et de leur « fidélité aux admirables traditions reçues, il y a un siècle, du saint Monseigneur Bourget et de leur Fondatrice ». Il termine en présentant à la révérende mère générale ses « vœux très ardents » à l'occasion du prochain centenaire.

Au moment de sortir, Son Éminence se rendit à la chapelle et les religieuses chantèrent l'*Ave Maris Stella*. En route, les voyageurs s'arrêtèrent à Chicago et filèrent à Oak-Park vers un autre hôpital où les Sœurs de Miséricorde se dépensent et où aussi ce fut avec un vif contentement que l'on hospitalisa le malade durant deux jours. Après quoi, Son Éminence fit envoyer par son secrétaire monseigneur

Paul Nicole un nouveau télégramme de bons sentiments à Cartierville. Arrivé en Californie et descendu à Alhambra, le 14 janvier, dans une maison des religieuses des Saints-Noms de Jésus et de Marie près de leur couvent Ramona, le bienveillant malade annonçait à Cartierville par un autre message que son voyage avait été très bon, et il remerciait encore la communauté des services de son infirmière. Celle-ci tenait constamment à sa portée les instruments et les médicaments requis en cas d'urgence.

Le matin du 17 janvier, assistant à la sainte messe en la chapelle du couvent, sur un signe de monsieur Armand Corriveau venu la chercher, elle prit sa trousse de garde-malade en toute hâte, et, accompagnée de la supérieure de l'établissement, elle se rendit rapidement auprès de Son Éminence, qui lui dit : « Vite, ma fille, une piqûre ! » Elle lutta contre la mort. Le cardinal répéta : « Je vais mourir. » Monseigneur Nicole lui administra les derniers sacrements. Comme il désirait un crucifix de la bonne mort, la religieuse présenta celui du chapelet de son costume. Le charitable secrétaire fit baiser le crucifix au mourant et lui mit dans les mains le chapelet. Sœur Saint-Tiburce commença la récitation du rosaire. Au Gloria Patri de la première dizaine, ce fut la fin. Le prince de l'Église termina sa course. La radio lança la nouvelle sur les ondes. Monseigneur Nicole téléphona à l'archevêché de Québec, puis à Cartierville, afin de donner quelques détails. La religieuse dit aussi quelques mots à sa supérieure générale. Elle se mit ensuite aux préparatifs du retour.

À la différence de l'avion qui transportait les voyageurs, celui où reposait le cercueil du cardinal s'arrêta à Chicago. Quelques sœurs de l'hôpital d'Oak-Park, sœur Sainte-Colette, supérieure, sœur Sainte-Thècle, assistante, et sœur Saint-Guy économiste, eurent l'extraordinaire consolation d'y pénétrer. De l'aéroport, sœur Sainte-Colette écrivit à la révérende mère Saint-Olivier, à Cartierville, pour lui dire que, dans l'avion, « tout était silencieux, par respect pour le grand prince de l'Église ». Au cours du voyage, à Windsor, le maire, monsieur Réaume, et monsieur Gignac, se portèrent à la rencontre de sœur Saint-Tiburce qui se fit conduire à l'Académie Sainte-Marie, chez les Sœurs des Saints-Noms de Jésus et de Marie, où elle eut l'occasion de raconter les derniers moments de Son Éminence. Cette occasion lui fut souvent fournie par la suite. À partir de Montréal, et à Québec, elle prit soin de madame E. Goulet, sœur de Son Éminence. Elle et les membres de la famille de l'illustre défunt occupaient à l'Hôtel-Dieu du Précieux-Sang de Québec les pièces mêmes qui étaient celles du cardinal malade quelques mois plus tôt.

Les Sœurs de Miséricorde voulurent rendre un dernier hommage à Son Éminence le cardinal Ville-neuve en chantant un service funèbre pour le repos de son âme dans leur chapelle de la rue Dorchester à Montréal, le premier février 1947. Son Excellence monseigneur Conrad Chaumont, évêque titulaire d'Arena et auxiliaire de Montréal, officiait en présence de Son Excellence monseigneur Georges-Léon

Pelletier, vicaire capitulaire de Québec, et de plusieurs personnalités ecclésiastiques et religieuses.

Le grand cardinal est donc entré dans l'histoire des Sœurs de Miséricorde, surtout aux derniers moments de sa vie, qui furent les plus solennels de son existence. À l'occasion du centenaire de la communauté, Son Excellence monseigneur Ildebrando Antoniutti, délégué apostolique au Canada et à Terre-neuve, écrit ces lignes: « C'est dans un des hôpitaux des Sœurs de Miséricorde que j'ai visité, pour la dernière fois, le regretté cardinal Villeneuve. Le bon Dieu a voulu réserver à cette chère Congrégation le privilège d'assister l'Éminent prince de l'Église au cours de sa dernière maladie. Je me plais à considérer ce dernier passage du Prélat Défunt au milieu des Sœurs de Miséricorde, comme un gage de bénédictions particulières pour un autre siècle de généreux apostolat en faveur des membres souffrants de la Société. »

Le 26 janvier, Son Éminence le cardinal Francis Spellman, archevêque de New-York, de retour de Québec, se rendait à Cartierville et parlait longuement à la communauté du cardinal de Québec, rappelant les visites fréquentes qu'il lui fit au Misericordia et les réflexions édifiantes que le vénéré disparu lui communiquait sur la soumission à la volonté divine.

Ces grands événements n'ont pas seulement créé une vive impression dans l'Institut centenaire, ils l'ont enveloppé d'une auréole de gloire en attirant sur lui l'attention de l'Église et du monde.

En suivant le fil des jours qui continuent, rapides, nous rencontrons, à la date du 15 mars, la cérémonie de la bénédiction d'un système radiophonique établi à la maison mère pour permettre aux malades et aux anciennes de pouvoir profiter des offices de la chapelle et des exercices de la communauté. C'est, en son centenaire, le cadeau de la congrégation à celles de ses religieuses que la maladie ou l'âge retiennent à l'infirmerie. L'inauguration en a lieu, le 19 mars, à l'ouverture de la retraite annuelle. La parole de Dieu envahit toute la demeure au cours des sermons et se fait l'aliment aussi des personnes qui ne sont pas en retraite. Le soir, à sept heures d'ordinaire, les nouvelles de la famille passent sur les ondes du poste RCBC, Radio-Centenaire-Bourget-Cadron, et contribuent à fortifier l'union entre les filles spirituelles de monseigneur Bourget et de Marie-Rosalie Cadron, Mère de la Nativité.

Le 5 du mois de mai, mère Saint-Olivier, supérieure générale, sœur Sainte-Antonia, secrétaire générale, et sœur Sainte-Madeleine-de-Pazzi, dépositaire générale, assistent, aux Trois-Rivières, à la bénédiction de la pierre angulaire du futur hôpital Sainte-Marie par Son Excellence monseigneur Maurice Roy, assisté du révérend père Paul-M. Leclerc, o.p., aumônier de l'hôpital actuel des Sœurs de Miséricorde des Trois-Rivières, et de monsieur l'abbé Charles-Édouard Bourgeois, directeur général de l'Œuvre de l'Enfance sans Soutien de la région et initiateur de l'établissement de la communauté dans la cité trifluvienne.

Le 20 mai, Notre-Dame du Cap, sur son char de triomphe, en marche vers la capitale du Canada où elle doit prendre part au Congrès marial d'Ottawa du 18 au 23 juin suivant, s'arrête à Cartierville. Les Sœurs de Miséricorde des Trois-Rivières et celles de la rue Saint-Hubert, de Montréal, ont déjà reçu la visite de la fameuse Madone. C'est maintenant le tour du personnel de la maison mère. Du 14 au 16 mai, le très révérend père Jacques-M. Surprenant, o.p., prieur des dominicains de Notre-Dame de Grâces de Montréal, a prêché aux postulantes, aux novices et aux religieuses un triduum préparatoire au passage de la très Sainte Vierge en la métropole canadienne. Les âmes attendent leur Mère. Mais celle-ci, d'abord, ne doit pas se rendre à Cartierville. C'est sur de ferventes instances, et après d'ardentes prières, que « L'Arche d'Alliance » se décide de dévier de sa route pour une halte à la maison mère. Au moment où elle approche de l'autel royal qu'on lui a élevé comme un trône sur la façade, pendant que les religieuses multiplient les avé, le soleil dissipe les nuages et tombe du firmament en nappes d'or succédant à une pluie abondante. Apercevant une peinture du cardinal Villeneuve mise en évidence, le révérend père qui dirige les acclamations de la foule s'écrie avec émotion en s'adressant à Marie: « Bénissez la mémoire de notre cardinal! » De puissants amplificateurs font retentir partout ce cri de « Bénissez » nos religieuses, leurs œuvres, les petits enfants, les malades, les madeleines. Le spec-

tacle saisit et tout le monde s'explique pourquoi les masses font à la Vierge un accueil triomphal.

Le 22 mai, le révérend Père Barnabé Lafond, o.f.m., attaché à la Sacrée Pénitencerie du Latran, en visite au Canada, est de passage à la maison mère. Il apporte de Rome une médaille pontificale de Sa Sainteté Pie XII et deux lettres précieuses, l'une de la Secrétairerie d'État du Vatican exprimant aux Sœurs de Miséricorde les vœux et bénédictions du pape à l'occasion de leur centenaire, l'autre du cardinal Nicolas Canali, cardinal protecteur, qui envoie à la communauté, pour la même raison que le souverain pontife, ses souhaits ardents, ses félicitations et une « bénédiction toute spéciale ». Ces lettres occuperont une place d'honneur dans « Rayons de Miséricorde », album-souvenir du centenaire de l'Institut qui paraîtra au cours de la présente année.

Du 15 au 22 juin inclusivement, à Ottawa, dans l'une des bâtisses du terrain Lansdowne où a lieu, au cours des quatre dernières journées, un Congrès marial national, on admire, parmi tant d'autres, un kiosque artistement préparé pour représenter les œuvres des Sœurs de Miséricorde. On y voit au centre les fondateurs, monseigneur Bourget et Mère de la Nativité, qui paraissent vivants. Puis, c'est la Crèche, avec ses poupons au berceau et le personnel, religieuses, médecins, gardes-malades, aides-maternelles. C'est l'œuvre des Retraites fermées féminines avec deux jeunes retraitantes. C'est la salle de la confection des soutanes avec ses ouvrières habiles, les madeleines. C'est la Vierge, Mère de Miséricorde,

répondant par le don de son Fils aux supplications d'une âme agenouillée à ses pieds dans la détresse, et invitant deux jeunes filles extasiées debout devant Elle, l'une novice et l'autre postulante, à se faire Sœurs de Miséricorde. Bien qu'immobiles en réalité, ces personnages semblent agir. Ils sont de grandeur naturelle. Un décor aux couleurs d'azur les encadre. Des photographies rappellent les œuvres de l'institut: hôpital, école maternelle, service social, et autres. Un film présente un défilé de religieuses et fait entendre le chant du *Salve Regina* imprimé sur disque par la chorale de la communauté. Œuvre de sœur Sainte-Blandine et des sœurs Sainte-Cécile et Saint-Paulin, ce kiosque a été reconstitué à la maison mère dans un local approprié et forme, avec d'autres souvenirs qu'on y a joints, un très beau musée de famille.

En figurant d'une manière aussi parfaite à l'Exposition religieuse d'Ottawa en juin 1947, les Sœurs de Miséricorde prennent une part active au Congrès marial national organisé par Son Excellence monseigneur Alexandre Vachon, archevêque d'Ottawa, et se font connaître à des milliers de congressistes venus de tous les coins du Canada et des États-Unis. Mère du Saint-Cœur-de-Marie, assistante générale, représente la communauté au Congrès. Mère Sainte-Antonia l'accompagne. Quelques religieuses se tiennent au kiosque avec sœur Sainte-Blandine pour répondre aux questions des visiteurs sur l'œuvre des Sœurs de Miséricorde.

Le 26 juin, monseigneur Albert Valois, vicaire général du diocèse, accompagné de mère Saint-Olivier, supérieure générale, de mère Sainte-Antonia, secrétaire générale, de mère Sainte-Madeleine-de-Pazzi, dépositaire générale, et de sœur Marie-Joseph, bénit un terrain dans le quartier Rosemont, à Montréal, sur lequel sera construit un sanatorium de cinq cents lits dédié à saint Joseph. Sur la demande des autorités religieuses et civiles, les Sœurs de Miséricorde ont accepté de diriger cet établissement.

Le 2 juillet, les obédiences des révérends pères de Sainte-Croix enlèvent le révérend père Henri Trudeau à la maison mère, comme aumônier, et le remplacent par le révérend père Joseph Métivier qui a déjà occupé ce poste en 1937 et 1938. Le père Trudeau laisse le souvenir d'un religieux très dévoué et très ponctuel.

Le 22 juillet, les madeleines de la Miséricorde de Montréal, par un privilège de l'année centenaire, passent leur congé traditionnel à la maison mère. N'ayant jamais quitté leur solitude, plusieurs semaines à l'avance elles parlent de ce voyage. Ce jour-là, à huit heures et demie du matin, remplissant deux autobus, elles descendent à Cartierville. Elles entrent à la chapelle en chantant un cantique à la très Sainte Vierge, laquelle, de sa niche lumineuse, leur apparaît si belle et si douce. Elles participent au saint sacrifice de la messe célébré par le très révérend père Mannès Marion, o.p., prieur des dominicains de Saint-Hyacinthe. Elles écoutent avec émotion les can-

tiques de la chorale des novices et l'allocution du célébrant sur sainte Madeleine et sur la Sainte-Baume. Après la messe, groupées au grand parloir, elles reçoivent les religieuses, puis les pères Marion et Georges-M. Méthot, o.p. Ce dernier, à son tour, leur adresse la parole. Au cours de la journée, elles prennent part à des divertissements religieux et agréables. À deux heures de l'après-midi, elles assistent à la bénédiction du très saint sacrement par le révérend père Joseph Métivier qui prononce une allocution touchante sur la scène de Béthanie. Au retour, après le souper, autre délicatesse qu'elles apprécient, les voitures qui les ramènent à Montréal passent devant l'École maternelle, la Crèche du Sault-au-Récollet et le cimetière Saint-Joseph de l'Est. La journée se termine en laissant dans les cœurs l'impression que les liens qui unissent les membres de la communauté des Sœurs de Miséricorde et du personnel de l'œuvre de monseigneur Bourget, sont vraiment solides.

* * *

C'est maintenant l'heure de la préparation immédiate des fêtes du centenaire. Mère Saint-Olivier, supérieure générale, invite le très révérend père Albert Cousineau, supérieur général des pères de Sainte-Croix, à prêcher un triduum à la maison mère, du 12 au 15 août. Les maisons de Montréal, du Sault-au-Récollet et de l'École maternelle y prennent part en y envoyant des groupes tous les jours. À l'aide d'instructions pratiques, les religieuses se retrem-

pent dans l'amour de leurs constitutions, des vertus de leur état et des devoirs de leurs œuvres. Le tri-duum les invite à la reconnaissance pour les bienfaits d'un siècle de progrès.

Les 16, 18, 19 et 21 septembre, l'institut célèbre solennellement son centenaire. La vraie date des cent ans d'existence de la famille tombe le 16 janvier 1948. A cause de la difficulté de la température à cette époque de l'hiver, les autorités décident de devancer les fêtes en les fixant au début de l'automne.

On comprend que l'endroit désigné pour la célébration principale soit la maison mère. La maison mère, c'est le centre, c'est le cœur, c'est la tête d'un institut. Là, la vie de l'organisme se renouvelle, là, elle se maintient et se fortifie. Là, les membres de la famille puisent la lumière et l'énergie pour aller porter ensuite au loin le renom et l'influence du corps social et religieux auquel ils appartiennent.

Les grandes fêtes du centenaire ont donc lieu à Cartierville. Dès le commencement de septembre, les supérieures des maisons et même plusieurs sœurs missionnaires se rendent auprès de leur mère générale, à son appel, afin de travailler aux préparatifs. Avec un goût admirable, des mains dévouées voient aux décorations. Elles y mettent le cachet de la simplicité et de la dignité. Visant à l'essentiel, elles utilisent le chiffre 100, le drapeau papal, le monogramme de la Miséricorde, des écussons aux armoiries de monseigneur Bourget et de quelques-uns des archevêques invités aux fêtes, des urnes et des tentures

de réelle valeur, les bustes des fondateurs, et cette corbeille de 100 roses rouges, don d'un bienfaiteur. Dans l'une des extrémités du spacieux réfectoire des visiteurs, des personnages de grandeur naturelle d'une vive expression forment un groupe saisissant représentant monseigneur Bourget et une religieuse de chacune des communautés fondées par ce grand évêque: une sœur de la Providence, une sœur des Saints-Noms de Jésus et de Marie, une sœur de Miséricorde et une sœur de Sainte-Anne.

* * *

Le 16 septembre, de nombreux membres du clergé et des communautés religieuses arrivent à Cartierville. La belle chapelle remplie de soleil accueille ces visiteurs pour la messe pontificale célébrée avec éclat par Son Éminence le cardinal James Charles McGuigan, archevêque de Toronto. On aperçoit autour du célébrant, le prêtre assistant, monseigneur Georges Chartier, P.A., supérieur ecclésiastique de la communauté; le diacre d'honneur, monsieur l'abbé Hermas Lachapelle, curé de Lavaltrie, paroisse natale de Mère de la Nativité, fondatrice des Sœurs de Miséricorde; le sous-diacre d'honneur, monsieur l'abbé Abraham Falardeau, curé de la Visitation du Sault-au-Récollet, paroisse où mourut monseigneur Ignace Bourget, fondateur des Sœurs de Miséricorde; le diacre d'office, le révérend père Léopold Saint-Georges, o.m.i., aumônier de l'hôpital de la rue Dorchester de Montréal; le sous-diacre d'office, le révérend père Hervé Ménard, o.m.i., curé de

la paroisse Saint-Nazaire de Ville LaSalle; le cérémoniaire, monsieur l'abbé Paul Touchette, secrétaire de Son Excellence monseigneur Joseph Charbonneau, archevêque de Montréal; et enfin, à part les petits servants, monsieur le Commandeur Albion Jetté, de l'Ordre pontifical de Galilée, chevalier de l'Ordre pontifical de Saint-Sylvestre, croix de Jérusalem avec rosette, parent de Mère de la Nativité.

Son Excellence monseigneur Joseph Charbonneau, archevêque de Montréal, occupe un trône au chœur.

Sur la première rangée de la nef, on remarque Leurs Excellences nosseigneurs Gerald Murray, c.ss.r., archevêque-coadjuteur de Winnipeg, Manitoba, Louis Rhéaume, o.m.i., évêque de Timmins, Ontario, Gerald Berry, évêque de Peterborough, Ontario, Henri Routhier, o.m.i., évêque-coadjuteur de Grouard, Saskatchewan, et Joseph Guy, o.m.i., procureur des Missions indiennes du Canada. À leur suite, on reconnaît nosseigneurs Jacques Morelli, représentant Son Excellence monseigneur le Délégué apostolique d'Ottawa, Francis Allen, chancelier de Toronto, Albert Valois, vicaire général de l'archidiocèse de Montréal, et monsieur le chanoine J.-Arthur Deschênes, curé de la paroisse Saint-Stanislas de Montréal.

Monsieur Omer Asselin, président du Comité exécutif de Montréal, représente Son Honneur monsieur Camillien Houde, maire de la métropole.

Une parente de monseigneur Bourget, sœur Honorius, des Sœurs de la Charité de Québec, fait par-

tie de l'assistance en même temps que douze descendants de Mère de la Nativité qui, très aimablement, se font un devoir d'être de la fête durant les trois jours de la célébration.

L'organiste de la paroisse Saint-Pierre et Saint-Paul de Lewiston, Maine, monsieur Bernard Piché, frère de sœur Sainte-Cécile, des Sœurs de Miséricorde, est à la console au moment où les orgues exécutent les marches d'entrée et de sortie. La chorale des religieuses chante la messe en grégorien. Une reposante atmosphère de silence et de religion plane sur l'auguste assemblée, qui, du même coup, goûte intensément la cérémonie.

Après l'évangile, le très révérend père Albert Cousineau, supérieur général des pères de Sainte-Croix, se présente aux pieds de Son Éminence le cardinal célébrant pour recevoir de sa main une bénédiction qu'il implore et, à l'avant-chœur, dans le décor, il donne le sermon à un auditoire choisi, bien préparé pour s'unir à lui. Il fait voir ce qu'il appelle « un triptique d'un haut enseignement moral » : le panneau central présente « les fondateurs auréolés de sainteté », celui de gauche, « un monde jouisseur, persécuteur sans pitié », et celui de droite, « des vierges consacrées à Dieu au service des malheureuses ». D'un style sobre et plein, il trace avec habileté le récit des commencements de l'institut, il fait le portrait de l'attitude que prit le monde à l'égard de la nouvelle fondation, il exalte la miséricorde exquise que la communauté centenaire a toujours su pratiquer selon le Modèle que fut le Sau-

veur pardonnant et relevant comme dans les cas de la Samaritaine et de la Femme adultère. Son dernier paragraphe se fait l'écho de tout le discours qu'il vient de prononcer :

Mes bien chères Sœurs de Miséricorde, dit-il, vous avez raison de vous réjouir, en cette fête du centenaire de votre fondation, pour tout le bien que Dieu vous a donné d'accomplir. Laissez-nous nous joindre à votre famille religieuse pour bénir avec elle le Seigneur et vous féliciter en son nom d'avoir prolongé, sans défaillance, pendant ce premier siècle, le geste d'amour et de pardon du Christ. Son Excellence monseigneur Bourget vous bénit avec son grand cœur et vous redit dans l'allégresse la parole créatrice de votre Institut : « Continuez, marchez de l'avant, Dieu le veut, mes filles, Dieu le veut ! » Cette parole se trouve encore pour le nouveau siècle dans lequel vous entrez, le gage béni de votre succès. Amen.

À ces paroles, l'auditoire se sent fier de l'hommage qui vient d'être rendu à la vaillante communauté.

La grand-messe terminée, tous les assistants se portent à la salle de communauté où il y a réception de Son Éminence le cardinal McGuigan par une magnifique cantate intitulée « Gloire à l'infinie miséricorde », composition de sœur Sainte-Isabelle, des Sœurs de Miséricorde, pour le texte, du frère Placide, de la Congrégation de Sainte-Croix, pour la musique, et de la chorale de la maison mère, novices et postulantes comprises, pour le chant. Le beau spectacle que la présence des plus hauts dignitaires entourant la très révérende mère Saint-Olivier, supérieure générale, celle qui succède à Mère de la Nati-

tivité, cent ans après la fondation, et rendant hommage publiquement à sa communauté ! Mais l'institut veut dire à l'Église dans un cardinal sa gratitude pour tous les bienfaits qui lui ont permis de remplir sa mission au cours de ce siècle écoulé. L'interprète, en la circonstance, n'est autre que son supérieur ecclésiastique, monseigneur Georges Chartier, P.A., de Montréal, qui, s'adressant au cardinal-archevêque de Toronto, prononce des paroles remarquables de finesse et d'à-propos. Nous les consignons textuellement dans les lignes suivantes :

Éminentissime Seigneur,

Supérieur ecclésiastique des Sœurs de Miséricorde, je vous prie de vouloir bien agréer les hommages de la révérende Mère générale, des révérendes Mères conseillères, de toutes les religieuses de la communauté; de croire combien elles sont honorées et heureuses d'avoir un prince de l'Église pour l'inauguration des fêtes de leur centenaire. Elles vous en sont reconnaissantes.

Après ce magnifique Congrès marial, qui, au dire des visiteurs étrangers, n'a jamais eu son égal, que vous avez présidé avec tant de dignité, d'amabilité, de savoir-faire, je n'ai pas besoin de vous présenter, Éminence, vous êtes connu de tout le pays.

Toronto n'est pas loin de Montréal. Montréal lui a donné ses deux premiers évêques. Monseigneur Power avait été curé de Montebello, de Sainte-Martine, de Laprairie, devint vicaire général de monseigneur Ignace Bourget en 1841 et l'accompagna dans un de ses voyages à Rome. En 1842, il est nommé évêque de Toronto. Monseigneur de Charbonnel, sulpicien, exerça aussi le ministère pendant sept ans à Montréal avant de succéder à monseigneur Power. Monseigneur McNeil, votre prédécesseur, vint en 1914 demander aux religieuses de Miséricorde d'ouvrir une maison à Toronto, pour

y travailler, selon le but de la communauté, à la réhabilitation des filles-mères et au soin des enfants abandonnés. Éminence, vous n'êtes pas étranger à Montréal, et, avec la permission de Son Excellence monseigneur l'archevêque de Montréal, je me permets de vous dire: vous êtes chez vous!

Un supérieur de communauté écrivait tout dernièrement à des religieuses qui fêtaient leur centenaire: « Cent ans pour une communauté, ce n'est pas le plein jour, c'est l'aurore. » Nous finissons un siècle, nous en commençons un autre; que nous apporte-t-il? L'avenir est toujours chose incertaine. Éminence, bénissez ces religieuses de la Miséricorde pour qu'elles conservent toujours l'esprit de leur fondateur, monseigneur Bourget, de leur fondatrice, Mère de la Nativité. Bénissez leurs œuvres pour qu'elles continuent de grandir, de se développer pour faire encore plus de bien.

L'allocution plut visiblement à Son Éminence. Se levant avec un large sourire, le sympathique cardinal, en des paroles d'une émotion communicative, formule en français puis d'un mot en anglais ses vœux et ses félicitations à la communauté pour tout le bien qu'elle fait, et qu'il connaît depuis longtemps, puisque avant de la voir à l'œuvre au cœur de son archidiocèse, à Toronto, avant même son épiscopat, il a pu l'apprécier dans les hôpitaux de Winnipeg et d'Edmonton. Une telle marque d'estime de la part de l'autorité ne manque certes pas d'être un réconfort.

Au cours de l'après-midi, les visiteurs ravis assistent à un récital d'orgue donné par monsieur Bernard Piché dans l'accueillante chapelle. La bénédiction solennelle du très saint sacrement fait suite, présidée par Son Excellence monseigneur Louis Rhéau-

me, o.m.i., évêque de Timmins, en Ontario, et marquée par un éclatant *Magnificat* de reconnaissance.

* * *

Deux jours plus tard, le 18 septembre, les parents des religieuses et les amis de l'institut sont invités à Cartierville afin de prendre part à leur tour à la célébration.

On comprend que l'atmosphère de cette journée ressemble peu à celle du 16 précédent. Il n'est pas nécessaire d'insister. Ces personnes du monde, en revoyant, qui leur fille, qui leur sœur, mettent une note d'enthousiasme et de gaieté extérieurs. Dans la chapelle, tout d'abord, les costumes sévères cèdent à des couleurs plus vives. Dans les salles et les jardins, la conversation va bon train.

C'est Son Excellence monseigneur Joseph Charbonneau, l'archevêque du diocèse de monseigneur Bourget, qui célèbre la messe pontificale. Il est entouré du très révérend père Albert Cousineau, supérieur général des pères de Sainte-Croix, comme prêtre assistant; du révérend père Jules Poitras, provincial des pères de Sainte-Croix, comme diacre d'honneur; du révérend père Jean-Louis Bergevin, représentant du révérend père Eugène Guérin, provincial des pères oblats de Marie-Immaculée, comme sous-diacre d'honneur; des révérends pères Azarie Ménard et Dorius Laferrière, oblats, comme diacre et sous-diacre d'office. L'abbé Paul Touchette dirige de nouveau les cérémonies.

Les premières places de la chapelle sont occupées

par Son Excellence monseigneur Louis Rhéaume, o.m.i., évêque de Timmins, monseigneur Georges Chartier, P.A., supérieur ecclésiastique des Sœurs de Miséricorde, monsieur le chanoine J.-A. Mousseau, procureur de l'archevêché de Montréal, et plusieurs prêtres. Les religieuses forment encore un groupe important à côté des nombreuses personnes laïques. La chorale de la maison mère, sous la direction de sœur Marie-du-Laus, chante la messe harmonisée de Pineau, avec le Credo de Fabra à quatre voix.

Monsieur le chanoine J.-Arthur Deschênes, curé de la paroisse Saint-Stanislas-Kostka, de Montréal, se charge de la prédication pour la circonstance. Dans un style vif, pittoresque et oratoire, il met en contraste les débuts et le couronnement du centenaire, souligne les délicatesses de l'entreprise et en dégage les principes vivificateurs. Puis il termine par cette conclusion :

1847-1947 ! Deux dates, deux époques ! Quelle traînée de gloire qui prend figure d'arc-en-ciel !

« Si tu vois l'arc-en-ciel, bénis Celui qui l'a fait. Ce sont les mains du Très-Haut qui le tendent sur l'azur du firmanent » (Eccl. 43,12).

Lorsque à l'Offertoire on présentera au Pontife l'incandescence de l'encensoir pour qu'il en fasse surgir la fumée d'agréable odeur au Dieu Tout-Puissant, oh ! alors, rassemblez fidèlement dans vos mémoires et dans vos cœurs, les joies et les larmes, les succès et les déceptions, les deuils et les résurrections de ce premier centenaire. Exposez-les tous au rayonnement du calice et de l'hostie afin qu'ils vous reviennent transfigurés en rosée de grâces et de paix pour le temps, et en semence de gloire pour l'éternité.

Ce ton prenant saisit l'auditoire et l'impressionne.

Comme le 16, il y a réunion à la salle de communauté après la messe. On y accueille Son Excellence monseigneur le célébrant au chant de l'*Ecce Sacerdos Magnus*. Monseigneur Georges Chartier doit une fois de plus à sa charge de supérieur ecclésiastique d'exprimer les sentiments de la communauté. Ainsi que l'autre jour devant le cardinal McGuigan, le très distingué vieillard s'exécute de la façon la plus aimable devant l'archevêque de Montréal.

Excellence, dit-il, depuis quelques années il vous est arrivé à plusieurs reprises de présider des fêtes de centenaire: centenaire d'institutions, centenaire d'établissements au pays, centenaires de fondation de communautés. Toutes ces œuvres ont originé sous l'épiscopat de monseigneur Ignace Bourget. Il les a établies ou fondées avec des sujets dont le cœur était rempli de dévouement et d'amour du bon Dieu, mais souvent peu instruits, sans expérience et peu formés. Aujourd'hui, après cent ans, ces œuvres peuvent rivaliser avec celles des vieux pays. Évidemment, le doigt de Dieu est là. Son Éminence le cardinal Verdier, de Paris, à son dernier voyage disait lors d'une réception que lui faisait une communauté: « Oui, c'est vraiment prodigieux. Le bon Dieu vous a aimés; Il a été bon pour vous. Qu'est-ce qu'Il veut de vous? Je ne le sais pas. Il attend certainement de vous de grandes choses. » Excellence, cet héritage vous l'avez reçu de vos prédécesseurs, héritage qui n'est pas sans demander beaucoup de dévouement, de fatigue et de travail. Vous vous y dépensez sans compter; vous ne savez pas refuser, tous vous admirent. Permettez, Excellence, que je profite de l'occasion pour vous dire combien les religieuses de la Miséricorde vous sont redevables et combien elles vous sont reconnaissantes pour l'intérêt que vous leur portez.

Depuis que vous êtes avec nous, grâce à votre sage direction et à la générosité de notre gouvernement provincial, les religieuses ont fait ériger une crèche qui peut recevoir 600 enfants, et une maison avec plus d'espace et d'aménagement pour les filles-mères. Des religieuses diplômées de l'Université de Montréal font du service social auprès de ces pauvres filles. Une École maternelle, seule du genre au pays, pour l'éducation des enfants abandonnés. Elles ont établi l'œuvre des retraites fermées. Enfin, elles sont à faire construire un hôpital de 250 lits aux Trois-Rivières. Les œuvres de la Miséricorde sont vos œuvres; les religieuses sont vos filles. Bénissez, Excellence, les religieuses, pour qu'elles conservent toujours l'esprit de leur fondateur, et qu'elles se multiplient. Bénissez leurs œuvres, pour qu'elles continuent de grandir et de se développer.

Après l'expression de ces bons sentiments à son égard, monseigneur l'archevêque se lève pour remercier le prélat et tout l'institut de leurs pieux hommages. Il dit sa gratitude aux Sœurs de Miséricorde pour tout le bien qu'elles accomplissent depuis un siècle dans son diocèse et dans l'Église. Il se sent ensuite vraiment heureux de les bénir et d'envelopper dans ce geste si paternel toutes les personnes et les œuvres qui leur sont confiées.

À midi, les invités d'honneur se dirigent vers la salle des repas, tandis qu'au jardin, par un privilège exceptionnel fait en l'honneur du centenaire, les religieuses se mêlent à leurs bien-aimés parents pour un agréable goûter.

Au cours de l'après-midi, Son Excellence monseigneur Conrad Chaumont, auxiliaire de Montréal, préside la bénédiction du très saint sacrement et,

dans une visite à la communauté, il offre à l'institut jubilaire, en un discours émaillé de traits spirituels et joyeux, ses félicitations et ses souhaits.

* * *

Le lendemain, 19 septembre, jour du souvenir, monseigneur Georges Chartier, P.A., assisté des révérends pères Georges-Rosaire Méthot, o.p., et Joseph Métivier, c.s.c., aumônier, chante une messe solennelle de requiem en mémoire de toutes les Sœurs de Miséricorde décédées. La pluie empêche l'absoute d'avoir lieu au cimetière. Au cours de l'avant-midi, Son Excellence monseigneur Louis Rhéaume, o.m.i., évêque de Timmins, visite la communauté qui l'accueille en chantant l'*Ecce Sacerdos Magnus*. Son Excellence apporte ses hommages à l'institut jubilaire. Elle parle doctrine et piété à ces âmes religieuses. Elle évoque les grandeurs de la très Sainte Vierge et les beautés de la vie spirituelle qui ne peut être qu'une vie mariale. « Vous êtes des orgues vivantes, dit le prélat, votre existence doit fournir à Dieu, à l'Église et à la société un concert harmonieux. »

Monseigneur Rhéaume ne manque jamais l'occasion d'exprimer aux Sœurs de Miséricorde la gratitude de ses admirables diocésains et la sienne propre pour les services que rend l'hôpital-sanatorium Sainte-Marie de Haileybury, en la province d'Ontario.

* * *

Le 21 septembre, dimanche, Son Excellence monseigneur Ildebrando Antoniutti, délégué apostolique au Canada et à Terre-Neuve, pontifie solennellement à la messe de clôture. La chapelle déborde de dames et de demoiselles, retraitantes de la Villa du Rosaire de Cartierville dont les Sœurs de Miséricorde ont la charge. Le directeur de cette œuvre de retraites fermées, le révérend père Georges-Rosaire Méthot, o.p., ayant invité à la fête quelques personnalités de son ordre on remarque autour du pontife à l'autel, les révérends pères Gérard Paré, o.p., provincial des dominicains, Mannès Marion, o.p., prieur des dominicains de Saint-Hyacinthe, Antonin Lamarche, o.p., directeur de la Revue Dominicaine, Raymond-Marie Martineau, o.p., et Raymond Charland, o.p. L'abbé W. A. Carew, secrétaire de monseigneur Antoniutti, fait l'office de cérémoniaire. Assistent aussi à cette pontificale Son Excellence monseigneur Louis Rhéaume, évêque de Timmins, monseigneur Georges Chartier, P.A., supérieur ecclésiastique de la communauté, d'autres pères dominicains, des pères et des frères de Sainte-Croix et un frère mariste. Signalons de même la présence au sanctuaire d'un chevalier du Saint-Sépulcre en tenue de chœur dans la personne de monsieur Donat Turcotte, frère de sœur Sainte-Marguerite, des Sœurs de Miséricorde.

C'est la journée de la grande famille des retraitantes de la Villa du Rosaire. Le révérend père Méthot, directeur spirituel de ce groupe imposant formé de plusieurs centaines, prend la parole à l'évangile de la messe pour présenter avec éloquence à Son

Excellence monseigneur le Délégué apostolique les hommages et la gratitude de ces apôtres laïques qui utilisent la retraite fermée pour se retremper dans leur idéal de perfection personnelle et de dévouement aux causes où la femme qui est à la hauteur peut remplir si efficacement sa tâche.

De son trône, le très distingué pontife qui représente actuellement chez nous Sa Sainteté Pie XII, monseigneur Antoniutti se lève et prononce une brillante allocution dans laquelle il commente le beau texte des psaumes: « Misericordias Domini in æternum cantabo, je chanterai éternellement la Miséricorde du Seigneur » (Ps. 88,2). L'orateur sacré remercie Dieu « des grâces innombrables dont il a comblé les religieuses de cette communauté et toutes les âmes qui ont été l'objet de leur assistance miséricordieuse, au cours d'un siècle de travail et de dévouement » durant lequel « une multitude de personnes abandonnées et souffrantes ont trouvé dans les Sœurs de Miséricorde la tendre douceur et la sollicitude empressée de Mères compatissantes ». Formulant ses vœux, monseigneur le délégué chante « la Miséricorde du Seigneur pour implorer la protection du ciel à l'aurore du nouveau siècle qui s'ouvre plein de promesses et d'espoir », il prie pour que la communauté « puisse répandre davantage son bienfaisant rayonnement, et que la grâce du bon Dieu prenne le dessus sur l'iniquité des hommes ». Dans le corps de son discours, Son Excellence parle de la miséricorde de Dieu, telle qu'annoncée dans l'Ancien Testament, telle que prêchée et pratiquée par

Notre-Seigneur Jésus-Christ, et telle qu'exercée par notre mère la sainte Église. La conclusion renferme des paroles appropriées aux retraitantes sur la conduite du Sauveur et de son Église à l'égard de la femme, puis sur l'attitude que la femme doit prendre à l'égard du christianisme et de la société. On y trouve cet admirable mot d'ordre: « Vous devez employer la noblesse de vos sentiments, la délicatesse de votre cœur, la droiture de votre volonté et les énergies de votre caractère pour rendre meilleur le milieu dans lequel vous vivez. Vous pouvez, par la force des meilleures affections, assurer la paix aux esprits agités, la paix dans les foyers, la paix dans la société. »

Son Excellence termine en disant qu'il lui est agréable de transmettre ce message au nom de Sa Sainteté Pie XII, avec ses félicitations les plus paternelles, avec ses vœux les plus ardents et sa bénédiction, gage des faveurs célestes les plus abondantes.

À la réunion qui suit la sainte messe dans la salle de communauté, l'auguste visiteur reçoit de monseigneur Georges Chartier, P.A., au nom de l'institut, l'expression des sentiments les plus élevés et les plus délicats. Voici le texte de cette allocution:

Excellence,

Supérieur ecclésiastique des religieuses de la Miséricorde, je vous présente les hommages de la révérende Mère générale, des Mères conseillères, de toutes les religieuses de la communauté. Je vous prie de croire combien elles sont honorées et heureuses de vous avoir avec elles pour remercier la divine Providence de tout ce qu'elle a fait pour elles depuis un siècle.

Il y a cent ans que madame Rosalie Jetté, en religion Mère de la Nativité, prononçait avec ses sept compagnes les vœux de religion en présence du fondateur, monseigneur Ignace Bourget, dans une communauté nouvelle qui prenait nom « Sœurs de Miséricorde », ayant pour but la réhabilitation de la fille-mère et le soin des enfants abandonnés.

Comme les Sœurs de la Providence, des Saints-Noms de Jésus et de Marie, de Sainte-Anne, les Sœurs de la Miséricorde ont été fondées par monseigneur Ignace Bourget. Toutes ces institutions, toutes ces communautés d'hommes et de femmes qui ont fêté ou se préparent à fêter leur centenaire d'existence au pays ont été appelées ou établies par lui.

Il y a cent ans, nous n'avions pas de Délégation apostolique au pays. Rome était bien loin de nous. Monseigneur Bourget dut traverser plusieurs fois les mers pour aller traiter avec le pape ou avec les congrégations romaines de questions importantes. On rapporte que Sa Sainteté Pie IX le voyant un jour revenir devant lui, lui dit: « S'il y avait dans le monde deux Bourget, je crois qu'il faudrait y avoir deux papes. » Aujourd'hui, plus heureux, Sa Sainteté le pape, que vous représentez si dignement, est avec nous.

Dernièrement, Excellence, vous adressiez à la révérende Mère générale une lettre élogieuse du bien opéré en ces cent ans par cette communauté. On a beau travailler pour le bon Dieu, il fait toujours bon de savoir que ce que l'on fait est apprécié. Cette lettre, Excellence, est et restera un encouragement et une consolation; dans les jours sombres, elle apportera du ciel.

Ce matin, en vous recevant, c'est Sa Sainteté Pie XII que nous recevons. C'est lui qui par vous nous bénira. Ce siècle qui commence, que nous apportera-t-il? Nous demandons que par vos mains suppliantes montent vers Dieu nos prières pour que l'esprit religieux se conserve longtemps chez nos sœurs, pour qu'elles grandis-

sent en nombre, pour que leurs œuvres continuent de se développer, pour qu'elles fassent encore plus de bien.

Après ces paroles attentivement écoutées, Son Excellence se lève avec un paternel sourire au milieu des applaudissements. Il offre aux religieuses les félicitations et les vœux du souverain pontife. Ensuite, au nom du pape, le prélat remet la médaille *Bene Merenti* à la vénérable mère Saint-Olivier, supérieure générale, qui, agenouillée aux pieds de monseigneur, baise son anneau et accueille la décoration, alors que s'approche mère du Saint-Cœur-de-Marie, assistante générale, pour la lui épingler en même temps que de vigoureux applaudissements expriment la joie et l'émotion communes. À cette précieuse médaille correspond un diplôme en latin dont monseigneur traduit tout haut le texte avant de le remettre gracieusement à celle en qui Pie XII veut ainsi honorer l'Institut des Sœurs de Miséricorde pour avoir donné au monde « un siècle de miséricorde ».

Le soir, la très vénérable mère Saint-Olivier laisse parler son cœur au micro de la communauté pour remercier toutes ses sœurs du dévouement et de la générosité qu'elles ont fournis pour assurer cet éclatant succès aux fêtes du centenaire. Le lendemain matin, au déjeuner, par le truchement du même poste, mère du Saint-Cœur-de-Marie, assistante générale, fait entendre aux auditrices de la veille la charmante allocution que voici :

Révérènde et très honorée Mère générale,

Avant de clore les inoubliables fêtes du premier centenaire de notre Institut, permettez-moi de venir, par

la voix de la radio, me faire l'interprète de toute notre famille religieuse: des révérendes Mères du conseil général, de toutes les supérieures de nos maisons, de nos sœurs missionnaires présentes et absentes, des chères sœurs malades et anciennes que l'âge et la maladie retiennent dans leur cellule, de toutes enfin, pour vous féliciter du succès obtenu au cours des magnifiques célébrations qui se sont déroulées durant la semaine qui vient de s'écouler.

Ce succès, nous le devons au bon Dieu sans doute, mais aussi à votre intelligente initiative comme à votre inlassable dévouement. C'est sans compter que vous vous êtes donnée à cet immense travail d'organisation, d'où devait jaillir tant de gloire sur la mémoire de nos vénérés fondateurs. Pour vos labeurs, pour vos fatigues, vos sacrifices, soyez remerciée, révérende Mère, soyez mille fois bénie.

Daigne le Très-Haut entendre notre prière et faire que ce nouveau siècle qui s'ouvre sous votre sage direction soit marqué du sceau des bénédictions divines.

Que le succès couronne toutes vos entreprises, que la prospérité continue de s'étendre sur toutes nos œuvres, que les vocations se multiplient, que le bon esprit règne partout. Surtout, que le Seigneur vous garde de longues années encore à l'affection
de vos filles reconnaissantes.

Délicieux, cet échange de sentiments ! On pense naturellement à la divinité de la religion qui en est la source.

Les fêtes se sont terminées en laissant dans les âmes de riches souvenirs et une très douce impression de gratitude.

* * *

Le 16 janvier 1948 sera le véritable centième anniversaire de la première profession religieuse des

fondatrices de l'institut. À cette date précise, il y aura célébration, en l'ancienne maison mère, celle de la rue Dorchester, à Montréal, qui, pour toute la communauté, demeure le « vieux berceau » que monseigneur Bourget visita si souvent afin d'assurer par ses conseils et ses bénédictions le succès de la délicate entreprise. Dans chaque maison de l'institut, le centenaire aura des fêtes, mais avec raison on donnera et sans difficulté un cachet spécial à celles de cette maison du souvenir où, encore bien longtemps, on pourra apercevoir les noms des fondatrices et des anciennes sur les plaques jaunies du caveau funéraire.

Au cours de ces fêtes de la rue Dorchester, on soulignera l'approche du cinquantenaire de chapelinat en cette maison des Oblats de Marie-Immaculée, le premier aumônier oblat ayant été nommé en avril 1900 dans la personne du père Joseph Jodoin et l'aumônier actuel étant le révérend père Léopold Saint-Georges, oblat lui aussi, et lui aussi, comme tous ses prédécesseurs, ardemment dévoué aux âmes dans l'exercice de son ministère.

Donc, les 16, 17 et 18 janvier 1948, il y eut un « triduum d'action de grâces » chez les Sœurs de Miséricorde de Montréal, en leur maison de la rue Dorchester, « pour commémorer le centenaire de la profession religieuse de leur vénérée mère fondatrice, Mère de la Nativité, et de ses compagnes ».

Le 16, à neuf heures du matin, Son Excellence monseigneur Joseph Charbonneau, archevêque de Montréal, y célébra une messe pontificale au cours de laquelle le révérend père Rosario Cournoyer,

o.m.i., prononça un vibrant sermon, tandis que renouvelaient leurs vœux en cette occasion six religieuses célébrant leur jubilé d'or, et plusieurs autres religieuses, dont mère Sainte-Antonia, secrétaire générale de l'institut, leur jubilé d'argent. Les jubilaires d'or étaient les sœurs Marie-du-Bon-Pasteur, Sainte-Eudoxie, Saint-Godefroi, Saint-Florent, Marie-de-l'Annonciation et Saint-Hubert. La messe fut suivie d'une réception à la salle de communauté. À deux heures de l'après-midi, Son Excellence monseigneur Charbonneau, comme monseigneur Bourget il y a un siècle, présida, en la chapelle de la rue Dorchester, une cérémonie de vêtue et de profession qui a d'ailleurs lieu tous les ans depuis cent ans, mais qui, depuis 1930, se reproduit à Cartierville. Le salut du très saint sacrement et le Te Deum terminèrent la cérémonie.

Le jour suivant, 17 janvier, monseigneur Albert Valois, P.A., V.G., de l'archevêché de Montréal, chanta une messe solennelle de requiem pour les bienfaiteurs et amis défunts de la communauté. Il y eut absoute à la crypte. Ce fut la « journée du souvenir ».

Le 18 janvier, un dimanche, journée des parents, des bienfaiteurs et des amis de l'institut et de ses œuvres. Son Excellence monseigneur Martin Lajeunesse, o.m.i., vicaire apostolique du Keewatin, officia à une messe pontificale. Monseigneur Henri Jeannotte, P.D., supérieur provincial des Sulpiciens du Canada, prononça le sermon de circonstance. Comme d'habitude en ces occasions, après ce dé-

ploiement recueilli de la liturgie sacrée autour des saints mystères, il y eut réception intime, familiale et agréable à l'auditorium de l'institution.

Dans l'après-midi, à deux heures et demie, Son Excellence monseigneur Joseph Charbonneau procéda à la bénédiction solennelle des vastes pavillons « Bourget » et « Jetté » dont la construction s'achevait, et qui étaient destinés, l'un à l'œuvre de la Maternité, l'autre à celle de la Crèche. Le coût de ces bâtisses considérables ayant été défrayé par le gouvernement provincial, l'honorable monsieur Marc Trudel, représentant de l'honorable Maurice Duplessis, premier ministre de la province de Québec, et l'honorable Omer Côté, secrétaire de la province, honorèrent de leur présence la cérémonie officielle et furent ensuite les hôtes d'une réception en leur honneur. Le salut du très saint sacrement et le *Te Deum* mirent fin à la réunion.

Mentionnons que pendant les fêtes du « Vieux Berceau », au cours des soirées du 16 et du 18 janvier, des séances eurent lieu à l'auditorium du nouveau pavillon Jetté, sous la présidence de Son Excellence monseigneur Charbonneau, archevêque de Montréal. La séance du 16 fut « l'hommage des gardes-malades à leur Alma Mater ». Les infirmières, élèves et graduées, mirent sur la scène une phase d'histoire de mademoiselle Marie-Claire Daveluy intitulée: *Jeanne Mance à la cour de France*. Les intermèdes offraient de la musique: chant, piano, violoncelle, harpe et autres instruments. La séance du 18 mit au programme un spectacle plein de grâce ayant pour titre:

Dieu le veut. Par la plume de sœur Sainte-Bérénice et par l'habile interprétation des aides-maternelles, elle fit revivre un moment les premières heures de l'institut en reproduisant les adieux de madame Jetté à ses enfants et les débuts laborieux de son œuvre. Le docteur Benoît, pédiâtre et chef de service des Crèches de la Miséricorde, déroula un film saisissant fait par lui-même, montrant « l'enfant depuis sa naissance jusqu'à l'adoption » dans les pouponnières actuelles de la Miséricorde. Ces manifestations des fêtes du centenaire dans les murs nouveaux et spacieux des bâtisses de la vieille rue Dorchester furent pour beaucoup une consolation et un réconfort.

Mais le centenaire n'a pas fini de saisir l'opinion.

Le 28 mai suivant, en effet, l'Université de Montréal décernera un doctorat d'honneur en service social à la révérende mère Saint-Olivier, supérieure générale des Sœurs de Miséricorde, et ce sera un jour de gloire pour l'institut qui verra dans ce geste si auguste la gratitude publique accordée par de hautes autorités à un dévouement social séculaire en nos vastes contrées.

À la demande de l'École de Service social de l'Université de Montréal, la mère générale des filles de Mère de la Nativité, en reconnaissance de l'impulsion qu'elle a donnée à l'œuvre éminemment humanitaire de son institut, recevait, dans l'après-midi du 28 mai 1948, des mains de Son Excellence monseigneur Joseph Charbonneau, archevêque de Montréal, le titre de docteur honorifique en service social.

Ce fut un doux instant pour la communauté. Seule femme au milieu des vingt nouveaux docteurs, sa présence et ses livrées fixaient l'esprit sur tout un bataillon de travailleuses sociales. La toque et la toge des membres du cortège des docteurs, des doyens et des professeurs de facultés, non plus que les marbres et les ors du majestueux amphithéâtre, ne réussissaient pas à distraire de cette pensée qui fut intense quand monseigneur Olivier Maurault, p.s.s., recteur, debout, en des paroles très aimables, retraça la carrière de la mère générale, esquissa l'histoire de son institution et signala que les Sœurs de Miséricorde s'adonnent à des études approfondies et à un service social étendu.

Le soir du même jour, à la maison mère, en une réunion intime, les religieuses félicitèrent leur « honorée » mère, et celle-ci, dans une charmante allocution, leur renvoya tout l'honneur en expliquant que tout était dû à leur filiale collaboration dans la poursuite de l'idéal qui a hanté les fondateurs de l'institut il y a cent ans et dans l'accomplissement d'un apostolat social de plus en plus efficace.

Le 19 juillet 1948, le centenaire mettra fin à ses manifestations. De la plupart des maisons de l'institut, deux cents religieuses de la Miséricorde, sous la conduite de mère Saint-Olivier, leur supérieure générale, se rendirent, ce matin-là, à la basilique-cathédrale de Montréal, et, devant l'autel de la crypte funéraire où reposent les restes de monseigneur Ignace Bourget, leur fondateur, elles participèrent au saint sacrifice de la messe célébré en cet endroit pour

la circonstance par Son Excellence monseigneur Conrad Chaumont, évêque auxiliaire de Montréal. Celui-ci daigna y prononcer une admirable allocution pour montrer que la beauté et la grandeur de la vocation de la sœur de Miséricorde la rapprochent beaucoup de celle du prêtre qui est de donner des âmes à Dieu. Monseigneur invita les religieuses à poursuivre leur œuvre avec confiance et avec zèle et à terminer les fêtes du centenaire dans la reconnaissance envers Dieu. Aussi, les sœurs présentes ont-elles chanté le Te Deum dans la crypte, avant leur départ de la cathédrale. Durant la sainte messe, elles avaient de même chanté un cantique de gratitude et de prière composé par l'une d'elles en l'honneur de monseigneur Bourget. Près de la tombe de celui qui décida jadis de l'existence de leur famille religieuse, elles déposèrent quelques gerbes de fleurs et une nouvelle promesse de fidélité inviolable.

Conclusion

On peut dire que « l'année du centenaire » ramène d'une façon intense tous les membres de l'institut à la grandeur et à l'humilité des origines de leur œuvre. Dans chaque maison, elle occasionne des célébrations spéciales qui attirent naturellement la sympathique attention du public et forme un saisissant contraste avec les difficultés des débuts. Mais elle suggère un rappel ému de l'héroïsme qui a été demandé aux généreuses fondatrices et de l'audace qui a remué et poussé le vénérable fondateur, tant il est vrai que ce que l'on sème dans les larmes se récolte dans l'allégresse.

« L'année du centenaire », ce fut l'année de l'allégresse !

Avec quelle joie, en réalité, les fêtes que nous venons de raconter brièvement sont célébrées ! Avec quelle joie, on a reçu les hommages des autorités ecclésiastiques et civiles, et des populations ! La gratitude n'a cessé de jaillir des cœurs durant ces mois si remplis du souvenir de ce qui s'est passé il y a cent ans lors de la naissance de l'Institut des Sœurs de Miséricorde. Et cette gratitude grandit tous les jours devant le progrès qui fut si sensible encore au cours de l'année.

Ainsi, durant le mois d'octobre, la maison mère acquit à Saint-Hippolyte, dans le comté de Terrebonne, une maison de repos appelée Villa Notre-Dame-de-la-Paix, en raison de la tranquillité et de l'air pur des Laurentides que les religieuses fatiguées ou épuisées iront y chercher, en raison aussi de la paix tant désirée en ce moment dans le monde, laquelle a Marie pour Reine, Pie XII pour apôtre, et l'olivier pour symbole, évocation des doux noms de « Pacelli », celui du pape actuel, et de Saint-Olivier, celui de la supérieure générale de l'institut.

Cette maison fut restaurée et agrandie. La première messe y fut célébrée le 28 août 1948 par monseigneur Georges Chartier, P.A., supérieur ecclésiastique, et la bénédiction eut lieu le 31 suivant par Son Excellence monseigneur Joseph Charbonneau, archevêque de Montréal.

À Edmonton, l'hôpital des Sœurs de Miséricorde construisit, au cours de l'année 1948, une splendide résidence pour ses dévouées gardes-malades.

À Milwaukee, la communauté a en même temps, là aussi, agrandi son espace de façon à pouvoir loger les internes et à mieux aménager la cuisine de diète.

Dans tous les établissements de l'institut, il y eut, à l'occasion de « l'année du centenaire », des agrandissements ou des améliorations qui ont été comme un sourire du fondateur et de la fondatrice à leurs filles spirituelles en récompense de la fidélité envers leurs enseignements et leurs exemples.

Pour terminer ce livre, nous pensons plaire au

lecteur en publiant deux documents que la postérité aimera peut-être trouver à la fin de ces pages. Il s'agit premièrement l'une lettre de l'Éminentissime cardinal N. Canali, cardinal protecteur des Sœurs de Miséricorde, à la révérende mère Saint-Olivier. Voici cette lettre:

Cité du Vatican, le 18 novembre 1947.

Ma très révérende Mère générale,

La relation que vous m'avez transmise sur les solennités de votre Centenaire m'a été on ne peut plus agréable, et je me suis uni de cœur à l'action de grâces que tout votre Institut a fait monter vers Dieu pour les nombreux bienfaits obtenus de sa bonté paternelle en ces cent années de votre existence et de votre féconde et si bienfaisante activité. D'ailleurs, Son Éminence le cardinal McGuigan m'a rapporté de son côté, oralement, la vive satisfaction qu'il a éprouvée de présider à vos fêtes et de constater la surnaturelle vitalité de votre famille religieuse. Par lui l'écho de votre célébration est parvenu jusqu'au Saint-Père et Sa Sainteté a été heureuse d'apprendre plus en détail tout le bien que réalise votre Institut, au profit de l'Église, pour le soulagement de tant de souffrances et de misère humaine.

Aussi, la distinction honorifique que le Vicaire de Jésus-Christ vous a accordée à cette occasion, ma révérende Mère, et par vous à toute la Congrégation des Sœurs de Miséricorde, est-elle venue souligner opportunément, au cours de vos fêtes, l'intérêt que prend le Chef de l'Église à votre Œuvre si méritoire, et je me réjouis grandement que cette attention du Saint-Siège ait trouvé le chemin de votre cœur.

Le fruit spirituel de ces belles solennités sera, je n'en doute pas, avec un accroissement de grâces qui vous affermiront toutes dans l'amour de votre sainte vocation et dans le zèle pour votre perfection religieuse qui im-

porte avant tout, un dévouement charitable pour le bien de la société et de l'Église.

En témoignage de ces sentiments de paternel intérêt que je porte à votre Institut, j'appelle sur vous, ma révérende Mère, et sur toutes vos Sœurs, ainsi que sur vos œuvres et sur tous leurs membres, les meilleures grâces de Dieu en vous envoyant de tout cœur ma bénédiction.

Votre tout dévoué en N.S.

Signé: N. card. CANALI.

La seconde pièce que nous tenons à insérer ici comme un écho des fêtes de cette année, est la *Cantate du Centenaire*, composition de la révérende sœur Sainte-Isabelle, s.m., que le révérend frère Placide Vermandere, c.s.c., a mise en musique, et dont la révérende sœur Marie-du-Laus a fourni l'adaptation:

Cantate du Centenaire

CHŒUR : — Dans le jardin du Christ, un chant se fait entendre
Le chant du souvenir s'élançant de nos cœurs.
Et toi, léger zéphir, ô lyre pure et tendre,
Porte nos doux accords jusqu'au Roi des Seigneurs.

SOLO : — Gloire au Dieu Tout-Puissant ! Exaltons ses
[grandeurs,
Son amour paternel ne cessant de répandre
Le flot de ses faveurs.

CHŒUR : — Sois béni, Dieu très bon ! Notre âme émue et fière
Proclame tes bienfaits en ce jour CENTENAIRE
Gloire à ton Nom,
O Dieu très bon !

DEMI-

CHŒUR : — Un fertile sillon a vu naître ce chêne
 Dont les rameaux puissants quand le ciel se
 [déchaîne
 Protège le roseau,
 Et sur l'arbre béni, maintenant séculaire,
 Pour ta gloire, ô Seigneur, un Pasteur, une Mère,
 Ont fait briller ton Sceau.

RÉCIT : — O Bourget ! O Jetté ! Vos noms sont synonymes
 De paix, de charité, de vertus magnanimes !
 En ce jour l'Institut, fécondé de vos pleurs,
 Auréole vos fronts de lauriers et de fleurs.

CHŒUR : — Dieu de miséricorde ! Ah ! Montre-nous la gloire
 Des Fondateurs pieux !
 Vénérés en ces lieux !
 Ils ont lutté pour Toi, que leurs noms dans
 [l'histoire
 Soient des noms immortels
 Par l'honneur des autels,
 Seigneur, de ces héros, consacre la mémoire !

RÉCIT : — Les yeux levés vers la lumière,
 Ils ont illuminé la terre
 Du flambeau de la charité
 Gagnant les cœurs par la bonté
 Que leurs enfants, Dieu souverain,
 Embrasés comme eux d'un saint zèle,
 Versent dans l'âme qui chancelle,
 Les espoirs du pardon divin.
 Vivant sous leur saint patronage,
 Ils vaincront les vents et l'orage,
 Gardant au cœur ces mots brûlants :
 Dieu le veut ! Soyons des vaillants !

SOLO : — Ils ont semé dans l'espérance,
 L'Institut vivra fidèle à leur croyance !

CHŒUR : — Salut, MISÉRICORDE ! apportant d'âge en âge
 Les sourires du ciel aux douleurs des humains.
 Tu naquis dans la foi, l'amour et le courage,
 Tu grandis dans l'espoir des plus beaux lendemains.

SOLO : — Et vous, illustres Sœurs, immortelles étoiles,
 Soyez les jalons d'or de nos jeunes ardeurs.
 Riches de vos travaux, vous contemplez sans voiles
 L'auguste Trinité, Dieu, Souverain des cœurs !

CHŒUR : — Les célestes concerts chantent votre victoire
 Et l'écho nous redit vos profondes vertus.
 Dans la paix du Seigneur, le front nimbé de gloire,
 Illuminez nos pas du flambeau des élus !

RÉCIT : — Près de nos Fondateurs, prenez rang, nobles
[femmes,
 Vos noms resplendissant d'apostoliques flammes,
 Scintillent glorieux
 A la voûte des cieux !
 A l'exemple du Christ, vaillantes ouvrières,
 Vous ouvrez votre cœur aux secrètes misères
 Et vos bras protecteurs
 Enserrent les pécheurs.
 Nous suivrons de vos pas les lumineuses traces,
 Vos exemples bénis, vos sublimes audaces,
 Garderont la vigueur
 A l'Œuvre du Seigneur.
 Du séjour éternel, penchez-vous vers la terre
 Pour bénir avec nous, en ce chant jubilaire,
 L'ineffable bonté
 Du Dieu de charité !

CHŒUR

FINAL : — Gloire au Dieu Tout-Puissant ! notre Père et
[Pasteur !
 — Oui, nous voulons toujours publier sa grandeur !

Son étendard divin et celui de Marie
Guideront nos efforts vers la sainte Patrie !
Gloire à Toi, Dieu très Saint ! Gloire à toi, Dieu
[Sauveur !
Tout l'Institut s'écrie: A Toi l'honneur !

FIN



TABLE DES MATIÈRES

	<i>Page</i>
<i>Chapitre Premier</i> — Mère de la Nativité, la fondatrice ...	7
<i>Chapitre II</i> — Monseigneur Ignace Bourget, le fondateur	21
<i>Chapitre III</i> — Les débuts	33
<i>Chapitre IV</i> — Les premières constructions	47
<i>Chapitre V</i> — L'approbation de Rome	59
<i>Chapitre VI</i> — Premières migrations	75
<i>Chapitre VIII</i> — Les noces d'or	93
<i>Chapitre VIII</i> — De progrès en progrès	117
<i>Chapitre IX</i> — Affermissements	141
<i>Chapitre X</i> — Cartierville	165
<i>Chapitre XI</i> — Nouvelle maison mère	193
<i>Chapitre XII</i> — Translation et approbation	229
<i>Chapitre XIII</i> — Épanouissement	261
<i>Chapitre XIV</i> — Les protégées	297
<i>Chapitre XV</i> — Les madeleines	331
<i>Chapitre XVI</i> — L'année du centenaire	361
Conclusion	401

Les Publications sériees de l'Université d'Ottawa

L'Université d'Ottawa assume l'impression d'ouvrages de ses professeurs et de ses gradués, au rythme de deux ou trois volumes chaque année.

A ceux qui souscrivent aux *Publications sériees*, les volumes parus sont expédiés sans délai et ceux à paraître seront envoyés dès leur impression — avec une remise de 20% sur le prix de vente et franco de port.

I. — *Le Chevalier Pierre Le Moyne, Sieur d'Iberville*, par LOUIS LE JEUNE, O.M.I., bachelier ès lettres de l'Université de Paris, ancien professeur et docteur ès lettres de l'Université d'Ottawa. — Volume in-8 de 254 pages. Prix: \$1,25.

II. — *Les Maîtres chrétiens de nos Pensées et de nos Vies*, par GEORGES SIMARD, O.M.I, professeur à la faculté de théologie et membre de l'Académie canadienne Saint-Thomas d'Aquin. — Volume in-12 de 208 pages. Prix: \$1,00. (Épuisé).

III. — *Quelques Pierres de Doctrine*, par Son Éminence le cardinal JEAN-MARIE-RODRIGUE VILLENEUVE, O.M.I., archevêque de Québec. — Volume in-12 de 220 pages. Prix: \$1,00.

IV. — *Études canadiennes — Éducation, Politique, Choses d'Église*, par GEORGES SIMARD, O.M.I., professeur à la faculté de théologie et membre de l'Académie canadienne Saint-Thomas d'Aquin. — Volume in-12 de 220 pages. Prix: \$1,00.

V. — *Les lettres canadiennes d'autrefois*, par SÉRAPHIN MARION, de la Société royale, professeur de littérature au cours supérieur de la faculté des arts. Tome I. *Phase bilingue*. Deuxième édition. — Volume in-12 de 188 pages. Prix: \$1,00.

VI. — *Les Universités catholiques — Leurs Gloires passées, leurs Tâches présentes*, par GEORGES SIMARD, O.M.I., professeur à la faculté de théologie et membre de l'Académie canadienne Saint-Thomas d'Aquin. Volume in-12 de 122 pages. Prix: 60 sous.

VII. — *Le Renouveau marial dans la Littérature française depuis Chateaubriand jusqu'à nos jours*, par la Sœur PAUL-ÉMILE, S.G.C. Thèse de doctorat ès lettres. Nouvelle édition, augmentée. — Volume in-12 de 262 pages. Prix: 90 sous. (Épuisé).

VIII. — *La Nature et la Grâce chez Paul Bourget*, par SÉVERIN PELLETIER, O.M.I., professeur à la faculté de philosophie. — Volume in-12 de 122 pages. Prix: 75 sous.

IX. — *L'Argument de Prescription dans le Droit romain, en Apologétique et en Théologie dogmatique*, par JEAN-LÉON ALLIE, O.M.I., professeur à la faculté

de théologie. Thèse de doctorat en théologie. — Volume in-8 de 222 pages. Prix: au Canada, \$1,90; à l'étranger, \$2,25.

X. — *Maux présents et Foi chrétienne*, par GEORGES SIMARD, O.M.I., de la Société royale, professeur à la faculté de théologie. Deuxième édition. — Volume in-12 de 210 pages. Prix: \$1,00.

XI. — *Patriotisme et Nationalisme*, par JEAN-JACQUES TREMBLAY, professeur à la faculté de philosophie. Thèse de doctorat en philosophie. Prix David. — Volume in-12 de 236 pages. Prix: \$1,00.

XII. — *Les Lettres canadiennes d'autrefois*, par SÉRAPHIN MARION, de la Société royale, professeur de littérature au cours supérieur de la faculté des arts. Tome II, *Phase française*. — Volume in-12 de 194 pages. Prix: \$1,00.

XIII. — *Quelques Figures de notre Histoire*, par PAUL-HENRI BARABÉ, O.M.I., Deuxième édition. — Volume in-12 de 152 pages. Prix: 75 sous.

XIV. — *Tous les Hommes sont-ils Fils de Noé?* par DONAT POULET, O.M.I., professeur à la faculté de théologie. — Volume in-8 de 408 pages. Prix: au Canada, \$2,00; à l'étranger, \$2,50.

XV. — *Les Problèmes politiques du Nord canadien. Le Canada et le Groenland. A qui appartient l'Archipel arctique?* par YVON BÉRIault. Thèse de doctorat ès sciences politiques. — Volume in-12 de 204 pages. Prix: \$1,00.

XVI. — *Les États chrétiens et l'Église*, par GEORGES SIMARD, O.M.I., de la Société royale, pro-

fesseur à la faculté de théologie. — Volume in-12 de 220 pages. Prix: \$1,00.

XVII. — *Ottawa, Capitale du Canada, de son Origine à nos jours*, par LUCIEN BRAULT, professeur d'histoire au cours supérieur de la faculté des arts. Thèse de doctorat en philosophie (charte civile). Prix David. — Volume in-12 de 312 pages. Prix: \$2,00.

XVIII. — *Les Lettres canadiennes d'autrefois*, par SÉRAPHIN MARION, de la Société royale, professeur de littérature au cours supérieur de la faculté des arts. Tome III. *Phase canadienne*. — Volume in-12 de 204 pages. Prix: \$1,00.

XIX. — *Les Lettres canadiennes d'autrefois*, par SÉRAPHIN MARION, de la Société royale, professeur de littérature au cours supérieur de la faculté des arts. Tome IV. *Phase préromantique*. — Volume in-12 de 208 pages. Prix: \$3,00.

XX. — *Le Promoteur de la Justice dans les Causes matrimoniales*, par l'abbé LÉO DE GUISE. Thèse de doctorat en droit canonique. — Volume in-8 de 336 pages. Prix: \$3,00.

XXI. — *Pour l'Éducation dans un Canada souverain*, par GEORGES SIMARD, O.M.I., de la Société royale, professeur à la faculté de théologie. — Volume in-12 de 246 pages. Prix: \$1,00.

XXII. — *The Spiritual Director in an Ecclesiastical Seminary*, by the Rev. FREDERICK DWIGHT SACKETT, O.M.I. Thèse de doctorat en droit canonique. — Volume in-8, de 176 pages. Prix: \$2,00.

XXIII. — *Marie de l'Incarnation, d'après ses Lettres*, par la Sœur MARIE-EMMANUEL, O.S.U. Thèse de doctorat ès lettres. — Volume in-12 de 340 pages. Prix: \$1,50.

XXIV. — *Les Lettres canadiennes d'autrefois*, par SÉRAPHIN MARION, de la Société royale, professeur de littérature au cours supérieur de la faculté des arts. Tome V. *Octave Crémazie*. — Volume in-12 de 224 pages. Prix: \$1,25.

XXV. — *Manuel d'Action missionnaire*, par le R.P. JOSEPH-ÉTIENNE CHAMPAGNE, O.M.I., professeur de missiologie à la faculté de théologie. — Volume in-8 de 840 pages. Prix: \$5,00 l'unité; \$48,00 la douzaine.

— *Manual of Missionary Action*, par le R.P. JOSEPH-ÉTIENNE CHAMPAGNE, O.M.I., professeur de missiologie à la faculté de théologie. — Volume in-8 de 840 pages. Prix: \$7,00 l'unité; \$70,00 la douzaine.

XXVI. — *La Connaissance spéculative et la Connaissance pratique. Fondements de leur Distinction*, par le R.P. JEAN PÉTRIN, O.M.I., professeur à la faculté de philosophie. — Volume in-8 de 180 pages. Prix: \$2,00.

XXVII. — *Un Mendiant de la Souffrance, Léon Bloy*, par le R.P. GILLES LANGLOIS, O.M.I. Thèse de doctorat ès lettres. — Volume in-12 de 281 pages. Prix: \$2,00.

*Achévé d'imprimer, à Montréal
le vingt-huit décembre mil neuf cent quarante-huit
sur les presses de Thérien Frères Limitée
pour les Éditions de l'Université d'Ottawa*

Printed in Canada

Imprimé au Canada